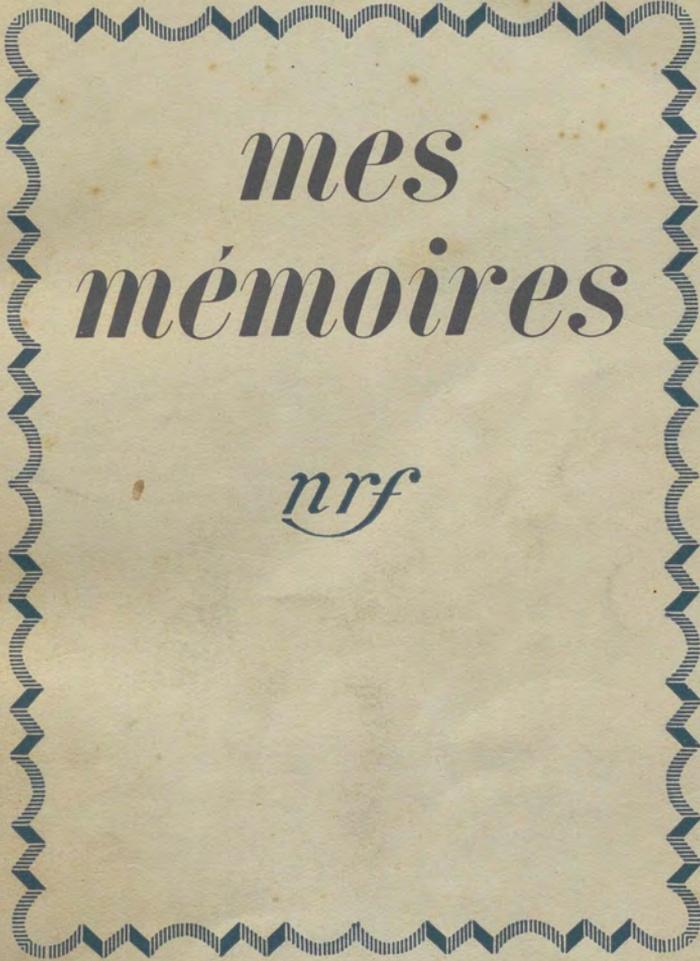


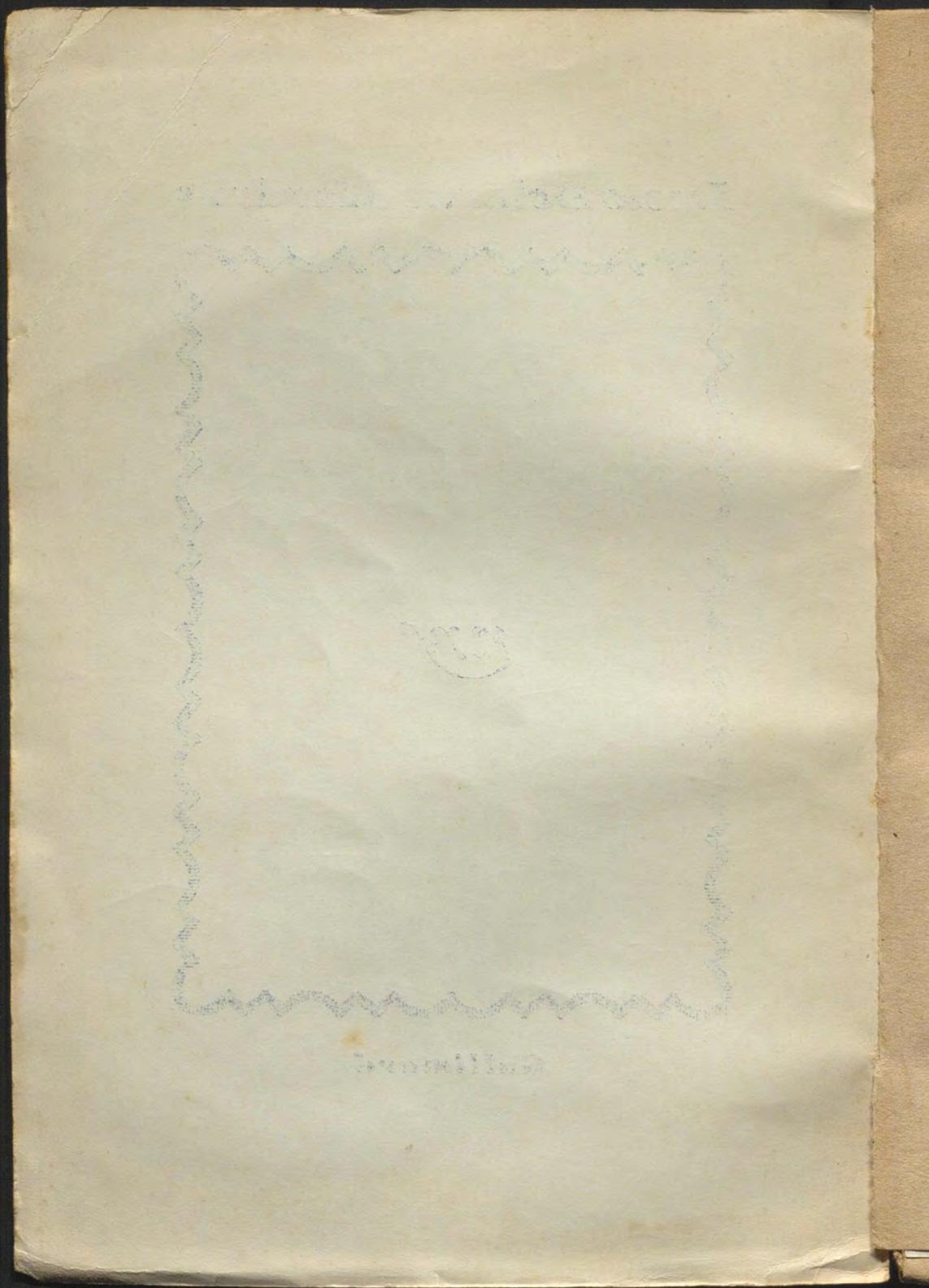
Lucie Delarue-Mardrus

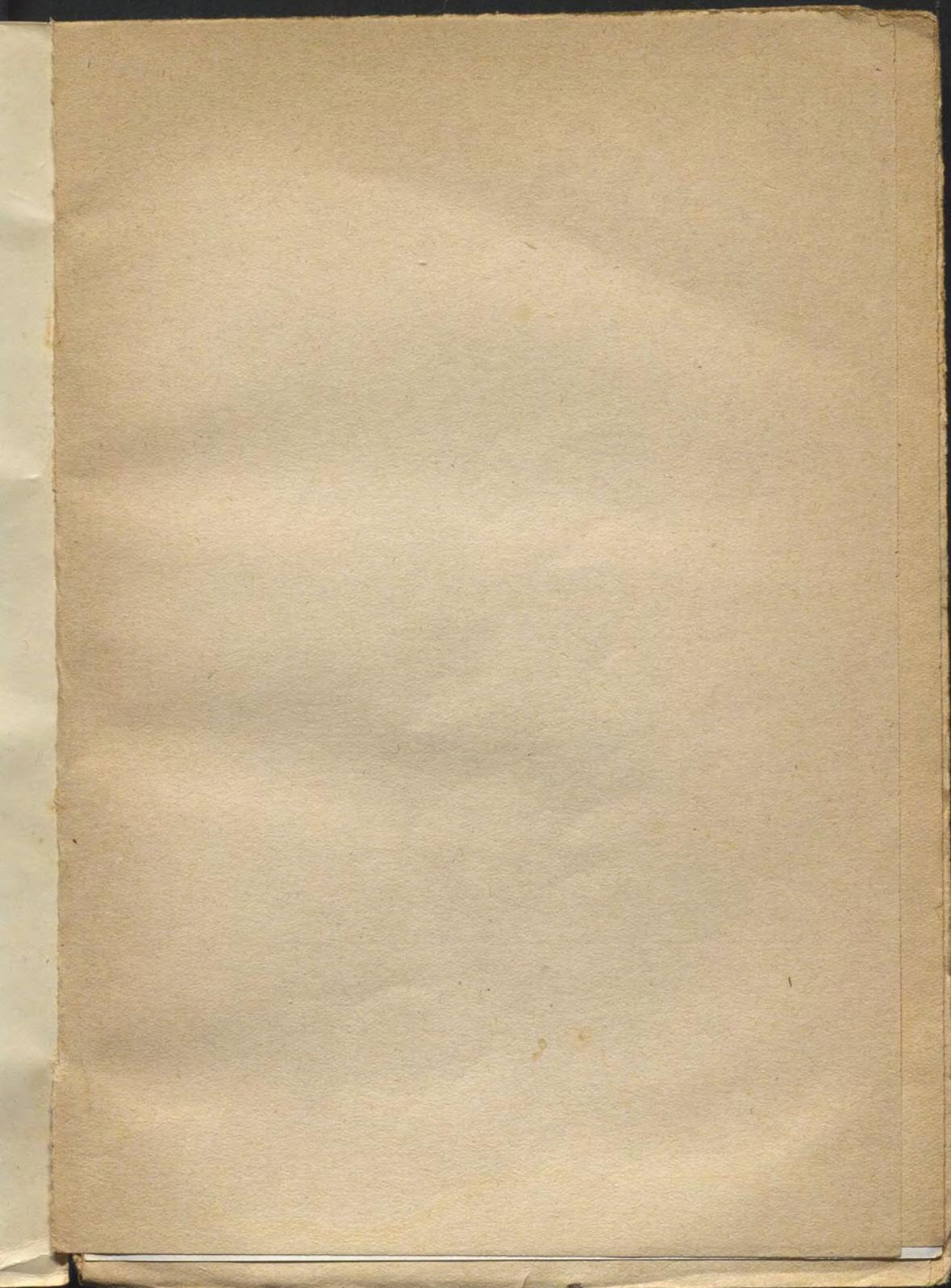


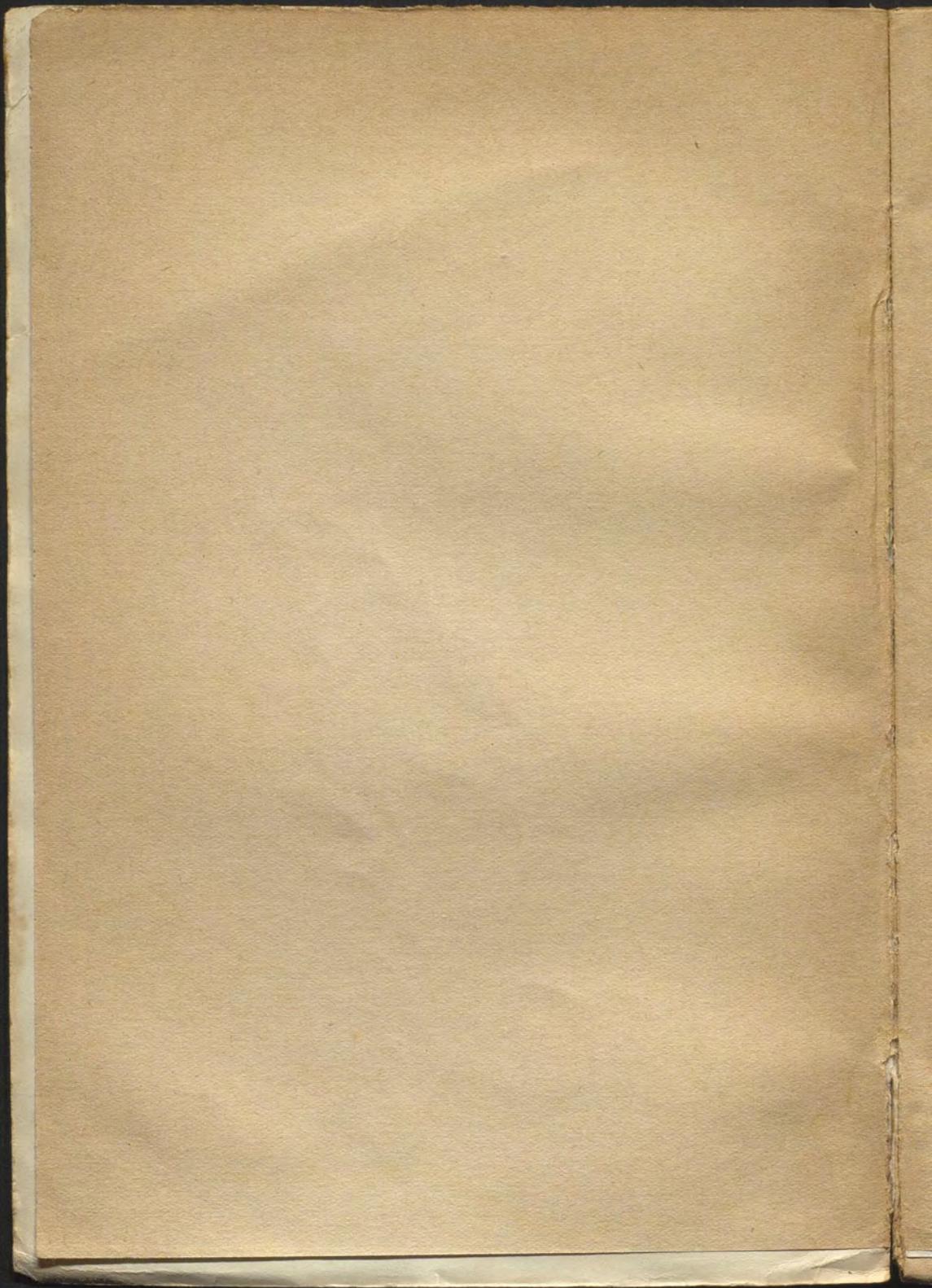
*mes
mémoires*

nrf

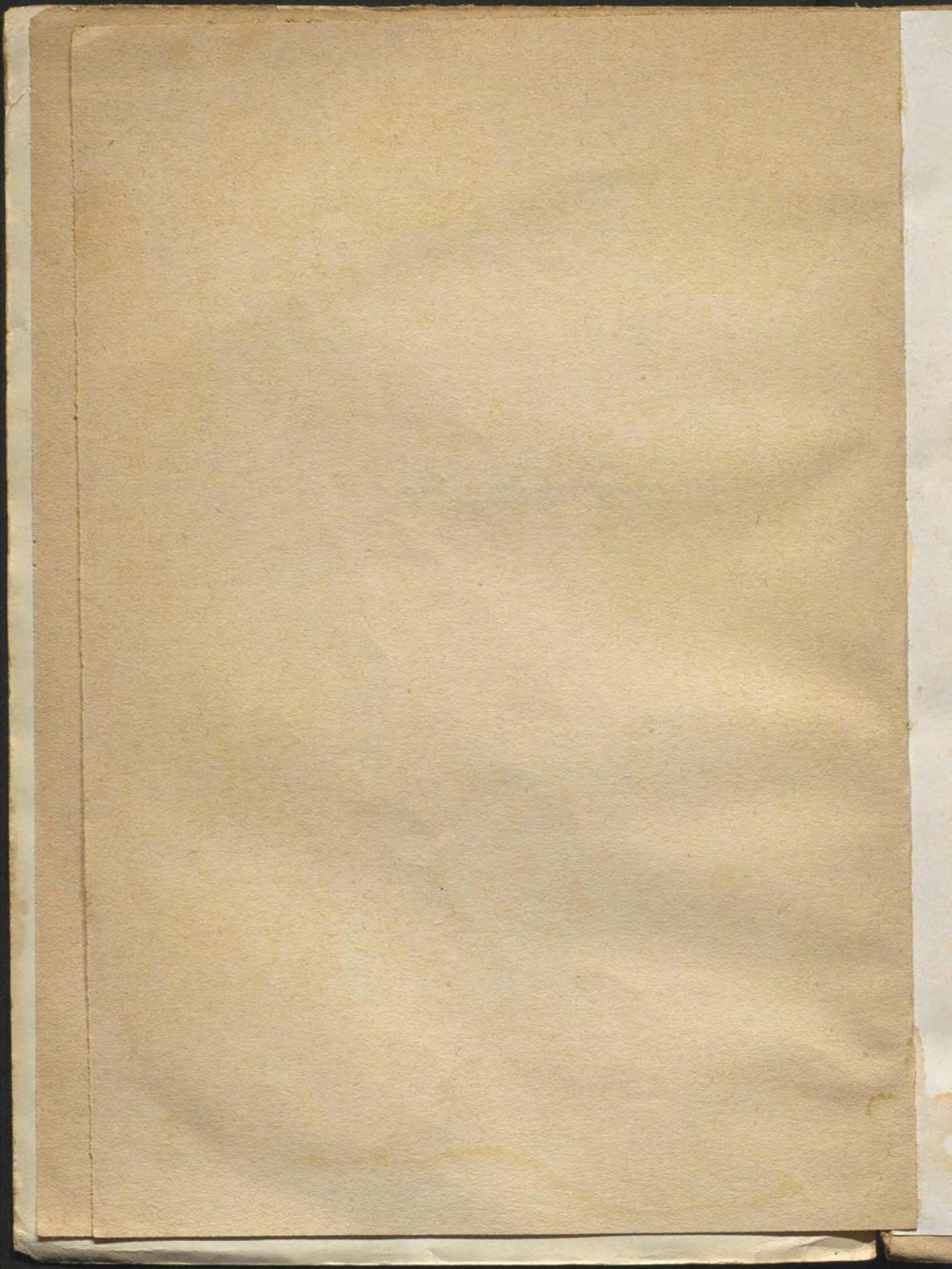
Gallimard

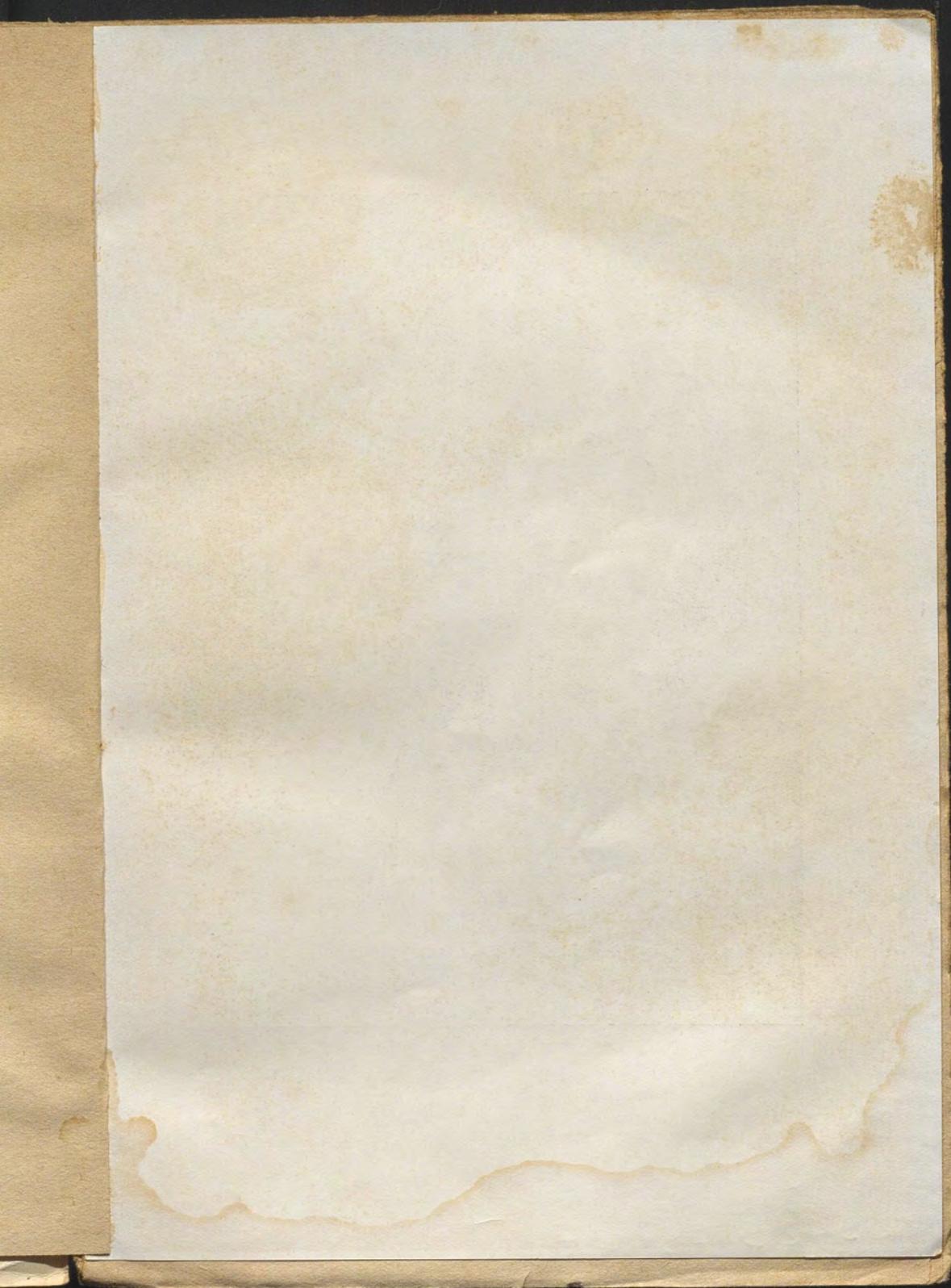






mes mémoires







BOSCO

BHB
2639

Lucie Delarue-Mardrus

*mes
mémoires*

nrf

Gallimard
PARIS — 43, rue de Beaune

S. P.



L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à trente exemplaires sur Alfa des papeteries Lafuma-Navarre, dont : vingt exemplaires numérotés de 1 à 20 et dix exemplaires hors commerce numérotés de 21 à 30.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1938.

29425-54-A

DES ILOTS DANS L'OcéAN.

Quand la vie qu'on a vécue n'a pas été quelconque, un moment vient où, malgré soi, pour ainsi dire, on se voit forcé d'écrire ses mémoires.

Ce moment arrive pour moi juste comme j'ai l'impression de commencer le tome troisième et dernier de mon existence. Car l'âge que j'ai, nonobstant des dehors assez jeunes, me place entre peu d'avenir et beaucoup de passé.

Mon intention n'est pas de raconter par le menu. Ce que je veux, c'est, dans un océan d'oubli, laisser émerger quelques îlots, c'est grouper cet archipel de souvenirs afin d'établir ma vérité, c'est rester, une fois disparue, non pas entière, mais essentielle.

Il serait aussi ridicule que déloyal de vouloir retoucher ces portraits successifs. Je n'embellirai rien. Le tout est d'essayer, avec l'aide des mots, ces traîtres, d'exprimer ce qui sera parfois inexprimable.

Des faits ? Des dates ? Plutôt des chocs, des charmes. En un mot, des battements de cœur.

Les distances étant gardées entre une sainte et une profane, ces souvenirs pourraient, comme le livre de la petite sœur Thérèse de Lisieux, s'intituler, somme toute, Histoire d'une Ame.

Novembre 1936,
Paris.

I

Dans une pénombre (évidemment de jour tombant) la chambre, même avec ses angles résorbés, reste un décor de tous les jours. Mais il y est des cauchemars sans définition.

N'était la chaleur de maman qui me tient contre elle, quelle détresse!

Je ne la vois pas. Je la sens seulement. Elle chante. J'ai su depuis que c'était soit *Le Roi Louys*, soit *Gai Rossignol*, soit *Le premier jour de mai*, son seul répertoire quand elle endormait ses filles en bas-âge.

Je suis la dernière des six, et c'est dans la chambre où je suis née, à Honfleur, que se place ce tout premier souvenir.

Une sorte d'ennui plein de délices me fait déjà naufrager dans le sommeil. Pourquoi, sans précédent et qui ne se renouvellera jamais plus, cet instant me restera-t-il pour toujours, alors que je n'ai pas deux ans ?

Un précipité s'est produit, inexplicable. Mélancolie, poésie, douleur originelle, tout ce que je vais porter en moi pour la vie s'est ramassé pendant cette minute berceuse. La magie flottante de la chambre crépusculaire, la voix de ma mère, l'angoisse silencieuse qui me blottit contre elle, cet ensemble va désormais figurer dans les arrière-fonds de mon être, inconsciemment, chaque fois que je serai frôlée par l'ineffable, chaque fois qu'il m'arrivera de croire en Dieu.

Quand ma mère, pendant la guerre, se mourut devant moi, seule avec moi, je retrouvai, plénière, cette atmosphère initiale. Je crus enfin comprendre qu'il y avait eu déjà son agonie future dans le petit chant qu'elle me chantait en 1875. Si proche encore de l'avant-naissance, avais-je été mystérieusement avertie ? Un jour très lointain les rôles seraient renversés, elle s'endormant, moi la berçant.

La période *bébé* de mon existence, d'ailleurs, me laisse le sentiment d'avoir respiré dans un obscur et constant prodige. Tout s'y balançait ainsi : passé millénaire, avenir sans fin. Ce n'est qu'en grandissant que je pris conscience d'un temps exactement mesuré de la naissance à la mort. Avec la chute des dents de lait l'éternité disparut de mon être, et le temporel commença.

Chambre hantée, petite chanson désolante, bercement des bras maternels, je revivrai cette heure, même (surtout, peut-être), quand le moment sera venu, fatal, de prendre mon souffle pour le dernier soupir.

**

Un jour...

L'éclair qui cravache le ciel n'est pas plus fugitif que cette seconde qui s'est photographiée en moi :

Sur la route ensoleillée (celle de Honfleur à Trouville), je suis dans ma voiture d'enfant, poussée par Armande, la cuisinière qui me vit naître et, comme elle me le répéta si souvent « me reçut dans son tablier ».

Une vague sensation que mes cinq sœurs trottaient autour de ma voiture, que le bruit de l'estuaire est proche, que le ciel et la verdure ne font qu'un dans des yeux d'enfant allongée...

L'instant est passé. Rien avant, rien après.

**

Autre souvenir-éclair.

Je suis couchée dans un lit d'enfant, car je vois les rideaux refermés, cocon blanc traversé de lumière. Ils s'écartent. Les chapeaux de feutre (genre Jean-Bart) de mes sœurs entourent ce réveil. On va sortir. Des bras me ramassent dans le nid, me soulèvent... Et tout s'arrête là.

**

La maison, le jardin, ma famille, les bonnes et la gouvernante anglaise forment un ensemble confus mais compact en dehors duquel il y a le grand inconnu. Figure centrale : maman, indispensable et naturelle comme la respiration.

Avec les autres poussins, je suis pelotonnée sous la poule. Jamais un vestige d'imagination ne se forme pour concevoir un autre milieu que cet intérieur auquel je suis incorporée comme les cellules à notre corps. Tout ce qui constitue *moi* ne se sépare pas du bloc.

Et pourtant, murée dans une imperméabilité complète, l'idée (peut-on parler d'idée quand il s'agit d'un être de trois ans), l'idée de communiquer à quelqu'un mes impressions, joies, chagrins, peurs, ne me viendrait jamais.

Il m'est bien difficile, à présent, de traduire ce que je sentais alors et qui dura si longtemps en moi soumission absolue aux décisions

supérieures, sentiment de ne rien savoir, de ne rien comprendre, de n'être rien. Mais ce perpétuel passage d'ondes, ce va-et-vient de mystères, ombres et lueurs alternées se manifestant à travers mon être, — et l'angoisse, l'angoisse, l'angoisse !

Une humilité pleine de peur me place d'avance, et sans aucune révolte, au dernier rang, quoi qu'il arrive. Parallèlement, la poltronerie la plus gelottante me laisse paralysée devant le couloir noir, le coin de jardin, la porte entr'ouverte. Il y a partout de l'insolite, de l'occulte. Une inquiétude éternelle, une tristesse à jamais sont au fond de tout cela.

Enfant soignée, aimée, vivant dans le confort et la paix, j'ai été pourtant cette petite créature transie. Si le destin m'avait fait naître dans un milieu misérable ou brutal, que serais-je devenue avec cette première nature ? Car je l'ai modifiée depuis, afin de pouvoir vivre comme les autres. Cependant je n'ai jamais pu parvenir jusqu'à la vanité, manque capital dont j'ai souffert et souffre encore, la vanité, lumière indispensable qui n'aura, pour moi, jamais éclairé les coins noirs.

**

Je suis sur le bras de ma mère. La merveille vient, par mes yeux, d'entrer jusqu'au fond de mon commencement d'âme.

Ce sont, posés (je ne l'ai su que plus tard) sur une cheminée qui s'abolit, deux chiens de faïence anglaise, blancs et noirs, symétriques, identiques.

Je les possède à présent chez moi, car j'ai pu, vers l'âge de vingt-sept ans, les acheter à leur propriétaire (une ancienne bonne déjà quand j'avais trois ans).

Chez cette ancienne bonne, maman venait de m'emmener, et sans doute avais-je, à la manière des marmots, manifesté mon admiration sans bornes, puisqu'elle me prenait ainsi sur son bras pour me permettre de voir de plus près les deux chiens fascinants.

**

Tableau parfaitement net dans ma mémoire :

Seule au milieu du cabinet de toilette d'en haut, maniant maladroitement une brosse à dents, je m'absorbe, pris dans le bas de l'armoire, à barbouiller les souliers de mes sœurs avec de la pâte dentifrice rose. Je sens encore l'odeur. J'ai sous les doigts le grain des souliers, surtout les propres miens, restés à mes pieds, et qui sont carrés du bout, et tout blancs.



Promenade au jardin derrière mes cinq sœurs. Nous montons au belvédère. Le belvédère est un monticule orné d'une tonnelle d'où l'on peut voir les passants.

Mes sœurs ont dit que c'était la côte de Grâce et que nous allions à la chapelle. Cette fiction une fois établie, tout le monde y croit.

Tout en les suivant, je grignote un biscuit sec en forme de petite couronne. J'ai toujours son goût poivré sur le bout de la langue. Il y a du miracle dans l'air, on ne sait quoi qui nous attend au haut de la montée.

J'ai revu bien des fois ce « belvédère » toujours existant. En une enjambée d'adulte on y parvient, entre deux rangs de fusains. Cependant la montée me semblait difficile et lente, et recouverte d'une végétation impénétrable. Mes sœurs étaient déjà là-haut. Je m'arrêtai une seconde, mordis dans mon biscuit résistant, et tout était beau, bon, souriant, comme ce qu'on imagine du paradis.



...Je vois le haut de ma robe, qui est ouverte en carré. Assise à l'angle du mur de la cuisine, face au jardin, je m'écoute crier et pleurer. Rien ne m'a peinée ou effrayée. Ce sont de ces manifestations sans sincérité pour lesquelles certains petits sont fessés.

Sans doute, pour faire taire l'insupportable mioche, une bonne a dû trouver ce stratagème. Je vois, dépassant lentement le mur, se balancer au-dessus de moi, démesuré, le balai coiffé d'un chiffon jaune qui me fait taire à l'instant — bien qu'ayant compris tout de suite qu'il ne s'agissait pas de surnaturel, mais pas si sûre que ça, tout de même, que ce n'est pas du surnaturel.



Je ne puis communiquer à personne l'importance de ces riens, une importance qui, dans mon souvenir, les a laissés palpitants, actuels.

C'est par eux que j'ai pu souvent réussir, dans mes livres, à comprendre l'incohérent drame enfantin. Ils me sont plus proches, ces riens saugrenus, que bien des événements brillants ou tragiques de ma vie d'adulte. Et c'est parce qu'ils sont enveloppés de cette féerie intérieure qui rendit visionnaires mes toutes premières années.

Des rêves immenses les accompagnaient, ces pauvres riens, mais tellement informes qu'aucune comparaison n'en donnerait l'idée. Je

vivais hallucinée et muette avec ces rêves, leur grouillement de chimères mal éclairées, leurs caves de ténèbres, leur rayonnante lumière concentrée très haut dans l'inaccessible. Ma petite enfance, royaume perdu, fut un monde de légendes sans commencement ni fin, une intime apocalypse.

**

Mes sœurs jouaient à Dieu sait quoi. Moi, je figurais sans doute une poupée. On m'avait enfoncée dans une boîte dont l'aspect et la matière m'échappent, mais dans laquelle je me sentais très à l'étroit. C'était rond, en tout cas, à la manière d'un carton à chapeau. Pas de couvercle. Ma tête dépassait. J'étais entièrement enveloppée de papier.

Tout à coup des mains, celles de mes sœurs, me tirèrent de là. Le papier patiemment développé, je revis le jour, le jardin, mes sœurs. Le papillon qui sort de la chrysalide doit ressentir ce que je ressentis. Je naissais. Et, pour naître, *je sortais d'un monde de siècles.*

C'est avec des mots d'aujourd'hui, moi qui ne parlais encore qu'à peine, qu'il me faut raconter ce passé perdu dans les gouffres de l'enfance. Mais je puis déterminer aujourd'hui, lucide, maîtresse de mon vocabulaire que, chaque fois que l'appel mystique dirige mon instinct de l'au-delà vers la croyance, quand je hurle à l'immortalité, le bonheur entrevu s'associe au jardin de mes trois ans, à la boîte, au papier développé.

Rien que de vouloir l'écrire diminue l'indicible ou même le tue. Ce papier d'où l'on me tirait, voilà, si l'autre monde existe, ce que je sentirai pour la seconde fois, quand je quitterai la terre pour aller ailleurs.

**

Dans le jardin, il y avait des zones bien différentes les unes des autres : un coin ombragé que je revois sitôt qu'on me parle préhistoire, âge des cavernes; le quartier du chenil où mon père enfermait ses chiens de chasse; la pelouse, immensité qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à la serre, château de verre plein de tiédeur dont la porte était gardée par un anis qui me semblait un arbre; le petit banc dans sa charmille; la partie potagère où poussaient des poiriers; l'autre pelouse, plus proche de la maison, et la muraille qui longeait cette pelouse, fermant un côté du jardin, muraille cachée par des mûriers dont on cueillait les feuilles pour les vers à soie de mes sœurs. Près de là, le belvédère; puis la porte charretière et sa petite barrière grise, plus pratique pour la circulation que les grands vantaux de bois.

En face de la maison s'élevait une construction en bois où l'on montait par un escalier extérieur et qu'on appelait « le bureau ».

Ce jardin de Honfleur ne subsiste qu'en partie, des bâtiments ayant remplacé son quartier le plus ombragé. Il n'en est pas moins vrai que cette pelouse, par exemple, qui me semblait infinie, n'est qu'un bout de gazon bien vite parcouru.

La taille d'un petit enfant ne dépasse guère la hauteur d'une ombelle dans l'herbe, et tout ce qu'il voit grandit en raison inverse de sa petitesse. C'est pourquoi le champ de vision des petits est beaucoup plus rétréci qu'on ne croit. De même que le jardin, la maison me semblait si vaste que mon regard n'était jamais monté jusqu'au toit. Par certaines fenêtres de cette maison, on aperçoit l'estuaire au loin. Je ne l'ai jamais su quand je l'habitais. Je l'ai quittée à six ans. C'est donc qu'à un âge si tendre on ne voit pas encore les horizons.



La chambre où maman m'endormait (et qui était la sienne), celle-là je la vois. Mon lit et celui de la cinquième fille y étaient placés. Mon père avait, lui, sa chambre un peu plus loin, domaine où nous ne pénétrions presque jamais.

De mon lit je voyais la commode entre deux fenêtres. Au-dessus de cette commode, une grande glace ovale au lourd cadre doré chargé d'ornements se peuplait pour moi, quand la veilleuse nocturne était allumée, d'une création obscure et remuante que, les yeux levés avec anxiété, je regardais vivre entre le plancher et le plafond. Nul poème d'Egar Poe ne sera plus troublant que ce que je croyais voir dans cette glace dont le reflet de cristal ajoutait des fantômes à ceux que forgeait la veilleuse jouant avec les ombres. Pelotonnée, je guettais souvent fort longtemps avant de m'endormir. Cette glace formait pour moi le centre de la chambre, son point le plus palpitant, le plus inquiétant. Pour le reste, je me rends compte que le meuble était d'acajou, le style Louis-Philippe.

Je vois aussi l'escalier, le vestibule sombre, le petit passage qui menait de la salle à manger à la cuisine, cette cuisine dans tous ses détails, et la buanderie, et le hangar donnant sur le jardin. C'est seulement par pans apparus et disparus que survit dans ma mémoire la suite des autres pièces. Le grenier, également, y est assez bien conservé.

Le jardin, c'était le royaume diurne. La maison, je ne sais pourquoi, c'est plutôt de nuit que je la vois.

Ce jardin, seules quelques pages de Francis Jammes me l'ont recons-

titué verbalement comme je ne saurais le faire moi-même. Certaines naïves images coloriées de l'époque 1830 m'en rendent aussi l'atmosphère.

En y songeant il est assez rare que je m'y revoie seule, ce qui n'a rien d'étonnant puisque j'avais cinq sœurs aînées dont la plus grande n'était encore qu'une fillette.

Bien des souvenirs que j'ai de ce jardin sont mêlés à des épouvantes. Mes sœurs me saisissaient par la main, et tout le monde courait d'une seule traite jusqu'au bout de la grande pelouse. On m'asseyait dans l'herbe, et je commençais à cueillir des pâquerettes. Alors toute la bande fuyait soudain en désordre avec ce cri terrifiant : « Gros Ver ! Voilà Gros Ver ! »

Ce qu'était Gros Ver, je ne l'ai jamais su, mes sœurs non plus. C'était un monstre né de leur imagination collective et dont peut-être elles avaient un peu peur aussi, bien que l'ayant inventé.

En y pensant de sang-froid, je me rends compte. Les enfants sont certainement des demi-fous. Leurs fantasmagories tiennent des rêves qu'on fait en dormant : commencements sans fin, vellétés non suivies, embryons avortés. Gros Ver ne prenait vie et consistance qu'au moment de faire peur à la plus petite.

Au cri de mes sœurs et les voyant ainsi se sauver en débandade, je restais pétrifiée dans l'herbe, la bouche ouverte sur le mutisme de l'horreur. Comment se terminait l'effrayante aventure, je ne le sais plus.

Quelquefois, passant du côté du hangar, à deux pas de la cuisine, je faisais un bond nerveux suivi de battements de cœur précipités. Une de mes sœurs, cachée dans le fourré, venait de surgir en criant encore « Gros Ver ! » Mais la maison était à portée, et je pouvais m'y réfugier à l'instant.

A la maison, il y avait trois protections suprêmes. Avant tout maman, être invulnérable, tout puissant et bon ; ensuite Armande, la cuisinière, avec sa figure simiesque et son fort accent normand ; enfin l'Anglaise, pas toujours la même au cours de ma longue enfance, mais qui, durant la période dont je parle, fut miss Suzannah Corner, patience, dévouement, poésie.

Arrivée chez nous dix-huit mois après ma naissance et succédant à une miss Edith (qui faillit me tuer en me laissant tomber de ses bras dans l'escalier, chute dont je me souviens et dont on peut déceler la marque sur l'un de mes sourcils), je dois à miss Corner d'avoir parlé l'anglais mieux que le français jusqu'environ cinq ans, — l'anglais que je n'ai jamais délaissé depuis, seconde langue qui m'a valu tant de joies.

A elle je dois aussi d'avoir été nourrie de *Nursery Rhymes* et de légendes britanniques délicieusement puériles, domaine des fées dont je fus et resterai, pour le reste de ma vie, ineffaçablement influencée.

Ma sœur Georgina (depuis sœur de Saint Vincent de Paul) et moi, nées à deux ans de distance, et qu'on appelait « les petites », étions l'objet des soins particuliers de miss Corner. Je me souviens de rubans bleus et roses qu'elle nous mettait dans les cheveux, des couronnes de fleurs des champs qu'elle nous enseignait à tresser, surtout des charmantes choses dont elle nous remplissait la tête.

J'ai déjà décalqué bien des images de cette enfance qui fut la mienne et celle de mes sœurs, dans *Le Roman de six petites filles*. C'est de par la ferme volonté de notre mère que nous eûmes, étant petites, cette poétique éducation anglaise dont les traces sont restées indélébiles aussi bien chez mes sœurs qu'en moi-même. De cela, du soin qu'elle prit aussi de nous faire enseigner la musique (je ne me souviens pas avoir appris mes notes et crois être née avec le solfège en moi) je garde à la mémoire de ma mère une reconnaissance qui ne mourra qu'avec moi, de même que je remercie celle de mon père de nous avoir toujours voulues dans de grands et beaux espaces et ne jouant jamais qu'entre nous.



Ici se place (j'ai quatre ans), un phénomène qu'on peut juger invraisemblable, mais qu'il me faut bien fixer puisqu'il eut lieu — et ne fut pas le seul.

Je traversais, dans le clair-obscur, ce passage qui séparait la cuisine de la salle à manger. J'allais vite en sautant d'un pied sur l'autre, venant de quitter Armande pour aller retrouver maman.

Arrêt brusque. Coup, non pas dans le cœur, mais dans l'âme, et en plein. Quoi ?

Le temps de compter un, deux, trois, une fresque gigantesque et confuse me montre un rassemblement de casques ailés sur un fond de glace et de neige, des filles aux longs cheveux blonds ou roux portant des couronnes d'or sur la tête, des maisons de bois, tout un paysage d'hiver, et je sens se concentrer en moi la totalité d'un monde où des chants et des poèmes se mêlent aux reflets lisses et à l'odeur huilée des phoques qui nagent çà et là.

Pas d'étonnement, nulle frayeur. J'ai repris, indifférente, ma course vers la salle à manger, sans même l'envie de parler à quiconque de ce qui vient de m'arriver. Du reste de quels mots me serais-je servie pour en parler ?

Ce ne fut qu'à l'âge de trente ans, consultant livres et documents pour écrire ma pièce *Thorborge, reine de Mer*, que je reconnus, et avec quel frisson, ce rêve d'une seconde rêvé lors de ma quatrième année, entre la cuisine et la salle à manger de ma maison natale.

Pourquoi dans ce couloir ? Pourquoi moi ? Pourquoi à quatre ans ?

Et pourquoi ce mystère gardé pour moi ? Le plus étrange est qu'il me semblait tout naturel d'avoir reçu pareille décharge, et tout naturel de n'en rien dire.

**

J'essaie de suivre à peu près le fil (ou le film) des événements marquants de ma petite enfance tels qu'ils se sont déroulés pour moi.

Un matin, mon père part pour Paris. Sa voiture l'attend à la porte charretière. Les enfants, la maman, l'Anglaise, tout le monde est là, le regardant partir avec des sourires. Je suis appuyée contre la borne (toujours existante) qui marque la porte dans la rue. « Viens-tu avec moi ? » me demande mon père.

Un tremblement qui va des pieds à la tête m'a saisie. D'abord parce que c'est moi qu'il choisit alors qu'il y a mes sœurs et que je n'ai droit à rien; ensuite parce que ce voyage, qui m'éblouit, m'épouvante en même temps un peu.

Je n'ai pas eu le loisir de répondre. Mon père, oubliant ce qu'il vient de dire, est monté dans la voiture, le cocher a touché son cheval, et la voiture est partie. Quelle stupéfaction ! Le bonheur est né et mort dans le même instant. Et personne ne me console ?

On ne s'est même pas aperçu de la tragédie.

**

Deux autres tragédies.

Celles-là m'ont éclairée sur maint problème enfantin. Je les ai racontées quelques fois parce qu'elles gardent la netteté d'une démonstration.

Mes sœurs, qu'on menait en pension dans la journée, n'étaient pas là. Seule au jardin, pas trop loin de la maison, il arrive que je cueille une petite branche à un arbre (qui sait lequel ?) et que, dans mes mains, l'écorce de cette branche glisse, obéissante. Je continue à décortiquer, surprise; et voici : de l'écorce retombée sort une baguette lisse et blanche — de l'ivoire.

Un émerveillement sans nom m'a saisie. Haletante de bonheur je

cours à la maison, me rue dans la chambre où ma mère et miss Corner cousaient, et pouvant à peine parler :

— It is me who have done it !

Elles n'ont même pas levé la tête. L'Anglaise, avec sa voix de tous les jours, corrige ma phrase défectueuse.

— I did it !... fait-elle.

Pétrifiée, je me tais. Cette leçon de grammaire quand j'apportais la baguette des fées !

Maman suspend un instant sa couture.

— Dis : « I did it ! »

Pas un mot.

Le ton s'impatiente :

— Veux-tu dire « I did it » ?

La tête basse, ayant fait une chute vertigineuse, je continue à ne pas desserrer les lèvres.

— Veux-tu le dire ?...

Incompréhensible entêtement des enfants ! Secouée au bras, je me crispe dans mon silence. Bientôt maman et l'Anglaise se sont levées. La petite branche miraculeuse pend, désenchantée, dans ma main tremblante.

Ce fut la seule fois que ma mère me fouetta.

**

J'étais une enfant délicate de santé, de ces petites filles maigrichonnes aux yeux trop grands dites difficiles à élever. Souvent enrhumée, très sensible des bronches et des poumons, il m'arrivait assez fréquemment d'être gardée au lit, et, même quand je me portais bien, je me souviens des grandes cuillerées de jus de viande que ma mère versait dans ma bouche tendue, à table, les jours de gigot ou de bœuf rôti. Grand honneur pour moi qui, seule, étais soumise à ce régime.

Était-ce une bronchite ? Je devais avoir de la fièvre. Agitée dans le petit lit, cette après-midi là, je ne parvenais pas à dormir comme il l'eût fallu.

Maman et miss Corner essayaient de me convaincre.

— Dors, ma Lulu !

— Do sleep, darling !

Enfin maman prononça :

— Si tu dors, quand tu te réveilleras, tu trouveras une poupée au pied de ton lit. Comment la veux-tu ?

Je la vis immédiatement, cette poupée. Elle était grande, souple —

et, si j'y pense, l'image même des poupées dites d'ornement qu'on fabrique de nos jours pour les grandes personnes.

Cependant de tels jouets n'existaient pas à cette époque.

Je m'endors, roulée dans la joie qui se prépare pendant mon sommeil. (Comme j'ai pitié, maintenant, du battement de cœur des enfants !) Et voici le réveil.

Au pied du lit, le carton féerique attend. Que Suzannah Corner avait donc dû courir pour arriver plus vite au bazar ! Les mains frémissantes se tendent. Le carton s'ouvre. Il contient une de ces poupées qu'on faisait alors, corps en peau d'un rouge écarlate, tête de carton ou de bois durement peinte, cheveux d'étoupe noire horriblement crépés.

Pour la stupéfaction des deux femmes souriantes penchées sur ce réveil et sur cette joie, j'éclate en sanglots spasmodiques. Toutes les déceptions de mon existence n'auront pas approché celle-là. Sans pouvoir rien expliquer je continuais à pleurer à chaudes larmes. Pas une parole, pas une révolte. L'acceptation infiniment douloureuse, peut-être la prescience que, la vie, c'était comme ça...

Jamais ma mère et l'Anglaise ne comprirent. On ne connaît pas toujours les raisons des enfants.

*
**

Mes sœurs m'inspiraient une grande admiration en même temps qu'une grande crainte. Cinq fois écrasée par leur aïnesse, je me sentais, entre leurs mains, le jouet vivant qu'on se dispute avec maintes tendres bousculades.

Elles avaient sur moi tous les droits. Eperdue de douceur et d'obéissance, enfant craintive et silencieuse, je me laissais incorporer sans y comprendre grand'chose à leurs jeux toujours bouillonnants d'imagination ; car, nées des mêmes éléments que moi, elles aussi pourraient raconter leur féerie intérieure quand elles étaient petites, et j'ai su plus tard quels événements inoubliables avaient également frappé leur enfance.

L'aînée, Alice (toujours de ce monde), aurait fait par la suite un peintre remarquable si, mariée et mère, son existence ne s'était orientée autrement. La seconde, Marguerite, savante de la famille, devait devenir la veuve jeune encore qui s'épuise à élever trois garçons (dont deux sont morts à la guerre) et qui finit par mourir elle-même de tous les coups assénés par un malheureux destin. La troisième, Suzanne, également mariée et mère, née poète, mais qui ne s'est pas exprimée, se découvrit sur le tard une vocation de paysagiste,

talent spontanément mûri. La quatrième, Charlotte, mariée à un artiste connu, sans enfants, est un peintre professionnel depuis sa jeunesse, et un fort bon peintre. La cinquième, Georgina, mystique, exaltée, poète aussi, douée étrangement pour la sculpture (et qui ne s'en aperçut qu'au couvent), est morte sous la cornette ailée des Filles de la Charité, après plus de trente ans de modeste dévouement près de ses malades de l'hôpital Mustapha d'Alger, dont des lépreux.

Et toutes bonnes dessinatrices, excellentes musiciennes.

Quelle bande originale cela devait faire, ces six petites filles bien douées ! « Et comme elles étaient toutes jolies !... », disaient les bonnes gens de Honfleur qui nous y avaient connues.

Ils gardaient aussi le souvenir ébloui de la beauté de notre père, lequel, en effet, avait le masque des classiques grecs, les plus beaux yeux noirs du monde et l'allure d'un grand seigneur. Et la musique de sa voix était connue au Palais.

Quant à maman, toujours rougissante, avec ses immenses yeux pers à variations, toute menue, jolie et ne l'ayant jamais su, possédant une voix magnifique dont elle se servit seulement pour nous bercer, sa bonté pour le pauvre monde était proverbiale. A la maison, son abnégation de mère passionnée s'alliait à une réserve qui touchait à la froideur. Elle ne pouvait souffrir qu'on l'embrassât, par exemple, même nous. Jusqu'à sa mort, pourtant, elle ne vécut que pour ses enfants et petits-enfants, tellement enfant elle-même sans qu'elle s'en doutât, et d'une génération si candide, que ses six filles, en vieillissant, finissaient presque par la considérer comme une sorte de petite sœur.

Elle était Parisienne pur sang, issue d'une famille où les artistes dominaient. Petite-fille et fille des graveurs Jazet, le célèbre Debucourt figurait dans son ascendance. Un de ses ancêtres fut dessinateur des jardins de Charles X.

Quant à mon père, Normand d'ancienne souche, il nous apportait des atavismes étrangement divers : gens de robe, gros fermiers, aristocrates ; et des artistes, lui aussi. Son propre père, avocat, a laissé un recueil de poèmes, les *Chansons de Frère Jacques*, qui sont du style de Béranger, et que les Normands aimèrent. Sa mère, élève de Redouté, peignait comme Redouté lui-même, et, jusqu'à quatre-vingts ans, âge de sa mort, ne cessa pas de dessiner et colorier des fleurs. Un des grands-pères de mon père fut conservateur du musée de Rouen. Un Auguste Lireux (Lireux était le nom de fille de sa mère) fut l'intime de Théophile Gautier et de Gavarni. Directeur de l'Odéon, fondateur du journal politique *L'Indiscret*, c'était, de plus, un bohème à la Mürger qui, pendant les grandes dèches, invitait à dîner ses amis et

leur servait de vagues charcuteries dans les accessoires de l'Odéon, poulets rôtis en carton, bouteilles de champagne vides et gâteaux factices. Il fut d'ailleurs condamné à mort politiquement et sut en gouaillant échapper à ce destin.

J'ai chez moi son médaillon par David d'Angers, et aussi le pompeux petit portrait Louis XVI d'une demoiselle de la Ferté, aïeule de mon père.

Je ne puis, dans cette galerie familiale, ne pas détailler un peu plus le portrait de ma grand'mère paternelle.

Venue de Rouen, sa ville natale, pour habiter Honfleur, elle nous faisait souvent visite, et nous aimions ses aquarelles de fleurs ou les petites poupées qu'elle habillait si drôlement.

Elle avait été la femme la plus spirituelle, la plus charmante, la plus cultivée — et belle.

Robuste, fière, coquette encore, son visage de fine Normande aux beaux yeux noirs faisait songer à celui d'une reine-mère pleine de malice. Disposée à l'humour, ses mots d'esprit étaient irrésistibles. Mais ses mimiques passaient volontiers du rire à la tragédie, car elle n'avait plus toute sa raison.

Parfois, vieille Ophélie impressionnante, elle se couronnait de paille, de fleurs ou de plumes d'oiseau ramassées à terre, chantait, prophétisait des calamités, à moins qu'elle ne prît en grippe quelqu'une de ses petites-filles à tour de rôle, ou les bonnes.

Habituees à ses étrangetés, nous les trouvions toutes naturelles, les enfants acceptant d'emblée dans leur famille les choses et les gens tels que la vie les leur présente.

C'était au point que, pour ma part, jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, je crus que toutes les grand'mères étaient comme la mienne — des têtes dérangées auxquelles il ne faut pas demander d'être pareilles aux autres.

De son mari, notre grand-père, je n'ai gardé qu'une vision fugitive, vieillard assis dans un fauteuil, les jambes enveloppées d'un châle, — et qui me fit peur.

C'était les seuls ascendants que nous eussions en vie, car ma mère avait perdu ses deux parents étant encore enfant.

La chasse et les vers latins étaient les grandes distractions de M^e Georges Delarue, qui détestait le monde jusqu'à la sauvagerie. De ses six filles il ne s'occupait guère. Très « juponnier », comme on disait alors, cette tendance suscitait chez nous des scènes qui nous bouleversèrent par la suite; car notre mère, ce petit glaçon, cette énigmatique et frêle créature, était, paradoxalement, jalouse comme un tigre.

Ils s'étaient mariés n'ayant tous deux que vingt et un ans, si bien

que mon père dédia sa thèse d'avocat « à mon fils ou à ma fille », sûr pourtant que le premier né serait un garçon.

Ce fut le rêve de sa vie d'avoir un fils. D'autre part ma mère, avant de se marier, annonçait toujours qu'elle aurait six garçons.

La déception, pour tous deux, se répétait donc à chaque naissance, et je fus certes la plus cruelle, étant la sixième. On restait tellement sûr que je serais enfin le fils tant désiré qu'on n'osa pas dire tout de suite à ma mère qu'elle avait encore une fille. C'est peut-être pourquoi, décrétée garçon pendant les neuf mois qu'elle me porta, je suis venue au monde avec le cerveau d'un homme, comme l'a montré depuis ma longue carrière d'écrivain.

En attendant d'être cet homme qui gagne sa vie et lutte avec son labeur et les difficultés de l'existence, j'étais la petite fille somnambulique et d'une timidité morbide qu'on aimait bien, que même on gâtait parce qu'elle était la plus petite, mais qui fut, pendant toute son enfance, considérée comme *simple*.



Avec bien d'autres choses que je passe pour ne pas multiplier à l'infini, il y aurait à ressusciter de notre passé d'enfants tout un monde particulier : celui des poupées, petit peuple assez mystérieux quand on y pense, simulacres auxquels toutes les petites filles de la terre insufflent une larve d'âme à force de leur inventer des sentiments humains.

Ma sœur Suzanne, par exemple, demandait impérieusement sa poupée dans son lit chaque soir, et, toutes les nuits, s'éveillait en transe et criant.

Maman se levait pour la calmer :

— Qu'est qu'il y a, Suzon ?

Assise contre son oreiller, l'enfant hagarde bégayait :

— Ma poupée me regarde !

Quant à moi je n'aimais, étrangement, que les poupées sans tête, attendais que cette tête fût cassée pour m'intéresser enfin au petit personnage bourré de son, qui, peut-être, me gênait moins de n'avoir ainsi plus aucune expression ou bien auquel, au contraire, je pouvais prêter à mon gré le visage que demandaient mes rêves.

Cependant, le reste de notre enfance prouva que, d'un commun accord, nous préférions généralement aux poupées qu'on nous donnait les êtres sortis de notre imagination et pour lesquels n'importe quelle forme nous était bonne : bouts de bois, pots de fleurs, et ainsi de suite. J'ai connu, de quatre à six ans, un renard empaillé dont mes sœurs

avaient fait une petite fille et qui, pour moi comme pour elles, ne fut jamais un renard, mais bien cette petite fille, dont le rôle fut du reste grand. Ma sœur Georgina resta longtemps la mère d'un fils nommé Henriot qui n'était autre qu'une petite voiture de bois qu'elle tirait derrière elle.

De telles conventions ne nous gênèrent jamais, ni les unes, ni les autres, et, sans nous l'être dit, nous entrions chaque fois dans la fiction comme si c'eût été la chose la plus naturelle, — l'évidence même.



Groupées devant la grande cheminée de la cuisine, ces demoiselles se chauffent les mains et les mollets, rentrant sans doute du jardin plein de neige. On vient d'allumer la lampe à huile suspendue au plafond. Les bonnes s'affairent. L'Anglaise raconte quelque histoire. Maman n'est pas présente.

J'aurais voulu me chauffer aussi, mais mes cinq aînées prenaient toute la place. Restée derrière elles, je tentai de me glisser pour approcher des flammes. A cet instant, inconsciente de son mouvement, la quatrième s'interposa, me barrant le passage. Une violence ignorée me traversa, subite révolte qui, jamais, ne devait se renouveler.

Haineusement, traîtreusement, terrifiée par mon propre geste, j'allongeai de toutes mes forces un coup de pied dans le jarret de la gêneuse.

Un unanime cri de stupeur et de scandale retentit dans la cuisine. Toutes les filles s'étaient retournées, les bonnes accouraient, l'Anglaise s'empressait autour de la victime en pleurs.

— Vilaine !... Vilaine !...

— You, naughty child !...

Toutes les voix m'accablaient ensemble.

Honteuse et déshonorée, je m'en allai de la cuisine, courbée sous la malédiction. Un instinct de fuir (que je retrouve encore chaque fois que les êtres commencent le rythme des scènes), me dirigea vers le vestibule encore obscur, où, tâtonnante, je cherchai la première marche de l'escalier.

Où mon désespoir m'aurait-il conduite ?

Qui descendait tranquillement, je me heurtai à maman, dont la voix souriante demanda :

— Où vas-tu, ma Lulu, toute seule dans le noir ?

Elle ne savait rien de ce qui venait de se passer. Elle me prit dans ses bras, et, cela, je ne l'oublierai jamais.

Je ne racontai rien, naturellement, ne versai pas une larme, ne fis pas un geste, même celui de la saisir au cou. Mais un bonheur était en moi, si vaste que, depuis, je ne l'ai jamais retrouvé. Car ce droit d'asile de ses bras refermés sur moi, sa douceur, sa tendresse alors que j'étais honnie, c'était tout ce que la vie nous refuse quand nous sommes trop malheureux.



Deux contes bleus de la Noël.

Une fête fut donnée chez des Norvégiens vivant à Honfleur où leurs scieries de bois du Nord étaient établies. Il ne m'en reste, — et quel éclat dans mon souvenir ! — que ce moment où, trébuchante, ivre de bonheur, de stupéfaction, de confusion, je fus appelée au pied de l'arbre de Noël dont les branches, fleuries de petites bougies, couvertes d'inimaginables soleils et d'étoiles filantes, tenaient tout le centre d'un immense salon plein de monde.

Mes pieds glissaient sur un parquet trop ciré. Je tremblais comme une feuille d'avoir à franchir toute seule un tel espace.

Arrivée au pied de l'arbre, on me mit dans les bras un bonhomme Noël tout doré que je serrai convulsivement contre moi. Retournant avec mon trésor vers le coin où se tenait ma famille, je fis sans doute un faux mouvement. Le bonhomme Noël (qui était une boîte à bonbons) s'ouvrit, et des chocolats enveloppés de papier d'argent tombèrent à mes pieds. C'était trop de choses extraordinaires à la fois. Je ne pouvais pas me remettre de cette aventure magique. Je ne m'en suis jamais remise.



Peut-être avais-je cinq ans et ma sœur Georgina sept. Un jeune avocat, ami de mon père, avait donné, pour les deux petites, deux sabots de Noël pleins de petits joujoux. Les joujoux furent sans doute cassés très vite. Restèrent les sabots. Ils étaient si grands qu'en serrant chacune le nôtre contre nous, nos bras en étaient remplis.

Car ces sabots, selon l'étrange anthropomorphisme dont nous étions coutumières, étaient devenus nos enfants mieux que n'importe quelles poupées.

Quelle griserie de nous promener côte à côte dans le jardin hivernal avec nos fardeaux dans nos bras ! Nous étions, sans nous le dire, unies dans un sentiment tellement identique que, bien des fois, devenues grandes, ma sœur et moi, nous retrouvâmes une longue notion en reparlant de ces sabots qui jouèrent un tel rôle quand

nous avions cinq et sept ans, alors que, certainement, les grandes personnes ne voyaient en nous que deux bambines qui s'amusaient. Elles ne pouvaient savoir que nos cœurs palpitaient à l'unisson, amour maternel auquel se mêlait, en nous troublant un peu, quelque chose qui ressemblait aux contes de fées.



Toujours au côté de ma plus petite sœur aînée, je joue — c'est le printemps — à pousser sur le gravier de l'allée un joujou de carton pâte dont elle possède la réplique exacte (pas de jalousie !) et qui représente un cavalier sur son cheval.

Ce qu'elle pensait en manipulant le sien à deux pas, je n'en ai jamais rien su. Moi, presque couchée par terre, je regardais le petit bonhomme monté sur son petit cheval. Le paysage du jardin entourait la minuscule chose. Un long rêve venait de m'immobiliser, dont je n'ai rien perdu. Ce fut encore la révélation (il n'y a pas d'autre mot) d'une vie antérieure. Il m'est à peine possible d'exprimer cela. Qu'on imagine celui des Ballets Russes qui nous évoqua, danseuses en crinolines, danseurs en uniforme, le charme démodé, mélancolique de ces personnages du Second Empire, beaux messieurs et belles dames qu'on appelait la jeunesse dorée.

Une envie de pleurer doucement me venait, comme si j'avais regretté quelque chose de cette époque qui précédait immédiatement la mienne.

Jamais, depuis, je n'ai vu, lu, entendu quelque chose ayant trait à l'époque Napoléon III sans retrouver, tout au fond de mon subconscient, cette petite minute oubliée.



Nous étions, avec miss Corner, toutes les six en promenade sur la route de Trouville, longeant l'estuaire. Je continuais à *ne pas le voir*. Pourtant nous venions tous les matins y prendre des bains, et la sensation des vagues froides, mes effrois quand mes sœurs me faisaient boire un coup, me sont restés au point qu'une nervosité due à cette enfance m'a toujours empêchée d'apprendre à nager, seule de mon espèce, alors que toute ma famille est de la race des sirènes, à l'exemple de notre mère qui, nageuse hors ligne, sauva plusieurs fois des gens qui se noyaient.

Ce devait être le plein printemps. L'après-midi regorgeait de soleil et d'ombres. En passant devant la pente d'herbe qu'on peut encore

voir actuellement en face de l'endroit dit « la falaise », mes sœurs durent donner le mouvement, et voilà toute la troupe grim pant, y compris l'Anglaise.

Arrivées au haut de cette pente qui, pour moi, fut une colline, nous sommes dans un pré limité de partout par des bois, et criblé de boutons d'or. Des petits cercles de soleil tremblent par places; quelques pâquerettes se nichent aussi dans cette herbe pleine de constellations; au fond du paysage deux merles s'égosillent à tour de rôle, là où les arbres touffus et leur ombre aussi touffue se confondent, traversés de ciel bleu.

Un ravissement de tout l'être me coupait la respiration. Était-ce la première fois que mes yeux trop jeunes s'ouvraient à la nature ? Je venais d'entrer dans un monde inconnu.

J'ai toujours pensé que, si le ciel existe, ce doit être cela : dans ce pré printanier de Normandie, parmi fraîcheurs humides, boutons d'or, pâquerettes, arbres, ciel bleu, merles, être de nouveau cette petite fille extasiée, perdant le souffle à force de poésie.

...Je n'ai jamais voulu revoir ce pré, je ne le reverrai jamais.



Je ne voyais pas l'horizon. Pourtant, au point où j'en suis à présent, avec ma palette littéraire, mon œil de peintre et le grand jeu de comparaisons fourni par mes innombrables voyages, je ne sens pas avec plus d'acuité le caractère particulier du port de Honfleur que je ne le faisais quand j'avais cinq ans.

Tout : la couleur, l'odeur, les variations incessantes d'un climat prismatique faisant en quelques secondes une autre ville avec la même de par le mouvement des ombres et des lumières; la vase infinie et ses reflets de laque; l'étonnante présence ds voiles de barques au bout des rues; le galbe des vieilles maisons, moyen âge miré dans les bassins; le va-et-vient d'une foule pittoresque, éminemment locale, aux heures d'arrivée et de départ du bateau du Havre, les rues archaïques, la chapelle de Grâce et ses ex-voto, je voyais tout, je goûtais tout, j'aimais tout, — mais cette sensation ne parvenait pas jusqu'à mon cerveau.

L'amour des voyages, la *prescience* des voyages me sont venus à cet âge. J'ai respiré d'avance les géographies les plus lointaines avec le goudron et la saumure du petit port qui sent les îles, j'ai entendu toutes les sirènes de mes grands paquebots dans celle du *François-I^{er}*, bateau à roues qui datait des premiers temps de la vapeur, et les Souvenirs et Regrets des vieilles gravures romantiques m'ont déchiré

de mélancolie le long des vieux cabestans de la jetée, quand j'y passais, si petite, la plus petite des six fillettes qu'on y promenait quelquefois. J'ai compris Honfleur avant l'âge de la compréhension.

Et maintenant que j'ai dû quitter ma ville pour des raisons qui sont celles des âmes mûries dans l'expérience de la vie et des êtres, je vais la revoir, aidée des sortilèges de l'éloignement, telle qu'elle m'enchantait quand j'étais petite, pure d'étrangers hostiles, pure de progrès, macérée dans son passé silencieux, sans T. S. F., sans phonographes, sans autos et autocars, sans moteurs dans le ventre de ses barques. Et les voiles à présent disparues de ces mêmes barques vont réapparaître au bout des rues, grandes ailes blanches ou rousses qui parlent de marée, d'aventures et de miracle.

Je n'ai pas perdu Honfleur. Je l'ai retrouvé.



Qui donc avait pu donner à mes sœurs un objet si fragile ?

C'était un minuscule cerf en verre filé, tout blanc, tout transparent, et dont les pattes semblaient devoir se casser si seulement on soufflait dessus.

Dans un coin du jardin, du côté des ombrages, elles avaient installé pour leur trésor un enclos en miniature avec une cabane au milieu, faites de deux bouts de bois et d'un petit toit en herbe.

Je regardais à l'écart, éblouie, n'osant même pas avancer trop près.

Je puis détailler tout, jusqu'au rosier-pompon qui poussait là.

Que se passa-t-il ? Pourquoi les grandes s'étaient-elles éloignées ? La tentation fut trop forte. Je m'avançai, tremblante, et, me mettant à genoux, je pris le cerf en verre filé dans sa cabane, pour le seul bonheur de le tenir un instant dans ma main. Et, naturellement, je le cassai.

C'est là que le drame commence.

Ayant vivement remis le cerf dans sa cabane, je n'eus que le temps de reculer. Mes sœurs revenaient en masse.

Le criminel recherché par la justice ne doit pas connaître pire.

— Maintenant, dirent-elles, on va le sortir, pour qu'il se promène.

Le sang retiré des veines, essayant pourtant de sourire, je répondis faiblement :

— Oh non ! Il ne veut pas ! Il est fatigué !

Cette hypocrisie, disons plutôt ce mensonge dans lequel j'allais m'enfermer, je puis maintenant en décomposer toute la tristesse.

Je savais bien que je ne serais pas maltraitée. On ignorait chez nous la brutalité. Mais avoir cassé le cerf était quelque chose de si

affreux, surtout quand je n'avais pas le droit d'y toucher, qu'il m'était impossible d'en supporter même l'idée. Et pourtant j'avais plus horreur encore de ma fausseté que du méfait commis. Mais où trouver le courage, *l'impudeur* de m'accuser ?

Recroquevillée jusqu'au fond d'un colimaçon compliqué, j'attendais la catastrophe. Mes sœurs allaient prendre le cerf, et voir. Mon Dieu ! Tout ce qu'elles vociféreraient ! La scène, ce monstre abhorré !

C'était la première occasion que j'avais de savoir ce que veut dire être responsable, ce que veut dire ne pas avouer. La vie devait me le montrer : tant que dureraient mon enfance, mon adolescence et même ma première jeunesse, en un mot tant que durerait ma timidité, je resterais celle qui tâche à s'arranger pour n'être jamais compromise et cache au besoin sa vraie pensée pour ne pas s'attirer d'ennuis. Cette diplomatie, du reste, concordait avec ma nature de Normande, avec le « p't'être bien qu'oui, p't'être bien que non » d'une race éminemment restrictive.

Ce n'est qu'en prenant de la vigueur morale, les années et les luttes de l'existence aidant, que je suis parvenue à changer mes tendances, à pratiquer la franchise, la loyauté, voire la brutalité auxquelles, dans le jeune âge, j'aspirais avec tant d'envie et d'admiration, et qui me sont devenues si nécessaires que même je les exagère peut-être, en souvenir des malaises passés.

Comme j'ai pitié, par expérience, de ceux qui n'ont pas le courage d'être francs, enfants ou grandes personnes ! Leur hypocrisie n'est qu'une défense, donc une crainte, donc, comme dans toute peur, un sentiment d'être abandonnés, privés de toute protection, seuls.

Je l'ai souvent pensé, la peur est le comble de la tristesse — et l'hypocrisie aussi — si l'on n'est pas né cynique ou simplement pervers.

Le cerf en verre filé cassé par moi, comment se déroula la suite de cette affaire criminelle, je ne le sais plus. Je n'en ai retenu que ce point capital : le jésuitisme spontané d'une petite fille épouvantée.

Je fus emmenée un jour pour aller chercher mes sœurs à la pension.

Le mystère, ici, devient si confus qu'à peine osé-je l'aborder.

Pour aboutir au préau de récréation, on montait les marches de pierre d'un long escalier verdâtre. Juste à la dernière marche, je fermai les yeux un instant. Quelque chose encore se passait en moi. Cette fois c'était l'Égypte pharaonique qui venait à moi, non pas

tableau à personnages, mais... les mots me manquent pour le dire.

La succession des dynasties, les temples, les mœurs, les coutumes, la momification, et les bleu turquoise et les noirs et les ors de ce passé, tout était en moi.

Fabuleuse minute dont je ne saisisais pas le sens, dont je ne devais saisir le sens que des années plus tard, en étudiant l'histoire ancienne.

Par stricte réciprocité, même à l'heure actuelle, même après avoir habité l'Égypte et visité tout ce qu'on y voit, il m'est impossible de prononcer ou de voir écrit le mot *Égypte* sans me retrouver sur le haut de l'escalier verdâtre que je montais, âgée de cinq ans, pour aller chercher mes sœurs à leur pension, dans la petite ville de Honfleur.



Mes sœurs disaient joyeusement :

— Nous allons acheter des acteurs !

L'Anglaise était avec nous. Quelques pas seulement et nous nous trouvions devant la petite épicerie du coin. Le comptoir, les balances de corne, les bocaux coloriés de bonbons et les boîtes étroitement entassés autour, la marchande (elle s'appelait Laniel) c'est hier que j'abordais tout cela, le cœur serré de joie et d'étonnement.

Pourquoi, tout à coup, allait-on acheter des acteurs ! Pas d'explication.

Les acteurs étaient de toutes petites poupées de bois, dites « à ressorts » alors qu'elles n'en comportaient aucun, et qui coûtaient un sou. J'en ai conservé quelques-unes. Leurs bras et leurs jambes ressemblent à des allumettes, leurs joues sont peintes en rouge vif et leurs cheveux en noir.

Toujours sans savoir pourquoi, j'avais reçu, comme chacune de mes sœurs, une pièce de dix sous qu'on m'avait mise dans la main.

Il fallait choisir à tour de rôle et payer à tour de rôle. Après que mes cinq aînées avaient choisi, payé, je m'approchais enfin.

La boîte pleine de poupées à ressorts était là. J'en prenais une au hasard, étranglée d'émotion, et tendais ma pièce en me sentant devenir cramoisie.

Prodige ! La marchande non seulement me donnait la petite poupée mais encore une poignée de sous, pécule beaucoup plus important que ma petite pièce blanche. Et j'entends le rire incompréhensible de mes sœurs et de miss Corner devant la figure que faisait sans doute cette petite bonne femme pour laquelle « rendre la monnaie » ne pouvait se concevoir encore.



Cette aventure-ci comporte un commencement, un milieu et une fin. Mes sœurs, bande entreprenante, ont entre elles décidé que c'était pour aujourd'hui.

Leur ambition est de passer dans le jardin mitoyen pour y cueillir des « jaunets », fleurs dont je ne sais plus le nom scientifique et qui poussent sur des branches grimpantes.

Des jaunets, il y en a chez nous, mais ceux-là n'ont aucun intérêt. Pour passer dans le jardin mitoyen, pas de porte, pas même d'échelle : le mur.

Comment elles s'y prirent pour escalader, le sais-je ? Il y en avait deux à cheval sur le mur, trois autre en bas, et moi par-dessus le marché.

— Passez-la nous !... dirent les deux du haut.

Et les trois du bas m'empoignèrent.

On ne voit pas pour quelle raison je devais être de l'expédition. Mais il le fallait. C'était la loi.

Tirée, poussée, ma robe presque par-dessus la tête, je n'ai rien oublié de la rugosité des pierres sur lesquelles passaient mes jambes et mon ventre. Je sentais d'avance la chute dans le vide, et je me cramponnais de mon mieux, les yeux dilatés, mais ne disant mot comme à l'ordinaire.

Le jardin, de l'autre côté du mur, était de terre molle. Pas de mal. Bientôt les trois qui m'avaient poussée rejoignirent les deux qui m'avaient tirée, et voilà commencée la cueillette des jaunets.

Tout à coup surgit l'ennemi. Trop tard ! Il était impossible de fuir.

C'était deux vieilles demoiselles, habitantes de la propriété, accourues au bruit que faisaient tant d'enfants au fond de leur jardin.

Qu'allait-il se passer ?

Leur éclat de rire nous pétrifia sur place. Pleines de bonhomie, elles nous demandèrent pourquoi nous n'étions pas venues sonner chez elles puisque les jaunets nous plaisaient tant. Et elles nous aidèrent à en cueillir.

Un moment plus tard nous traversions toutes les six leur jardin, car elles nous faisaient passer par leur porte d'entrée pour nous ramener chez nous, toujours bienveillantes et continuant à rire.

Mais mes sœurs ne riaient pas. Tristes, elles ne pouvaient expliquer, même à elles-mêmes, que des fleurs qu'on vous donne, quand on a l'âme conquérante, ne valent pas celles qu'on a prises d'assaut.



Je crois que j'avais près de six ans. Il y eut une fête au couvent du Sacré-Cœur, au haut de Honfleur, où, maintenant, allaient mes sœurs aînées.

Il ne me reste de cette fête que trois souvenirs.

Au bout d'une étroite et longue table (sans doute des tréteaux) dans une salle voûtée, une religieuse préside le goûter. C'est sœur Timothée (pourquoi sais-je encore son nom ?)

Quel effroi ! Sœur Timothée est, en toutes lettres, un squelette. Assise devant un triste bol de tapioca au lait, colle blanche où la cuillère tient toute seule, elle ne goûte à aucune friandise. Elle semble le spectre de la faim vêtu d'une robe et d'un voile noirs, et d'une cornette empesée. Habitues, les autres enfants n'ont même pas l'air de la voir.

Mais, — second souvenir — voici que des mains posent sur la table un énorme plat de crème au café sur lequel sont dispersées des petites pastilles de menthe blanches, bleues et roses. Je verrai cela jusqu'à ma mort. Je ne dis pas que je sentirai le goût de ce dessert-fée. C'est oublié. Mais je le verrai.

...Et, troisième souvenir, une *grande* du nom d'Angèle m'attrape au passage, comme les enfants viennent d'être lâchées dans le jardin. Elle s'accroupit devant moi, me regarde dans le blanc des yeux, et me dit, tandis que je perds la tête de terreur :

— Tu ne t'appelles pas Lucie Delarue, tu t'appelles Lucifer ! Souviens-toi bien de ça, tu entends, Lucifer ?



Le dernier de mes souvenirs avant de quitter ma maison natale.

Au casino de Honfleur (bâtisse de bois genre chalet suisse, en face des bains, sur la route de Trouville) une réunion dont l'objet m'échappe a rempli le local de tout le beau monde de la ville.

Au milieu de cette foule, séparée de mes sœurs par un remous, je suis tout à coup face à face avec une petite fille de mon âge que je n'ai jamais vue et devant laquelle je reste figée comme elle reste figée devant moi, toutes deux nous entre-regardant fixement.

Les deux mères s'approchent, la mienne et l'autre.

— Elles vont pouvoir jouer ensemble !... dit la dame.

— Mais certainement !... dit maman.

Là-dessus, la dame m'attire doucement, s'assied, et me prend sur ses genoux.

Dire maintenant comment elle était, voilà qui me serait impossible. Mais ce que je sens encore c'est la joie inconnue, complète, extasiée que j'avais d'être sur ses genoux. Je ne voulais plus en descendre, je ne voulais pas jouer avec la petite fille, je voulais rester là, rester là.

Le reste de la fête ne fut pour moi qu'une tristesse inconsolable. La dame m'avait posée par terre, la petite fille m'avait entraînée, et je ne revoyais plus la dame...

Née et vécue en moins d'une heure, ce fut la première passion de ma vie.



Je n'ai fait qu'à peine effleurer les souvenirs de mon premier passé, sans même parvenir à l'évoquer tout à fait. Et déjà je me demande si ce n'est pas un sacrilège que de toucher à ces secrets-là.

La petite enfance...

Que ce soit consciemment ou inconsciemment, je crois que, presque tous, nous passons le reste de notre vie à la regretter.

Quels bonheurs, quelles amours, quelles gloires pourraient nous rendre ce que nous avons perdu ? Avoir connu cette petite vie insexuée, gorgée d'étonnements, d'émotions, de rêves, cette vie plus riche dans son innocence, son ignorance et sa faiblesse que tout ce que la suite nous fera connaître de force, de savoir et de volupté, c'est avoir connu le seul absolu que le destin puisse offrir à l'être humain.

Car la petite enfance reste l'unique au-delà dont nous soyons sûrs puisque nous l'avons atteint, un au-delà qui se trouve derrière nous et non devant.

Sur le seuil de l'âge de raison auquel j'arrive en suivant le fil de mes souvenirs, je salue l'âge des dents de lait qui fut pour moi le plus intense, fut le seul où, poète, je n'aurai vécu que de poésie.

Je dirais volontiers : « Heureux le petit enfant qui meurt avant d'avoir commencé à vivre... » Mais ne sommes-nous pas tous le tombeau de ce petit enfant disparu ?

II

De notre départ de Honfleur qui fut un événement considérable, je n'ai pas gardé le plus petit souvenir.

Les enfants sont ainsi. Ce n'est jamais ce qu'on croyait qui les a frappés. Ce sont des choses dont nous ne nous doutons pas et qu'ils enregistrent pour la vie aux moments les plus insignifiants, alors qu'aucun signe n'a pu nous révéler ce qui se passait en eux.

Ce départ, pourtant, et le branle-bas qu'il suscita, dut être, pour moi comme pour mes sœurs, le motif de mille surexcitations. Rien. Je ne me rappelle rien.

Quelque chose m'est resté seulement de notre arrivée dans l'appartement de Paris, rue de Gramont, à l'heure où les lampes sont allumées.

Longue enfilade de pièces de plain-pied, parquets extrêmement cirés, meubles inconnus, profusion d'étoffes, — tentures et rideaux — de miroirs et d'objets ornementaux, ainsi vis-je cet appartement.

Il me semble bien que mon père nous y attendait. Depuis combien de temps y habitait-il sans nous, et qui l'avait aménagé ? Peut-être les sœurs qui me restent le savent-elles. Pour moi j'arrivais dans une demeure étrangère mais qui me semblait belle. Et je fus très impressionnée quand une bonne que je ne connaissais pas posa près de chaque couvert, en mettant la table, un petit pain doré, fendu, tout rond, et qu'elle m'expliqua que cela s'appelait « des pains riches ».

Tout se brouille à partir de là. Je me retrouve animant avec mes sœurs cet appartement. J'ignore combien de temps nous y restâmes. Je sais que j'y admirais deux des chambres : « la chambre rouge » et la « chambre bleue », que le cabinet de mon père me semblait très sévère. C'est tout.

**

Entre deux portes se trouvait un petit carré d'espace. Si l'on refermait ces deux portes, on était dans l'obscurité.

Privées de jardin, trois de mes sœurs (les deux aînées ne s'amusaient plus avec nous, je crois) avaient découvert un jeu passionnant.

Nous nous enfermions entre les deux portes, et, toutes les quatre, accroupies et retenant notre souffle, nous faisons un voyage dans la lune.

Elles s'étaient entendues, puisque j'étais simple, pour me faire croire qu'il s'agissait non pas d'une fantaisie mais d'une réalité.

J'ai gardé leurs voix au fond de mes oreilles. Nous étions dans le char des fées, et les merveilles passaient. Elles se grisaient de leurs propres trouvailles. Toutes les péripéties de ce voyage imaginaire, elles les voyaient, en les inventant à mesure, sans doute beaucoup mieux que moi qui ne croyais pas un mot à ce qu'elles me racontaient et faisais semblant d'y croire.

Pourquoi je faisais semblant d'y croire ? Quelle complexité dans ce mensonge qui répondait à une mystification !

C'était d'abord pour ne pas les décevoir, elles qui se donnaient tant de peine. Ensuite, — toujours la peur — c'était par crainte que, contrariées, il ne leur vint l'idée de me bouder, ce qui me rendait misérable. C'était aussi, tout au fond de moi-même, par ironie normande : « Vous croyez me tromper ?... C'est moi qui vous trompe ! » Enfin c'était parce que leur conte bleu me charmait et que je ne voulais pas faire cesser ce jeu auquel j'aurais tant voulu croire.

Ces séances entre les deux portes durent se renouveler souvent pour avoir laissé, si net, le dessin de tels méandres dans mon esprit.

Et, brusquement, un écran noir descend dans ma mémoire, supprimant tout, et je me retrouve à Saint-Germain-en-Laye.

**

Mon père avait loué, pour y installer femme et enfants, une fort grande maison située au bout de la ville, dans un beau parc dessiné par Le Nôtre. Il gardait l'appartement de la rue de Gramont pour lui, reviendrait chaque soir à Saint-Germain et repartirait chaque matin ou après-midi pour Paris où l'appelaient ses affaires. C'est ainsi qu'il nous épargna l'étouffement parisien pour le reste de notre enfance, tout en se ménageant une liberté à laquelle il tenait énormément.

Nous venons de débarquer dans la maison nouvelle. Du voyage, encore un coup, il ne me reste rien, sinon, sur le quai de la gare, à Paris, le sifflet subit d'une locomotive proche, et moi lâchant la poupée que je tenais sur mon bras et me bouchant à deux mains les oreilles d'un geste horrifié.

Maintenant, debout sur le perron, entourée de mes sœurs, je regarde. Nous avons encore nos chapeaux et nos manteaux.

Le parc s'ouvre, sans limites, à mes yeux agrandis. De penser que,

tout à l'heure, nous irons voir notre nouveau domaine, une ivresse contenue me soulève les côtes. Les arbres ont l'air plus hauts et plus ténébreux que ceux que j'ai vus jusqu'alors. Les allées tournantes s'enfuient vers l'inconnu. Un bassin, au milieu de la pelouse, fait monter son jet d'eau. Vite, qu'on nous ôte nos manteaux et nos chapeaux !

Tout à coup, pourquoi cette bizarrerie ? Quel sentiment de l'avenir me traverse ? Et que signifient ces syllabes qui me viennent aux lèvres ?

Personne ne fait attention à moi. Bien bas, mystérieusement, presque tragiquement, je me prends à prononcer le commencement de ce nom : *Margarita*.

Je ne l'ai jamais entendu, ce nom ; il ne veut rien dire pour moi. Tendue, concentrée, secrète, j'articule, avec un énorme accent tonique sur l'i :

— Margari...

Le *ta* reste en suspens. Voilà. J'attendrai des années pour le dire. Je ne finirai de le prononcer, ce nom, que lorsque je serai tout à fait grande, vieille, même. Où serai-je quand je serai vieille ? Et...

— Venez ôter vos chapeaux ! dit en surgissant, maman.

Ce curieux secret d'enfant, je l'ai gardé jusqu'aujourd'hui où je me demande, avec un haussement d'épaules qui plaisante, si l'heure assignée par la petite fille que je fus est vraiment venue de prononcer (sur le ton que, de temps à autre, j'entends en moi depuis plus de cinquante ans) le *ta* final de l'inexplicable nom.

Je n'en ai jamais rien dit à personne, pas même à mes sœurs. Mais il m'a tourmentée bien souvent quand j'étais petite et même grande, ce nom inachevé que je brûlais d'achever et n'achevais pas, énigmatique superstition.



...Et, sans qu'aucun autre souvenir précis relie au reste cette minute singulière, voici, bien établie, bien quotidienne, se développer ma seconde enfance, dans la grande maison et le grand parc de Saint-Germain-en-Laye.

Le Roman de six petites filles en est sorti tout entier.

Dans ce livre, la trame du roman est complètement inventée, les noms, sauf ceux des chiens, sont changés, ainsi que le lieu ; j'ai mêlé souvent des souvenirs de Honfleur à ceux de Saint-Germain, et concentré en une unique gouvernante les quatre ou cinq qui se succédèrent pendant cette période ; mais tout ce qui concerne les enfants est exact jusque dans les plus petits détails.

Je ne ferai donc, puisque le principal est déjà raconté, qu'ajouter ici quelques souvenirs à ce roman trop connu.

Je ne puis déterminer après quel laps de temps nous commençâmes, mes trois dernières sœurs et moi-même, à regretter Honfleur. Je sais que nous en parlions souvent ensemble, ayant même inventé ce petit refrain :

*Gentil, Honfleur !
Vilain, Saint-Germain !*

En ce qui me concerne personnellement, je sais qu'il me fut impossible, pendant les années que nous y vécûmes, d'adopter complètement notre seconde demeure.

La nostalgie de ma ville natale se mêlait peut-être à celle de ma première enfance. J'avais près de sept ans, maintenant, je n'étais plus un bébé, je savais très bien lire, écrire, les études étaient commencées, et déjà je disais mélancoliquement : « Quand j'étais petite ».

Un monde était mort en moi, dont la disparition s'accusait encore d'avoir coïncidé avec le changement de lieu. Je pense qu'il en fut de même pour ma sœur Georgina, car elle poussait ses regrets, elle, jusqu'à la haine.

Cependant, que de beaux jours vécus dans ce parc ! Comme je me souviens bien des ivresses qui nous transportaient, avec quelle frénésie nous y goûtions la succession des saisons ! La découverte des primevères, la cueillette des violettes... Et les premiers lilas ! La joie panique de respirer leurs grappes parfumées ! Et ce bonheur sans mélange : changer les bas pour les chaussettes de l'été ! Et la surité des pelouses qu'on fauchait, nos narines s'ouvrant à l'odeur verte et mouillée, et nos danses dans les fleurs avec nos bêtes familières, et la folie des grandes vacances ! Et, quand l'automne venait, nos courses dans les feuilles mortes, les marrons grillés au four qui chauffait les serres, amusements d'enfants sur fond pathétique, tous les drames de la saison sentis jusqu'au fond de nous-mêmes ! Et, l'hiver, nos jeux dans la neige, les retours aux mains bleues près du feu, et, remplissant l'horizon d'un bonheur qui serrait le cœur, Noël !

L'Anglaise, quelle qu'elle fût, accentuait la fête, en faisant Christmas, qui est bien plus que Noël.

Un mois à l'avance, ce n'était que conciliabules et cachotteries, car les aînées préparaient des surprises pour les souliers des petites, et les petites, unies aux grandes, des surprises pour les souliers de l'Anglaise.

Et pourtant, parmi cette féerie de l'enfance heureuse, il y avait déjà des heures d'ennui, de souci : le cours d'éducation en ville, le piano,

le dessin, leçons, devoirs, gammes, exercices. Et, chaque soir, nous, les deux petites, nous devions travailler face à face, chacune à notre pupitre, sous la direction de notre sœur Marguerite, la savante, celle, m'a-t-on dit, qui m'enseigna la lecture et l'écriture.

Ces pupitres collés l'un à l'autre par le fond, que de soupirs ils auront entendus ! Ma petite sœur, intelligence rapide, aimait travailler et travaillait bien. Mais moi !

Incapable de comprendre une explication (il en est de même à l'heure qu'il est), je restais interloquée devant les démonstrations arithmétiques, grammaticales et autres, qui, pour moi, ne composaient aucune image.

Je n'essayais même pas de comprendre. Appareil émetteur et non récepteur, née pour créer et non pour enregistrer, j'étais plus que jamais l'enfant simple devant laquelle, parfois, ma grande sœur, avec un petit rire ironique, renonçait à tout.

— Tiens ! va te promener ! ça vaudra mieux !

Au cours, toujours la dernière, pas une fois on ne me donna la croix. (C'est peut-être pourquoi je l'ai refusée trois fois depuis ma carrière d'écrivain). Cependant j'avais toujours les meilleures notes en composition française, et mon orthographe naturelle était déconcertante.

Entre les leçons, le double pupitre servait d'amusement aux deux petites. Nous faisons des concours à qui dessinerait, avec de l'encre rouge pour le sang, les tableaux les plus horribles. D'autres fois, ayant percé des trous dans le bois, nous nous acharnions, dentistes, à gratter ces trous et à les boucher avec du coton. Ou bien, ayant soutenu les couvercles avec des livres, sur la surface plane obtenue ainsi nous étalions « les babioles », tout un monde !

Petites poupées de deux sous, chevaux, écuries et mobiliers à l'échelle, pendant des heures nous fabriquions des romans entiers. Ma sœur Suzanne, inventive, extraordinairement adroite de ses mains, nous confectionnait des meubles en miniature, ravissants petits chefs-d'œuvre.

Pendant que nous nous passionnions ainsi, nos deux grandes aînées, déjà des petites femmes, se promenaient sur la terrasse de Saint-Germain avec l'Anglaise, — une chose qu'avaient en détestation les quatre autres.

Combien nous préférons nous déchaîner sous nos arbres à nous !

Pour ma part, j'étais assez satisfaite d'y retrouver deux bambines enfin plus petites que moi, Jeanne et Julia, les filles du jardinier.

Celui-ci avait sa maison dans le parc. Il était de ces jardiniers qui deviennent amoureux de leur métier, et ses compositions florales

constituaient de véritables œuvres d'art. En hiver, s'il gelait trop fort, il se levait la nuit pour activer le feu de la serre chaude, au risque d'attraper une pneumonie.

La bande barbare des petites filles volait ses paillassons, ses osiers, ses échelas, cassait les châssis des primeurs, démolissait les couches de champignons, retirait de leurs sacs les grappes ciselées pendues au mur, pour manger les raisins et remettre le sac sur la grappe vide. Ce devait être, pour cet homme, l'enfer.

Notre père, quand il était là, semblait toujours plongé dans les rêves. Nous avions l'impression qu'il ne nous voyait même pas. Notre mère, occupée de son personnel et de ses coutures de maman, comptait sur l'Anglaise pour nous surveiller. Mais l'Anglaise n'avait aucune autorité. Le jardinier ne trouvait donc personne à qui se plaindre. Sa femme, qui servait à la maison avec les domestiques, voyait ses deux petites filles sans cesse entraînées dans nos expéditions inattendues.

Il y avait le poulailler, il y avait le chenil, il y avait l'orangerie, il y avait la balançoire, il y avait... O véhémence, imagination débridée !

Réunies en rond, nous quatre et les deux enfants du jardinier nous écoutions l'aînée de ce groupe-là, Suzanne, décider du jeu de la journée. C'était, quand j'y pense, un véritable scénario.

— Toi, tu serais une dame. Toi, tu serais un petit garçon. Toi, tu serais une grande de treize ans. Moi, je serais la mère...

Quelquefois nous étions toutes des Peaux-Rouges ou des Gaulois, ou simplement des marchandes et leur clientèle, ou encore des pâtres dans la montagne. Nos troupeaux, en ce cas, étaient des chaises du jardin que nous renversions dans l'herbe pour représenter les bœufs et les vaches. Et c'est ainsi qu'une parente de mon père « la tante Maria », que nous aimions beaucoup, étant venue des Vosges qu'elle habitait pour nous voir tous, s'avançant vers nous un jour que nous gardions nos bêtes figurées, ramassa l'une des chaises et s'assit tranquillement dessus, sans comprendre le scandale inouï qu'elle provoquait en refaisant un siège de ce qui, pour nous, était, de toute évidence, un animal.

Les vrais animaux, du reste, représentaient les grandes vedettes de notre vie. Outre le bestiaire officiel, si l'on peut dire, chacune avait son favori particulier : Ma sœur Suzanne un canard du nom de Maxime qu'elle emportait au cours de dessin, orné d'un petit collier de perles de verre de toutes couleurs ; ma sœur Charlotte une chèvre, Fanchette, élevée par elle au biberon et qui la suivait partout comme son ombre portée ; ma sœur Georgina un agneau, Fanot, intelligente

bête qui savait jouer à cache-cache avec nous. Moi, j'eus un coq, Poulet-Malassis, que j'ai fait figurer dans mon roman *L'Enfant au Coq*. J'eus aussi une cane nommée Gudule. De plus nous possédions en commun soixante-dix cochons d'Inde aux noms extravagants et pompeux.

Mais, qui furent pour nous de véritables personnes, les chiens faisaient partie de notre vie, non tous ceux du chenil, mais deux d'entre eux, Tom et Jeanne, et plus tard leur fille, Reine, et surtout leurs chiots que nous couchions le soir dans des lits de poupée, vêtus de chemises de nuit, coiffés de bonnets de coton, et qui comprenaient si bien le jeu qu'ils venaient d'eux-mêmes nous trouver quand c'était l'heure, afin de se faire coucher comme des enfants.

**

Tant que dura cette enfance en quelque sorte *syndiquée* de Saint-Germain-en-Laye, j'y fus beaucoup moins étrangère que pendant la période de Honfleur où je restais encore trop bébé pour participer vraiment au carnaval enfantin. Mais, exactement comme à Honfleur, je me sentais, et jusqu'aux moelles, *la plus petite*.

Les fillettes du jardinier auraient pu me donner le sentiment d'être à mon tour une sœur aînée. Mais elles m'appelaient « Mademoiselle », ce qui les cataloguait dans une autre classe et créait des distances. Maman qui, fort versée dans la grammaire, et puriste, surveillait de très près notre parler, nous mettait sans cesse en garde contre le mauvais français de ces petites. Cela contribuait encore à faire d'elles des subalternes, et, bien que les aimant beaucoup, je ne pouvais pas les considérer comme des sœurs.

Non. J'étais et resterais toujours la dernière des six, celle à qui l'on donne des ordres, à qui l'on fait faire les commissions, et qui n'a qu'à obéir sans demander d'explications. Mes sœurs m'avaient trouvé ce nom : Simplicie de Gros Sot, et me répétaient que je n'avais pour cervelle qu'un haricot. J'acceptais profondément cette fatalité. Plus humble et timide que jamais, il ne me serait pas venue l'idée de me révolter comme ma sœur Georgina, qui, dans un carnet, notait soigneusement toutes les choses désagréables à elle adressées.

Particulièrement taquinée par les plus grandes, elle n'acceptait pas sans une colère qui fonçait ses yeux (seule elle les avait pers et non noirs) d'être appelée, elle, à cause des signes de croix qu'elle faisait sans cesse, « Sœur Gogo aux pieds nus ».

Vindictive, entêtée, orgueilleuse, elle devait, à partir de sa pre-

mière communion, soutenir une lutte suprême contre elle-même afin de dompter une telle nature, par ailleurs fouguese et tourmentée. Et cela jusqu'à pouvoir devenir un jour la petite religieuse modeste, sereine et courageuse, assez malicieuse et toujours un petit peu têtue, qu'elle fut et resta pendant de si longues années.

J'assistais, neutre, à des batailles furieuses entre mes sœurs. Même les deux aînées en étaient quelquefois. Assise dans l'herbe, je les regardais, assez terrifiée, mais bien heureuse de ne pas en être, moi. Comment en aurais-je été ? J'étais et me sentais douce comme un agneau, parfaitement inoffensive, *insignifiante*, pour tout dire. Mais le mauvais moment était celui où mes sœurs me prenaient à témoin. Toujours diplomate, je trouvais moyen de m'en tirer. D'autres fois, étant toutes jalouses de moi, chacune, à part, me posait cette question : « Laquelle aimes-tu le mieux ? » A chacune je répondais tout bas : « C'est toi ! » Mais une honte me restait ensuite de cette lâcheté qui me sauvait des complications.

Toute ma vie j'aurai haï les complications, les jalousies, les potins, les scènes. Toute ma vie, d'une manière ou d'une autre, j'y aurai été mêlée.

A défaut de raisons de me chercher noise, mes sœurs, quelquefois, se concertaient pour me faire perdre contenance, principalement à table. Pendant que nos parents et l'Anglaise parlaient entre eux, sûres que leur manège ne serait pas remarqué, toutes les cinq ensemble me fixaient soudain en me « faisant les gros yeux ». Persuadée que je devais être coupable de quelque chose, je restais pétrifiée sous leurs cinq regards si noirs et si durs, puis, quand la séance durait trop, me mettais à manger nerveusement de la mie de pain, allant jusqu'à m'étouffer.

L'inconsciente cruauté des enfants, on ne la dira jamais assez. Et pourtant j'étais la préférée de chacune des mes orageuses sœurs, et je le savais bien. Jamais leurs enfantines méchancetés à mon endroit n'atteignaient celles réservées à ma sœur Georgina qui, pour son malheur, se défendait. Son entêtement extraordinaire, il est vrai, provoquait ces déboires.

Je nous vois encore discutant toutes (même moi !) au sujet de l'étiquette d'une boîte de pilules serrée dans l'armoire de maman. Pourquoi cette discussion ? Il ne faut jamais poser pareille question à des enfants.

— Moi je sais !... s'obstinait la future religieuse. Il y a écrit dessus : « Grains de santé du docteur Français ».

— Non ! criait le reste des filles. C'est « Grains de santé du docteur Franck ! »

Après vociférations et tumulte, la boîte fut apportée par l'une de nous.

— Là !... Tu vois bien ? Il y a écrit *Docteur Franck !*

Ma petite sœur prit la boîte, l'examina fort longtemps, un doigt dans la bouche et la tête de côté, puis dit enfin, au milieu du silence qui la guettait :

— Il y a écrit docteur Franckçais, mais les quatre dernières lettres sont très très petites. Moi je les vois, mais, vous, vous ne pouvez pas les voir !

**

Le parc et la maison de Saint-Germain...

J'y suis retournée à diverses époques. J'ai vu chaque fois ce beau domaine un peu plus abîmé. La maison a été refaite, on y a joint une annexe, des arbres ont été coupés, les terrains diminués, et, du parc si bien dessiné, ne reste, envahi de bâtiments, qu'un petit jardin comme beaucoup d'autres.

**

Il arriva que notre sœur aînée tomba malade. Fièvre typhoïde. Il fallut enlever les autres de la maison contaminée. Ma mère trouva, chez une dame de Saint-Germain, où loger ses cinq filles bien portantes. C'était une personne assez âgée. Presque tous ses enfants mariés, sa maison était trop grande pour elle et son vieux mari, et son jardin inutile.

Nouveauté !

C'est pendant ce séjour que nous fîmes la connaissance du petit de B. qui devait devenir mon camarade et le rester pendant de si longues années. Il était un peu plus jeune que moi. Mes sœurs le baptisèrent tout de suite le « Gras à lard ». Il nous faisait des tours de physique avec un sérieux qui nous ennuyait.

Pendant que nous passions le temps de notre mieux, maman, enfermée dans la chambre de sa malade, là-bas, chez nous, la soignait avec ce dévouement et cette douceur que je n'ai jamais retrouvés chez personne. Être malade entre ses mains, c'était presque du bonheur.

Quand on nous permit de revenir à la maison, l'aînée, grandie et pâle, avait eu la tête rasée jusqu'à paraître complètement chauve. De ses si longues et si belles boucles brunes il ne restait qu'une perruque qu'on avait louée pour elle, et qui nous faisait rire. Peu à peu ses cheveux repoussèrent, annelés, luisants : des raisins noirs. C'était une jeune fille extrêmement jolie. Dix-huit ans, des yeux de velours,

un teint pur, des dents magnifiques, et la prestance de la famille, longues jambes et lignes grecques.

Fut-ce à ce moment que le dernier fils de nos hôtes passagers en devint amoureux, pimpant Saint-Cyrien dont le plumet rouge et blanc nous en imposait ? Il devait venir assez souvent chez nous, car les aînées l'avaient, entre elles, baptisé Mirli, diminutif de mirlitaire. Mais c'était là département de grandes personnes, et nous, les plus jeunes, ne nous occupions que peu de telles affaires.



Quelque chose comme huit ans et demi...

Le rêve que j'eus, cette nuit-là, c'est souvent que j'y pense avec un frisson renouvelé.

Un peuplier au pied duquel je me tenais, si haut que sa tête nocturne se perdait dans les étoiles, inclinait tout à coup son faite, immensité qui descend jusqu'à terre.

Je voyais traîner ses plumages sur le sol. Deux de ses branches s'avançaient comme des bras, me saisissaient et m'enlevaient d'un seul geste jusqu'au ciel, puis me redescendaient jusqu'à terre, puis me remontaient dans l'empyrée, et cela sans interruption, balancement gigantesque dont j'ai pour toujours gardé le rythme en moi.



Une autre nuit, je me réveille en sursaut, et suis aussitôt trempée d'une sueur d'agonie. Le lit de ma petite sœur est proche du mien, celui de maman à deux pas. Assise contre l'oreiller, je regarde. Au pied du lit de ma sœur, qui dort tranquillement, un fantôme est adossé au mur, vieillard transparent et plus grand que nature, les bras croisés, la barbe descendant sur la poitrine.

Je saute de mon lit dans l'épouvante, cours à celui de maman, qui dort aussi. Mumure à peine perceptible :

— Maman ! Maman ! J'ai peur !

Elle s'éveille aussitôt.

— De quoi as-tu peur, ma Lulu ?

— De ça... là !

Elle se lève et regarde avec moi, tenant ma main crispée.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vois là ?

— Ça !...

Ma mère lâcha ma main, alla jusqu'au mur, y traîna les doigts, et le spectre qu'elle ne voyait pas disparut à l'instant.

Je passai le reste de la nuit dans son lit, couchée contre elle, et sans cesser de trembler.

C'est la seule hallucination extériorisée que j'ai eue de ma vie.



Il ne m'arrivait pas souvent d'être seule dans le parc, mais cette rareté se présentait quelquefois.

Une badine à la main, je galopais à travers les pelouses, les allées, les branches, à travers tout, emportée par une sorte de fureur lyrique. J'étais à la fois le cheval et le cavalier. Je fouettais l'air de ma badine en réfrénant des cris sauvages, enfant-centaure qui ne savait pas que tant de chevaux figureraient dans son destin. Et jamais mes galops d'Orient, d'Europe ou d'Amérique ne m'auront, par la suite, donné de tels transports d'ivresse.



Seule encore. C'est dans la serre chaude. Clandestine, j'y suis entrée pour exécuter un dessein caché. Je viens, non sans attraper quantité de cloques aux doigts, de déraciner une ortie. Mon désir est, puisque l'ortie est détestée et méchante, de soigner celle-ci comme une belle fleur qu'on aime.

Piquée à nouveau jusqu'à mes poignets, je plante mon ortie dans un pot de fleurs que j'installe à la meilleure place. Puis je l'arrose, et m'en vais sur la pointe des pieds. Je viendrai voir demain si l'ortie pique toujours.

Le lendemain elle était morte, triste chose fanée qui me fit si mal à voir.



Autre aventure solitaire dans la même serre. C'est l'été. Montée sur le plus haut des gradins vides, sous les vitres qui brûlent comme du feu, je joue avec des petites assiettes de poupée. Tout à coup, le gradin, miné par quelque pourriture, cède sous mon poids. Je passe à travers, et reste pendue par une cuisse, qui s'écorche largement au passage.

La tête en bas, dans l'impossibilité de me redresser, sachant que personne ne peut m'entendre appeler au secours, froidement, avec un sorte de curiosité malveillante, je m'entends prononcer :

— Et ensuite ?...

A la fin je me laissai tomber jusqu'en bas, seul moyen de m'en

tirer, et, par hasard, ne me blessai pas dans ma chute. Mais je venais de faire la connaissance d'un des côtés de mon caractère, et que ma vie déjà longue n'a pas manqué de remettre plusieurs fois en lumière.



Depuis que je savais lire, la littérature était entrée dans ma vie. Je n'en restais déjà plus à mes chimères informes de petit enfant, si magnifiques de ne ressembler à rien. Les contes d'Andersen, ma lecture favorite, me plongeant dans des songeries sans fin. J'y étais aidée par les illustrations de Yann d'Argent. Je pouvais pendant une demi-heure contempler la petite sirène assise sur son rocher devant le large, et mon esprit voguait dans un monde de tristesse, si plein de charme que, seule, la musique (mes aînées en faisaient beaucoup à la maison) pouvait susciter en moi l'analogie. *La Fille du Roi de la Vase* me bouleversait. Et je savais par cœur *Le Vilain Petit Canard*.

Parallèlement *Les Malheurs de Sophie* et tous les autres recueils de M^{me} de Ségur m'enchantèrent aussi, mais d'une autre sorte d'enchantement. Il était facile de parler de ces histoires-là. C'est ce que nous faisions souvent entre sœurs, connaissant toutes fort bien nos classiques enfantins.

Un tâtonnant instinct de faire des vers me cherchait déjà. J'étais bien loin de tâcher à traduire les impressions où les rêves qui passaient. Je gardais encore pour moi seule ces secrètes nébuleuses. Mais, nourrie de fables de La Fontaine auxquelles je ne comprenais rien (sauf les deux derniers vers de *Le Chêne et le Roseau* qui m'enthousiasmaient, en silence), sans cesse bercée de petits poèmes britanniques, musicienne, en outre, comme toute ma famille, le solfège du vers commençait à s'imposer, les rimes chantaient. Et le jour n'allait pas tarder où j'écrirais, dédié à notre gouvernante, mon premier poème — en anglais — amusante et ridicule petite chose à tournure plutôt humoristique.

En cachette, j'avais commencé à rédiger une histoire dans le genre de la *Bibliothèque Rose*, dont les héros (des enfants, naturellement) étaient, pour que ce fût plus beau, bien que frères et sœurs, aussi différents les uns des autres que possible quant au physique. L'un avait le teint d'un Espagnol et des yeux noirs, l'autre était de lys et de roses avec des cheveux blonds et des yeux bleus, le troisième arborait une chevelure rousse et des yeux verts — et ainsi de suite.

Je cachais soigneusement sous mon matelas les feuillets griffonnés, par peur des plaisanteries fraternelles.

Ce roman, du reste, ne fut jamais terminé.

Le sort en était jeté. J'allais, au cours des années, sortir du silence intérieur, du mystère intime et comme sacré. J'avais la vocation.

Ces velléités d'extériorisation, première atteinte de l'encre, premier échec à l'inviolabilité de mes songes de toute petite fille, coïncidèrent avec une autre première atteinte, un autre premier échec. Sournoisement une infime graine d'impureté commençait à s'émouvoir sous les couches profondes de l'enfance. Les ébats des bêtes cessaient d'être toujours pris pour des jeux innocents. Singulièrement intéressée, je me surprénais à regarder un peu trop attentivement ce que faisaient parfois le coq et la poule dans le poulailler, le chien et la chienne dans le chenil, le cochon d'Inde et sa femelle dans la cage, ou bien la longue et cruelle lutte des canards mâles à la poursuite d'une unique cane, à travers le pré voisin qu'on découvrait en s'accoudant à ce petit mur.

A la fois honteuse et profondément troublée de ce que j'avais vu, des rêveries d'une sorte inconnue traversaient mon esprit. Peut-être mes sœurs, qui assistaient souvent aux mêmes choses, éprouvaient-elles ce que j'éprouvais moi-même. Mais, s'il en fut ainsi, jamais aucune conversation ne mit en commun nos pensées.

Quelle candeur, pourtant !

Une femme de chambre, mariée chez nous avec le cuisinier, était sur le point d'avoir un enfant. Nous ne nous apercevions de rien. Devant nous, les plus jeunes, on parlait accouchement, sage-femme. Ma mère dut nous expliquer ce qui se passerait et la façon dont les enfants venaient au monde. Eut-elle raison ?

Pour ma part, de savoir cela, je me sentais comme déshonorée. Je regardais les petites du jardinier, Jeanne et Julia, qui ne savaient rien, elles. Un obscur regret de ne plus être comme elles me serrait le cœur. Mais je n'étais, nous n'étions pas (du moins les quatre dernières) au bout de nos étonnements.

Quand l'enfant fut né (dans une seconde maison située au fond du parc) conviées toutes les quatre à venir le voir, nous pénétrâmes juste au moment où la sage-femme le changeait. C'était un garçon.

Le choc que je reçus en même temps que mes sœurs devant l'animalité du petit mâle, comment l'oublierai-je jamais ? C'était cette révélation foudroyante : les hommes sont faits comme des chiens, les humains sont aussi des bêtes.

Muettes, essayant quand même, pour cacher notre horreur, de sourire au nouveau-né, nous voici sorties de la chambre. Ce qu'en pensent les deux autres, nous l'ignorons. Elles se sont éloignées. Mais les petites, seules sur la pelouse, se sont saisies convulsivement par la main et s'entre-regardant. C'est tout. Pas une parole.

Vers le soir, les deux plus grandes devinèrent, je ne sais à quoi, qu'il se passait quelque chose.

— Qu'est-ce que vous avez, toutes les deux ? Un secret ?

— Oui !

— Dites-le.

— Non !

Amusées, avides de savoir, elles nous pressèrent de questions. Ce fut en vain. Des têtes secouées, un silence obstiné leur répondaient.

Elles allèrent fort loin.

— Si vous le dites, déclara celle qui nous faisait travailler le soir, je vous donne mon ancienne grosse poupée !

Tentation suprême ! La grosse poupée, un bébé Jumeau grand comme un enfant, objet de tous nos désirs !

Mais, la tête baissée, nous ne voulions pas parler, ou plutôt ne pouvions pas.

Même étant seules, nous ne l'avions pas pu. Comment voulait-on nous faire dire ce que des mots n'exprimeraient jamais ?

Notre secret ne fut pas révélé.



J'étais allongée sous un tilleul à même l'herbe de mai. J'avais devant moi posé quelque chose qu'on venait de me donner : une paire de petits « baigneurs » en porcelaine coloriée. Je regardais l'effet qu'ils faisaient entre quatre pâquerettes, et me disposais à jouer, ce qui signifiait inventer toute une histoire à deux personnages.

Je m'immobilisai, plongée dans un songe qui venait de beaucoup plus loin que ma vie. Ce fut la dernière fois que l'antérieur me visita. Sans avoir aucune idée de ce que pouvait être l'histoire grecque dont on ne parlait pas encore au cours, de véritables, incompréhensibles réminiscences m'évoquèrent la vie antique autour du Parthénon, mythologie, sculpture, le reste, l'âme même du siècle de Périclès, tout ce que, bien plus tard, je devais étudier dans les livres.

La vision dura peu. Retrouvant la passivité, l'indifférence déjà connues, j'acceptai sans comprendre, sans aucune velléité de faire part à quiconque de ce qui se passait en moi.



Il y avait, dans ce parc riche de nature et de construction, un minuscule pavillon dit « la salle de jeu » dans lequel on avait mis le billard.

Mon père était très fort à ce jeu. Quelquefois, en me rendant bien plus de la moitié des points, il consentait à faire une partie avec moi, qu'il trouvait assez douée.

Dans cette salle, nous nous permettions, quand l'humeur y était, d'organiser quelque amusement. (Je dis toujours *nous* quand je devrais dire « mes sœurs », car je ne me souviens pas d'avoir jamais même proposé quelque chose).

Un jour de gambades violentes autour du billard, lançant en l'air le bâton que je tenais, j'atteignis l'une des grandes statues logées dans leurs quatre niches (celle-ci était une reproduction de la Vénus de Médicis), et l'un de ses doigts de plâtre, cassé net, tomba sur le dallage.

Un malheur irréparable, voilà ce que je venais de faire. Jetant du côté de mes sœurs en pleine turbulence un regard d'effroi, je vis qu'elles ne s'étaient aperçues de rien. Au bout d'un long moment, je ramassai le doigt cassé comme si je venais tout juste de le découvrir, et m'écriai :

— O mes sœurs ! (c'était notre vocatif ordinaire), regardez !

Une ronde consternée se forma. Si j'avais su le plâtre si facile à réparer ! Les mines de mes sœurs ne firent qu'aggraver mon épouvante. C'était l'histoire du cerf en verre filé qui se renouvelait, bien plus criminelle encore.

— C'est toi qui l'as cassée ! devinèrent-elles enfin.

Passant par toutes les couleurs, je niai. Mes sœurs connaissaient ma lâcheté coutumière. Cela faisait partie de mes attributs, de mes faiblesses d'enfant simple. Elles n'insistèrent pas et, toutes, nous rentrâmes à la maison où nous nous dispersâmes.

Eperdue de misère et de honte, j'avais suivi dans sa chambre ma sœur Charlotte, la quatrième, peut-être parce que son caractère hardi m'encourageait. Car je ne pouvais plus le supporter : il me fallait avouer.

Du reste, elle fit tout, sans le savoir, pour m'aider à franchir l'obstacle insurmontable.

— Tu es sûre que ce n'est pas toi qui as cassé la statue ?

Cette question directe et son regard accusateur me firent d'abord reculer.

— Mais non ! Ce n'est pas moi, je t'assure !

— Si, c'est toi !

— Non ! Non ! Ce n'est pas moi.

Cela devenait de plus en plus lamentable.

Longtemps je restai là, regardant ma sœur aller et venir, occupée de ses jouets ou de je ne sais quoi. Je me mis à parler de choses et

d'autres. Elle ne m'écoutait qu'à moitié. Maintenant je désirais de toutes mes forces qu'elle reparlât de la statue. « C'est maintenant que je le dirai ! » Mais, c'est évident, elle ne pensait plus du tout à l'événement.

Plusieurs fois je pris mon souffle, et m'arrêtai net. Enfin, comme elle venait de tourner le dos :

— J'ai quelque chose à te dire...

Elle fit volte-face. J'aurais, à cette minute, préféré qu'on m'arrachât une dent.

Baissant profondément la tête, j'articulai, le sang au front :

— C'est moi qui l'ai cassée...

Elle m'enveloppa d'un petit sourire de méprisante indulgence.

— Je le savais. Mais ce que tu es menteuse, tout de même !...

**

Autour de cette même salle de jeu, l'une de nous poursuit les autres, s'arrête malicieusement au coin pour les laisser exécuter leur circuit et, brusque, bondit sur elles, qui rebroussent chemin avec des cris aigus.

Au plus fort de cette partie bruyante, voici maman. Elle est descendue jusque là pour reprendre quelque couture dans la salle de jeu. Il fait beau, frais. C'est le printemps.

Tentée pour une fois, qui sait ? par l'entrain de ses petites, ou seulement pour leur faire plaisir, au lieu d'entrer dans le petit pavillon, elle remplace spontanément la poursuivante, et c'est elle, maintenant, qui court après nous.

Maman ne jouait pas avec nous; ce n'était pas dans ses habitudes. La joie, la surprise de sa participation soudaine à notre amusement, son visage rieur qui surgissait au tournant du mur, ses joues brillantes, son regard tendre et farceur, la façon dont elle s'élançait pour nous attraper, jamais nous n'avions connu pareille exaltation.

De ces quelques moments d'enfance et de beau temps, de notre farandole autour de notre mère, bonheur fugitif qui marqua dans notre vie plus qu'aucun événement, c'est de tout cela surtout que je me souviens chaque fois qu'il m'arrive d'entrer au cimetière Montmartre ou simplement de passer devant, chaque fois que, mentalement, je crie vers sa tombe et vers le passé : « Bonjour, maman ! »

**

Le goût de lire s'accroissait à mesure que je grandissais. Mais rien pour moi ne valait ces contes d'Andersen toujours repris avec

la même émotion. Je croyais ne rien trouver qui pût me charmer autant jusqu'au jour où il m'arriva de lire *Misunderstood*, de Florence Montgomery, livre anglais devenu classique dans toute la Grande-Bretagne.

Cette histoire du petit garçon incompris qui meurt et ne se révèle qu'à son lit de mort me fit longtemps sangloter toute seule, honteuse de ces larmes que je ne voulais pas montrer. Je ne crains pas de dire que ce livre influa sur toute ma carrière littéraire, empreinte ineffaçable dans la cire chaude du cerveau enfantin. Ma manière de traiter la comédie enfantine est venue de là. Je dis *manière* et pas autre chose, car c'est seulement de l'intensité de mes souvenirs personnels que m'est venue cette acuité qu'on veut bien me reconnaître dans ceux de mes livres qui mettent en scène des enfants.

La lecture de *Misunderstood* marque une étape capitale de ma vie d'écrivain. Pourtant je n'avais pas tout à fait dix ans. Pouvais-je, à travers mes pleurs, deviner que ce livre s'imprimait en moi pour toujours ?



Et les voilà, les dix ans !

Je ne fus pas, comme un garçonnet de ma connaissance, frappée de ce fait que, désormais, mon âge s'écrivait avec deux chiffres au lieu d'un. Mais une véritable méditation (l'Eglise dirait *oraison*), m'arrêta net ce jour-là dans mes pirouettes isolées sur la pelouse.

Quand il m'arrive d'y repenser, je m'étonne de la gravité presque austère avec laquelle cette petite fille pouvait ainsi se plonger dans un monde de réflexions.

Il ne s'agissait plus de chimères, ni de vie antérieure. Parfaitement consciente, d'une effarante lucidité, je me disais : « J'ai dix ans. C'est le commencement de quelque chose. Maintenant il va falloir vivre toute la vie, et cela va être bien long ! Que sera-t-elle, cette vie ? Que serai-je ? Que ferai-je ?... Je ne vais pas rester enfant pour toujours. Un jour viendra : je serai une grande personne. Comment est-ce quand on est une grande personne ?... C'est ce que je verrai plus tard. Que c'est extraordinaire de penser que ce plus tard arrivera, que rien ne pourra l'empêcher d'arriver ! Ou bien c'est cela, ou bien c'est mourir... deux choses aussi inconnues l'une que l'autre. »

J'ai gardé sous mes doigts le contact du banc de jardin auquel je m'appuyais, debout, et, sur mes joues, la tiédeur veloutée de l'air, en ce commencement de novembre anormalement doux. Les yeux grands ouverts, je regardais en face l'existence, cet au-delà terrestre.

Un appel de mes sœurs me fit bondir à leur rencontre, et je ne pensai plus qu'au plaisir de jouer.

**

Maman dut avoir ses raisons pour décider qu'on allait me couper les cheveux. Je n'ai qu'un souvenir confus de la séance chez le coiffeur. Mais mon retour à la maison !

J'étais, à cette époque, restée presque blonde, ayant eu des cheveux de blé dans ma petite enfance. Taillée « aux enfants d'Edouard », ma chevelure moussait autour de ma figure. Je me sentais la tête légère, j'avais le sentiment que cette coiffure de petit page m'allait bien, enfin je me figurais, ainsi transformée, que je ressemblais — mon rêve ! — à un petit garçon (ce qui était vrai, du reste, car il arriva par la suite que des gens s'y trompèrent). Ainsi renouvelée, j'eus en outre la joie d'entendre mes sœurs et l'Anglaise s'exclamer :

— Oh ! ce que ça lui va bien !

— How nice she looks that way !

J'étais fière. J'étais heureuse. Subitement, la coquetterie était née.

Quand vint l'été, maman nous rapporta de Paris, pour mettre au jardin, de grands chapeaux de paille qu'on appelait *manilles*. Installée devant les glaces, je m'attardais à placer ce chapeau sur le côté, retroussant l'un des bords pour obtenir l'effet que je cherchais. Je venais de passer le peigne dans mes cheveux courts. Quand je me jugeais réussie, j'allais trouver mes sœurs, redressée et prétentieuse.

Les subtiles Normandes décelaient aussitôt ce que j'aurais tant voulu leur cacher. Leur rire railleur me saluait, rabattant ma naissante vanité.

— Bonjour, « tête à peindre » !

Je devais bientôt partager ce titre avec ma sœur Charlotte qui, brusquement transformée par la puberté, troquait son aspect et ses allures de garçon manqué pour des dehors extrêmement féminins.

Faite comme l'antique, parfaitement ravissante, beaux yeux et taille de guêpe, elle fut plus tard la *beauté* de la famille. En attendant, elle aussi, maintenant, cherchait à s'arranger à son avantage, et disposait son chapeau de paille avec les mêmes soins que moi le mien; de sorte que, pour mon soulagement, je n'étais plus la seule à supporter les brocards des autres; car malgré leurs moqueries, je ne pouvais m'empêcher, chaque fois que je mettais ce chapeau, de le disposer de façon à me rendre plus jolie, aussi jolie que possible, pour être justement cette « tête à peindre » qui les faisait ricaner.



Donc, une par une, les aînées désertaient l'enfance pour entrer dans l'adolescence. Rejoignant les deux premières, la troisième et la quatrième, au lieu de jouer, se mettaient à préférer les promenades sur la terrasse. Restaient les deux petites et les enfants du jardinier. Cependant les poupées n'étaient pas complètement abandonnées par ces demoiselles les nouvelles grandes. Entre leurs cours, leur piano, leur dessin, elles revenaient parfois à leurs anciennes amours.

Un jour, en ouvrant la porte du débarras où l'on rangeait les chaussures, je vis ce spectacle : l'une des poupées de mes sœurs, une des plus belles, proprement assise sur un tabouret... et la tête séparée du corps gisant plus loin, horriblement fracassée.

Révolutionnée par cet assassinat, je courus à toutes jambes prévenir la maison. Et voici que, pour ma stupeur, toutes les voix ensemble s'écrièrent :

— C'est toi !

Cela aussi, je l'aurai connu : l'erreur judiciaire.

Aussi rouge et tendant mes mains aussi fort que si j'avais été la coupable, je sentais monter dans mes yeux un regard faux qui m'accusait encore plus péremptoirement que cette désespérante attitude. Et, parce que j'étais sûre, cette fois, de mon innocence, c'était si mollement que je niais avoir cassé la poupée, qu'il était impossible de me croire. D'ailleurs j'avais créé des précédents. Tout était de ma faute. Je le compris vite, et cessai de me défendre. J'avais perdu ce droit pour toujours.

La tête basse, j'acceptai les reproches immérités. L'affaire se perdit bientôt dans les remous de la vie familiale, et l'on n'en parla plus. Mais je gardais en moi l'amertume de ce jugement injuste, victime d'un procès dont la révision n'a lieu qu'aujourd'hui, puisque je puis enfin déclarer à la face du monde : « Non, ce n'était pas moi ! »



La religion, chez nous, ne tenait pas beaucoup de place. Elle y occupait le même rang que d'autres usages courants. Il y a « les choses qui se font ». Nous étions toutes baptisées, nous allions à la messe tous les dimanches, et la première communion figurait aussi dans les formalités qu'on doit accomplir.

Mon père avait l'esprit voltairien, ma mère était profondément indifférente.

De la première communion de mes trois premières sœurs je n'ai

rien su : ou bien je n'étais pas encore née, ou bien j'étais trop petite. Je devrais me souvenir de celle de la quatrième, qui n'avait que quatre ans de plus que moi. Mais j'ai beau chercher, je n'en retrouve nul vestige dans ma mémoire.

Quant à ma sœur Georgina, sorte de jumelle que j'aurai eue dans mon enfance, elle ne pouvait pas ne pas me laisser le vif souvenir de l'avoir vue habillée de longue mousseline blanche, petite mariée qu'on entourait de soins et de précautions.

Cet habillement féerique, je dois dire que c'est tout ce qui m'est resté de la cérémonie. Je ne savais pas alors que mon tour arriverait si vite.

Pour se débarrasser un bon coup de la corvée, ma mère avait demandé pour sa sixième fille une dispense. A cette époque c'était à douze ans qu'on faisait sa première communion. Je fus autorisée à la faire un peu avant onze ans. Il fallut donc commencer tout de suite le catéchisme.

Ma mère m'emmena chez l'abbé qui devait m'enseigner avec les autres petites de cette année-là. Au cours de sa conversation avec le prêtre, je saisis, bien qu'elle eût parlé tout bas, sa recommandation :

— Ce ne sera pas la peine de l'interroger, car elle est simple.

Naturellement, je ne laissai pas voir que j'avais entendu. Ce mot de maman, c'était, pour ainsi dire, ma tare officialisée. Je n'en avais aucune espèce de chagrin. C'était comme ça, voilà tout.

**

Le catéchisme m'ennuyait encore plus que le cours d'éducation. Je ne faisais aucun effort pour suivre les instructions, pour comprendre ce qu'on nous voulait. Assise au premier rang avec les autres petites filles « bien » de la ville, je me sentais gênée, comme je l'étais au cours, de me trouver mêlée à des enfants qui m'étaient supérieures en tout et dont je n'égalerais jamais ni l'intelligence ni l'assurance.

Un jour, debout dans la salle, l'abbé posa la question : « Quelles sont celles qui, pour la prochaine fois, veulent apprendre par cœur l'évangile de — (j'oublie lequel). »

— Moi!... — Moi!.. — Moi!...

Tout le premier rang venait de lever la main. Je fis comme les autres, bien entendu.

Rentrée à la maison, je racontai la chose.

— Toi ? dirent en riant les aînées. Tu n'y penses pas ! Laisse ça, va ! Tu n'as pas besoin de te casser la tête, tu n'y arriveras pas !

— Bien !... dis-je philosophiquement.

J'étais à la fois délivrée d'une tâche et peinée de ne pas la remplir. Mais puisqu'on m'en jugeait incapable, inutile d'insister. Les autres petites filles réciteraient cet évangile, et pas moi. C'était dans l'ordre. Je n'étais même pas humiliée par cette chose toute naturelle.



Le grand jour arriva tout de même. On m'avait revêtue de la robe blanche et du voile portés l'année précédente par ma sœur Georgina. A confesse, la veille, je n'avais pas pu, honnête, trouver les mots qui eussent dépeint mes péchés. Je sentais que j'en avais plein ma conscience, mais mal déterminés, non étiquetés, pour ainsi dire.

Ma roublardise défensive allait parfois jusqu'au mensonge, mais il y avait mille nuances entre cela, qui me faisait tant souffrir, et le mensonge tout court. J'avais de mauvaises pensées et de mauvais gestes; mais comment le raconter, *oser* le raconter ?

Je laissai le prêtre m'interroger, répondis faiblement « oui » chaque fois qu'il me sembla toucher les points sensibles, et sortis du confessionnal avec un esprit fort mal lavé. J'étais donc sûre de faire une première communion sacrilège et j'en restais assez inquiète, mais pas plus que ça. Le catéchisme était passé sur moi sans m'impressionner, aucun mysticisme ne m'avait effleurée. A la maison, personne ne me parlait jamais de rien, on ne faisait pas même l'ombre d'une fête pour honorer le grand jour... Bref, tout cela m'était égal. Seule ma toilette blanche m'intéressait, et j'étais surtout fière qu'elle fût *longue* comme celle des dames.

L'hostie, en passant par ma bouche, ne m'avait rien procuré que de quelconque. Rentrée à la maison entre les offices, ma robe m'ayant été retirée, je passai le temps dont je disposais à lire *La sœur de Gribouille*, allongée sur le ventre dans le vestibule, au pied du grand escalier, les coudes enfoncés dans les flancs du chien Tom qui dormait le long du tapis.



Je ne vois plus très bien comment ni pourquoi voilà soudain toute la famille en route pour Honfleur.

Mes parents avaient pris une villa toute meublée dans son jardin, sur la route des Bains (de Trouville à présent).

Revoir notre ville, transports de bonheur ! Je suppose que mes sœurs, comme moi-même, avaient l'impression d'être rapatriées.

En arrivant à la villa nous nous trouvâmes, sans avertissement, en plein devant l'horizon, fin d'estuaire, commencement de mer. C'est là que je reçus le coup droit.

Ce large que mes yeux avaient supprimé quand j'étais toute petite, j'en faisais la découverte tout à coup. Je faillis positivement tomber à la renverse de saisissement. Je me sentais étreinte jusque dans mes entrailles. Quelque chose de dramatique et d'immense me poignait que, plus tard, je devais essayer d'exprimer dans mes poèmes.

Mais nul poème qu'on a cru réussir ne vaudra celui, sans mots, qui peut à ce point bouleverser une fille de onze ans.

Je gardai pour moi, comme toujours, l'incommunicable. Bientôt nous étions toutes sur la grève, cherchant déjà des coquillages.

**

Dans cette maison, on me donna pour y dormir un cabinet étroit qui me parut une chambre.

Une chambre à moi toute seule ! Le lit était de bois, peint en rose et en vert, et l'Anglaise me répétait en riant :

*Pink and green
Fit for the queen !
(Le rose et le vert
Conviennent à la reine !)*

J'avais un étroit placard où ranger mes effets. J'y mis en arrivant une mince tablette d'un chocolat que je ne connaissais pas, enveloppée d'une feuille d'argent. Mes sœurs avaient mangé les leurs. Je mourais d'envie de manger aussi la mienne, mais une complication de mon esprit m'en empêchait. C'était d'abord : « Tu en as envie ? Eh bien ! Tu ne l'auras pas ! » Ensuite : « Nous verrons combien de temps tu tiendras ! » Et enfin : « Tu peux bien te priver de ça, pour tout ce que tu fais ou penses de mal. »

Tant que dura notre séjour, avec convoitise je regardai chaque matin ma tablette, et finis par la jeter, le jour du départ, sans même l'avoir goûtée. C'était un secret avec moi-même et qui ne fut jamais révélé.

**

Ce séjour, dominé par la joie de respirer l'air de Honfleur, de revoir ses rues, ses clochers, son port, sa jetée, de réentendre le cher accent normand, fut assombri par une nouvelle maladie de notre sœur aînée.

Cette fois c'était la scarlatine. On nous laissa dans la maison, pourtant, sous la seule condition que nous n'y serions juste que pour dormir et prendre nos repas.

Ce fut pendant cette saison au bord de l'estuaire que mon père se décida pour le Breuil, dans les environs de Honfleur, habitation nouvelle qui devait doubler Saint-Germain. Arrangeait-on cette vaste demeure ? Je ne puis à présent le déterminer. Mes souvenirs ne sont faits que d'événements marquants ou de minutes significatives, et tout le reste se brouille.

Ce qui est certain c'est que nous revînmes à Saint-Germain, puisque c'est là que l'aînée se maria.

De ses fiançailles ne me reste qu'un passage assidu de bouquets et de bonbons dans la maison.

Et voilà la noce :

Cortège à l'église, marche nuptiale de Mendelssohn, fête au Pavillon Henri IV, grand jour d'amusement.

Un ébahissement au soir, alors que les mariés venaient de partir : Miss Lillian pleurant dans la voiture qui nous ramenait à la maison.

Pleurer après une si belle journée ? Là seulement je me rendis compte que notre sœur nous quittait, qu'elle n'habiterait plus avec nous. Elle avait maintenant un mari. Pour elle, une existence nouvelle commençait.

Pas un instant ma pensée ne s'arrêtait sur les mystères du mariage. La noce avait été très belle, notre sœur s'en allait. Rien de plus.

**

Une seconde noce ne devait pas tarder à remplir la maison de préparatifs enivrants.

Ma sœur Marguerite, la seconde, venait de se fiancer à son tour. Portée vers l'étude depuis l'enfance, elle s'était vu attribuer, belle surprise pour la famille, la médaille d'or qu'on n'avait pas souvent l'occasion de donner à la plus remarquable candidate de France au Brevet Supérieur. Une femme de chambre, en lisant le journal, y avait découvert la nouvelle.

Très indépendante de caractère, originale et primesautière, ma seconde sœur arborait un pur profil de médaille et l'on disait qu'elle ressemblait à Bonaparte. (Elle fut son portrait même, la pauvre, sur son lit de mort...)

Son futur mari, secrétaire de mon père, était avocat à la Cour. Homme grave et posé, beaucoup plus âgé que celle qu'il épousait (elle avait dix-huit ans et lui plus de trente), il nous intimidait,

quoique beau, par son visage austère et sa barbe noire. Très catholique, il choisissait une femme qui l'était aussi peu que possible. Ma sœur se disait voltairienne comme son père, et s'en vantait. Mais il comptait sur le temps, et aussi sur son propre exemple, pour changer les idées de l'épouse; et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver plus tard.

Ma sœur Georgina, l'aînée des « deux petites », en plein tourment religieux, déjà marquée par sa vocation, saluait avec une joie immense l'apparition chez nous de ce beau-frère pieux. Je n'ai su que des années après le petit bourreau qu'elle fut pour ce malheureux.

Arrivé de Paris, il venait passer des après-midi près de sa fiancée, restait à dîner, ne reprenait que le dernier train. Or, pendant de si longues heures, il lui fallait bien, parfois, trouver le moyen de s'isoler. Gêné par la foule féminine qui remplissait la maison, il s'esquivaît un instant dans le parc. Mais au guet de ses moindres mouvements, chaque fois qu'elle le voyait en quête d'un buisson où s'écarter, la malencontreuse petite se précipitait pour lui tenir compagnie et parler religion avec lui.

**

C'est à la noce de ma seconde sœur, toujours au pavillon Henri IV, que nous eûmes toutes les six ensemble la première révélation de J. S. Bach.

Un ami du marié s'était mis au piano. Tout à coup il attaque l'*Air de la Pentecôte*. Il n'a pas joué quatre mesures que la plus grande (pour ce beau jour arrivée de sa première garnison), la mariée elle-même, puis les quatre autres filles sont accourues, vol de guêpes, entourent le piano, retiennent leur souffle. Un ravissement céleste nous unissait toutes comme nous le fûmes rarement dans toute notre vie fraternelle.

Pourquoi ne connaissions-nous pas Bach, alors que Mozart, Beethoven, tous les classiques nous étaient familiers ?

Mystères de l'éducation musicale de cette époque.

**

Nos deux sœurs aînées envolées, nous continuâmes à quatre notre vie exubérante. Leur départ ne changeait pas grand'chose à notre existence, surtout celle des deux dernières, habituées depuis longtemps à se passer des grandes...

Un matin, ma petite sœur se réveilla souffrante, appela maman. J'ai retenu l'intonation maternelle.

— Ah ! ma pauvre Georgina, te voilà grande fille !

Il fallut bien m'expliquer cette nouvelle horreur. La même chose m'arriverait dans deux ou trois ans, me fut-il déclaré. Je devais pourtant dépasser l'âge de quinze ans pour sortir à mon tour de l'enfance.



Mes deux sœurs, mariées depuis un an, attendaient toutes deux un enfant. La seconde, fort éprouvée, avait dû revenir au bercail familial, amenée de Paris en voiture et restant allongée tout le jour. Son mari se désolait.

L'aînée aussi nous était revenue. Elle ne s'imaginait pas accouchant sans la présence de maman. Notre beau-frère le sous-lieutenant, excessivement gai, nous enseignait des chansons de route.

Les deux enfants naquirent à neuf jours de distance, l'un au premier étage, l'autre au second.

L'aînée eut une fille, la deuxième un garçon. Très fières d'être tantes, nous assistions, avec l'œil aigu de notre âge, à l'élevage de ces deux poupons, et, pour ma part, je n'ai rien oublié des soins qu'on doit donner aux tout petits.

Au plus fort de cette initiation, pourtant, les deux dernières continuaient, en véritables bébés, à jouer aux « babioles » avec frénésie.



Domestiques, fournisseurs, relations, toute la ville de Saint-Germain disait volontiers de mon père qu'il « écossait les billets de mille francs ». Il avait un tempérament de nabab, et le faisait bien voir.

En même temps que son grand appartement de Paris et sa maisonnée de Saint-Germain, il lui fallut ce Breuil, cent-quatre-vingts hectares de bois et de prairies autour du château. Il avait des chasses de tous les côtés, distribuait des pourboires extraordinaires, exigeait des primeurs en plein hiver, ne circulait qu'en coupé de louage (il est mort sans avoir jamais pris un omnibus ou un tramway), entretenait sa mère, restée veuve à Honfleur, payait notre éducation raffinée, payait des gardes, des jardiniers, des domestiques, et bien d'autres frais encore dont il ne parlait pas, car il ne pouvait se passer de maîtresses (les bonnes au besoin).

Sa femme, effrayée par son train de vie, et jalouse à juste titre de ses aventures amoureuses bien que ne pouvant presque jamais y mettre de noms, l'accablait parfois de reproches auxquels il répondait par des colères. Et c'est ainsi que nous étions bouleversées.

Simple et modeste, notre mère, qui, pourtant, ne négligeait rien pour la culture de ses filles, aurait voulu moins de dépenses et plus de fidélité.

Sans toujours comprendre le sens des scènes qui éclataient, nous prenions d'office parti pour elle. Et cependant, de ce faste de notre père (en entier sorti de son travail), n'aurons-nous pas tiré cette enfance assez magnifique qui fut la nôtre ?

En ce qui me concerne, je lui dois bien des bases de ma manière d'être et d'écrire. Et si la douceur, la candeur, la bonté mystérieuse de ma mère — et ses tendres soins — m'ont laissé d'elle un souvenir qui ne mourra qu'avec moi, je ne puis cependant pas, maintenant que j'ai compris, continuer de faire grief à mon père de tout ce qui, chez nous, suscitait tant d'orages.

**

Ce Breuil pour lequel, bientôt, nous allions quitter définitivement Saint-Germain, représente dans mon souvenir, avec exactitude, l'adolescence.

Ainsi ma destinée voulut-elle que chacun des stades de ma vie première fut nettement marqué par des changements de décors.

Paris l'hiver, le Breuil l'été, tout allait se transformer comme par un coup de baguette magique.

III

Sitôt terminé le brouhaha de notre installation, je me rendis compte qu'il était fort agréable d'habiter Paris. Etant à Saint-Germain, nous y venions de temps en temps, mais c'était plutôt une corvée.

Au cours d'éducation de notre quartier, je continuai mes traditions. Elève sans entrain, je n'avais de bonnes notes que dans les devoirs de style. Cependant l'histoire commençait à m'intéresser et j'y devins à la longue assez forte. Le reste ? Nul et non avvenu. Ne faisant pour ainsi dire ni fautes d'orthographe, ni fautes de français, il me semblait bien inutile d'étudier la grammaire; le calcul me rebutait (je n'ai pas changé), la géographie ne me disait pas grand'chose, et ainsi de suite.

Rentrée à la maison, bâclant devoirs et leçons, je me dépêchais d'écrire des vers. C'était en quelque sorte une forme de paresse, donc un remords de plus. En outre, les jugeant fort mauvais, il ne m'en venait nul plaisir. Et pourtant je continuais, clandestine et coupable.

Occupées chacune de notre côté par nos études, privées de notre parc, nous n'avions plus aucun lieu de ralliement, et le bloc fraternel en devenait moins dense. Le temps était passé des taquineries et des batailles. On ne m'appelait plus Simplicie de Gros Sot, on ne houspillait plus sœur Gogo aux pieds nus.

Les leçons de français, de dessin et de piano, vu la différence des âges, ne comportaient ni les mêmes jours ni les mêmes heures. Maman, l'Anglaise et les bonnes passaient leur temps à mener et ramener des filles à travers Paris. A cette époque, pas plus que les enfants, les jeunes filles ne sortaient seules.

Installées maintenant dans son appartement, nous vivions beaucoup plus près de notre père. Sans jamais s'inquiéter de nos études, il semblait, comme à Saint-Germain, perdu dans d'éternels rêves. En réalité, avocat des Assureurs Maritimes, il construisait mentalement ses plaidoiries; car jamais il n'en écrivait un mot, ne prenait même pas la moindre petite note. Il avait au Palais une grande

réputation d'éloquence, et l'on y disait aussi qu'il « jonglait avec les chiffres ». Resté sauvage, d'une intégrité farouche, ne cultivant aucune relation utile, il ne devait qu'à son talent et à son travail les sommes qu'il gagnait pour entretenir tout ce qu'il entretenait. Il m'a été dit après sa mort qu'avec un peu plus d'entregent il aurait pu facilement devenir millionnaire.

Tel qu'il était, nonchalant, absent, allongé sur son canapé rouge et fumant sa pipe, vivant surtout la nuit, le plus souvent couché à l'aurore et levé à midi, il avait trouvé le moyen, au milieu d'une famille mouvementée, de se créer la plus complète solitude. Son feu de bois dans sa cheminée, sa pipe, les chroniques du vieux temps qu'il aimait à lire, ses parties de chasse, voilà ses plaisirs.

Il en avait d'autres que nous ne connaissions pas. Souvent appelé dans les ports de mer où ses affaires se plaidaient, il restait parti plusieurs jours de suite et ne racontait jamais ses voyages.

A table, nous parlions devant lui comme s'il n'eût pas été là. Les paupières battantes, il suivait son idée sans nous entendre, sans nous voir. Cependant, ayant pris la passion des échecs, il jouait parfois avec les grandes, et c'est ainsi que je fus familiarisée de bonne heure avec ce jeu qui me passionnerait comme mon père si j'avais le loisir de m'y attarder. Et ma sœur Charlotte y est devenue très forte.

Quelquefois aussi, pour des raisons que je ne m'explique pas très bien, mon père m'emmenait avec lui, tout à coup, dans sa promenade à pied de chaque soir, de la rue de Gramont à la Madeleine, et retour.

J'étais très fière de ce privilège. Je me représente maintenant le singulier attelage que formaient sur les boulevards nocturnes cet homme grave et songeur et cette petite fille ahurie aux mollets de coq.

Naturellement, je ne montrais jamais à mon père mes essais poétiques; mais me voyant toujours griffonner, il me donnait, pour écrire au verso resté blanc, les grandes feuilles de papier qu'il avait noircies de « conclusions » déjà passées à l'imprimerie. Et c'est sur cette même marque de papier, n'imaginant pas de me servir d'un autre format, que j'ai continué toute ma vie à écrire mes poèmes, mes romans et mes contes, — d'une écriture identique à celle de mon père, d'ailleurs.

A travers sa fumée et ses songes, il se rendait compte aussi que, sans cesse, je dessinais et coloriais des images, que, même sur mes cahiers d'écolière, je jetais à la plume des croquis de chevaux (je n'ai jamais cessé, *cheval* voulant dire pour moi recherche d'un mot ou d'une phrase); de plus, sachant nécessairement que je jouais du

piano comme toutes mes sœurs, et m'ayant vue modeler dans la plastiline, il m'appelait, par plaisanterie, « les quat'z'arts ».

A tour de rôle nos deux aînées, l'une en garnison dans l'Est, l'autre fixée à Provins où notre beau-frère avait pris une charge d'avoué, revenaient de temps en temps au foyer avec enfants et maris, continuation de la vie *en foule* que j'aurai connue jusqu'à mon mariage.

Mais c'était surtout au Breuil que devait se reformer l'agrégat des six, le Breuil, page particulièrement intense de mon premier passé.



Douze ans, c'est le commencement de l'âge ingrat, mascaret où l'enfant et l'adulte se heurtent dans l'âme et le corps du même être, premiers troubles de la puberté, coudes aigus, godicherie qui, chez les filles, oscille entre l'enfant qui finit et la femme qui commence.

Encore loin de cette aventure puisque je devais être nubile seulement trois années et demie plus tard, à douze ans, sous bien des rapports, j'avais la mentalité d'une gamine de huit ans.

Le Breuil, quand Saint-Germain fut enfin quitté tout à fait, regorgea pour moi de plaisirs extraordinaires. Jamais ce que la vie consentit depuis à m'offrir d'enivremments ne valut le bonheur frénétique des départs pour le Breuil au commencement de juin, des arrivées au Breuil en pleine verdure, en pleine herbe montée, en pleine rumeur des grillons, et cette fraîcheur parfumée aux fleurs des champs, cette humidité invétérée de la Normandie qui nous enveloppait dès la route, quand, au sortir de la gare, la voiture montait l'interminable côte qui menait chez nous. Et, quelquefois, mon père y emmenait les plus jeunes au premier printemps.

Deux longues avenues se succédaient avant d'arriver jusqu'à la demeure. D'abord celle qui traversait la ferme, ensuite celle qui menait au château, cour d'honneur bordée de chaque côté de deux rangs de hêtres solennels.

Il fallait que le cocher descendit chaque fois de son siège pour ouvrir l'une après l'autre les barrières, moment d'impatience nerveuse, délicieuse, attente d'un instant qui nous aurait fait crier.

Les atmosphères multiples du Breuil, je les ai distribuées à travers beaucoup de mes romans, après les avoir respirées toutes à la fois à l'âge où je ne savais pas que je deviendrais un écrivain. Ce que j'en ai pu livrer dans mes écrits n'est qu'un mauvais reflet de ce que j'y aurai senti. Je n'ai jamais considéré ma propre littérature que comme des restants de ma vie; mais j'aurai souffert en parti-

culier de mon impuissance à fixer complètement ce que furent pour moi la nature, la terre.

Au Breuil, j'ai connu non seulement la vie en pleins bois solitaires le long des allées Marguerite (célèbres dans la région pour leur beauté), non seulement les galopades de poulain dans des herbages infinis, mais aussi les travaux et les jours de la paysannerie normande, son langage, ses traditions.

Mêlée aux gens de la ferme, soit dehors, soit à l'intérieur, j'appris peu à peu à monter les meules, à faire des bottes de foin, à conduire à la voix les trois gros chevaux qui tirent la voiture de fourrage haute comme une maison, à claquer le fouet du charretier, voire à labourer avec la charrue. Je sus comment on soigne et nourrit les bêtes. Je sus comment on fait le beurre, le fromage de Pont-L'Évêque, comment on tue le cochon, comment se fabriquent les jambons, le boudin, les andouilles.

Parallèlement, emmenée à la chasse par mon père, de compagnie avec ma sœur Georgina, je connus l'exaltation des ouvertures, les aurores en plaine ou bien dans les bois, le dressage des chiens, le maniement du furet — toutes choses qui se retrouvent dans mon roman *Graine au Vent* et que, sans m'en douter, j'emmagasinais, riche récolte dans laquelle je devais, un jour, puiser à pleines mains.

J'ai souvent dit qu'à défaut d'autre métier je serais capable de faire un gas de ferme, et je tiens plus à mes connaissances rurales qu'à beaucoup d'autres choses. Vue de si près, j'ai compris la vie des terriens, leurs âpres luttes, leur mérite constant, et ce côté seigneurial de leurs vieilles coutumes qui, si singulièrement, les apparente à l'aristocratie.

Chaque journée, au Breuil, était plus palpitante que l'autre. C'est là aussi, que, sur la bicyclette de mon premier beau-frère (une bicyclette d'avant l'invention des chambres à air), j'appris, à mes risques et périls, à chevaucher l'engin tout nouveau sur lequel je m'élançais dans les bois avec la sensation d'ailes aux talons.

Devenue extrêmement casse-cou, c'est au seuil de la ferme que j'enfourchai mon premier cheval, enchantée de partir à plein galop pour l'épouvante de la fermière, qui faillit s'en évanouir. (J'ai raconté cela dans mon livre *Le Cheval*.)

J'ai l'impression que, pendant les premières années du Breuil, j'ai vécu les joues rouges et la poitrine haletante à force de surexcitation. Deux nièces de la fermière jouaient souvent avec ma sœur Georgina et moi. Au bout de chaque après-midi, comme nous nous disions au revoir, elles résumaient de tout leur accent normand : « On a eu de l'agrément ! » Et comme c'était vrai !

Je sens encore dans tous mes membres la bousculade ardente qui nous jetait du haut des meules quand on battait le blé, série de jours d'amusement fou auquel participait aussi ma sœur quatrième, bien qu'elle eût déjà seize ans.

Et puis, autre sorte de joie : l'arrivée des deux aînées avec leurs maris et leurs enfants, les six de nouveau réunies autour de la table, augmentées de ces neveux, dont nous nous amusions, nouveaux surgeons qui poussaient sur la souche familiale, autour de notre grand'mère, si fière de sa génération en dépit de ses sautes d'humeur et des phantasmes de son esprit sans balancier.

En vérité, ces années-là furent celles de ma dernière enfance.

**

En avais-je l'obscur sentiment ?

Une fillette de Paris connue l'année précédente, la seule que j'aie eue comme amie étant petite, vint passer un mois chez nous. La veille de son arrivée, événement qui faisait battre mon cœur, je m'attardai dans mon lit le matin, alors que ma sœur Georgina, déjà levée, avait quitté notre chambre commune. Je songeais : « Elle arrive demain ! »

D'abord la joie qui fait mal. Et puis, une fois de plus, la méditation sans fin où l'esprit se perd.

— Demain... Un mois avec moi. Et ensuite ? Elle repartira. Nous ne nous verrons plus pendant longtemps. Et puis ?... Elle a mon âge. Nous grandirons toutes les deux... Ne plus jamais avoir douze ans ! Ne plus jamais porter ses cheveux dans le dos !... Demain... Un mois... Un an... Toute la vie. *Toute la vie !* Et maintenant, en cette minute, c'est seulement la veille de son arrivée, et cela me paraît si long d'attendre, si long, quand, pourtant, ça passera, quand, pourtant, tout passera un jour...

Il y eut encore ce soir étrange, où sautant de mon lit au moment de m'endormir, je réveillai ma sœur Georgina, poussée par une impulsion irrésistible.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas... Ecoute ! Ecoute ! Je sens tout d'un coup que, plus tard, je serai... je ne peux pas te dire quoi... Peut-être une grande chanteuse, quelque chose, enfin... Je ne sais pas ! Je ne sais pas !...

**

Il fallait bien revenir à Paris après ces saisons exaltées, et ce n'était pas facile de se réadapter à la vie en appartement, aux rues

noires, aux études. Nous regrettions l'automne, l'incendie d'octobre, l'espace, la liberté.

Restée là-bas aux soins du garde-chasse et de sa femme qui la servaient, notre grand'mère, après le départ d'une telle famille, devait sentir sépulcral le silence de la grande maison autour de son appartement privé. Demeurée seule avec ses bibliothèques, ses tableaux, tous ses souvenirs, son désordre, — et ses originalités diurnes et nocturnes, — elle nous envoyait des lettres pareilles à ce qu'elle était, rédigées d'une petite écriture fine, infiniment distinguée, contenant quelque image peinte pour nous, et qui passaient du style le plus raisonnable et le plus charmant aux divagations les plus incompréhensibles.

Grande marcheuse, elle allait tous les jours du Breuil à Honfleur à pied et revenait de même, par tous les temps, et parlait en ville à tous les commerçants qui, du reste, l'aimaient beaucoup. Elle continua jusqu'à sa mort, qui fut subite, ces promenades que bien des jeunes n'auraient pas entreprises.

Nous ne nous rendions pas compte de ce que nos départs en masse devaient être pour elle. La jeunesse ne peut pas comprendre la douleur des vieillards. Et, d'ailleurs, ces lettres n'exprimaient jamais aucune tristesse. Peut-être, après tout, préférait-elle sa solitude peuplée des rêves de sa déraison à notre trop nombreuse et bruyante présence autour d'elle.

C'est une question que je me suis bien souvent posée et n'ai jamais pu résoudre.

Ce que je sais, c'est qu'elle a transmis à ses descendantes l'ébullition incessante de son cerveau, en tout cas pour ce qui me regarde, car je sens transfusée en moi, sur le mode lucide, la fureur d'agir qui l'agitait éternellement.

Quand elle ne peignait pas, elle écrivait, dans de grands cahiers, de longues pages incohérentes, ou bien habillait ses petites poupées, se fabriquait des chapeaux, des robes, ou bien croyait surveiller le trafic des bateaux dans le port de Honfleur, ou bien correspondait avec les têtes couronnées, ou bien contrôlait, soi-disant, les travaux de la campagne.

Occupée, certes; et toujours, comme dit le peuple, « se cassant la tête ».

Se casser la tête ? Après la longue paresse de mon enfance, je devais, à mon tour, entrer définitivement dans ce rythme. Se casser la tête ? Ma sœur Marguerite, à plus de cinquante ans, éprouva le besoin de passer son P.C.N. comme une étudiante; ma sœur Suzanne, en berçant ses petits enfants, a étudié à fond l'astronomie; ma sœur

Charlotte, comme notre ancêtre sous Charles X, est un remarquable dessinateur de jardins et peut abandonner même sa peinture pour combiner et exécuter cet art difficile, rien que pour sa satisfaction personnelle; ma sœur la religieuse, sous la cornette, ne cessait pas d'organiser, pour ses malades, des loteries compliquées.

Toujours absorbée par quelque entreprise, parlant toute seule indéfiniment, circulant de jour sur des routes interminables, se levant la nuit pour chasser de sa chambre des êtres imaginaires ou faire des signaux, par-dessus l'estuaire, à la ville du Havre, ma grand'mère fut peut-être triste quelquefois; mais j'affirme qu'elle ne s'est jamais ennuyée.

Et, cela, c'est encore quelque chose que je tiens d'elle, et dont je la remercie.



J'avais treize ans quand je vis pour la première fois Sarah Bernhardt. Elle jouait dans *Cléopâtre*, de Sardou.

Cette évocation de l'Égypte me ramenant au mystère dont j'avais été visitée étant plus petite, toutes les jeunes têtes que la phosphorescente créature aura troublées ne le furent pas autant que la mienne. Je voyais se concentrer sur un personnage unique, beau comme le rêve, et dans un décor étoilé, les légions de dynasties pharaoniques entrevues autrefois, inexplicablement, par mes yeux visionnaires.

Au retour du théâtre, je me sentis hantée, et compris que c'était pour bien longtemps. Inaccessible et sacrée comme Isis elle-même, il était impossible que Sarah Bernhardt fût un être vivant qui mange, boit et dort comme le reste de l'humanité. Possédée par une déesse, j'essayais de retrouver dans mon esprit frémissant ses inflexions, ses gestes, le détail de ses robes divines. Il me fallut acheter sa photographie, il me fallut, dans les journaux et revues reçus chez nous, guetter avidement la moindre nouvelle d'elle. Et, bien entendu, j'essayai de mettre dans des vers le tourment qui ne me quittait plus. Mais, impuissante, je déchirais les poèmes secrètement écrits.

L'imagination travaillait. Je vivais en Égypte, esclave de ma reine. J'inventais mon costume, ma coiffure, les mots qu'elle me disait, le palais qui nous entourait. Je rééditais la grande aventure féerique de ma sœur, la future religieuse, qui, menée vers huit ans au Châtelet, était restée longtemps amoureuse du Prince Charmant — une femme en travesti.

Si l'on m'avait dit à ce moment qu'un jour je connaîtrais Sarah

Bernhardt, la verrais souvent, lui parlerais, déjeunerais et dînerais chez elle, je me demande ce que je serais devenue.

Quand il me fut donné de la connaître, la transe était passée, il ne restait que l'admiration.



Dans notre chambre du Breuil, au retour de la belle saison, j'avais placé son portrait sur ma table de chevet. Elle était à ce moment partie pour l'Amérique, et j'attendais son retour en France avec une nostalgie qui n'avait aucun sens, puisque je ne l'approcherais jamais, n'avais même plus l'espoir d'aller de nouveau la voir jouer.

Par quel hasard avais-je été par maman emmenée à cette représentation de *Cléopâtre*, je n'en sais plus rien; car le théâtre ne figurait pas dans nos distractions parisiennes.

Ce fut à cette période de ma vie qu'en moi s'insinua le désir de devenir actrice. Timide comme je l'étais, déconcertée pour rien, rougissante, et, de plus, persuadée de ma nullité, comment pouvais-je me concevoir sur une scène, devant un public? Et pourtant, si j'y pense, je sentais en moi crier la vocation, l'appel impérieux de je ne sais quel génie.

Au-dessus de mon lit, j'avais épinglé cette inscription, calligraphiée de ma meilleure écriture :

La scène ou la Seine.

La famille riait ou souriait. Moi, je rêvais.

...Cependant, je continuais à écrire des vers tant que je pouvais, au hasard de la fantaisie. Passant le long des blés, un jour, seule dans un labour appartenant à la ferme, je me mis à réciter tout haut le poème en quatre quatrains que j'avais fait la veille. Il s'agissait de mer et de marins si je me souviens bien, car ce poème a disparu dans le néant avec mes tout premiers essais.

Au dernier vers, je m'arrêtai net dans ma marche et, tout haut :

— Ils sont jolis, mes vers!

C'était la première fois que je m'adressais à moi-même un encouragement, c'est pourquoi je n'ai pas oublié ce petit moment-là.



Ma passion pour Sarah Bernhardt et ma vocation théâtrale ne m'empêchaient pas de poursuivre ma vie de gosse débridée dans la campagne.

Il y eut un certain chiot, nommé Pritchard, qui continua, pour

ma sœur Georgina et moi, même pour les deux autres, de jouer les bébés dans un lit de poupée. Sa mort par empoisonnement accidentel fut un drame assez noir. A l'agonie dans son lit pour rire, je verrai toujours ce petit chien, veillé par la future bonne-sœur qui pleurerait à chaudes larmes et murmurait des prières.

Cependant les foins, les courses en carriole, la chasse, la bicyclette, tous les bonheurs se déroulaient avec le même entrain. L'enfance heureuse, elle non plus, n'a pas d'histoire.

*
**

Treize ans... Quatorze ans...

En revenant à Paris, cette année-là, nous trouvâmes un nouveau secrétaire dans le cabinet de mon père. Comme il descendait de la famille de la célèbre favorite, il eut bientôt son sobriquet parmi ces demoiselles, moqueuses Normandes. « Pompadour » disions-nous en parlant de lui — sans qu'il s'en doutât, naturellement. Nous étions loin de penser qu'il ferait bientôt partie de la famille.

Ma sœur Suzanne, avec ses yeux magnifiques, sa lourde chevelure, son joli visage, sa jolie silhouette, avait déjà fait deux passions : un officier français, un seigneur espagnol qui, pour des causes diverses, n'avaient pas eu la chance d'être ses fiancés.

En attendant que Pompadour se déclarât, les cours et leçons continuaient de plus belle. Il arriva (j'avais quinze ans) que notre maîtresse de piano se maria. L'événement ne m'aurait laissé nul souvenir sans un mot de ma sœur Charlotte à l'heure où nous allions nous mettre au lit.

— C'est ce soir la nuit de nocces ! dit-elle.

Son petit sourire me frappa. Couchée, je me mis à penser avec une insistance bizarre à cette nuit de nocces, cherchant ce que ce pouvait être; et bientôt, nouveauté dans mon esprit, je me mis à imaginer des délices inconnues accompagnées de toute la poésie du monde. C'est aujourd'hui seulement, à l'heure où je jette sur ma vie un coup d'œil synoptique, que je puis déterminer qu'à la minute même où, ce soir-là, ma sœur avait parlé, j'étais entrée d'un seul coup dans la féminité. Il y a de ces précipités chimiques.

Le travail commencé ne devait plus s'arrêter. Je ne pensais maintenant ni à Sarah Bernhardt ni au théâtre; je pensais : nuit de nocces, amour, plaisir. Rien de ce qui m'avait à la fois choquée, attirée et troublée chez les bêtes, étant petite, ne subsistait. Il n'y avait plus de vice en moi, mais un naissant romantisme qui devait faire son chemin avec un train d'enfer.

La curiosité de l'amour commençait, refoulée par des accumulations de honte. Penser à ces choses n'était pas bien. Mais plus je me le répétais et plus j'y pensais. Encore plus secrète qu'en ma première enfance, mais plus gênée aussi, il me semblait que tout le monde allait deviner ce que je cachais si bien. Étais-je une femme pour oser de tels rêves ?

Un jour, entrée dans la chambre de mon père absent, je me regardai dans son armoire à glace, la tête par-dessus l'épaule, et constatai, surprise : « Mais je suis jolie ! » Aussitôt je resserrai d'un cran ma ceinture de cuir, et me fis un sourire complaisant.

Quelques jours tard, passant dans la rue avec la bonne et une ou deux sœurs, je me vis, sans l'avoir cherché, de par un jeu de miroirs à quelque devanture, marchant au-devant de moi-même ; et, comme je riais de quelque chose juste à cette seconde, l'éclat de mes dents me laissa saisie. « Mais j'ai de belles dents ! »

C'était, cela, plus étonnant que n'importe quoi. Depuis la chute des dents de lait, ma nouvelle denture était mon désespoir : « Tes grandes dents d'Anglaise ! » J'aurais voulu vivre la bouche serrée, et je ne pouvais même pas la fermer, ayant la lèvre supérieure un peu retroussée. Et voilà que, brusquement, je découvrais comme cela, dans la rue, que, loin d'être ridicules, mes dents étaient régulières, brillantes et blanches.

Très moqueuses les unes pour les autres, mes sœurs n'avaient aucune raison de me flatter ; ma mère ne faisait jamais de compliments ; mon père ne s'occupait pas de nous. Peut-être fut-ce une bonne chose, dès le premier signe de vanité, nonobstant mes vifs instincts de coquetterie, d'avoir été rabrouée par la raillerie fraternelle : « Bonjour, tête à peindre ! ».

Je me demande pourtant, en y réfléchissant, si de grands bonheurs ne m'ont pas, comme à mes sœurs, été supprimés du fait de ce rabrouement impitoyable. Je jure par serment qu'il me fallut attendre plus de trente ans pour me rendre exactement compte de ce que j'étais physiquement ; et l'inquiétude dans laquelle j'ai vécu tant d'années, étant amoureuse de la beauté, je la regrette bien amèrement, maintenant que l'heure est venue de redescendre la côte, cette côte que j'aurais montée avec bien plus de joie si j'avais été tout à fait sûre de moi.

Seule, ma sœur Charlotte aura connu à temps le triomphe d'être belle, qui, dès seize ans, reçut, à défaut de flatteries à la maison, l'hommage des passants dans les rues, les regards d'admiration de tous ceux et de toutes celles qui la voyaient.

D'ailleurs, entraînée par les suffrages étrangers, la famille elle-

même finit par ne plus l'appeler que « la belle Charlotte », jusqu'à la religieuse qui, dans son couvent, ne la désignait pas autrement quand elle parlait d'elle.

**

Et ce fut à Paris, après une otite qui me rendit bien misérable dans mon lit pendant plusieurs semaines, que je fis enfin, avec plus de deux ans de retard, mon entrée dans la vie féminine. La dernière des six petites filles, à son tour, cessait à jamais d'être une enfant.

J'avais jusque-là porté des robes courtes et des cheveux dans le dos comme une toute petite fille. Du jour au lendemain je me vis coiffée en demoiselle et traînant une jupe longue qui me combla d'orgueil.

Du reste, à ma première sortie en cet attirail, nous n'avions pas tourné la rue qu'un vieux monsieur, au passage, me murmura dans l'oreille une obscénité fort directe qui m'empourpra jusqu'aux cheveux, mais que ni mes sœurs ni la bonne, heureusement, n'entendirent.

**

De cette saison au Breuil où, chaque jour, à table, nous compositions à nous tous un véritable banquet, je me souviens avec quelque solennité; car ce fut la dernière fois, et je ne pouvais m'en douter, que la grand'mère, le père, la mère et les six filles étant réunis, j'étais encore une authentique, ignorante ingénue.

Outre miss Lillian, revenue chez nous après un interrègne où ce fut une ancienne Mildred qui la remplaça, la fille d'un correspondant de mon père, May, une autre Anglaise, était de la tablée. Il y avait aussi les deux gendres et un neveu de plus, ma deuxième aînée ayant eu un second garçon.

Dans l'arrière-cuisine où se trouvait la grande cheminée normande, des rôtis de Gargantua tournaient à la broche. La chère était, chez nous, simple, copieuse et bonne.

Les soirs, après dîner, encerclées deux à deux dans des cerceaux d'enfant tenus horizontalement, nous nous promenions, toutes mes sœurs, les Anglaises et moi, le long des allées Marguerite.

Pour mon compte, je commençais à fumer, un goût que je tenais de mon père et que j'avais déjà satisfait plus d'une fois en cachette étant petite. Je regardais, dans l'ombre, brûler le point rouge de ma cigarette. Malgré notre nombre, une inquiétude me venait d'être dans la nuit, de sentir les allées se refermer derrière nous à mesure que nous en avions ouvert l'étroite obscurité. Au bout de l'estuaire

lointain, la Seine-Inférieure scintillait de tout son Havre, collier d'étoiles jeté sur l'horizon. Une vague ivresse me soulevait, sorte de sensualité lyrique qui, depuis son brusque éveil, ne se calmait pas, au contraire. Je ne savais pas ce que je désirais. C'était l'appel à l'amour, le cri vers le visage du dieu, cri tragique qui jamais ne reçoit sa réponse, puisque seul un visage humain apparaîtra, triste remplaçant, ai-je dit.

Dans la journée, notre plaisir était d'aller le long des Allées Marguerite ou des Parisiens, qui ne les savaient pas propriété privée, se promenaient en voiture. Nous nous mettions en travers pour les arrêter, puis, magnanimes, leur donnions la permission de continuer leur route.

**

Déjà dégagée de la ronde enfantine, déjà rapprochée des grandes, j'aimais surtout nos promenades nocturnes, ce qui ne m'empêchait pas, dans la journée, de retrouver l'âme du jeu restée en moi malgré ces premières anxiétés. Mais, revenu le soir, il me plaisait de briller au sein de ma famille, depuis que mon beau-frère aîné, m'ayant vue sculpter dans la glaise, avait déclaré sans tenir compte du rire général : « Elle a cent mille francs dans les mains, cette petite-là ! »

Cependant ce n'était pas pour mes dispositions artistiques que je brillais. Mon grand succès : les cris d'animaux. Copiés d'après nature, j'imitais à s'y méprendre le coq, le chien, la tourterelle, le hennissement du cheval. Après avoir fait rire toute la table, un soir, j'eus tout à coup l'idée de dire un passage d'*Hernani* avec la voix de Sarah Bernhardt. Quand j'eus terminé :

— Ce qui est remarquable, s'écria le même beau-frère, c'est la façon dont elle dit les vers !

Un peu cabotine, je cherchai désormais à faire de l'effet. Je me mis à chanter des mélodies et des airs d'opéra. Quelqu'un m'accompagnait au piano. Ma voix montait, facile. Un grand bonheur me possédait. Une dame, connaissance de mes aînées, avait dit : « Elle a une voix ravissante. Surtout qu'on lui défende de chanter. Elle est bien trop jeune ! »

Mais j'aimais le chant par-dessus tout — (il en est de même aujourd'hui) — rien ne pouvait m'empêcher de continuer, autre vocation qui resta sans suite comme la première.

Et pourtant, comment exprimer ce que je sentais ?... Tout cela, même les compliments, nectar inconnu, *je ne le prenais pas au sérieux.*

Nous avions toutes, entre autres fonds commun, un amour de la

perfection poussé jusqu'à l'excès, héritage de notre mère, et, si j'ai fini par *prendre au sérieux* ma carrière d'écrivain, je puis dire qu'elle ne m'a jamais donné satisfaction; que, sauf un seul de mes livres, tous ceux que j'ai écrits sont restés bien au-dessous de ce que j'aurais voulu faire, véritables déceptions. Quant au reste...

Cependant il était question déjà des fiançailles de ma troisième sœur avec « Pompadour ». On parlait de faire la noce au Breuil, et cette perspective enchantait tout le monde.

Le retour à Paris en parut moins maussade.

Elle fut précédée, cette noce, par le séjour au Breuil de la demi-sœur du fiancé qu'accompagnaient ses trois enfants, un garçon et deux filles.

J'avais seize ans. L'aînée de ces deux filles en avait quatorze. Jolie et délurée, riant de ma candeur, elle me raconta secrètement, pendant les longs après-midi où je pensais presque jouer avec elle comme avec les nièces de la fermière, ce qu'elle savait de la vie, c'est-à-dire exactement *tout*.

Le normal et l'anormal, avec des détails qui m'épouvantaient et m'intéressaient à dose égale, il me fallut tout entendre. Elle chantait aussi des chansons scabreuses dont l'explication achevait de m'initier à tout ce que je n'avais pas jusque-là soupçonné.

Stupéfaite, je découvrais entre autres choses que « la nuit de noces », image d'un bonheur parfait dans mon imagination, c'était cela. Que, tout le reste, c'était cela. La poésie offensée reculait en moi, mais le trouble demeurait.

Entraînée par la perverse petite, je m'amusais à me farder devant la glace, à descendre mon béret sur un œil « pour avoir l'air d'une grue ».

Jamais un mot malsonnant n'avait pénétré chez nous. Dire « je m'embête » y était considéré comme une grossièreté. Vertigineusement je faisais la connaissance de tout un vocabulaire nouveau. J'appris par cœur les vilaines chansons. Et cependant, je n'allai jamais jusqu'à deviner jusqu'ou ma dangereuse camarade voulait en venir. Entre les secrets racontés et ses intentions restait tout un abîme que je n'aurais jamais eu, même en pensée, l'idée de franchir.

Et, pendant ce temps, une passion que j'avais pour sa mère me laissait émue exactement avec la même innocence exaltée que lors de mes six ans au casino de Honfleur. A la dérobee, j'écrivais pour elle des vers que je ne lui montrais pas, je ne désirais qu'être près d'elle sans rien dire; et, si ce bonheur m'arrivait, j'oubliais tout ce que sa fille m'avait enseigné de réalisme pour retrouver intacte ma lyre instinctive.

Quelle douleur ce fut pour moi quand des scènes éclatèrent entre elle et ma mère, qui remplirent de tonnerre et d'éclairs la maisonnée en plein orage ! La jalousie maternelle reprenait ses droits, et non sans raison comme nous l'apprirent ces scènes.

Repartie avec ses enfants, ma passion me laissait dans une alternative toute cornélienne. Entre elle et maman, je me sentais le cœur déchiré. Cependant je respirais mieux depuis le départ de ma petite initiatrice, à laquelle je gardais une sourde rancune de m'avoir noircie de ses sales secrets.

A la noce de ma sœur (trois jours de festins et de fêtes) une dame du pays, étrange personnage dont j'ai dessiné la silhouette dans un de mes derniers romans, suscita à nouveau mon romantisme et me fit oublier celle que je regrettais. J'étais certainement née avec le tempérament de mon père qui, sur un tout autre terrain de chasse, abandonnait volontiers un premier gibier sentimental pour se mettre à la poursuite du second.

**

A notre retour à Paris, cette année-là, je devais entrer dans un vrai maëlstrom d'activités déchainées. Je ne puis trouver meilleure image : je sentais ma tête s'ouvrir et des flots d'intelligence, d'aspirations, de rêves impossibles déferler dans mon cerveau. J'en avais jusqu'à la sensation physique, comme si les os de mon crâne se fussent chaque jour un peu plus écartés. Ma tête craquait. La poésie ronflait en moi. Je tremblais en écrivant des vers, les soirs, quand j'avais fini mes ennuyeuses compositions scolaires. Je me mis à lire avec un esprit dévorant tout ce qui me tombait sous la main dans les bibliothèques de mon père. Les romans d'Alphonse Daudet y passèrent tous (mes préférés) ; je lus Zola, Shakespeare, Chateaubriand, Le Sage, Cervantès, Victor Hugo, que sais-je ? *Werther* me labourait, Musset devint un intime ami — et l'est resté — un ami de mon adolescence qu'il m'arrive encore de pleurer.

Par ailleurs j'aurais voulu je ne savais quelles aventures. J'avais des envies de chanter, de danser, et le tout sur un fond de douleur sans cause qui revenait, des lointains de la petite enfance, envahir d'un sombre rideau mes horizons, derrière le furieux feu d'artifice éclaté dans tout mon être.

Tumulte, chaos, aucun mot ne dépeindra ce que je fus à ce moment torrentiel. Tout s'entrechoquait, se contredisait : pensées impures, songes archangéliques, goût des mots argotiques, amour du beau style, paresse d'écolière, folle ardeur de m'instruire. Mon âme bégayait le tout à la fois. Ne sachant comment extérioriser cette fièvre

chaude, je récitais des vers à ma sœur aînée venue passer quelque temps avec nous, ou bien je lui débitais mille sottises, rassurée par ce calme et cette douceur qui sont de ses grands charmes, flattée par ses rires quand j'avais dit quelque chose de drôle. Dans les rues, j'aurais voulu être regardée par les passants autant que la belle Charlotte. J'aurais voulu, pendant le carnaval qui nous amusait tant à travers Paris, avoir autant de batailles de confetti qu'elle. Pourtant aucune amertume, aucune jalousie ne me venaient de ses succès. De tels sentiments ne sont pas dans mon tempérament. En outre j'étais, depuis le plus bas âge, habituée à l'effacement.

Avec une identique ardeur j'enviais la piété de ma sœur Georgina, de plus en plus enfoncée dans sa dévotion. D'une chose à l'autre je bondissais, hennissais, prenais le mors aux dents.

Certes ce n'est pas au hasard que j'ai dit dans mes livres que la jeunesse est une espèce d'homme saoul !



En même temps que livrées à notre absolue indépendance d'esprit (parallèle à notre absolue solitude d'âme puisque chacune gardait son secret), nous étions, chez nous, strictement gardées quant au va-et-vient de la vie quotidienne. C'était tout ce que pouvait notre mère, débordée par trop de caractères entiers, écrasée sous l'originalité de ses filles, douce jusqu'à la faiblesse (excepté dans ses éclats conjugaux) candide jusqu'à l'ingénuité.

Voyant très peu de monde, sans amies (mon père ne cessait de répéter qu'il « détestait les enfants des autres »), nous ne sortions jamais sans être accompagnées, ne recevions jamais personne; et, hormis l'officier et les deux secrétaires devenus des maris, aucun jeune homme, jusque là, n'avait passé le seuil du gynécée bien défendu.

Il me semble, au point où j'en étais, que, du premier garçon qui se fût présenté chez nous, je serais devenue amoureuse, rien que par instinct de concentrer sur un être quelconque (on dit aujourd'hui *polariser*) les énergies qui bouillonnaient en moi. Quels risques j'aurais courus alors, et quelles déceptions définitives m'eussent attendue ! Informée de tout, il me restait du moins cette innocence d'être un tendron parfaitement virginal. Pourtant comme je me sentais pécheresse !

Ma sœur la dévote, sans rien savoir, rôdait autour de moi. Son rêve, depuis l'enfance, avait toujours été de me convertir à ses croyances. Au milieu d'une famille turbulente qui, de toutes parts, lui

échappait, que du moins la plus petite, sa compagne de tous les jours, fût entraînée du côté de la religion !

Nous n'avions pas cessé d'aller à la messe tous les dimanches, mais là se bornait notre courtoisie envers l'église. Ma sœur me persuada de la suivre dans des « retraites » qui m'ennuyaient considérablement, me fit faire mes Pâques, me donna des Vies de Saints à lire. Elle était trop jeune pour n'être pas maladroite, et ne fit que me rebuter un peu plus. Il ne me fallait pas toutes ces fadeurs. Il me fallait quelque chose qui fût plus beau que la poésie, plus beau que la musique, plus lyrique que mon lyrisme.

Pour continuer son enseignement, elle me trainait avec elle chez ses pauvres, et, véritablement, dans de dangereux coupe-gorge où tout aurait pu nous arriver.

Les pauvres de Georgina ! Elle semblait les choisir exprès. Leurs noms seuls faisaient pouffer de rire la famille indisciplinée. Il y avait les Tuyau, les Chicodot, les Aloyau, bien d'autres noms ridicules que je n'ai pas retenus. Elle recrutait ces gens à la porte de l'église et prétendait aller chez eux pour les secourir tout en les ramenant à la vérité.

N'ayant pas d'argent de poche, car on ne nous en donnait jamais, touchante, elle gardait chaque jour la moitié de sa part, à table, pour ses miséreux. Maman, toujours secourable et bonne, l'aidait à fabriquer des vêtements pour des marmailles. Mais, en outre, sans consulter personne, ma sœur choisissait, dans la garde-robe de mon père, ce qui lui semblait assez usagé pour disparaître, et faisait des largesses avec ces vêtements, qui, par un malheureux hasard, étaient justement ceux auxquels mon père tenait le plus.

Sa colère éclatait, comme on pense, mais moins encore que les jours où de patibulaires personnages se présentaient, venant faire des scènes parce que mam'zelle Georgina, marraine de leur enfant, l'avait fait déclarer comme vagabond.

On retrouva plus tard un ou deux de ces filleuls dans les journaux, sous la rubrique de la cour d'assises.

**

Revenue souffrante, un soir, du cours où nous allions toutes les deux, le médecin demandé déclara que j'avais une congestion pulmonaire.

Je n'ai recueilli de cette maladie que le souvenir des soins dont m'entoura maman, cette merveille. Elle devinait tout, était là juste comme on allait l'appeler, parvenait à vous installer dans le bien-

être au moment où l'on allait souffrir, le tout en silence et sans seulement avoir l'air d'être dérangée dans son sommeil. Cette délicatesse, cette élégance dans le dévouement, elle ne s'en rendait même pas compte. Je crois qu'elle est morte sans s'être jamais analysée.

Soigner, secourir, c'était sa vocation vraie. Mon père disait, avec un rire qui retirait du poids à ce jugement définitif : « Cette femme n'est heureuse que quand elle donne son lit pour coucher dans un placard ».

Guérie de ma congestion pulmonaire, je restai si sensible des poumons qu'on m'eût, à l'époque où nous sommes, envoyée dans un sanatorium.

Entre les mains du docteur Müller, notre nouveau médecin, je fus, à Paris, traitée avec tant d'énergie que le mal disparut rapidement. Pointes de feu, vésicatoires, couches superposées de teinture d'iode, suralimentation vinrent à bout de ce qui m'a, dans le poumon droit, laissé ce caillou noir qu'on voit très bien à la radioscopie.

Ma tranquillité parfaite en face de la menace qui planait continuait une insouciance qui fut toujours celle des miens, et que nous tenons de notre mère.

La maladie ne nous affole pas, la mort ne nous fait pas peur. Seule une souffrance physique dépassant une certaine mesure est à redouter, parce qu'elle retire la force d'avoir du courage.

Sachant que j'étais atteinte, mon souhait, pour tout dire, était d'en mourir. Il m'apparaît aujourd'hui que, sans m'en rendre compte, je redoutais la vie, si je ne craignais pas la mort.

J'appelle cette tristesse adolescente, si souvent observée autour de moi, « le crépuscule du matin ». Certes, le couchant annonciateur de la nuit est moins tragique dans une âme que l'aube annonciatrice du jour. A l'âge que j'ai, je puis déjà le constater.

**

Le Breuil, cette année-là, vit moins de monde et moins de jeux que les autres saisons. Mes sœurs mariées, d'une part, ne pouvaient pas toujours passer toutes les trois leurs vacances en famille, sans compter que nous n'avions plus d'Anglaise à la maison; et, d'autre part, à dix-sept ans et dix-neuf ans, « les deux petites » ne pouvaient pas rester des enfants.

Cependant je jugeai tout naturel, dès l'arrivée au Breuil, de libérer mes cheveux et de les porter sur les reins comme par le passé.

Ainsi me trouvèrent, venant déjeuner chez nous, M. Jean Dupuy,

directeur du *Petit Parisien*, ami de mon père, sa femme et ses trois enfants.

J'étais en larmes au moment de passer à table. Je venais de trouver mort un merle que j'avais élevé, qui vivait libre autour de moi, mangeait dans ma main. Maintenant je le regardais, tué par les poules de la volière, sous le grand tulipier de la pelouse.

Si je garde souvenir de cette petite mort, c'est que je fus frappée par l'expression tendre et pitoyable de M^{me} Dupuy qui, voyant tomber mes larmes sur le minuscule cadavre aux ailes ouvertes dans ma paume, dit entre haut et bas un « pauvre petite ! » qui me donna l'impression d'avoir encore douze ans.

Cheveux dans le dos, larmes d'enfant...

Je me croyais pourtant un être perverti, coupable, et le regret du si proche passé me déchirait.

La belle Charlotte, emmenée par les Dupuy, s'en allait une semaine à Trouville, séjour triomphal dont elle revint grisée.



Sous ce même tulipier, à l'écart des autres, je lisais, remuée dans le plus impur de mon être, les romans de René Maizeroy. Les voluptés qu'il y décrit me laissaient fiévreuse, en attente de la vie qui me les ferait connaître un jour.

Pendant ce temps, ma sœur Georgina souffrait de l'étrange dispersion qui faisait que, vivant sous le même toit et sans cesse ensemble, nous étions, avions toujours été presque imperméables les unes aux autres. Elle imagina d'organiser, dédiées aux quelques filles et neveux présents, ce qu'elle appelait des « soirées de famille ».

Elle pensait qu'il serait bon d'échanger nos idées, de comparer nos sentiments, nos espoirs, et de nous intéresser en chœur aux petits des deux sœurs présentes. Mais elle connaissait l'insubordination d'un tel public. Pour attirer son monde, et n'ayant pas d'autre appât sous la main, la pauvre avait découvert un procédé de sa façon.

Dans sa chambre, ayant disposé des sièges autour d'une table ronde apportée exprès, elle posait sur cette table une assiette. Dans l'assiette, elle coupait en petits morceaux deux tablettes de chocolat obtenues à la cuisine, puis, trouvant ce régal trop maigre, elle y ajoutait pour moitié des morceaux de sucre pris dans le sucrier.

Depuis le matin, elle annonçait pour le soir une surprise. Elle attendait donc avec impatience que le dîner fût terminé pour nous entraîner en haut.

Que de peines pour nous faire monter toutes ! Quand enfin elle

avait réussi sa manœuvre, on ne trouvait plus dans l'assiette que les morceaux de sucre. Charlotte d'un côté, les neveux de l'autre avaient mangé d'avance tout le chocolat.

Des protestations et des rires s'élevaient, tout le monde s'en allait, et la soirée de famille s'arrêtait là.

**

Je crois bien que c'est cette même année qu'une famille franco-américaine vint s'installer dans un manoir de la région. Nous fîmes sa connaissance je ne sais trop comme. Il y avait (frères et sœurs), plusieurs filles et deux garçons.

Comme il fallait s'y attendre, au bout de huit jours les deux garçons étaient fous de la belle Charlotte.

Des parties de cheval furent organisées dans nos bois. On me prêtait quelquefois le cob de l'un des jeunes gens. Au galop dans la grande prairie qui s'étendait derrière la maison et le jardin, je sentais qu'une héroïque humeur cavalière me délivrait de mes tourments. Montée à califourchon, prête à tout, mes goûts de casse-cou se réveillaient joyeusement.

Cependant le flirt entre ma sœur et l'ainé des jeunes gens se poursuivait à travers les allées, au trot de leurs vifs petits chevaux. Le jeune homme était, comme elle, un peintre, et tout les portait à s'aimer. De cette idylle équestre, pourtant, ne devait sortir aucun mariage. A la fin de la saison, ma sœur était sombre. Elle gardait pour elle quelque chagrin qu'elle ne nous dit pas. Avec l'automne, la mélancolie s'installa dans la maison.

J'ai commencé d'aimer l'automne comme je l'aime, précisément à cette époque-là. Quelqu'une des filles, en bas, jouait du Chopin, les feuilles tombaient, les jours raccourcissaient. Un matin, l'une des sœurs mariées, repartait...

Sur une large feuille du tulipier jauni ramassée dans l'herbe, j'écrivais à l'encre des vers nostalgiques, pleins d'une souffrance que je n'avais pas encore ressentie mais que je semblais souhaiter comme un charme.

Cette tristesse native, je n'étais pas seule à la connaître. Chacune de mes sœurs la portait au fond d'elle-même. On appelle aujourd'hui ce mal-là *cafard*. Nous usions entre nous d'un autre mot. Quand l'une de nous se réveillait inconsolable sans motif, elle annonçait simplement : « Aujourd'hui j'ai le *compagnon* ».



Pendant les deux dernières années que nous devions passer au Breuil, ce compagnon revint pour moi chaque fois que les feuilles commençaient à tomber. Plongée dans une désespérance sans cause, je ne rêvais plus que mourir. Je lisais les « Leçons de la pénitence », psaumes de David, à la fenêtre ouverte de ma petite chambre, la nuit, désireuse de reprendre le mal dont on m'avait guérie. Et rien, certes, ne pouvait être plus noir que cette âme de toute jeune fille à qui la vie n'avait pas encore touché.

Quelles gaietés, pourtant, quand notre troisième beau-frère était parmi nous !

Turbulent comme un collégien, Octave jouait avec nous parmi des bousculades qui, si c'était dans l'appartement de Paris, mettaient la maison sens dessus-dessous.

Il nous traînait, chacune à notre tour, assise sur un tapis, à travers toutes les pièces. Chutes, cris, batailles pour rire.

Pendant ce temps, sa femme, notre sœur, allaitait son petit garçon, né dans l'appartement même, peu de semaines avant la seconde petite fille de l'aînée. Du monde, du bruit.

Mais aussi, conduites par ce même beau-frère, des promenades dans les musées, ou bien, avec le mari de l'aînée, des parties de bateau-mouche jusqu'à Saint-Cloud ou ailleurs, dès que le printemps revenait.



Peu après le retour à Paris, cette année-là, je fus invitée à passer un mois à Provins, chez ma sœur Marguerite.

Il n'y a pas si longtemps que de très vieilles gens de Provins me rappelaient ce temps lointain. Ils riaient encore en se souvenant m'avoir vue, en promenade sur les routes avec la bonne de ma sœur et ne me sachant pas observée, grimper un talus et le redescendre sur mon derrière comme font les galopins au sortir de l'école.

Ce mélange d'enfantillage et de sombre désespoir devait me rester, — me restera peut-être jusqu'à ma mort car je n'en suis pas encore délivrée. Aux heures les plus désemparées de ma vie, j'ai toujours à ma disposition l'accès de gaieté, l'heure d'amusement fou qui s'emparent de moi pour des riens dont nos filles de quatorze ans ne voudraient pas.



A Provins, m'attendait un imprévisible conte bleu.

Menée par ma sœur dans la « société », je ne sais comment il m'arriva d'y réciter un de mes poèmes, et, dans la même réunion, de jouer un prélude de Chopin.

Ce fut un engouement tel que les gens s'arrachaient positivement la jeune artiste qui les charmait et les étonnait.

La plus charmée et la plus étonnée était certainement moi-même.

Ma sœur, qui faisait des vers aussi, parfois, avait composé, pour une soirée donnée chez elle, une sorte de pièce à deux personnages et en alexandrins, où je figurais un lotus amoureux d'une étoile (l'étoile, c'était elle).

Elle était vêtue de blanc, moi vêtue d'une robe chinoise de tous les bleus. La passion que je mis à jouer mon rôle et celle de mes attitudes frappèrent les hommes, qui m'en parlèrent une fois la pièce terminée, avec un regard luisant qui m'était agréable et me faisait peur.

Plus que jamais je m'empourrais facilement, surtout depuis que certaines de mes pensées secrètes n'étaient plus avouables. Un grand vieux monsieur me tint plus longtemps que les autres sous ses yeux avides.

— Puisque vous jouez au billard, vous viendrez chez moi. Nous ferons une partie ensemble.

Mais mon beau-frère veillait.

— Vous n'irez pas chez lui ! me dit-il sévèrement dans un coin. Je vous le défends !

Et pourtant, en se couchant dans la chambre conjugale proche de celle qu'on m'avait donnée, je l'entendis, à travers les murs, s'écrier, parlant à sa femme, et sur le ton d'un enthousiasme plein de surprise :

— Mais sais-tu qu'elle est charmante, ta sœur, *charmante !*

Avoir un tel succès, moi, l'ancienne enfant simple ? J'aurais voulu qu'une si belle vie durât toujours.

Cependant la griserie de Provins ne m'empêchait pas, à mon insu, je dois l'avouer, d'enregistrer mille traits de la vie provinciale, et je m'en aperçus bien des années plus tard, le moment venu d'écrire mon roman *Comme tout le monde*, sorti presque tout entier de ce séjour chez ma sœur.



J'avais maintenant près de dix-huit ans. Je ne démêle pas pour quelle raison je fus, ainsi que ma sœur Georgina, cette forte en thème, dirigée vers une nouvelle maison d'éducation.

Ce fut l'*Institut Normal Catholique*, rue Jacob, c'est-à-dire ce qui existe de plus intelligent dans cet ordre d'établissements.

J'ai essayé d'en donner l'atmosphère dans mon roman *Le Pain blanc*, et mes anciennes directrices ont bien voulu me dire que j'y avais réussi.

Comme ma sœur préparait son examen supérieur, et moi, toujours en retard, mon brevet simple, nous ne suivions pas les mêmes classes.

L'une des demoiselles qui nous faisaient les cours, bien qu'austère comme un prêtre et les cheveux déjà grisonnants, suscitait chez ses élèves de ces passions bien connues dans toutes les écoles. Les jeunes filles allaient jusqu'à embrasser le plumier, la règle ou le cahier qu'elle avait touchés, ou ramasser la plume qu'elle avait jetée, afin d'en faire une relique.

S'étant aperçue de mon regard mélancolique, et, de plus, assez surprise de ce qu'elle trouvait dans mes compositions françaises, elle me prenait à part après chacun des deux cours de la semaine, et cherchait à deviner ce qui pouvait se passer dans cette jeune tête désabusée.

Près d'elle si grave, si distante, je me sentais un enfant perdu. Dans mon premier recueil de poèmes, *Occident*, on peut trouver un poème en vers de onze pieds qui fut inspiré par elle :

Si vous aimez encore une petite âme...

Son influence avait une bien autre valeur que celle de ma dévote sœur. Je ne fus pas longue à verser dans l'austérité, résolue à chasser toutes les mauvaises pensées, à ne garder de mes contradictoires aspirations que les mystiques, à faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour devenir une fervente catholique.

Les chers espoirs de ma sœur allaient-ils se réaliser ?

Placée dans l'ambiance la plus souhaitable, chauffée à blanc par des lectures sévères, tendue de toute ma volonté vers cette foi qui m'eût sauvée de mon angoisse, tant d'efforts réunis ne parvenaient pas à dégeler mon incroyance.

Dix-huit ans... Travail intense, préparation aux examens. Chimie, physique, mathématiques, tous mes anciens cauchemars devenaient des charmes. Tout s'éclairait. Tout rayonnait.

Mais ce désespoir toujours là...

Une connaissance de ma sœur Charlotte, élève dans le même atelier de peinture qu'elle, passa par la maison. C'était une femme mariée, de beaucoup plus âgée que moi.

Une toquade pour cette nouvelle venue s'insinuait sournoisement. Au lieu de poursuivre mes lectures édifiantes, je me mis à faire des sonnets pour ma nouvelle idole, protestante assez froide qui les accueillait sans beaucoup d'enthousiasme. Et déjà ma sœur Charlotte, jalouse comme au temps de l'enfance, commençait à froncer le sourcil.

Toujours la jalousie, toujours les querelles ! Des mots de pique entre les deux me plongeaient dans des affres. Qu'elles ne se fâchent pas ensemble ! Que je ne sois pas encore dans des dilemmes cornéliens !

**

Parmi ces pauvres tortures, des événements importants avaient lieu.

Mon père, à la suite de disputes par lettres avec la comtesse d'Andigné, tout à coup abandonnait le Breuil pour prendre le manoir de Vasouÿ, plus proche de Honfleur, sur la route de Trouville.

On nous retirait nos cent quatre-vingt hectares pour nous mettre dans un parc, des prés et des dépendances qui n'approchaient pas cette superficie. Nous étions indignées.

Et pourtant, Vasouÿ ! Demeure de mon plus ardent romantisme, souvenir impérissable !

IV

Je travaillais âprement en vue de cet examen. Un peu de mondanité vint se mettre en travers.

A une messe de mariage nous avions retrouvé « Gras à lard », l'ancien petit garçon qui nous montrait des tours de physique.

Lui aussi faisait des vers. Il me communiqua ses essais, je lui communiquai quelques-uns des miens.

Peu démonstratif, sérieux, concentré, ce grand et mince garçon me faisait un peu froid; mais c'était quand même gentil de trouver quelqu'un avec qui parler poésie. Il m'était agréable de le voir, sans plus.

Ses parents, le comte et la comtesse de B., donnaient dans leur salon des soirées de comédie. Il me fut demandé d'y jouer, avec Gaston, *l'Ingénue* de Meilhac et Halévy. Répétitions, mise en scène, c'était beaucoup d'amusement, tout à coup. Je ne savais pas que, par le truchement de « Gras à lard » (connu vers sept ans parce que ma sœur aînée avait la fièvre typhoïde), je finirais par me marier, moi née à Honfleur, avec le docteur Mardrus né au Caire. Et pourtant on verra par quel enchaînement se rencontrèrent à la fin deux éléments si disparates.

Était-ce prescience, ou si la volonté peut envoûter les événements ? Je ne cessais de dire et de penser : « Je n'épouserai pas un Français, mon mari sera un artiste, et, avec lui, je ferai de grands voyages ».

A cette époque, je l'ai raconté déjà dans mon livre *Up to date*, j'étais exaspérée d'entendre tout le monde répéter que « j'avais un teint de bébé ». Mon rêve était d'être très pâle avec des yeux cernés, et j'aurais voulu avoir quarante ans.

Imbécillité de la jeunesse !

Pour cacher autant que possible la fraîcheur de mon visage, je m'enduisais de Crème Simon recouverte de poudre de riz. Déjà je me fardais imperceptiblement les yeux. Ma coiffure voulait copier la mèche d'Yvette Guilbert. Ayant essayé de me serrer pour avoir la taille fine, sans toutefois prétendre à celle de la belle Charlotte qui

défait toute rivalité, je ne devais pas tarder à renoncer au corset, décidée à vivre libre dans mes vêtements, mode révolutionnaire à l'époque, et que j'ai gardée jusqu'à présent.

L'Ingénue fut un très grand succès. Je me sentais parfaitement à l'aise dans mon rôle, et assez surprise de l'être, car je n'avais pas encore vaincu ma timidité malade.

Je me souviens d'une arrivée au manoir de Vasouÿ. Fut-ce la première ? Il se peut que je confonde quelquefois les dates. Tout cela est déjà si loin !

Je venais d'être reçue à mon examen. Pour le passer, j'étais restée seule à Paris avec mon père et l'une de mes sœurs, pendant quelques jours.

L'allée qui conduisait à la maison tournait dans la verdure épaisse. On passait pour la prendre par cette belle barrière connue depuis l'enfance, et qui représentait pour nous, étant petites, une barrière de conte de fées.

Un pigeonnier ancien contenant mille cases pour les pigeons et constituant autrefois « le droit du seigneur », comme l'expliquait mon père, se présentait d'un côté de l'allée, à l'entrée du parc assombri par ses grands vieux arbres. A droite on voyait, tout proche, l'estuaire, par delà le premier étang, couleur de vert-de-gris tant les herbes l'envahissaient.

Tout à coup la maison apparaissait, solide, épaisse sous son toit Louis XIII, et flanquée d'un lierre immense qui l'enveloppait comme une cape. Des rangs de lys rouges et de lys blancs conduisaient, proches de la serre, à la grande pelouse au bout de laquelle coulait, copieuse, dans le second étang, une source éternelle et chantante; et, débordé jusque-là, le parc se mirait dans l'eau maçonnée, plus claire et plus réfléchissante qu'une glace de Saint-Gobain.

La suite de la propriété descendait vers l'estuaire par des arbres qui dissimulaient les remises, puis par de vastes prés ayant au milieu la ferme.

Rien ne me plut jamais autant que cette demeure enfoncée dans les arbres et tout proche de la marée, à la fois cachée aux regards et longeant la route de Trouville, si amusante en ce temps-là, avec son passage de voitures de toutes sortes, depuis les charrettes paysannes jusqu'aux fringants équipages où des Parisiennes à la mode, pendant la saison, se prélassaient en coquetant.

Un étroit et long sentier derrière une haute haie permettait de s'asseoir sans être vu, pour regarder à loisir le va-et-vient de cette route, spécialement tournante à cet endroit-là.

Arrivée de la gare, encore toute pantelante de travail, je suivais

l'allée au sortir de la barrière, le long des lys rouges et des lys blancs, et j'étais saisie d'une grande joie.

La maison était pleine de sœurs, de neveux, de nièces, de beaux-frères, ma grand'mère et ma mère au milieu du tout. Les vacances s'ouvraient, il faisait beau. C'était comme le premier chapitre d'un grand bonheur.



J'avais changé ma coiffure à l'Yvette Guilbert pour remettre un peu d'ombre sur mon front. Un monsieur bancal qui faisait des photographies d'amateur nous fut présenté par je ne sais qui. Tous les jours il nous demandait de poser, ma sœur Charlotte et moi, sur la grande pelouse. Je regrette d'avoir perdu ces portraits, toute la jeunesse du monde au milieu des fleurs.

La belle Charlotte aussi me faisait poser pour des dessins. Dans les prés, elle peignait des paysages normands, avec une vigueur et une fraîcheur innées que nous admirions. Elle était née peintre comme nous toutes, mais, par un accord tacite, c'était elle seule, (l'aînée ayant renoncé à ses pinceaux depuis son mariage) elle seule, Charlotte, qui devenait le peintre de la famille. Aucune de nous n'aurait osé, sans que personne en pût dire la raison, empiéter sur ce privilège exclusif.

Pour ma part je me bornais à illustrer mes vers à l'encre de Chine, selon un procédé de mon invention.

Je projetais sur le papier l'ombre de fleurs ou de feuilles disposées sous la lampe à cet effet, et passais le pinceau sur ces dessins tout faits, en accentuant l'encre aux endroits plus obscurs. Ainsi fixées, les ombres s'étendaient sur l'écriture elle-même sans altérer la clarté de la calligraphie. Je me permettais aussi des images coloriées à l'aquarelle. Mais l'huile, pour moi comme pour les autres, était à jamais tabou.



Un ancien propriétaire de Vasouÿ aimait revenir dans ce manoir où il était né, dont il portait le nom. Sa mère était la fille d'Ulric Güttinger, l'ami d'Alfred de Musset.

Il venait souvent dîner chez nous et nous recevait aussi dans son châlet de Butin, nouvellement construit.

C'était un vieux célibataire plein d'esprit. J'ai raconté l'histoire assez étonnante de son père (à qui l'on doit *la croix d'expiation* toute proche du manoir) dans mon roman *l'Acharnée*, plein des souvenirs de Vasouÿ.

« Mon père, disait-il, un de ces vieux troubades qui ont trompété partout ».

Il regrettait discrètement la façon dont mes parents avaient meublé le manoir, car ses intacts boiseries du xviii^e siècle sont de vénérables et charmantes merveilles. Chez nous on ne se préoccupait nullement du style. On ne cherchait que la commodité. La belle Charlotte, plus coquette, avait drapé toute sa chambre de mousselines à volants qui nous semblaient beaucoup plus belles que les beautés qu'elles cachaient.

Ma sœur Georgina et moi logions dans une grande chambre à deux lits, fenêtres à petits carreaux anciens comme toutes celles de la maison. Dans une chambre similaire habitait à deux pas, pendant ses séjours, notre sœur aînée, toute gloussante autour de sa seconde petite fille et d'une nourrice à longs rubans bleus.

L'autre bébé, Robert, fils de ma sœur troisième, était mon petit favori. J'écrivais pour lui des vers, dont une berceuse qu'on peut trouver dans *Occident*.

Avec la perspective que donne le temps, je me rends compte de l'étonnante variété des documents qui me furent fournis dans mes jeunes années, simplement par ma famille et par la façon dont on nous élevait.

La nature, les marmots, la mentalité anglaise, la vie paysanne, l'intérieur des pauvres, l'atmosphère des ateliers de dessin et de peinture, la méticulosité des jardiniers, la vie tumultueuse de la mer — et combien d'autres choses encore dont j'aurai nourri mes romans, tout cela fut par moi capté pêle-mêle dans les moindres détails et de la façon la plus profonde, c'est-à-dire sans le savoir.

Et je ne compte pas l'étude des caractères, au sein d'une maison où chacun restait furieusement soi-même, puisque personne n'y cherchait à diriger personne.

Seule ma sœur Georgina, sentant confusément qu'il manquait un chef à cet orchestre fougueux, aura tenté, faible et désarmée, de mettre un peu d'ordre moral dans cette gentille anarchie, efforts restés vains et qu'elle remplaça, plus tard, par ses prières de religieuse.



Une importante aventure m'attendait au retour de Vasouÿ.

Par des amis d'une de nos sœurs mariées, nous fîmes la connaissance d'un musicien. Il était compositeur et pianiste, étranger et pauvre.

Il jouait en virtuose et nuançait en poète. Il nous donna des con-

certs pour nous seules, et je fus bientôt persuadée que je l'aimais. Il avait un type assez méphistophélique pour charmer mes goûts anti-bourgeois. C'était lui le mari non français, l'artiste que j'attendais.

Quand j'eus, non sans peine, avoué mes sentiments à la famille, il fut décidé qu'il viendrait habiter l'hôtel à Honfleur pendant la saison. On aurait le temps de l'étudier et de voir s'il pouvait faire un fiancé.

Les concerts reprirent. Je jouais à quatre mains avec lui.

Un jour que nous nous trouvions tous deux devant l'estuaire, dans le grand herbage bordant la grève, il me prit doucement par les épaules et m'embrassa sur les lèvres.

Le premier baiser d'amour sur une bouche jamais effleurée encore par une autre bouche...

J'y pensais, à ce baiser, depuis l'âge de quinze ans (et j'en avais dix-neuf), sans prêter aucun visage défini à celui qui me le donnerait. L'amour était ma songerie éternelle. J'étais sûre que ce premier baiser, le jour où je le connaîtrais, me ferait perdre la tête et peut-être évanouir de plaisir.

Et voilà. L'imagination avait tout tué d'avance. Tandis que je renversais ma nuque sur cette épaule enfin réelle, un autre moi-même regardait froidement la scène, et nulle volupté ne naissait en moi. Je me répétais : « C'est le premier baiser d'amour ». Et gênée que ce fut non plus rêvé mais vrai, maladroite en quelque sorte dans cette pose sans aucun abandon, je ne sentais rien — rien !

Plusieurs fois durant la saison se renouvela le geste; et chaque fois mon sentiment pour le musicien perdait de son émotion.

Par ailleurs, mon père, découvrant dans les origines de l'étranger quelques points qui lui déplaisaient, coupa court à ces pseudo-flançailles. Il y avait du drame dans la maison.

Je n'en ai pas retenu tous les épisodes, d'ailleurs inutiles. Le point principal sera resté celui-ci : mon premier contact avec la présence réelle me laissait de glace, alors que, mélange d'orgueil et d'effroi, je me croyais née pour être une « femme de feu ».



Sitôt après le départ du musicien, la visite de la jeune femme protestante à laquelle j'avais adressé des sonnets, et qui venait passer quinze jours chez nous, vint éclaircir l'atmosphère troublée de la maison.

J'étais heureuse, après une si pénible période, de retrouver près

d'elle la ferveur inspiratrice qui déjà m'avait poussée à lui composer des poèmes.

Peu de temps après son arrivée, un soir, quelques filles, dont j'étais, l'emmenèrent après le dîner voir dans les prés scintiller Le Havre au loin. Comme je la tenais par le bras, elle attendit l'obscurité profonde des arbres sous lesquels nous passions pour se pencher rapidement sur moi, sans même ralentir sa marche.

Je crus qu'elle voulait me dire quelque chose tout bas. Je tendis la tête et reçus en pleine bouche un baiser qui me bouleversa dans tout mon être, au point que je dus retenir un cri.

Tranquille, elle continuait à s'avancer sous les branches, et se remit à parler avec les autres comme si rien d'inouï ne venait de se passer.

Avait-elle voulu ce baiser ? Je ne l'ai jamais su. Maintenant elle est morte...

Tremblante, enflammée, et, cette fois-ci toute pareille à mes rêves, j'aurais donné, oui, ma vie pour un second baiser semblable à celui-là.

Tant que dura notre promenade nocturne, je cherchai désespérément à me retrouver près d'elle. Mais, en grande conversation avec mes sœurs, elle ne faisait aucune attention à moi. Tristement il fallut rentrer sans même avoir repris son bras.

Le lendemain, seule avec elle, ayant sur mes lèvres le désir frémissant des siennes, non seulement je n'osai pas me rapprocher d'elle, mais, dévorée par l'envie de lui parler, de lui dire ce qu'elle m'avait fait, je la regardai d'un air que je sentis stupide et me mis à lui raconter je ne sais quoi d'anodin, d'enfantin, non sans détourner mes yeux qui n'avaient pas le courage de la regarder.

Et tant qu'elle resta chez nous, il en fut ainsi.

Décontenancée, rougissante, éperdue de désespoir, j'appelais l'ombre, l'obscurité des arbres, tout cet équivalent de l'invisible dans lequel j'avais l'habitude de vivre et qui m'eût permis, peut-être, de chercher audacieusement, de retrouver, de *reconnaître* sa bouche, aussi parfaite, enfin, que l'imagination.

Pendant le temps que nous continuâmes de la voir, jamais plus elle ne devait renouveler son incompréhensible geste.



Et voilà mes vingt ans.

Ce fut à Paris, puisque je suis née en novembre.

La méditation que je fis ne ressembla pas à celle de mes dix ans. Elle fut volontaire, et n'alla pas si loin que l'autre : on m'avait fait

quelques petits cadeaux, et le plaisir que j'en eus m'empêcha de penser.



Ces vers que j'écrivais sans cesse (car il ne se passait pas un soir sans que je fisse un poème ou même deux), je finissais par me demander s'ils valaient ou non quelque chose.

Il m'arrivait tout de même d'en lire à mes sœurs, qui commençaient à trouver que ce n'était pas si mal que ça. Ma sœur Charlotte, surtout, manifestait parfois une surprise charmée qui m'encourageait beaucoup.

En dépit de ma timidité, je décidai d'aller montrer mes essais à François Coppée; et, bravement, accompagné par la femme de chambre, je m'en allai sonner un matin à la porte du maître.

Il devait être habitué à ces visites de la jeunesse. C'était une rançon et peut-être un charme de sa gloire.

On ne me fit attendre qu'un instant. Laisant la bonne dans le vestibule, je pénétrai dans le cabinet du grand homme.

Sans me donner le temps de détailler son visage caractéristique, toute tremblante sous ses petits yeux pleins d'indulgence, de malice et d'un rien d'ennui, je lui présentai nerveusement l'un des cahiers d'écolière où j'avais l'habitude de recopier mes vers (habitude que j'ai toujours gardée depuis).

Il ouvrit le cahier, parcourut pendant quelques instants, et dit :

— Ça vous amuse beaucoup de faire des vers ?

— Oui...

— Moi je vous conseillerais plutôt de coudre, de faire du ménage... enfin de vous occuper d'autre chose.

Sans broncher je recevais les coups sur la tête, avec une froideur, une absence de battements de cœur que j'ai toujours retrouvée depuis en face des catastrophes.

Il referma le cahier, me regarda d'un bon regard pâle, et demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

Un court petit rire le souleva, suivi d'un soupir profond.

— Vingt ans !... Et ça dit ça comme si c'était tout naturel !

Il haussa les épaules et se leva, la main tendue.

— Dépêchez-vous de le dire, que vous avez vingt ans ! Ça passe si vite ! Au revoir, mon enfant.

Rentrée à la maison avec mon verdict, je racontai à mes sœurs, curieuses de savoir ce qu'avait pensé le maître, qu'il m'avait dit « que ce n'était pas mal du tout ».



Repliée sur moi-même, j'essayais d'ingurgiter.

Coudre... faire le ménage... ne plus jamais écrire de vers...

Depuis des années maman essayait en vain de me donner le goût de la couture. Elle avait transmis ses « doigts de fée » à ses quatre premières filles; les deux dernières ne voulaient rien entendre. Étions-nous toutes deux averties d'un appel du destin ?

Pour soigner des malades dans un hôpital sous la cornette des Filles de la Charité; de même, pour gagner sa vie avec sa plume, il est bien inutile de savoir coudre ! (Cependant des années plus tard, j'ai retrouvé dans mes atavismes l'aiguille maternelle, quand il s'est agi de fabriquer et d'habiller les poupées que j'ai fait figurer dans des expositions et au Salon).

Coudre!... L'une opposant son obstination originelle et l'autre sa tranquille force d'inertie, les « deux petites » avaient fini par décourager leur mère. Non, je ne coudrais pas, non je ne ferais pas le ménage !

Du sein de mon découragement total je trouvai, quelques jours seulement après ma défaite, la volonté farouche de continuer à suivre mon instinct.

Ce fut à partir de cette visite à François Coppée que je m'astreignis à étudier à fond les formes fixes de la poésie française. Tiercerimes, ballades, rondeaux, rondels, triolets, je faisais toute seule de véritables devoirs de prosodie. C'était pour me rompre à toutes les difficultés, c'est-à-dire perfectionner le métier poétique; c'était surtout, privée d'inspiration ou n'y croyant plus après un tel choc, pour remplacer, secrète et magnifique, et dont il m'était impossible de me passer, la joie d'obéir à la dictée de l'inconnu.

A l'académie de dessin où nous allions à ce moment, ma sœur Charlotte et moi, une vieille dame encore écolière parlait souvent d'un sien petit-fils qui faisait des vers. Ce fut d'elle que j'appris qu'existait le *Petit traité de Poésie* de Théodore de Banville.

Aucun de mes livres de classe ne connut l'ardeur avec laquelle j'étudiai jusqu'à la moelle cet étonnant livre. J'y achevai d'apprendre ce que tout poète devrait savoir. Et c'est autant par reconnaissance pour Banville que dans l'intérêt des jeunes qui me consultent aujourd'hui que je ne cesse de leur indiquer le *Petit Traité*. Car je considère les enseignements de ce livre comme tables de la loi, affirme qu'on devrait, de nos jours, dresser ce livre face à la vague d'ignorance et de paresse qui fait versifier comme ils versifient les contem-

porains se disant poètes, eux que je rends en majeure partie responsables de la dévalorisation de la poésie en France.

A la rebuffade de François Coppée quand j'avait vingt ans j'aurai dû de connaître à fond ce qu'il fallait connaître à fond,

... le métier

Etant l'autre aile du poète,

ai-je dit plus tard.

C'est pourquoi je peux quand même saluer sa mémoire d'un merci sans rancune et sans ironie.



La famille de ma petite amie du Breuil continuait à rester en relations avec nous mais habitait maintenant Neuilly, ce qui raréfiait nos rencontres.

Les deux aînées de ma camarade m'intéressaient désormais autant qu'elle. Toutes, nous étions des jeunes filles, ce qui supprimait les barrières.

Un jour que j'étais chez elles, invitée à un goûter, devant la compagnie elles me présentèrent par mon nom en ajoutant : « Elève de François Coppée ».

Mes sœurs avaient raconté. Je ne sourcillai pas. Ce titre qu'elles me donnaient dans un milieu sans éclat me conférait une importance dont j'étais aussi fière que s'il ne se fût pas agi d'une pénible erreur.

Ce fut par la seconde de cette famille que j'entendis pour la première fois chanter

Votre âme est un paysage choisi,

de Verlaine et Fauré. Elle avait une très jolie voix, et j'aimais l'écouter indéfiniment. La musique est ce que j'aurai toute ma vie aimé par-dessus tout.



Une dame veuve, ancienne amie de mes parents à Honfleur, et qui, tombée dans la gêne, venait d'ouvrir à Paris une pension de famille pour étrangères, nous invita, maman et nous, à la soirée où devait chanter une cantatrice allemande.

Quelle joie !

Elle nous donna *Les Amours d'une Femme* que nous ne connaissions pas. Nous étions, nous, les trois filles restantes, transportées par cette révélation qui nous ouvrait un nouvel horizon musical.

Sachant que je faisais des vers, l'hôtesse me demanda de réciter un poème.

Je me souvins de Provins et je ne refusai pas. Cette maison, pour moi, devint un petit foyer de succès, et j'y retournai chaque fois qu'on m'y invita. J'aimais charmer. Quelque chose de ma vocation d'actrice me revenait. Je modulais ma voix comme une mélodie tout en récitant mes vers, sûre de l'effet que je produirais, et délivrée pour un moment de toute timidité.



Les quelques années qui précédèrent mon mariage coïncidèrent fort exactement avec la fin du XIX^e siècle, derniers bondissements d'un monde à son agonie et qui vivait en moi ses suprêmes heures, alors que je ne devinais nullement sa disparition presque accomplie.

Disparate sans m'en douter au milieu du mouvement général dit : « fin de siècle », je faisais, d'un romantisme déjà reculé du côté de l'oubli, ma respiration quotidienne, mon actualité.

Je ne vivais, si l'on peut dire, qu'en vers, et le plus naturellement du monde. Les événements de l'existence ordinaire passaient sans m'atteindre, sinon pour gêner ma vie intérieure faite de rêves poétiques, d'appels à l'amour et d'étude solitaire.

Maintenant que nulle contrainte ne m'y forçait, je me plongeais de plus en plus dans le travail. En même temps curieuse des plaisirs que je pressentais et dévorée d'intellectualité, paradoxalement je fus, à cette époque, à la fois l'énamourée qui fait signe, dans le vide, à des voluptés inconnues, et le petit bénédictin qui se penche sur les textes austères.

La grammaire latine, la grammaire grecque, la philosophie, l'art héraldique, Platon, le manuel d'Epictète, les Ennéades de Plotin, les tragiques grecs, Aristote, les philosophes allemands, le Lao-Tseu, que sais-je encore ? Tout, jusqu'à la scolastique, entre vingt et vingt-cinq ans, j'aurai pâli sur ce qui existe de plus grave ou de plus rébarbatif, pour rien, simplement par instinct de jeter du grain sous la meule, ou plutôt, peut-être, pour obéir aux atavismes reçus comme y obéirent de leur côté mes sœurs, ainsi que je l'ai dit.

Quelquefois on me demande :

— Mais comment savez-vous ça ?

Je sais ça, vestiges parmi les vastes démolitions de l'oubli, parce que, jeune fille, je l'ai pioché pour mon sombre plaisir, entre deux poèmes fiévreusement écrits ou deux rêves sensuellement rêvés... et

je pourrais ajouter entre deux parties de jeu gaminement jouées avec mes neveux et nièces.

Pour ces cinq ou six enfants qui grandissaient, j'organisais, à Vasouÿ, des représentations d'ombres chinoises. Je dessinais personnages et bêtes, puis les découpais dans du carton. Un drap tendu devant une alcôve avec la lampe derrière suffisait comme dispositif. Le public était assis dans l'obscurité.

Je remplaçais les contes de fées et autres histoires par une revue de la quinzaine dont les enfants eux-mêmes étaient les héros, leurs silhouettes exagérées, leurs faits et gestes poussés au comique; et les cris d'animaux jouaient un grand rôle dans l'affaire.

« Tante Lulu ! Faites-nous le coq ! »

Je regrette d'avoir aussi perdu ces ombres chinoises où les grandes personnes figuraient également. Perdues de même les nombreuses caricatures que je fis de nous toutes. On y voyait, par exemple, au-dessus de la haie qui longeait la route, les bustes des six, tandis que le reste de leur corps, invisible pour les passants, était une queue de sirène. J'avais reproduit l'écrêteau planté sur la route: « Attention, tournants dangereux. » Et, sur ce dessin, l'on nous voyait à toutes des sourires ensorceleurs. On disait, en effet, dans le pays et jusqu'à Trouville, que le manoir de Vasouÿ était plein de filles plus jolies les unes que les autres.

Un autre dessin me représentait assise dans un des tonneaux des chiens, une lanterne posée à côté de moi, Diogène-femme attendant un homme; ou bien bêchant avec ardeur au jardin, et tirant de terre des racines grecques. Il y avait aussi ma sœur Georgina, perdue dans les problèmes familiaux, et versant le contenu d'une barrique dans une seule bouteille, avec éclaboussures et inondation.

Tout cela m'amusait un moment, puis je retournais à mes grimoires, avide d'érudition comme le sont tant de Normands intellectuels. (Voir Jean Revel, Charles-Théophile Féret, Fernand Fleuret, etc...).

Je me souviens d'un automne où, pour une raison oubliée, restée à Vasouÿ seule avec grand'mère, ma sœur aînée, ses enfants et ma sœur Georgina, je goûtai particulièrement le charme de nos petits thés à la maison pendant que les feuilles tombaient au dehors. Je n'ai jamais retrouvé, depuis, ces heures si doucement fraternelles, baignées dans une mélancolie unanime.

**

A Paris, je revoyais Gaston de B..., sévère compagnon auquel je prêtai maintenant mes cahiers de vers, suprême marque de confiance,

et qui me les rendait sans rien dire, étant d'une nature nordique assez glaciale, mais me récitait parfois mes propres strophes avec une exaltation contenue qui m'impressionnait. Du reste il avait fini par renoncer à faire lui-même des vers. « Quand il y a les vôtres !... », disait-il d'un air morose.

Nous allions à ce moment au Palais de Glace. Il venait nous y rejoindre, et, tout en patinant, semblait me reprocher chacune de mes tendances. Il me faisait l'effet d'une sorte de mentor, m'ennuyait souvent, et pourtant je tenais à lui, sentant tout ce qu'il attendait de ma poésie et de moi-même.

Il vint à Honfleur quand la saison y fut, et se déclara mon fiancé. Cependant je ne m'imaginai pas épousant ce camarade sans frisson.

Sentant qu'il m'aimait à sa manière, je m'amusais cruellement à lui dire tout ce que je savais lui déplaire, et les flèches ironiques, que je lançais fort bien quand je voulais, le blessèrent plus d'une fois dans sa sensibilité si particulière.

Cruauté du féminin, inconscience de la jeunesse, j'aurai à répondre, au Jugement Dernier, de bien des tortures infligées à des êtres qui m'aimaient; car il me fallut dépasser la maturité pour comprendre que faire joujou de cette manière est un abus de pouvoir et parfois un crime.

**

Chez les parents de mon nouveau fiancé, j'avais fait la connaissance d'une jeune femme, et, chez cette jeune femme, Lazare Weiller m'ayant entendue dire des vers :

— Il faut absolument que je vous donne un mot pour Sully Prud'homme ! Vous l'intéresseriez tellement !

Je ne demandais pas mieux. Je savais fort bien, maintenant, n'avoir plus à craindre un jugement à la François Coppée.

Sully Prud'homme me reçut, conduite par maman, dans son salon désuet, plein de jeunes littérateurs, dont Albert Samain encore inconnu. Par les soins de Lazare Weiller, le vieux maître avait déjà lu de mes vers avant cette rencontre. Sa surprise en me voyant fut comme ingénue, tant il poussa d'exclamations.

— C'est cette petite fille-là qui fait ces vers d'homme ?

Aussi intimidée que moi, maman ne répondait rien; moi je balbutiai quelques mots.

Du fond de son fauteuil, le poète, prenant à témoin ses hôtes :

— Regardez ce visage ! Regardez ces yeux ! Et vous avez entendu cette voix, cette musique ?... Eh bien ! Je vais vous lire un des poèmes de cette enfant !

Il m'appela par la suite « un phénomène ».

J'étais heureuse, mais, chose curieuse, pas plus étonnée que ça. Ces louanges ne faisaient que corroborer un sourd instinct qui me disait que j'étais née pour être un poète, et pas n'importe quel poète.

Il m'est difficile d'exprimer ce que je sentais. J'acceptais ma destinée et ce qu'elle comportait de flatteur sans aucune sorte de vanité, mais plutôt comme une chose fatale et *dont je n'étais pas responsable*.

Je puis même dire qu'une espèce d'angoisse me venait, si timide et sans défense, d'avoir été choisie pour être ce poète.

J'ai bien souvent pensé, depuis la découverte de Branly, que les cerveaux des êtres sont des antennes et que la vie n'est pas autre chose qu'une série d'ondes passant par cet appareil plus ou moins sensible. Nos pensées seraient donc, non pas sorties de nous, mais, au contraire, entrées en nous comme le courant qui fait chanter ou parler le poste. Mais, bon ou mauvais, l'appareil se casse un jour, et c'est la mort...

Perfectionnées par des générations diverses, j'ai reçu en partage de vibrantes antennes, lesquelles, dès mon plus bas âge, n'ont pas cessé de capter les ondes qui passaient. Ce n'est pas de ma faute, et je n'en ai nul orgueil.

Les mots ne viennent pas à mon aide. *Indifférence* n'est pas exact, et *modestie* non plus. C'est autre chose.

Dégagée, presque étrangère, les succès littéraires que j'ai pu avoir dans ma carrière, je les ai aimés, certes, mais c'est principalement à cause de l'échange qu'ils m'ont permis avec d'autres sensibilités. Ils furent comme une multiple réponse à des lettres fébrilement adressées à la foule de mes lecteurs. Cependant c'est ma prose qui connut un tel bonheur, alors que mes vers sont restés presque dans l'ombre. Et c'était dans mes vers que je donnais vraiment mon âme. Car ma poésie seule m'explique et me justifie. Elle est toute mon histoire. Mais, sauf un cercle restreint d'amis qui l'aiment, le destin n'a pas voulu qu'elle fût connue de tous.

Orgueilleuse ?

Je n'ai pas oublié, ne pourrai jamais oublier, en dépit des apparences, que je fus l'enfant simple à laquelle il était inutile, au catéchisme, de poser aucune question.



Chez Sully Prudhomme, en même temps que la jeune Marguerite Comert qu'il admirait beaucoup, j'avais entrevu Hélène Vacaresco. Bientôt elle me pria à l'une de ses réunions littéraires.

J'étais heureuse de connaître une sœur poète, qui, parallèlement, brillait par la conversation la plus éblouissante.

Eloquence, intelligence, coup d'œil sur la politique du monde entier, elle avait déjà tout cela, qui ne fit que s'amplifier avec les années.

Elle aussi lut mes vers et les aima, jusqu'à décider d'en faire la préface si je trouvais un éditeur.

Mais il n'était guère question d'une chose pareille dans un milieu comme le mien. Entraînée tout à coup d'un salon à l'autre, je sortais trop souvent au gré de mon père, qui commençait à froncer le sourcil, disant « que je faisais du cabotinage ».

Des thés poétiques s'organisaient de tous côtés. Je me trouvai en contact avec tout un monde ignoré. Auguste Dorchain, Jean Rameau, le comte de Pomairols, d'autres poètes, connus et inconnus, récitaient leurs vers à tour de rôle.

Ce fut au sein d'un de ces tournois que je vis pour la première fois la comtesse de Noailles, qui venait de se marier. Fragile idole tout en ivoire, vêtue d'une robe aux plis grecs, son grand œil d'un vert foncé dévorait un profil pâle, régulier comme un camée. Elle récitait ses vers d'une voix blanche, la tête renversée et serrant les paupières. On l'entourait déjà comme une divinité, bien que son premier livre, *Le Cœur Innombrable*, ne fut pas encore paru. Mais elle réservait, ce jour-là, tous ses tourbillons au seul Izoulet, philosophe à la mode; et, comme elle lui parlait presque couchée sur la table contre laquelle elle appuyait ses reins, j'entendis une dame aux cheveux blancs murmurer à quelques personnes, avec un accent étranger :

— Mais qu'est-ce que va faire Izoulet ? Elle a l'air de lui demander un enfant !

Cette dame âgée, je devais la revoir bien souvent par la suite. Elle était l'amie d'enfance et la compatriote de Marie Bengesco, vieille demoiselle roumaine de grande famille, qui n'allait guère tarder à devenir une si précieuse amie pour moi.

**

Entre temps, lancée à présent dans ce milieu de lettres, je fus présentée à Marguerite Durand, qui venait de fonder *La Fronde*.

Audacieuse comme je le devenais en dépit de ma malheureuse timidité, plutôt inconsciente, peut-être, je lui portai à tout hasard un article, et, pour ma surprise, elle le fit paraître. Je racontais une récitation, dans un petit théâtre, des vers d'Hélène Vacaresco par Blanche Dufrêne, jeune actrice de la troupe de Sarah Bernhardt. On

me donna les épreuves à corriger, grand embarras pour moi. Daniel Lesueur, qui corrigeait les siennes dans le bureau de la rédaction où l'on m'avait introduite, me montra succinctement comment m'y prendre.

Et, quelques jours plus tard, invitée à passer à un bureau qui était la caisse, je reçus, bien plus surprise encore, la somme de trente francs.

Mon premier argent gagné !

Au lieu d'en être satisfaite, je fus scandalisée. Je n'arrivais pas à comprendre qu'un travail de l'esprit pût se métamorphoser en trois pièces d'or. Il est vrai que l'époque de ma jeunesse ne ressemblait en rien à celle où nous sommes arrivés. Toucher de l'argent me semblait une sorte de déshonneur, et bien des années durent passer avant mon entrée définitive dans le rythme « vente et achat », qui, de nos jours, assimile la littérature, voire la poésie, à n'importe quelle autre denrée.

Je n'osai pas raconter à mon père que j'avais reçu cet argent. Le lendemain même je courus le dépenser, et ce que j'achetai fut une ridicule paire d'anneaux d'or pour lesquels je me fis, par le marchand même, percer les oreilles.

Je revins à la maison, très fière d'arborer ma parure neuve, qui ne fit pas long feu, d'ailleurs. J'avais l'air une Orientale; c'était tout ce que je souhaitais. Le mot Orient, à cette époque, équivalait dans mon esprit au mot *fabuleux*. Il me semblait que, dans des pays si lointains, on ne devait vivre que comme au temps de Ninive et de Babylone, et que rien n'y rappelait la modernité.

**

La belle Charlotte, à cette époque, voyait beaucoup d'amis à elle que nous, les deux autres, ne connaissions pas; car toutes trois, dégagées de toute autorité familiale, nous avions décidé brusquement que nous sortirions seules, désormais. Ainsi libérées, l'une évoluait dans le monde pictural, l'autre dans le monde clérical, et la troisième dans le monde littéraire.

Ma sœur Georgina, par l'intermédiaire de l'abbé de Bretagne, son confesseur, fréquentait maintenant les dames du tiers-ordre, vivait dans les patronages et les ouvroirs, et se levait chaque matin à l'aurore pour aller à la messe. Et, comme toujours, personne, chez nous, ne s'occupait de diriger personne.

Donc, ayant retrouvé, dans quelque salon, Henri Letellier dont la famille, au temps de Honfleur, avait été liée avec la nôtre, la belle Charlotte lui donna l'un de mes poèmes pour être lu pendant une

fête, dans la salle du *Journal* à ses débuts, et ce fut Marguerite Moreno que l'on choisit pour cette lecture.

A cette époque, elle était (et l'est restée), la plus belle diseuse de vers de Paris. On l'avait applaudie dans des pièces que le gros public connaissait peu.

Cependant sa réputation d'interprète des poètes était grande, et sa voix raffinée, brûlante, musicale, charmait tous ceux qui l'entendaient. Elle appartenait encore à la Comédie-Française.

En l'écoutant dire mes strophes, je croyais rêver. Le poème lui-même passa, du reste, inaperçu, parmi beaucoup d'autres récitations de poète en vogue. Mais j'avais fait la connaissance de mon interprète.

J'ai gardé dans mon souvenir la très nette image de ce mince croisissant de lune : Marguerite Moreno. Avec son long visage pâle, ses magnifiques yeux noirs, son pesant chignon roux tombé sur la nuque, un peu dégingandée, et simple jusqu'à une espèce de godicherie, elle avait l'air d'une grande pensionnaire.

Elle me reçut au domicile qu'elle partageait avec Marcel Schwob. Je vis, enfoncé dans son fauteuil, un être étrange, maladif, qui me donna l'impression d'appartenir à une autre planète.

Il prit le cahier que j'avais apporté, lut, et, tout haut, répéta ce vers d'un de mes poèmes adressé à la mort :

O toi la fiancée éternelle et sans joues.

— C'est beau, ça ! dit-il. Vous avez beaucoup cultivé Baudelaire, je vois !

Et je n'en avais jamais lu la moindre ligne !

En rentrant chez moi, je cherchai Baudelaire dans les bibliothèques. N'ayant rien trouvé, le lendemain j'achetai *Les Fleurs du Mal*, et me plongeai dans ce bain nouveau de poésie. Huit jours plus tard je savais déjà par cœur trois ou quatre poèmes des *Fleurs du Mal*. Je me gorgeais avec délices, comme on pense, de cette sombre inspiration qui répondait si bien à mon angoisse originelle.

Etant allée voir Moreno à la Comédie même, en pleine répétition d'une pièce de Jean Richepin, je fis un second article pour *La Fronde*. De l'argent que je reçus, j'achetai, je crois, des livres. Quoi qu'il en soit, je fus invitée, avec toutes les collaboratrices, à la première soirée que donnait la direction, et déclarai que j'irais certainement.

Mais je n'avais pas de robe de soirée ! Ma sœur Charlotte me prêta la sienne, satin bleu pâle, dentelle et grand décolleté.

On était en pleine affaire Dreyfus. J'avais entendu mes beaux-frères tonner contre le traître, mais, de même qu'aujourd'hui, la politique, quelle qu'elle fût, me rebutait. Orientée seulement vers la poésie, le

reste n'était autour de moi qu'un nuage, aussi bien la vie pratique que les événements racontés par les journaux, ou les potins particuliers.

A la soirée de *La Fronde*, entourée dès mon entrée par un tourbillon d'hommes de tous âges, je me sentis presque épouvantée, me demandant comment j'avais osé m'introduire dans un milieu dont j'ignorais tout. Les compliments et les regards me gênaient, je me sentais les joues toutes rouges, et j'en étais désolée puisque je ne désirais que pâleur tragique et yeux cernés.

Le fait est qu'ayant toujours paru beaucoup plus jeune que mon âge, je devais avoir l'air d'une fille de seize ans.

Tout à coup, pour ma stupéfaction, j'entendis les voix s'exclamer :
— Voilà Joseph Reinach !

Je savais tout de même que Joseph Reinach était une des âmes de l'affaire Dreyfus, et, connaissant les opinions des hommes de ma famille, je fus saisie d'effroi comme si j'étais tombée en enfer. « Que papa ne sache pas ça !... », pensai-je. Heureusement je n'avais pas signé mon vrai nom dans mes articles.

Ma résolution fut prise à l'instant. Jamais plus je n'écrirais à *La Fronde*.



Un jour, la belle Charlotte revint de l'atelier de peinture où elle travaillait, ravie d'avoir fait la connaissance d'une mère d'élève qui l'avait frappée par sa distinction, son extraordinaire beauté.

Longtemps elle en parla, puis, un jour, nous allâmes toutes deux voir cette dame et sa fille, qui l'avaient désiré.

Cette fois, nous demandâmes à maman de nous accompagner. Pauvre maman, menée maintenant par ses filles, et restée si douce et si rougissante avec ses éternelles robes noires ! (Car de mon bas âge jusqu'à sa fin, je ne l'ai jamais vue qu'en noir).

Mon premier regard sur la baronne de X... me laissa fascinée. Son appartement, du côté des Champs-Élysées, était plein de ses images, surtout des statues et des bustes ; mais aucune n'approchait de la réalité.

Maintenant que j'ai parcouru ces longues années de ma vie, je puis affirmer qu'il ne m'est jamais arrivé, ne m'arrivera jamais plus de voir une créature approchant celle-là. Depuis le jour où je l'ai connue, le mot « belle » m'a fait sourire ironiquement, même quand on l'appliquait à des femmes admirables.

J'ai essayé son portrait de mon mieux dans mon roman *L'Acharnée*, mais je ne le juge pas réussi.

« Un citron noir ! », disait-elle en parlant d'elle-même, ce qui exprimait bien son teint d'or et sa chevelure bleue. Une coiffure lissée aux tempes, la pureté de ses traits, la magnificence de ses dents, ses longs yeux d'émail roux, ses mains étroites, sèches et brunes... Tout son être semblait fait d'une précieuse matière bien polie. Son port de tête, son allure, et cette distinction suprême... On avait envie de l'appeler Impéria. Dans les rues, les enfants se retournaient pour la regarder. Je l'ai vu de mes yeux en sortant avec elle dans Paris. Le timbre de sa voix. Son rire...

A la suite de notre première visite, elle vint chez nous avec sa fille, toute jeune et toute jolie petite demoiselle, et nous connûmes aussi son fils, un garçonnet aussi beau qu'elle, puisqu'il était son portrait même.

Elle s'intéressait surtout à ma sœur Charlotte, peintre comme sa fille. Cependant, mes vers lui plurent, et, gentiment, elle m'emmena voir, au *Gaulois*, Arthur Meyer qu'elle connaissait fort bien.

Un de mes sonnets, grâce à elle, fut publié dans le *Gaulois*. Mais le plus admirable fut que, m'ayant fait connaître l'un des rédacteurs, Ange Galdemar, celui-ci me promit de me présenter à Sarah Bernhardt.

Le grand jour arriva. C'était en matinée à la Renaissance. Sarah Bernhardt jouait *Spiritisme*, de Victorien Sardou. Ange Galdemar nous attendait, maman et moi, à l'entrée des artistes. Nous n'étions pas dans la salle, et je ne vis jamais jouer cette pièce. Montées avec notre guide jusqu'à sa loge, nous attendîmes la sortie de scène de « la voix d'or ».

Mon cœur battait. Je songeais au temps déjà lointain où Sarah Bernhardt avait représenté pour moi l'inaccessible, et je soupçonnai, cette après-midi-là, ce que l'existence ne devait plus cesser de me confirmer : l'impolitesse du destin.

En retard ! Quelques années plus tôt, cette présentation eût été l'événement même de ma vie. Faut-il que les choses qu'on a le plus désirées vous soient toujours servies comme un plat refroidi qui n'est presque plus bon à manger !

Tout à coup des portes battirent, les quelques personnes présentes se levèrent comme au garde-à-vous, et Sarah Bernhardt entra, toute haletante et les cheveux versées en tempête sur le côté.

Avant de se tourner vers Galdemar et nous, elle fit signe à quelqu'un qui restait à la porte, et je vis apparaître une nourrice à rubans portant un bébé sur son bras.

Sarah Bernhardt fit à ce poupon, dont elle était la marraine, des petites grimaces en secouant la tête.

— Mauricette !... Ma petite Mauricette !...

Et le poupon, la bouche en biais, se mit à hurler.

— N'insistons pas ! dit-elle en riant.

Puis elle s'informa longuement, près de la nounou, de la santé de ce maillot, avec un intérêt qui semblait passionné.

Je ne pouvais en revenir. Isis s'occupant de pipi-caca-popo !

Enfin ce fut notre tour. Galdemar nous présenta. Sourires affables, poignées de mains. C'était fini.

Le peintre Clairin ouvrait, dans un coin, ses grands bons yeux aimables. Nous sortîmes.

— Je lui montrerai de vos vers... dit Ange Galdemar.



Je ne me rappelle pas comment ni exactement à quel moment de cette période je fus dirigée vers le salon de M^{me} de Heredia, rue de Balzac. Mais je retrouve les trois filles du poète devant mes yeux, belles comme un sonnet des *Trophées*, je revois le mouvement de ce salon plein d'allées et venues, l'entrée de Maurice Maindron fonçant comme un sanglier, le regard de José-Maria de Heredia me félicitant pour mes vers, et sa main traçant pour moi, sur son livre, une dédicace avec un paraphe magnifique; et surtout j'entends, surprises au vol, ces paroles murmurées à ma mère par M^{me} de Heredia qui me regardait, assise à l'autre bout du salon :

— Elle est ravissante, votre fille. Et quel joli profil ! Et du talent, avec ça, paraît-il !

Était-ce possible ? Ce qui me suffoquait de plaisir, c'était « joli profil ». Je savais bien que je n'étais pas laide et que mes vers n'étaient pas mal. Mais « joli profil » !

J'étais devenue coquette comme nous toutes, sauf ma sœur Georgina, pourtant charmante avec son teint de Normande, ses yeux pers à variations, ses lourds cheveux à reflets roux, frisés à la nuque, ses belles jambes de Diane (Ma grand'mère nous disait : « On vous prendra pour vos jambes, vous deux !) mais la future religieuse ne pensait déjà plus qu'au couvent, son rêve à elle.

« Joli profil » ! Quel bonheur ! Mais j'aurais tant voulu être plus belle, aussi belle que la baronne, amie de ma sœur !

Les relations continuaient, de plus en plus captivantes pour moi. Cette femme de haute aristocratie racontait des choses qui m'enthousiasmaient. Elle semblait secouer autour d'elle l'atmosphère de toutes les capitales. Élevée dans la diplomatie, elle parlait quatre ou

cinq langues, et, rien qu'à son regard, on devinait dans son passé bien des drames.

Elle fut, en vérité, la personnification même de tout ce qui faisait ma vie profonde à ce moment de ma jeunesse. Elle était poésie, mystère, beauté, noblesse, volupté, romantisme. Je ne me lassais pas de l'écouter, de la regarder.

*
**

A Paris, dormant, ainsi que ma sœur Georgina, dans la chambre de maman, exactement comme lorsque nous étions petites, pour ne pas les gêner je m'installais le soir dans la salle à manger, ayant pris tout doucement l'habitude de me coucher très tard.

Je ne m'apercevais même pas que je suivais les traces de mon père. Plongée dans mes poèmes, je ne regardais pas l'heure. La maison reposait. Seul, dans son cabinet à côté veillait mon père, plongé, lui, dans ses lectures favorites.

On m'avait donné, dans le bas du buffet, un coin pour ranger mes papiers et mon encre. Je ne demandais rien de plus.

Les sœurs aînées, leurs maris et leurs enfants, souvent en séjour chez nous, occupaient les chambres, sauf la « chambre rouge », qui était celle de mon père, et la « chambre bleue », qui était celle de la belle Charlotte.

Je sentais le sommeil de toute cette famille autour de moi. Je n'en étais que plus éveillée, plus apte. A l'âge que j'ai maintenant, et me couchant chaque nuit, ou plutôt chaque matin, après des heures de travail, j'ai gardé ce sentiment d'être ranimée par le repos des autres. Mais ces autres ne sont plus les miens. Mon appartement ou ma maison de campagne sont vides autour de moi. Seul le silence de l'immeuble où j'habite à Paris ou celui de la campagne m'entourent, et aussi le sommeil de ma chienne allongée près du feu, celui de ma fidèle servante dans la chambre proche qu'elle occupe.

A Vasouÿ, noctambules tous les deux, mon père et moi, faisons parfois ce que nous appelions « des parties d'aurore ».

Allongé dans la salle de billard, sa pipe à la bouche, il songeait ; moi je lisais ou écrivais, en fumant des cigarettes. Nous n'échangions pas une parole. Mais, quand la nuit se terminait, nous nous levions ensemble en silence, et sortions dans le parc pour voir se lever le soleil.

*
**

En temps ordinaire, à Vasouÿ, ne pouvant faire autrement, j'écrivais à la table de cette chambre que je partageais avec ma sœur Georgina,

devant la fenêtre à petits carreaux. Protégée par son alcôve, elle ne souffrait pas de ma lampe, et s'endormait au grincement de la plume sur le papier. Comme à Paris, la maison ne semblait même plus respirer. Parfois ma grand'mère, qui logeait au-dessus, frappait des coups dans ses murs, ou parlait, ou traînait son lit. Puis tout retombait dans le sommeil. Et parfois aussi, pour ma terreur insurmontable, une chauve-souris, entrée par la cheminée comme il arrive souvent dans les maisons de campagne, tourbillonnait tout à coup autour de ma tête, circuits cotonneux et muets qui me retiraient le sang des veines comme s'il se fût agi de quelque fantôme volant.

Il m'arrivait aussi quelquefois de sortir à pas de loup de la chambre, de descendre l'escalier de même, et, sans me faire entendre de mon père qui veillait en bas, d'aller me promener dans le parc pour le bonheur d'être seule avec la nuit. Je longeais l'étang noir où des lumières froides descendaient du ciel clair-obscur, où la source coulait, invisible, avec son bruit monotone. Et je vivais ainsi des instants selon moi-même, si semblables à mes poèmes que je n'éprouvais pas le besoin, en rentrant, de mettre en vers ce qui venait d'être plus beau que n'importe quelles strophes.

...Vasouÿ ! J'y aurai respiré les heures les plus parfaites, les plus *ressemblantes* de ma jeunesse.



Impéria vint avec sa fille passer une quinzaine chez nous, et c'est alors que je me rendis compte que, sur son beau visage, se concentrait tout ce que j'aimais.

Une promenade en break qu'organisa mon père me restera pour toujours comme une des pages les plus émouvantes de mon histoire intérieure.

Le break était plein, et joyeux. Nous allions, assez loin de Honfleur, voir l'une des chasses paternelles, située autour de la Pommeraye, vieux château 1830 qu'on a transformé depuis en faux moyen âge, ce qui veut dire qu'il a perdu son âme.

Pendant notre visite aux châtelains, Impéria, spirituelle et brillante, m'éblouissait de plus en plus. Nous allâmes ensuite voir la petite église de Carbec, à présent désenchantée par des embellissements, et qui n'était alors, misérable crèche, qu'un naïf lieu de miracles où venait la paysannerie, pèlerinage datant de Guillaume le Conquérant; Carbec, que j'ai tant aimé depuis, où, tous les ans, je revenais à cheval, pour y respirer le parfum d'un ancien beau jour.

Soudain abimée dans la prière, Impéria nous étonna par son

agenouillement, par cette tête tombée dans ses mains. Mais, sitôt sortis de la minuscule église, après que nous eûmes tous fait le tour de l'étonnant petit cimetière, elle reprit son entrain plein d'esprit.

Le goûter chez les fermiers nommés Dagoubert, la promenade à la source où l'on guérit le « mal de Saints », les lavandières battant leurs hardes, toute cette vieille gravure animée est inséparable, pour moi, de l'après-midi passée, ce jour-là, dans la compagnie de la dame qui restera pour moi la Dame, la seule perfection que j'ai connue de ma vie.

Au retour, le crépuscule commençait. Un peu de fatigue calmait l'intérieur du break trotinant, le long de la route qui borde les prés-salés infinis confondus avec l'estuaire de la Seine.

Je regardais, protégée par l'ombre, le visage de la dame. Elle sentit mes yeux sur elle, et dit :

— Quand le soir tombe, il y a de la mélancolie qui passe. C'est ce qui arrive à cette petite en ce moment, je crois.

Je ne pouvais pas lui répondre. Il y avait foule dans la voiture, et, même seule avec elle, je n'aurais pas eu de mots pour dire quels flots de poésie m'envahissaient en cette minute. Je dus rougir et baisser la tête, rien de plus. Mais il faisait déjà trop sombre pour qu'on pût s'en apercevoir.

**

Peu après son départ, nous allâmes, mon père, ma sœur Charlotte et moi, rendre à la belle Impéria sa visite.

Elle vivait, avec ses deux enfants et son mari, dans l'immense château Louis-Quatorzien autour duquel s'étendaient des terres sans limites, domaine ancestral de l'époux.

Simple, rude, pétri d'esprit, ce gentleman-farmer aux lourds yeux bleus, à la moustache d'or, avait le type normand à la manière des paysans, — qui est la meilleure manière.

Le train de la maison n'était pas en rapport avec ses splendeurs de musée. La vie n'y était pas plus cérémonieuse que chez nous, ni le service plus compliqué. La mère du gros seigneur maître de ces biens, dame très âgée, allait et venait dans cette demeure immense, et semblait exaspérer sa belle-fille. Une vieille voiture armoriée, attelée des deux uniques chevaux qui ne fussent pas de labour, nous promenait dans le pays. Mon père fit deux ou trois parties de chasse dans les plaines avec d'autres invités, et nous reprîmes le train pour Honfleur.

Je ne sais plus très bien... Je crois que c'est l'année qui suivit que je retournai, cette fois seule avec maman, revoir Impéria dans son

château. Hautaine à son ordinaire, avec ses magnifiques traits un peu pincés, elle nous reçut d'autant plus cordialement que son idée était de me marier avec un voisin du château, maître d'une raffinerie, et qu'elle appelait « le beau sucrier ».

Elle avait d'autres hôtes que nous. Je n'en étais pas enchantée. Le beau sucrier me déplaisait. Je ne savais pas ce que je voulais. Je fus satisfaite de repartir.

Au retour, maman et moi visitâmes Rouen, que je ne connaissais pas, revînmes par le bateau du Havre, et j'eus l'impression d'avoir fait un long et lointain voyage.

**

A Paris, je retournai voir dans sa loge Sarah Bernhardt, qui, toujours affable pour ses milliers de visiteurs, fit semblant de me reconnaître.

J'avais apporté le poème écrit la veille pour elle, et, justement elle me permit de le lui dire, mais en tournant le dos, pendant qu'elle changerait de costume.

Quand j'eus terminé :

— C'est bien, ça !.. dit une douce voix d'homme.

Je me retournai. Debout dans sa robe dorée, Sarah Bernhardt souriait. A côté d'elle se tenait Edmond Rostand entré à pas de loup. Je restais ébahie. Rostand me demanda du geste mon poème, que je lui tendis, et il le relut à haute voix, avec ce grand art qui était le sien.

A partir de cette soirée, je fus une habituée de la loge divine. Sarah Bernhardt m'appelait « mon bébé ». Longtemps elle eut, accrochée au mur de cette loge, une grande aquarelle où j'avais représenté les différents masques de ses rôles pris dans les tentacules d'une gigantesque pieuvre, laquelle figurait son charme.

Elle me donnait des places pour ses pièces. C'est ainsi que, par la suite, je la vis plus de douze fois dans *Hamlet*, et c'est également ainsi que je rencontrai pour la première fois Eugène Fasquelle, qui devait devenir mon éditeur, et qui m'a rappelé bien souvent cette entrevue.

« Vous étiez assise par terre aux pieds de Sarah. Tout en vous tripotant les cheveux, elle me dit : « Fasquelle chéri, je vous présente un grand poète ! »

Elle avait un secrétaire nommé Pitou, personnage trapu, grimaçant, aux bras trop longs, « qui savait tout », disait-elle, et qu'elle traitait parfois d'étrange manière, car je la vis un soir lui jeter à la figure un verre d'orangeade qu'il venait de lui apporter, et qui n'était pas assez frais pour son goût.

Il y avait aussi Dominga, l'habilleuse italienne; Mlle Seylor toujours présente; Mme de Najac, une vieille dame souriante; le jeune médecin grec, docteur Kaissarato; et, naturellement, Georges Clairin, soupirant éternel.

Quand j'allais chez elle, en son hôtel du boulevard Pereire, la porte m'était ouverte par Emile, le domestique, qui, toujours, mâchait une bouchée de pain et de fromage.

A l'un des deux déjeuners auxquels, avant mon mariage, elle m'invita, je fus assise en face de Robert de Montesquiou, gentilhomme calamistré, belle tête et vêtements extravagants, un prestidigitateur verbal qu'on écoutait sans songer à placer un mot, et qui ne remarqua même pas ma timide présence.

Dans la loge, je revis bien des fois Edmond Rostand. J'étais allée jusque chez lui porter un de ses livres, que je retournai prendre le lendemain. Il l'avait dédié à mon nom avec ces mots : « ...qui est un grand poète ». Lui aussi me reparla plus tard de cette époque ancienne. « Vous étiez tellement curieuse, avec votre teint de petite miss, vos yeux déjà tragiques, et votre audacieuse timidité... »

Puisque j'avais mes entrées dans le théâtre, j'invitais ma famille à venir voir jouer Mme Sarah Bernhardt, puis à la saluer dans sa loge. A ma sœur la future religieuse, que j'étais parvenue à convaincre de me suivre, elle dit, parlant de moi, maternelle et grave :

— C'est une enfant qui pense trop...

Elle admirait maman, cette mère de famille aux six jolies filles, savait qui nous étions; mais, confondant tout, chaque fois qu'elle en parlait devant des gens, elle ne manquait pas de dire, avec une telle émotion qu'il m'était impossible de corriger :

— Cette pauvre femme qui est restée veuve toute jeune avec huit enfants...

Les à-peu-près de Sarah Bernhardt, tous ceux qui l'ont bien connue en ont à raconter. C'est une mine inépuisable. Elle avait également une façon à elle de parler de ses voyages.

— Je suis allée en landau voir la forêt vierge avec Mme Gérard. En abattant des branches à coup de hache, j'ai vu une bête qui faisait *tsé, tsé, tsé...* J'ai dit : « C'est un serpent à sonnettes ». Et ensuite je suis remontée en landau, et je suis rentrée — avec Mme Gérard.

Très pratique, elle me conseillait :

— Je vous en parle par expérience, mon bébé ! Il n'y a rien de mieux que les souliers en or. Moi je ne porte jamais que ça, à la ville et le soir. Je vous assure que vous devriez faire comme moi.

Ayant parcouru le monde entier, partout elle aura vécu dans des décors, et non dans la vie; et, si invraisemblable que cela puisse

paraître, assez inconsciente de sa divinité. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire ses ouvrages : *La Petit Idole*, et *Mémoires*. Elle se voulait (et se voyait peut-être) sous les dehors d'une petite fleur bleue bien banale. Du reste elle a tranquillement amalgamé, dans ses mémoires, les landaus auxquels elle tenait tant... et le téléphone, supprimant délibérément l'auto, qui la gênait pour une raison quelconque.

Mais, parce qu'elle était un génie, elle ne s'est jamais trompée dans le style de ses habillements sublimes, à une époque où la mode était saugrenue, pas plus qu'elle ne s'est trompée dans le style de ses rôles dont elle ne savait pas toujours, s'ils étaient historiques, à quelle époque ils appartenaient exactement.

Peu de temps avant sa mort, alors que j'étais depuis longtemps mariée, elle voulut bien, pendant les entr'actes de *La Gloire*, me laisser esquisser d'elle un portrait à l'huile, tête vue de face. J'avais déjà fait son profil lors d'une fête donnée pour elle aux *Annales*. C'est en la peignant que je saisis l'un des secrets de son visage, même à l'âge avancé qu'elle avait alors : une lumière dans le haut des joues, comme d'un albâtre traversé par une lampe intérieure; sans parler, naturellement, de sa crinière léonine ni de ses yeux de phosphore dont elle faisait à volonté changer la couleur, et que j'ai vus bien des fois passer instantanément de l'eau la plus claire à l'encre la plus noire.

Née trop tôt, sa voix et sa présence n'ont pu nous être conservés dans la galerie des revenants scientifiques que regarderont et écouteront vivre, avec tant d'intérêt, nos arrière-neveux.

De mauvais disques et un piètre film muet, pris quand elle était amputée et vieille, c'est tout ce qui, d'elle, resterait vivant, sans les témoignages de ceux qui eurent le bonheur d'approcher cette créature dont on ne verra que dans mille ans, peut-être, réapparaître l'équivalent fabuleux.

**

Un jour qu'à Paris elle était venue nous voir comme il arrivait assez souvent depuis les deux ou trois ans que nous la connaissions, Impéria se trouva seule avec moi dans la chambre-dortoir où je l'avais emmenée, laissant les autres derrière nous, pour lui montrer quelque dessin ou Dieu sait quelle bêtise qu'elle avait envie de voir.

Accroupie devant le bas tiroir où se trouvait ce que je cherchais, qui dira jamais pourquoi, tout à coup, j'abandonnai mon geste pour me tourner vers elle, assise sur une chaise à côté de moi. Me trouvant de la sorte agenouillée devant elle, j'appuyai mes coudes sur ses

genoux, levai mon visage, et littéralement malgré moi, dans un souffle :

— J'ai peur de vous !

— Pourquoi ?... demanda-t-elle en se penchant avec un sourire.

Plus bas encore je murmurai :

— Parce que j'ai peur de vous aimer trop.

— Vous avez peur de m'aimer trop ? On n'aime jamais trop. Vous...

Mais elle n'alla pas plus loin, car j'étais renversée contre elle, qui posa sa bouche sur la mienne.

Je n'eus même pas le temps de goûter son baiser. Elle avait déjà retiré sa tête. Mais alors elle darda sur mes yeux, de tout près, entre ses paupières rapprochées, un regard étroit, dur, impérieux, qui fut proprement un regard de basilic. Elle tenait ma tête dans ses mains, d'une emprise de bête de proie que jamais plus je n'ai surprise chez aucun être humain.

Nous restâmes ainsi, le souffle bref, immobiles, pendant un moment long comme une existence. Et, tant que dura la fascination, ses prunelles ne me quittèrent pas. Puis elle redressa son buste, les traits tirés, très pâle; et ses mains, doucement, me repoussaient.

— Oh !... scanda-t-elle entre ses dents, ton père qui est là tout à côté !... S'il savait !...

Elle s'était levée, droite, de nouveau maîtresse d'elle-même, déjà dirigée vers les voix qui parlaient à l'autre bout de l'appartement.

**

J'allais le soir même, avec ma mère et ma sœur Georgina, dans une soirée de jeunes filles donnée par une amie de ma sœur de Provins.

Ce que fut cette soirée, comment en donner l'idée ?

Bien que sans croyance, la damnation chrétienne était en moi. Par instants seulement, tandis que, sur une petite scène, on jouait une comédie que je n'entendais ni ne voyais, j'osais évoquer ce qui s'était passé dans l'après-midi. J'entendais son tutoiement, et le coup que j'en recevais au cœur me forçait à fermer les yeux.

Terreur et délice. Ce que j'avais vu dans son regard, puis ce tutoiement rejoignaient, plus encore que son baiser, ce que je savais depuis que la petite de quatorze ans me l'avait enseigné. Ma poésie, mon amour de la beauté, l'ancienne curiosité vicieuse de l'enfant de Saint-Germain, mes aspirations de romantique déchaînée, ma timidité, toutes les pudeurs de l'ignorante, mon admiration totale de cette femme, ces éléments divers, confondus, tourbillonnaient, formaient un tel chaos en moi qu'il me semblait que j'allais en mourir.

Je me sentais marquée, perdue; et cependant je venais seulement de naître. Toute ma vie engagée, mensonges, malheurs, bonheurs, j'accepterais, je voulais, je courais au devant de cette destinée, prête au pire, prête à tout.

Ma nuit fut sans sommeil, terrible et magnifique insomnie. Je ressassais sans me lasser la courte scène, tenant à deux mains mon cœur qui cognait. L'amour. L'amour ! Quel amour ! J'aurai su, certes, ce que c'est qu'une passion pour laquelle on peut tuer, se déshonorer, risquer la prison, la mort.

**

Le poème que j'écrivis le lendemain, je l'envoyai par la poste.

Mon Dieu ! Je sais maintenant l'effet que font ces déchainements de petites jeunes filles quand on est une femme mûre, *l'embêtement*, il n'y a pas d'autre mot, qu'ils représentent. En ai-je reçu, en reçois-je encore, de ces vers, de la part d'adolescentes même pas regardées ! Quelle pitié pour leur exaltation ! Avec quelle hâte impitoyable, pourtant, je jette au panier leurs transports ! Avec quel empressement je les fuis s'il m'arrive de les rencontrer !

Impéria ne pouvait pas, elle, se dire qu'elle ne m'avait pas regardée. Aussi mes vers durent-ils lui faire encore plus peur.

Pouvais-je deviner ce qu'on devient quand on est une femme de quarante ans ? Savais-je que, souligner ainsi son égarement d'un instant, c'était perdre jusqu'à son amitié ?

Au lieu de la réponse que je cherchais dans ses yeux quand je la revis deux jours plus tard, je ne trouvai plus qu'un regard de glace, hautain, lointain, une indifférence incompréhensible, même une espèce d'ironie qui fut, de sa part, le comble de la cruauté.

Et voici commencée la longue torture de ma première jeunesse. Plus tard, j'en ai fait des romans. (Lire *L'Acharnée* et le *Beau Baiser...* hélas !)

**

Je continuais à la voir. Je me retrouvais même seule avec elle. J'essayais de comprendre sa froideur. Je l'adorais de tout mon désespoir, et elle le voyait bien. Et parfois une expression de son beau visage, aussitôt corrigée, révélait ce qui, sans doute, grondait en elle. Mais les poèmes se succédaient, qui la faisaient de plus en plus sèche. Et je finis par admettre qu'elle était perdue pour moi. Et j'eus envie de la haïr.

Paris... Vasony... La souffrance à laquelle j'avais fait signe dans les feuilles mortes du Breuil était venue, secrète et sans larmes, dévo-

rante, et qui me détruisit lentement, du moins, le premier être que j'étais, avant de devenir cet autre qui lui ressembla si peu.



Je ne me doutais pas, quand enfin j'essayai de réagir, que j'entrais dans l'ère du courage solitaire, et que c'était pour toute la vie.

Pour commencer, je m'étais mise, laissant de côté mes grimoires, à lire la littérature moderne, alors en plein symbolisme.

A Vasouÿ, les *Jeux Rustiques et Divins*, d'Henri de Régnier, ressemblaient tellement aux décors dans lesquels je rôdais que je m'enivrai de ses vers jusqu'à l'intoxication. J'en écrivais moi-même plus que jamais.

Traînant ma peine le long de l'estuaire, seule, bien loin de la maison, je marchais des heures dans les galets, le sable et la vase de cette grève tous les jours changée. Et je pensais à Elle.

Par une sorte d'instinct d'adaptation, muse que j'étais, et si sauvagement lyrique, j'avais adopté, littérature solitaire, une longue blouse de souple étoffe bleu-marine bordée aux manches et au cou de rouge. Un grand collier de baies de sorbier, ramassées dans le parc, corail fugace, complétait cet habillement hors l'époque, et j'allais pieds nus, sûre de n'être vue par personne, heureuse de sentir le vent plaquer contre mon corps cette robe sans ceinture qui constituait mon unique vêtement.

Tous les poèmes que j'ai écrits sur la mer, dans *Occident*, sont nés de ces journées errantes. Je trouvais tout naturel d'être ce que j'étais. On m'eût bien étonnée en me disant qu'il était au moins étrange d'être habillée de cette façon et d'arpenter éternellement cette grève, à moitié morte de chagrin pour une femme, quand j'appartenais à ce milieu bien bourgeois, en somme, qui remplissait de sœurs, beaux-frères, parents, neveux, nièces et domestiques la grande maison où je rentrais pour les repas en famille et sagement dormir, les nuits, aux côtés de ma dévote sœur, dans notre chambre de jeunes filles.

Mais l'incohérence qui régnait chez nous sous des dehors traditionnels permettait à chacun de suivre son humeur, et nul ne semblait même remarquer mes manières d'être particulières.



Et voilà la première réaction tentée contre ma noire désolation.

On préparait en ville des fêtes au *Vieux Honfleur*, qui venait d'être fondé par le peintre Léon Leclerc. Je me mêlai d'organiser une confé-

rence sur les écrivains honfleurais, et pris sur moi de la faire moi-même, bien que n'ayant jamais encore envisagé même l'idée de parler en public.

Hardiment j'écrivis à Cora Laparcerie, rencontrée dans les réunions poétiques de Paris, et la fis venir pour réciter des poèmes d'Henri de Régnier. Les allées et venues que comportaient ces préparatifs m'occupaient, m'obligeaient à quitter ma robe de rêve et à m'habiller en contemporaine pour enfourcher ma bicyclette. Je dus aussi préparer cette conférence. J'avais moins de temps pour souffrir.

La séance eut lieu le soir, dans l'ancienne église Saint-Etienne aménagée en musée. Cachant ma timidité sous des airs fanfarons, j'eus le courage nécessaire pour lire ce que j'avais écrit sans paraître le moins du monde déconcertée. Toute la ville était présente. Je vis même, et ce fut la première et la dernière fois, Alphonse Allais, blond et mince homme du Nord qui vint me féliciter tout en me disant qu'il était timide comme la violette.

Mon père, cela va de soi, ne vint pas m'écouter. Il continuait à détester ces allures littéraires, mais se bornait à hausser les épaules.

C'est également à l'occasion de cette conférence que je vis pour la première fois Sacha Guitry. Son père, qui nous succédait au Breuil, l'envoyait me porter une lettre en réponse à celle où la ville, par mon intermédiaire, lui demandait son concours pour la fête du *Vieux-Honfleur*. Il s'excusait de ne pouvoir venir, un mot fort courtois. Sacha, devant moi, le remit à la domestique. Il avait quinze ans à peu près, et le visage d'une belle demoiselle.



Peu après cette conférence, nous rentrâmes à Paris. Les aînées n'étant plus là, j'eus enfin une chambre à moi seule, avec une table pour écrire et une armoire pour y ranger mes papiers. J'y veillais à mon gré, griffonnant des poèmes sombres. A défaut de mourir, j'étais maintenant prête à vivre n'importe quoi, puisque je ne parvenais pas à croire. J'étais, dans la journée, seule dans Paris comme au bord de l'estuaire, cherchant à quoi me raccrocher. Je retournai dans les thés poétiques, aussi chez M^{me} de Heredia, dans la loge de Sarah Bernhardt. Je me mis à dessiner et colorier des affiches, que je signais *Améthys*, comme mes vers, pseudonyme dont la couleur mauve me plaisait.

Contre tous mes instincts profonds d'ordre et de mesure, je m'efforçais de faire des vers libres, de trouver des mots et des rythmes inusités. Je cherchais, cherchais, désaccordée et la mort dans l'âme.

Une amie de ma sœur aînée, femme d'officier, m'invitait chez elle. Je l'aimais bien, si douce, avec cette petite frimousse qui ne l'empêchait pas d'être mystérieuse. Je m'amusais de son petit garçon, par moi baptisé Mistanflûte.

Je posai sous ses yeux, dans l'atelier d'une maîtresse de dessin, pour des photographies sans vêtements, esthétiques silhouettes que je fis voir à plusieurs jeunes filles capables de comprendre qu'ils ne s'agissait que d'art. Tant d'inconséquence m'échappait. Nonobstant mes sorties dans le monde, j'ignorais tout du monde. Je croyais que les gens étaient des poètes.

Chez la mère de Mistanflûte, un soir, je fis la connaissance du capitaine Pétain, fort épris d'art et de musique. Nous avions des discussions littéraires assez vives. Je voyais bien que je l'intéressais, mais il avait déjà cet air froid qui devait caractériser le grand maréchal, ce qui n'empêcha pas un certain flirt, assez agressif, de nous réunir.

Je voyais aussi Gaston de B., mon fervent ordinaire.. Je lui déclarai que je ne l'aimais pas et ne l'aimerais jamais. Il sut d'ou venait ma tristesse inconsolable. Consterné mais patient, il entreprit d'attendre que passât une telle folie.

...Et les jours se suivaient, agités dans le vide sur fond de désespérance sans nom.

**

Un jour je fus, chez Hélène Vacaresco, mise en présence de Marie Bengesco, vieille demoiselle roumaine que je n'avais encore jamais vue.

Ses yeux d'aigle, son profil surprenant de boyard impérieux avaient, dans sa jeunesse, tenté Rodin qui fit d'elle un petit buste.

Elle vivait comme dans un rêve parmi ses beaux meubles du XVIII^e siècle, haïssant tout ce qui sentait la modernité. éclairée aux bougies, chauffée au feu de bois, n'usant que de pincettes anciennes dont on ne pouvait se servir, heureuse de son inconfort archaïque, et, dans son bel appartement de la rive gauche, réunissant assez souvent des amis de choix, français et roumains.

Elle s'enthousiasma pour mes vers, pour mes dispositions artistiques, et, me voyant si sombre, elle décida de me distraire.

L'étonnante personnalité !

Autoritaire comme un vieil empereur d'Orient, elle disait à chacun ce qu'elle pensait sans aucun ménagement. « Mais vos vers sont idiots, mon pauvre garçon ! Idiots !... Est-ce que vraiment, vous ne vous rendez pas compte que c'est idiot ? »

Au Louvre, où elle m'emmenait assister aux cours de Pottier, elle

arrachait des mains des autorités l'album de reproductions prêt à circuler dans l'assemblée, et les examinait tranquillement de ses yeux myopes, pour rejeter ensuite cet album au commun des mortels, avec un regard écrasant.

Je l'ai vue pâlir devant telle commode ou tel fauteuil de style, s'arrêter dans les rues devant telle porte ancienne qui la bouleversait.

Elle avait mis sa passion, elle, dans l'art français, ne vivait depuis sa jeunesse, authentiquement pure, que pour se délecter de cet amour, en parler, en écrire, fin critique d'art qui maniait notre langue avec une rare élégance, et l'on vit bien, après la guerre, jusqu'à quelle grandeur elle poussait cette dilection, puisqu'elle préféra végéter presque dans la misère à Paris que retourner en Roumanie, où, de grande famille, elle eût touché les rentes que lui devait l'Etat roumain, pourvu qu'elle consentît à vivre dans son pays.

Directe, catégorique, restée elle-même, quand cette pauvreté l'atteignit elle garda ses allures de chef, ses opinions tranchantes, son enthousiasme, son regard pulvérisateur.

J'ai toutes ses dernières lettres, écrites à quatre-vingt cinq ans, alors que le cancer la rongait, dans ce misérable hôtel, à deux pas de son ancien appartement. Calligraphie d'une distinction, d'une sûreté surprenantes, ces lettres ne parlent que d'amitié, d'art et de littérature. Et, quand, les derniers temps, j'allais la voir dans son galetas, en pleine crise et tordue de douleur sur son lit, au bout de quelques moments elle oubliait l'horreur dans laquelle elle était tombée pour reparler des jours passés avec un joli sourire sans amertume, ou bien faire quelque parallèle entre la Victoire de Samothrace et la Vénus de Milo.

Sa dernière joie fut de m'entendre lui lire mon ouvrage *Up to date*, encore manuscrit, et que je venais tout juste de terminer.

Ce courage-là, cette noblesse-là, je ne les ai jamais vus poussés à ce degré. Pourtant, parfaitement incroyante, elle avait toujours eu la terreur de la mort; et, jusqu'à son dernier soupir, dans la clinique où une ancienne amie l'avait placée, elle interrogea le médecin auquel je l'avais confiée, le forçant à lui jurer qu'elle n'allait pas mourir.



La première fois que j'allai chez elle, jadis, elle me scruta, grand aigle offensé, pendant quelques minutes, et, de tout son chantant accent roumain :

— Vous savez, ma petite, je n'aime pas les jeunes filles qui tournent mal !

Je répondis que je ne tournerais pas mal, bien que n'en étant pas, à part moi, tout à fait convaincue, puisque j'étais décidée à vivre, à défaut de mourir ou de me convertir.

Satisfaite de m'avoir menacée, à partir de ce jour elle se mit en demeure de me faire oublier cette peine qu'elle soupçonnait, que je ne pouvais pas lui dire, car elle n'y eût rien compris.

Elle m'invitait à ses beaux dîners, me faisait réciter mes vers devant des raffinés, anxieuse de me voir briller, mais non sans m'accabler de son mépris quand un poème ne lui plaisait pas.

Ce fut par elle que je connus Sirieyx de Villers (dont l'âme et l'œuvre sont une torche brûlante) et qui devint une si bonne amie, M^{me} Constant Coquelin, si amusante, Bertha Galeron, la poétesse aveugle et sourde qui vous tenait par le cou quand on lui parlait, pour sentir passer la vibration des mots, M. Enlart l'archéologue, Léonce de Joncières, et tant d'autres. Elle m'emmena chez sa vieille et charmante amie M^{me} de L. (celle qui fit cette réflexion sur Izoulet et la comtesse de Noailles), et, dans ces deux salons où fréquentaient les Enesco, les Cantacuzène, les Lahovary et combien d'autres, célèbres ou inconnus, j'appris à grandement apprécier toute une colonie roumaine plus cultivée que les plus cultivés Français.

— Vous n'êtes pas assez cabotine ! me dit un jour l'un de ceux-là. Vous avez l'air d'un bonbon rose, avec votre teint. Mais vous avez vos yeux. Vous devriez porter une lourde frange sur les sourcils, et, mince comme vous l'êtes, des robes de style faites exprès pour vous.

Le vieux Lahovary, furieux de mes vers libres et des mots recherchés de certains de mes poèmes, répétait qu'il fallait m'élever une statue de la main du bourreau.

**

Un après-midi, Marie Bengesco vint chez nous, entra dans ma chambre, et dit :

— Je vous invite pour mercredi à un dîner qui vous amusera peut-être. J'ai prié aussi Hélène Vacaresco et quelqu'un dont on parle beaucoup en ce moment, le docteur Mardrus, traducteur des *Mille et une Nuits*. Viendrez-vous ?

— Mais certainement, dis-je.

Le soir de ce dîner, arrivée en avance ainsi qu'Hélène Vacaresco, dans la chambre à coucher de notre hôtesse, fort peu éclairée, nous ôtions nos chapeaux. C'était au printemps. Un premier quartier de lune illustrait le ciel qu'on voyait en perspective jusqu'au bout de la rue de Lille. Je le fis remarquer à Hélène Vacaresco.

— Eh bien ! dit-elle, vous allez tourner trois fois autour de moi, vous embrasserez cette médaille que je porte au cou, et, d'ici peu, vous serez mariée.

— Je n'y tiens pas ! m'écriai-je.

— Ça ne fait rien. Allez-y tout de même !

Et j'y allai.

— On sonne, nous cria du salon Marie Bengesco. Le voilà ! Venez !



Dix jours après j'étais mariée avec le docteur Mardrus.

DEUXIÈME PARTIE

I

C'est maintenant seulement que je le sais. Le 5 juin 1900, dans l'église Saint-Roch, à Paris, où l'on donnait la bénédiction nuptiale à M. le docteur J.-C. Mardrus et à Mlle Lucie Delarue, avait lieu le mariage d'Haroun-al-Rachid avec la Fille du Roi de la Vase.

Quelque chose comme les noces du soleil et de la lune.

Lui, nietzschéen avant Nietzsche et bien plus sincèrement, bien plus *originellement* que Nietzsche, moi nourrie de christianisme et pourrie de pitié; lui le suprême produit de l'Orient doré des *Mille et une Nuits*, moi le suprême produit de l'Occident brumeux et contemporain; lui placé dès l'âge de huit ans comme interne au collège des Jésuites, moi gâtée à la maison et toujours entourée de ma famille : soit deux mondes face à face.

Et nous étions aussi deux candeurs qu'on attelait ensemble pour parcourir le difficile chemin du mariage.

Pouvions-nous alors nous douter de ce qui nous arrivait ? Nous pensions tous deux avoir notre âge; mais chacun à sa manière...

Il avait devant lui une petite fille de quatre ans, et moi, devant moi, j'avais un petit garçon de quatre ans.

Magnifique d'enthousiasme et d'impéiosité, croyant la vie prête à lui obéir comme lui obéissait sa plume « trempée dans l'or des belles histoires » (c'est un mot que lui écrivit plus tard Anna de Noailles), il prenait pour compagne une créature aveuglée, elle, d'une illumination tout intérieure. Ces deux lyrismes se rejoignaient ils sont restés à jamais unis à travers les événements. Mais l'existence quotidienne, avec ses inévitables absurdités qui dérangent la poésie, ne devait pas tarder à nous étonner tous deux.

Je ne savais rien de ce qui constitue le rôle d'un femme d'intérieur. Une maisonnée entière autour de moi ne m'avait, depuis ma nais-

sance, rien enseignée dans ce sens. A la fois soignée de près et livrée à ma seule fantaisie, il ne m'était pas une fois arrivé de regarder du côté des choses pratiques.

Diriger une maison, surveiller un personnel, même faire une commande ou choisir dans un magasin, l'idée de pareilles aventures n'effleurait jamais mon hypnose éternelle.

Mon mari, s'en étant rendu compte immédiatement, n'envisage pas un instant l'idée de confier la direction du ménage à celle qu'il considérait, dans son enthousiasme, comme un petit enfant très précieux auquel on ne peut demander que de se bien porter et d'être sage.

Dès nos foudroyantes fiançailles il m'appelait « la petite éblouie » et disait renoncer à comprendre comment « je pouvais marcher seule dans la rue ».

Ce mariage, pourquoi ?

Au dîner de Marie Bengesco, ce fut en entendant les poèmes qu'elle me demanda de dire au cours de la soirée que, pour lui, le coup de tonnerre éclata. Poète avant tout, il voyait devant lui surgir un autre poète, le jugeait, au premier vers, son égal, et cela sous les espèces d'une belle jeune fille française, alors que, lui, né au Caire bien que d'origine caucasienne, il avait élu la France pour sa seule patrie intellectuelle.

Ce poète que personne ne connaissait encore et qui pouvait, par ses soins, être connu du monde entier, cette belle jeune fille qui n'appartenait qu'à elle-même, il lui fallait immédiatement s'approprier pareil trésor. J'étais, comme dans ses contes arabes, la *docte adolescente* dont le sultan fait sur-le-champ l'acquisition, et cela sans nul souci de ce que les roumis eussent appelé sa psychologie. C'était aussi simple que les *Mille et une Nuits*.

Le lendemain même de ce dîner, il était chez nous, rue de Gramont, et demandait à mon père interloqué de lui donner sa fille en mariage.

Quant à moi, dans l'état de désespoir latent où me trouvait un tel admirateur, j'avais l'impression d'entrer dans un beau conte bleu, me laissais emporter par le torrent déchainé du merveilleux.

C'était donc lui, celui que j'avais toujours su devoir épouser ! Je sentais s'arrêter net ma vie première et me précipitais, tête baissée, dans un destin nouveau, non sans crier intérieurement le courageux « A Dieu vat ! » des marins en partance pour le large gorgé de risque et d'aventure.

Et mes parents ? Je crois bien qu'ils sont morts tous deux sans être revenus de leur étonnement.

Outre le vertige d'un tel événement, ils apprenaient que leur Lulu

de tous les jours, l'ancienne petite fille simple, était peut-être quelque chose et même quelqu'un.

Je me souviens de l'éclat de rire général qui salua, lors du premier repas qu'il prit chez nous, cette déclaration que fit, à voix haute et sans sourciller, le véhément fiancé : « Est-ce que vous ignorez, vous tous, qu'elle est un des plus grands poètes de la langue française ? »

Telle était son écrasante opinion, laquelle n'a pas changé depuis, car je n'eus jamais lecteur de mes vers plus passionné que lui. A l'heure actuelle, trente-sept ans ayant passé sur nous deux et l'existence ayant séparé nos destinées, pour celui qui fut mon mari et qui reste mon ami, je demeure le personnage de songe devant lequel il s'incline. Et, témoin des arts variés que je m'amuse à cultiver, avec toute la grâce de son langage unique il a trouvé pour moi cette formule : « l'archange en son laboratoire ».

**

Dès le lendemain de sa demande, on se mit en quête de mes papiers officiels afin de pouvoir publier les bans aussi vite que possible, puisque tel était son souhait ou plutôt son ordre.

La famille s'agitait. Coup de pied dans la fourmilière. Ma sœur Georgina, saisie d'épouvante, croyait que j'allais partir pour le harem d'un musulman. Il lui fallut, par l'entremise de l'abbé de Bretagne, l'attestation des RR. PP. Jésuites (chez lesquels le docteur Mardrus avait fait de brillantes études) pour la rassurer sur le sort de sa préférée.

Passé le premier choc, mon père, très fier de son nouveau gendre, dévorait les volumes déjà parus des *Mille et une Nuits*. La belle Charlotte décidait de se marier aussi, choisissant parmi ses adorateurs le sculpteur et joaillier d'art, artiste parfait qu'elle aimait (et devait se marier, en effet, vingt jours après moi).

Ce que voyant, ma sœur Georgina prépara séance tenante son entrée au noviciat de la rue du Bac, bien que sa nature de poète tourmenté la dirigeât plutôt du côté du Carmel — entrée en religion que notre père ne devait jamais lui pardonner, d'ailleurs.

Et, pendant qu'achevait de se désagrèger ainsi le bloc des six petites filles, les aînées faisaient au loin leurs préparatifs pour venir assister à mon mariage précipité.

**

Cette noce resta dans la ligne exigée par mon mari, c'est-à-dire qu'elle eut lieu dans la plus stricte intimité, dans la plus petite cha-

pelle de l'église et que la mariée y apparut non en blanc mais en tenue de bicyclette, amenée, ainsi que les témoins et la famille, dans les seuls quatre fiacres automobiles existant alors à Paris, nouveauté sensationnelle qui fit s'amasser les gens dans la rue.

Au déjeuner qui suivit, servi dans un grand restaurant du quartier, les miens, indisciplinés jusqu'au bout, trouvèrent le moyen d'élever entre eux une dispute violente, avec invectives et pleurs, qui mit aux prises le mari de ma sœur aînée, mon père, ma seconde sœur et ma sœur Georgina, dispute d'ordre uniquement religieux qui gâta la fin du repas, dispersa la noce en panique et bouleversa les pauvres mariés complètement oubliés dans l'affaire.

Ayant gardé l'une des autos, nous allâmes, pour nous rafraîchir l'esprit, faire le tour des lacs au Bois de Boulogne. Restés silencieux tous les deux, je ne sais à quoi pensait mon compagnon. Moi, tâchant d'oublier ce qui venait de se passer d'incroyable, j'avais besoin de me répéter : « Je suis mariée ! » avec cette curiosité froide déjà connue étant petite, curiosité de toutes les nouveautés qui allaient se dérouler dans ma vie.

Et, vers cinq heures du soir, avant de gagner le petit appartement qu'avait mon mari rue Matignon (nous ne faisons pas de voyage de noces), nous retournâmes rue de Gramont où il tenait à se rendre, afin que mes adieux à mes parents fussent faits dans une atmosphère calmée qui, peut-être, effacerait pour nous deux la pénible impression emportée du restaurant.

Et c'est ainsi, la tête bourdonnante d'un dernier orage familial, que je quittai le foyer où j'étais née, où j'avais jusque-là respiré, pour entrer dans les multiples mystères de la vie conjugale.



Habitée aux grands intérieurs familiaux, l'appartement de la rue Matignon me paraissait minuscule. Un domestique luxembourgeois, Michel, évoluait dans une cuisine grande comme un placard. J'avais l'impression de me cogner partout. Peut-être ma présence accusait-elle l'étroitesse de cette garconnière provisoire. Dès le lendemain de notre mariage nous primes l'habitude de sortir le matin pour ne rentrer que le soir, passant nos journées à l'Exposition Universelle. J'y vis Sada Yacco, tragédienne japonaise; les danseuses javanaises; bien d'autres attractions à présent oubliées; et nous montâmes jusqu'à l'extrême pointe de la Tour Eiffel, amusements multipliés qui tranchaient subitement avec la vie sans distractions vécue par moi jusqu'alors.

J'avais les mains couvertes de bagues de toutes les pierres précieuses (collection rapportée de Ceylan par mon mari), bien que toujours habillée en cycliste, robe à carreaux aux revers bleu de roi, canotier sur la tête.

J'étais très fière de ces bagues, et ne cessais de les regarder.

**

Je ne devais que par la suite comprendre ce qu'avait pu être pour J.-C. Mardrus cette scène éclatée le jour même de nos noces, lui qui, si proche de toutes les magies, attache une telle importance aux présages.

Habitée, pour ma part, aux manifestations intempestives de ma maison, je ne me rendais qu'imparfaitement compte de ce qu'il y avait eu dans cette scène, en effet, d'inconvenant, d'impressionnant, et ce fut avec une surprise douloureuse que je dus le constater : mon mari se défiait maintenant de ma famille et ne demandait plus qu'à l'éviter.

Il faut bien des années pour se désintoxiquer du milieu dans lequel on est né, le regarder tel qu'il est, en saisissant les côtés défectueux.

Encore attachée par toutes mes fibres aux miens, animalemeut encline à retourner de leur côté, j'étais prête à les défendre de toutes mes forces, même s'ils étaient complètement dans leur tort, alors qu'il m'incombait logiquement, honnêtement de me réserver tout entière à celui qui m'avait élue avec tant de désintéressement — (il m'épousait sans dot), enlevée avec tant de fougue, et de ne plus penser désormais qu'à marcher dans le même sens que lui sur la brillante route où il m'entraînait.

M'ayant, comme il l'avait fait, prise par la main pour courir à son côté sur cette route, pensant que j'allais y galoper joyeusement avec lui, tout au contraire il sentait mon obscure résistance à son impulsion, et, me croyant sans défense puisqu'à ses yeux je n'étais qu'une enfant, ne comprenait pas ce malaise qui, sans attendre, s'établissait entre nous deux.

Autoritaire jusqu'à la naïveté, n'ayant vécu que de son autocratie solitaire à travers le vaste monde dont il avait fait le tour, la mille et deuxième nuit, réglée par lui d'avance et qu'il entendait vivre avec l'épousée de sa dilection, ne semblait pas s'annoncer aussi parfaite que les mille et une premières.

Ne nous connaissant pas encore l'un l'autre, comment nous expliquer l'un à l'autre, ou du moins essayer de nous expliquer? (Quand je pense aux jours écoulés avant que me vint seulement l'idée de débrouiller cet écheveau du passé !)

Mes habitudes de restriction ne me permettaient pas, moi, de sortir de la coquille compliquée tout au fond de laquelle je me réfugiais. Quand à lui, les nuances multiples par lesquelles passaient ses sentiments n'avaient à leur disposition qu'un seul mode d'extériorisation : la véhémence.

Inquiétude, mélancolie, nostalgie, douleur, il fallait que tout passât par cette unique trompette. Je n'ai trouvé la formule que bien plus tard : là où d'autres feraient les saules pleureurs, il éclate.

Pour obéir à ses goûts simplificateurs, je portais des robes à la cheville quand c'était l'époque des traînes, et j'avais changé ma coiffure.

Ainsi troussée j'avais l'air d'avoir quatorze ans, ce qui me vexait fort. Ce fut exactement l'âge que me donnèrent les nouveaux occupants de notre ancienne maison de Saint-Germain où nous étions allés en pèlerinage. Ils crurent, à première vue, que j'étais la fille du monsieur, et non sa femme.

Mon mari, quand par hasard il ne pouvait pas sortir, m'envoyait faire une promenade accompagnée par la bonne qu'il venait d'engager. Et c'était parce que, pour lui, j'étais trop extraordinaire pour circuler sans être gardée, enfantillage basé sur un respect bien oriental de la merveille dont on a la charge.

Jaloux ?

Sa confiance en moi l'éloignait de toute tendance de cet ordre. La jalousie, du reste, a quelque chose de rampant qui ne s'accorde pas avec une nature aussi catégoriquement écrite que la sienne.

Lui ayant montré le portrait d'Impéria, raconté, tout émue, mon étrange roman : « Elle était belle ! » dit-il. Et, tranquillement, il déchira la photographie, persuadé qu'ainsi je ne penserais plus à elle. Ces amours qu'il jugeait « de pensionnaires » n'étaient pour lui qu'un jeu sans aucune espèce d'importance, tellement dénué d'intérêt, même, qu'il n'y attachait nulle imagination sensuelle. Je ne connais personne de moins vicieux que J.-C. Mardrus. Relire ses *Mille et une Nuits*, exact miroir de son tempérament. Rêves équivoques, songeries dangereuses, tout ce qui fait le trouble caché de l'occident, tout cela en est totalement absent.

Par ailleurs son coup de foudre avait été tout intellectuel. Il n'approchait sa novice épouse qu'avec le sentiment d'êtreindre une créature sacrée. Un tel amour, nulle autre femme ne l'avait connu de sa part, nulle autre ne devait, par la suite, le connaître.

Malgré sa méfiance justifiée vis-à-vis de ma famille, il décida d'aller passer les deux mois de vacances au manoir de Vasouÿ, puisqu'on nous y invitait chaleureusement.

Il y fit la connaissance de ma grand'mère qui, sentant qu'elle l'intéressait, déploya toutes les fantaisies de son esprit pour le faire rire, au point qu'il en fut en toutes lettres malade et dut, un soir, aller se coucher sans dîner.

Dans ses souples pyjamas blancs rapportés des Indes, il était beau. Ses cheveux onduleux, noirs, son teint de brugnol, ses yeux intenses et sévères, ses bonnes joues de gosse, sa bouche fraîche aux petites dents magnifiques, l'ardeur qu'il mettait en toutes choses, et ce rire d'enfant qui éclatait, si pur, qu'on en aurait eu les larmes aux yeux, tant de force et de jeunesse faisaient sourire de plaisir ma mère, les matins où elle nous rencontrait dans le parc.

Plein d'exaltation au milieu de la belle Normandie (qui répondait à son plus cher idéal de par sa verdure envahissante, son air humide, ses sources et ses ciels gris), je l'ai vu danser de joie devant certains coins où je l'emmenais, orgueilleuse de mon pays.

Ces expansions furent de courte durée. Bientôt, des heurts de caractères devaient faire éclater des orages entre mon père et lui, scènes qui révolutionnèrent la maison et nous décidèrent à repartir pour Paris bien avant la fin des vacances.

Et c'est ainsi que, pour toujours, je quittai Vasouÿ, le cœur déchiré de laisser maman au désespoir et d'avoir vu, derrière la voiture qui nous emportait au grand trot de son cheval, courir ma sœur aînée en sanglots, tendant vers moi le petit bouquet que je ne parvins pas à saisir et qui, misérablement, tomba dans la poussière de la route.

**

Sombre comme seul il peut l'être quand les événements vont à l'encontre de sa volonté, mon mari me ramenait donc rue Matignon; et c'était la première fois de ma vie que je me trouvais à Paris en plein été.

Le mois d'août était particulièrement chaud. L'asphalte transpirait. Une nostalgie déchirante me torturait. L'estuaire m'appelait, et les prés, et la grève où ma liberté solitaire avait connu de si belles heures de poésie et de désespoir.

Restés seuls l'un en face de l'autre, livrés à nous-mêmes, jeunesse « pas encore rodée », pourrait-on dire aujourd'hui, nulle grande personne n'était là pour nous mettre au point.

Je n'étais que rêve, il n'était que précision, malgré toute sa poésie et peut-être à cause d'elle.

Le mot *net*, qui revenait sans cesse, représentait, jusque dans le

domaine le plus insignifiant, la nature même de mon mari. Mais comment le savoir si vite ?

Un tel souci d'ordre se heurtait sans cesse à ma royale désinvolture de fille habituée à ne rien ranger, ayant toujours eu quelqu'un derrière elle pour le faire à sa place. Je ne parvenais pas à comprendre l'importance qu'avaient pour lui tant de minces détails, et haussais les épaules quand il disait qu'un objet mis ailleurs qu'à sa place fatale arrêta à ses yeux la gravitation universelle.

Il est bien difficile de saisir les raisons d'autrui, surtout, quand on est, comme je l'étais, toujours perdu dans les songes.

Lorsqu'enfin la vie m'a laissé mon initiative personnelle, j'ai reconnu de moi-même que ces menus soins font partie de l'équilibre qui règle les travaux de l'esprit et la conduite de l'existence, et, sans pousser les choses aussi loin que J.-C. Mardrus, mon sens normand de l'ordre, l'heure venue, s'est retrouvé jusqu'au fond de mes moindres tiroirs. Mais, en ces premiers mois de notre mariage, je refusais tout effort pour épouser les vues de mon compagnon.

Née plus douce qu'un agneau, j'étais en même temps irrévocablement indomptée. Ainsi le veut sans doute la race à laquelle j'appartiens. Avec tous ses éclats, mon mari n'approchait pas de ma tranquille volonté.

En même temps que l'impulsion qu'il a donnée à mon destin littéraire qui, sans lui, serait probablement resté dans l'ombre, je lui garde une âpre reconnaissance pour ces luttes d'enfants où deux continents, tout de même s'entrechoquaient, luttes au cours desquelles la timide presque morbide que j'étais prit si bien conscience de sa force; luttes qui, je crois, rétablirent ma santé morale, me sortirent de la vase miroitante des rêves où j'aurais fini par m'enliser sans la saine, la tonique, la réulsive réaction opposée à mes tendances naturelles.



Peu de temps après notre retour à Paris, je tombai mystérieusement malade.

Affolé, mon mari convoqua les uns après les autres tous ses confrères au chevet de mon lit. Je voyais jusqu'à quatre médecins par jour, et je pus en compter dix-huit, dont un nègre.

Les uns dirent que j'avais la fièvre typhoïde et les autres que j'étais tuberculeuse. « Elle est bien délicate... »

Pour ne pas sangloter après leur départ, mon mari se mettait à crier des malédictions contre le sort.

Par ailleurs, rappelée à Paris par ma sœur Charlotte également

souffrante, maman vint me voir rue Matignon quand j'étais encore couchée. Mais je n'avais plus aucune envie d'être dorlotée par elle. Je n'avais envie que de me rétablir au plus vite, ne trouvant désormais nul charme à la maladie. Ce fut une conquête sur la sensiblerie qui me resta pour toujours acquise.

**

Pour en revenir à la laborieuse lune de miel qui fut la nôtre, la poésie qui nous avait mariés trouvait à travers tout son chemin lumineux pour nous unir, cette fois, dans une identique ivresse.

Le premier souci de mon mari, dès le lendemain des noces, avait été de choisir les meilleurs de mes poèmes de jeune fille afin de les faire éditer le plus vite possible, soin dont il chargeait la *Revue Blanche*, qui publiait sa traduction des *Mille Nuits et une Nuit*.

Longtemps nous cherchâmes ensemble le titre que porterait ce premier volume de vers. Nous tombâmes d'accord sur « Occident » par opposition à l'Orient des contes arabes (mon Dieu, qu'était ce petit livre à côté d'un tel monument!).

Le docteur J.-C. Mardrus me dédiait le V^e volume à paraître de sa traduction, moi je lui dédiais mes poèmes tout neufs.

Quand je vis pour la première fois le volume blanc où s'alignaient mes vers, je connus la joie puérile et pleine d'illusions de tous les débutants.

Un livre que j'avais fait !

Aussi joyeux que moi pour le moins, mon mari, sans une seconde de doute, attendit le flot des admirations.

Je me souviens d'une après-midi passée à la *Revue Blanche*, où nous rencontrâmes plusieurs littérateurs déjà munis de leur exemplaire. A la façon polie dont ils me complimentèrent, je compris immédiatement. J'étais l'indésirable, l'ennemie, la jolie petite jeune fille qui fait des vers, celle dont la présence leur gâtait leur docteur Mardrus fabuleux et seul.

L'un d'eux alla jusqu'à parler avec emphase des *Mille et une Nuits*, comme pour bien marquer la distance entre les deux œuvres, et je crus positivement qu'il allait être étranglé sur place par mon mari.

La discussion qui s'éleva fut si furieuse que la peur m'empêcha d'évaluer ce qu'il y avait d'improbablement beau dans la colère de celui qui préférait les vers de sa femme à son propre ouvrage, alors que le monde intellectuel tout entier, aussi bien à l'étranger qu'en France, attendait avidement la parution de chacun de ses nouveaux tomes.

Cette sainte colère n'était pas, certes, près de finir. J'eus le loisir de la voir se manifester au sujet de chaque article envoyé par l'Argus de la Presse.

Mon mari venait de louer à Passy, rue Raynouard, un appartement situé dans l'un des deux pavillons élevés au-dessus d'un si joli parc et devenus plus tard la propriété de la duchesse de Clermont-Tonnerre.

Ce fut dans cette charmante demeure, avec le voisinage immédiat de Maurice Maeterlinck et de Georgette Leblanc, amis de J.-C. Mardrus, au-dessus desquels nous habitions maintenant, que je fis connaissance avec la critique littéraire.

Elle n'était pas aimable pour moi, seigneur ! La comtesse de Noailles venait de faire paraître *Le Cœur Innombrable*, et toute la presse, à juste titre, s'extasiait. Moi, j'arrivais comme une gêneuse.

Quelle amertume pour celui qui m'avait épousée par enthousiasme de mes vers !

Un certain critique, qui poussait son ironie jusqu'à la grossièreté, reçut une lettre d'injures de mon mari, envoya ses témoins et finit, épouvanté, par s'excuser platement dans la revue même où son article avait paru.

Octave Mirbeau, seul, manifesta (par paroles mais non par écrit) un sincère emballement pour mon livre. « Elle est étonnante ! » aboyait-il dans les bureaux de la *Revue Blanche*. Et, croyant me faire plaisir : « Toutes leurs comtesses n'arrivent pas à sa cheville ! »

**

Restée à la maison, parfois, quand mon mari sortait, je descendais dans le parc par les branlantes marches de pierre qui suivent la terrasse étendue devant les pavillons. Je m'asseyais sur la pelouse, seule, avec le petit cochon d'Inde acquis sur ma demande. Ce frêle animal représentait pour moi, sur cette herbe dévorée d'ombre, entourée des fumées de Paris, la nature immense laissée en Normandie.

Le mauvais accueil fait à mes premiers vers fut une atteinte profonde, et dont je ne me suis jamais guérie. Cet accueil, de plus, était un préjudice porté directement à ma vie privée, car il accusait encore la sorte de remords que j'avais d'avoir troublé l'existence de celui qui venait de me choisir par admiration. Il s'était trompé sur ma poésie, voilà tout. Et moi aussi je m'étais trompée sur ma poésie.

Je prenais contre moi le petit cobaye, et je pleurais longtemps en silence.

**

Et pourtant rien ne pouvait m'empêcher de continuer à faire des poèmes. Laisant mon mari se coucher, et chacun de nous ayant maintenant son cabinet de travail, je veillais, penchée sur mes papiers, et l'inspiration me visitait.

Et voilà les plus beaux souvenirs de ma vie d'écrivain. Le matin je me réveillais au bruit des exclamations. Comme on déniché un œuf, mon compagnon était venu voir si, dans mon cahier d'écolière, se cachait quelque poème nocturne. L'ayant trouvé, naturellement, il entra dans notre chambre avec des bondissements, et sa joie exultante, ses baisers d'enfant me donnaient les plus purs battements de cœur que j'aie connus. Insinué entre nos deux lits jumeaux, il me lisait mon ou mes poèmes de la nuit, s'arrêtant à chaque vers et les larmes aux yeux.

Ainsi me lut-il le seul qui soit vraiment connu maintenant :

L'odeur de mon pays était dans une pomme...

inspiré par le dessert de notre dîner... et mon envie de la Normandie et de l'enfance perdue.

A de tels moments, la critique tout entière était oubliée, et, tous deux, nous étions heureux.

**

Peu à peu, sentant combien nous faisait défaut la grande personne que nous n'aurons pas eue pour nous assister, je me prenais à méditer profondément.

L'ère du courage solitaire battait maintenant son plein. Il ne s'agissait plus de me délivrer d'une peine de cœur chimérique, si complète, pourtant, que je n'en aurai pas connu d'autre au cours de mon existence. Je n'avais plus un instant de loisir pour ressasser ma passion d'Impéria, certes ! Ce qu'il fallait maintenant, c'était comprendre complètement mon compagnon. Je commençais à me rendre compte de ce que, maintenant seulement, je puis exprimer en langage clair.

J.-C. Mardrus est un sultan de l'Orient fabuleux. Sa tête si riche de poésie possède ce que j'appelle « la case du merveilleux ». S'asseoir à Paris sur un petit tapis et se retrouver à Baghdad en un clin d'œil lui semblerait tout naturel. Où qu'il aille, il est invisiblement précédé du porte-glaive de la vengeance et du vizir Massrour. Tout procédé qui lui déplaît, tout mot qui le froisse sont des crimes de

lèse-majesté. Mais, réciproquement, si l'on sait lui être agréable, il est prêt à distribuer, en échange, de royales récompenses.

Il me fallait tout à la fois apprendre à être une femme et deviner ce tempérament unique de mon seigneur mari. C'était beaucoup pour un être jeune et sans aucune expérience.

Cependant, à force de réfléchir, je résolus d'essayer, moi, d'être cette grande personne qui nous manquait.

Puisque la beauté verbale agissait sur lui comme un sortilège, je tentai, pour calmer le sultan au plus fort de ses orages, quelque phrase à la fois tendre, raisonnable et bien balancée qui pût l'atteindre comme un beau vers.

Ce n'était pas toujours facile. J'y réussis pourtant plus d'une fois. Je voyais alors son masque se détendre et les larmes chercher ses paupières. Celui qui devait plus tard écrire *Le Livre de la Vérité de Parole* cédait à l'enchantement mystérieux, comme cède la tourmente marine sous l'huile un instant répandue.

Une belle promenade que nous faisons le long des jardins de Passy nous trouvait ensuite penchés l'un vers l'autre, tout enivrés de notre mutuelle poésie.

**

Maman venait assez souvent me voir rue Raynouard, et moi, de nouveau autorisée à sortir seule, j'allais quelquefois rue de Gramont où mon mari ne voulait plus mettre les pieds à cause de mon père.

J'arrivais avec un sourire et repartais de même. Mes parents, dépouillés de leurs six filles, vieillissaient doucement dans le nid vidé de tous ses oiseaux.

**

Bien installés comme nous l'étions rue Raynouard, meublés avec un gentil modernisme, et ce parc dans nos fenêtres sans rideaux, nous recevions beaucoup de belles visites.

D'octobre 1900 à mai 1902, je vis passer chez nous toute la littérature d'alors. Les symbolistes : Henri de Régnier, Ferdinand Hérold, Albert Mockel, André Ruyters et d'autres. Je fis la connaissance d'André Gide, grand ami de mon mari. Il portait à cette époque de longues moustaches tombantes, des cheveux maigres mais longs sous un grand feutre littéraire. Son regard enfoncé, pénétrant, attentif, frappait tout de suite.

J'avais connu Paul Valéry dès la rue Matignon et lu le manuscrit de *Monsieur Teste* que mon mari possédait, et les vers non publiés, profondément ignorés, sauf de quelques amis, du futur académicien.

Pierre Louÿs, autre ami de mon mari, vint parfois rue Raynouard, seul ou bien avec sa femme, troisième fille de José-Maria de Hérédia. Au courant de la conversation, je l'entendis un jour improviser une série de triolets étonnants sur trois orientalistes dont nous venions tous de nous moquer. C'est rue Raynouard que j'ai connu Claude Debussy, parlé longuement musique avec lui. Nous y reçûmes Robert de Montesquiou, la comtesse de Noailles; et c'est en venant nous y voir que la duchesse de Clermont-Tonnerre (Elisabeth de Gramont) prit le goût de cette maison qu'elle devait acheter plus tard.

Maurice Maeterlinck et Georgette Leblanc montaient certains soirs chez nous; d'autres fois nous descendions chez eux. Maeterlinck écrivait *La Vie des Abeilles*, et soignait une ruche sur sa fenêtre. Il avait de beaux yeux d'un bleu sombre, pleins de choses qu'il ne disait pas, mais que disait Georgette, si belle avec ses cheveux d'or et ses prunelles d'aigue-marine. C'était juste avant la première représentation de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique. Une brouille à mort était survenue entre Debussy et Maeterlinck. Celui-ci s'exerçait au revolver pour tuer Debussy. Un matin il prit pour cible mouvante sa chatte noire qui s'avavançait en ronronnant vers lui dans le parc, et la tua sans hésiter.

Je lui avais donné à lire une petite pièce de théâtre très poétique que je venais d'écrire, la *Rivale Marine*. Il me la rendit avec de belles louanges.

J'avais présenté le docteur Mardrus à Mme Sarah Bernhardt. Elle nous reçut un soir à un dîner de gala pour lequel j'étais à mon avantage, enfin semblable à mon rêve, qu'on m'avait faite chez Paquin, non sans résistance de la part des vendeuses, car cette robe était d'un style alors inconnu, droite, étroite, collée au corps.

Heureuse de sentir ma traîne m'envelopper, je vis, au regard des convives et dans celui de Sarah Bernhardt, que j'étais à mon avantage. J'avais redescendu ma frange sur mon front et me sentais à l'aise derrière cette broussaille légère. Je portais à ce moment, beaucoup plus clairs qu'à présent, mes cheveux relevés en un énorme chignon, ce qui faisait dire à Mme de Noailles, paraît-il, que j'avais l'air d'une théière. « Une bien belle et précieuse théière !... », répondait Montesquiou.

Après le dîner, Sarah Bernhardt me prit la main pour me passer au doigt la magnifique bague, grosse opale entourée d'un monde de petits diamants que je possède toujours et qu'elle porta dans maintes pièces, dont *Lorenzaccio*.

**

A la *Revue Blanche*, où nous allions souvent, nous trouvions les directeurs Alexandre Natanson, si vivant (et qui, le premier jour qu'il me vit, me prédit une considérable carrière d'écrivain), et son frère Thadée, ainsi que son plus jeune frère, Alfred, qui, lui, s'était déjà dirigé vers le théâtre. Nous y trouvions aussi Félix Fénéon, si cher à J.-C. Mardrus (il l'avait pris comme témoin de notre mariage), Fénéon, étrange figure de loup de mer américain, grand type anguleux, flegmatique et rougissant, et qui ne parlait que par formules mallarméennes du genre ce ces « nouvelles en trois lignes » qu'il inaugura plus tard dans *Le Matin*, pour la joie raffinée et cruelle des lecteurs et abonnés.

Nous rencontrions également Fagus, silhouette vaguement moyen-âgeuse, le peintre Félix Vallotton au demi-sourire ironique, Alfred Jarry, tout petit, tout poussiéreux, la face mal rasée et couverte de boutons sous des cheveux sales et longs partagés en deux par une raie médiane. Il était sans linge, toujours vêtu d'un noir crasseux, et portait volontiers des espadrilles. Son parler saccadé, son regard sorcier, me faisaient presque peur, et surtout ce brusque sourire qui tirait sa bouche jusqu'aux oreilles et la remettait aussitôt en place comme mue par un déclic, pendant que ses yeux fixes ne s'égarèrent même pas.

Mirbeau, toujours là, parlait, debout entre deux portes, avec un éternel mouvement de sortie, bien que ne s'en allant jamais. C'était l'époque où un article de lui lançait à jamais un écrivain. Il gardait étroitement enchaîné contre ses jambes son fameux chien Dingo, berger allemand dont la race n'était pas encore répandue, et qu'il tenait beaucoup à faire passer pour un animal dangereux.

Je revois sa stupeur le jour où, pendant qu'il oubliait le chien et discourait de sa grosse voix confuse, j'allai me distraire dans un coin des bureaux avec la bête féroce, qui fit mine de me dévorer à la manière des bergers quand ils jouent, à grand renfort de crocs montrés et de cris furieux, pour l'épouvante de tous et mon grand amusement.

**

Un jour, à je ne sais quel déjeuner, je me vis à table à côté de Jean Lorrain, l'un des plus grand admirateurs des *Mille et Une Nuits* et de leur traducteur, et qui ne cessait d'en parler dans le *Journal*.

Je garde au fond de mes oreilles la remarque qu'il fit soudain devant tout le monde :

— Mme Mardrus n'est pas coquette. Elle ne rit pas pour montrer ses belles dents, mais parce qu'elle a envie de rire.

Ses cheveux teints, déteints et reteints finissaient par être tricolores. Fardés, ses gros yeux débordants et glauques, semblaient prêts à tomber dans son assiette. Il racontait des choses compliquées auxquelles il mêlait une érudition assez incertaine, prenant, par exemple, le mot *incunable* pour un synonyme de pédéraste.

Il me demanda de réciter des vers, applaudissant toujours avant la fin du poème.



Cependant la Noël et le Jour de l'An s'étaient passés pour nous sans autre apparat qu'un peu de houx et de gui disposés par mes soins dans l'appartement, et une séance d'ombres chinoises préparée pour mon mari tout seul, avec programme illustré, — représentation à laquelle il assista jusqu'au bout mais en pensant visiblement à autre chose.

C'était la première fois que ces fêtes avaient lieu pour moi sans la rumeur de la famille, et j'en restais comme abasourdie.

Nous entrions dans l'année 1901 avec de la neige plein le parc, et j'en tirai plusieurs poèmes qui firent la joie de mon mari.

Le printemps revenu m'attira du côté de la pelouse. J'y emportais le caméléon qui remplaçait le cochon d'Inde (mort ou donné, je ne me souviens plus).

Cette bête extraordinaire nous amusa quelque temps, mais je ne pouvais m'y attacher. Envoyé pour finir à mes neveux de Provins, le caméléon mourut, en arrivant, sous la couleur jaune citron, qui est celle de la grande colère.



Au mois d'août nous voici partis pour un voyage, — le premier de ma vie.

Nous allions voir chez elle, dans le Jura, Marguerite Syamour, intensément spirite et pleine de bonté, grande inspiratrice et amie de la politique de gauche.

Tout le long du parcours en chemin de fer, je regardais avec surprise, presque scandale, ces paysages qui n'étaient pas la Normandie. Mon mari me demandait sans cesse comme à une gamine :

— Qu'est-ce qu'elle fait, la petite ?

Je répondais, rengorgée :

— Elle voyage !

Après quelques jours dans le Jura, ce fut une tournée fantaisiste,

Genève, puis Montreux, puis Territet, et, pour finir, Aix-les-Bains, et enfin Hautecombe, sur le Bourget, où nous devions nous fixer pour un mois. Nous étions installés dans une vieille auberge, à deux pas des moines, qui nous invitaient à leurs offices nocturnes.

Toute la journée dans les vignes ou bien en barque sur le lac de Lamartine, poésie, repos, azur...

Un vieux marinier prétendait avoir connu Lamartine. Comme je l'interrogeais :

— Elle était belle, dit-il. Sa traîne avait bien deux mètres.

Il me fallut un moment pour me rendre compte que, la Martine, c'était, pour lui, Mme de Rute.

Revenus en automne, nous allâmes aussi passer une quinzaine à Tommery, près de Fontainebleau, continuant à ramer dans une petite embarcation de louage, et non sans beaucoup d'imprudence, car nous faillîmes, un jour, nous faire engouffrer par l'écluse.



C'est vers février 1902, si j'ai bonne mémoire, que nous fîmes la connaissance du charmant peintre Georges Jeannot et de la jolie Mme Jeannot. Nous allions à leurs soirées. On m'y faisait dire mes poèmes à mesure que je les avais écrits, et j'aimais ces réunions et leur atmosphère pleine de cordialité.

Fernand Gregh s'y montrait pour moi particulièrement amical. Il aimait mes vers et le disait de tous côtés. J'ai gardé de cette période, qui se prolongea plus de deux ans, un souvenir particulièrement charmé.

Au printemps de cette même année 1902, ayant rencontré Robert de Montesquiou à la *Revue Blanche*, il y fit un bel éloge de mes poèmes, avec cette grave ferveur littéraire qui fut chez lui si sincère et si noble, parallèlement aux cocasseries vestimentaires et verbales dont il entretenait sa légende bien établie de dandy extravagant.

Il nous fit les honneurs de son *Pavillon des Muses*, à Neuilly, belle demeure où régnait Gabriele de Yturri, lequel ne parlait de son ami intime qu'en disant « Monsieur le comte », ou bien « mon maître » de tout son accent sud-américain. Tous deux venaient d'acquérir la vasque de marbre rose entourée d'angelots de bronze ayant appartenu à la Montspan, et racontaient comment ils l'avaient découverte dans un couvent où les nonnes y lavaient le linge de la communauté. Moyennant une mule du pape (vieille pantoufle de brocante trouvée par Yturri) ces saintes filles lui avaient donné pour rien l'inestimable pièce de musée qui, maintenant, était l'orgueil du jardin de Neuilly.

A la demande de Montesquiou j'écrivis en l'honneur de la vasque un poème qu'il joignit à ceux qu'il collectionnait sur le même sujet. J'achevai de la sorte de conquérir ses bonnes grâces, faveur insigne qu'il n'accordait pas très facilement mais très facilement retirait. Il me prouva plus tard cette dilection en écrivant un fort important article sur mes poèmes.

Les dames du grand monde avaient une peur panique de ses humeurs à la Louis XIV et s'empressaient autour du grand seigneur de lettres qui leur donnait ses ordres d'une voix criarde, et avec des mots recherchés dans lesquels il mettait parfois un esprit si mordant.

— Il me faut après-demain une magnifique carpe glacée, et toute parée, pour un grand déjeuner que je donne à des hôtes de marque.

La dame n'était même pas invitée à ce déjeuner, mais elle envoyait la carpe. Si elle ne l'envoyait pas, elle était rayée des fêtes, puis, à la première occasion, devant cent personnes, exécutée d'un coup de flèche mortel.

Elles en étaient arrivées, dans leur admiration terrifiée, à parler comme lui, gesticuler comme lui, prononcer les mêmes jugements que lui sur les mêmes choses. Il fut véritablement le roi plein de morgue et de rigueur de toute l'aristocratie féminine, voire masculine d'alors — j'entends celle qui cultivait les arts et les lettres.

Si sévère pour sa propre caste, il avait un respect, un amour de la belle littérature, fût-elle représentée par les plus humbles, qui lui procurèrent peut-être les seules vraies émotions de sa vie.

Son fameux duel avec Henri de Régnier, qui laissa les deux adversaires mortellement ennemis, ne l'empêcha jamais, par la suite, d'admirer le poète et de faire réciter de ses vers dans ses fêtes par les meilleurs acteurs.

Cette grandeur ne fut pas, je crois, appréciée comme il l'eût fallu de ses contemporains, toujours à l'affût de ses bizarreries nouvelles.

Grand, mince, ligne élégante et traits réguliers, ce descendant de d'Artagnan avait un front et une plantation de cheveux magnifiques. Il portait une moustache de mousquetaire, du reste teinte, derrière laquelle se cachait une denture en mauvais état, de sorte que, lorsqu'il riait ou seulement souriait, il joignait toujours sa main à cette moustache pour mieux dissimuler un tel désavantage.

Quand il devait aller dans le monde ou recevoir chez lui, ne pouvant souffrir ni l'imprévu ni l'improviste, il préparait d'avance sa partition, si l'on peut dire, et ne permettait pas qu'on l'en écartât. De l'imprudent qui s'en avisait, non seulement il ne tenait aucun compte,

mais, le coupant délibérément, il reprenait son sujet, en criant seulement un peu plus fort.

Je puis témoigner que, l'heure venue, bien après la guerre, il prépara de la sorte la partition de sa mort, dont il m'avertit quinze jours auparavant par une lettre où, ne parlant que de littérature, il glissa sans commentaire cette simple petite phrase : « Savez-vous que je suis *très malade* ? »

Et presque la veille de sa fin, je reçus, sur une carte postale au-dessus du mot *silence* ! cet avertissement en latin que je puis traduire ainsi :

Quand l'albâtre est brisé, le parfum se répand.

Car il était persuadé de laisser un grand nom à la postérité, qui n'attendit même pas son enterrement pour l'oublier, car nous fûmes juste sept pour le mener au cimetière de Versailles où, marbre noir sans aucune inscription, sa précieuse sépulture, dans laquelle l'attendait son cher Yturri, reste, de par son étrange vouloir, anonyme.

La mort de Yturri, survenue quelques années auparavant, ne fut pas moins digne. Atteint du diabète et souffrant terriblement, il s'arrangea pour rester jusqu'au bout agréable à regarder, et mourut paré, fardé, calamistré, gracieusement étendu sur des coussins, revêtu d'une robe asiatique, et l'éventail à la main.

On comprend à quel point, quand ils étaient dans leur pleine ardeur, ces deux étonnants personnages pouvaient soigner leurs réceptions, l'importance inouïe qu'ils y attachaient.

Je ne le savais pas encore, pour ma part, quand, en mars 1902, nous fûmes invités par Montesquiou, fort solennellement, à la première grande fête qu'il donnait au *Pavillon des Muses*.

Il m'avait prévenue qu'il me demanderait d'y réciter de mes vers. Pour une matinée si importante on m'avait fait une robe dans le style de celle étreinée chez Sarah Bernhardt, toute droite et colante. Elle était en velours vert foncé, brodée de vieil or, assez archaïque. J'étais si mince, alors, que Marie Bengesco, venue quelques jours auparavant nous voir, m'avait dit, presque fâchée : « Mais, mon enfant, vous n'avez plus de corps ! »

Allant à cette fête en toute innocence, nous ne devions apprendre que beaucoup plus tard qu'elle était ce qu'on appelle *un coup monté*.

Cette manigance de Yturri et de son maître était dirigée tout simplement contre... *Le Cœur Innombrable*.

La comtesse de Noailles, dans tout l'éclat de son jeune triomphe, y vint, persuadée que la fête était donnée, ne pouvait être donnée que pour elle.

Tout Paris était là, arts, lettres, science, aristocratie, répandu dans ces salons où le maître de la maison avait déployé, comme lui seul savait le faire, un faste impressionnant.

Quand il me demanda de dire mes vers, le silence total ayant été fait, je retrouvai cette aisance singulière qui me venait toujours en de telles occasions. Et, sans pouvoir mesurer les répercussions d'un moment pareil, je récitai quatre ou cinq de mes poèmes devant cette assemblée aux yeux de laquelle, sans aucun avertissement, on faisait surgir une rivale de la divine Noailles.

Mon Dieu, si j'avais su tout ce qu'il y avait derrière cet instant, quelle angoisse à me faire perdre la mémoire ! Je n'ai jamais aimé les rivalités, les cabales, les ragots, rien de ce qui peut approcher ces batailles mondaines.

Je sentis cependant je ne sais quel flot monter vers moi, qui me remplit d'un malaise tout à fait inexplicable, mais qui fit que, rentrés chez nous, le soir, pour la surprise de mon mari, je déclarai détester tous ces gens et ne plus vouloir jamais me trouver mêlée à eux.

Le poème que j'écrivis la nuit fut d'ailleurs celui-ci :

Je ne dois nulle joie, heures empanachées,
 Au sourire fardé de votre bouche en cœur.
 Vous ne fûtes pour moi qu'une mauvaise fleur
 Par qui mon ironie eut des larmes cachées.

Il ne vient rien de bon que des sincérités
 Qu'on trouve dans un coin obscur des pauvres âmes,
 Que des bougres sans nom et que des bonnes femmes
 Pleurant bien leurs chagrins, riant bien leurs gaités.

Vous, masques, ô plaisirs que rien en moi n'approuve,
 Quand je passe, tranquille et droite parmi vous,
 Mon âme vous regarde, à travers mes yeux doux,
 Sauvagement et sans pitié, comme une louve.

Et pourtant !

Des applaudissements unanimes saluaient mes poèmes. Sitôt dits, une foule compacte m'entoura, toute bruisante de félicitations. Montesquiou rayonnait. Albert Besnard et sa femme, gentiment, me souriaient. Mme Mulhfeld s'accrochait à mon bras, son beau visage tendu vers moi : « J'ai aussi une admiration physique pour vous ! Une admiration physique ! »

La duchesse de Clermont-Tonnerre (elle n'était alors que marquise), s'avança, ravissante, toute rose sous son grand chapeau à

plumes noires, exactement ce qu'on imagine de Marie-Antoinette en ses plus beaux jours.

— Vous viendrez me voir, n'est-ce pas?... dit-elle en braquant son face-à-main avec un sourire qui me charma.

La comtesse Greffülhe, belle comme le jour, me disait des choses aimables. Le peintre Boldini m'embrassait les mains. Anna de Noailles, vêtue d'une robe couleur d'abricot, faisait bonne figure et répétait à mon mari :

— Que s'est-il passé ? Elle était déjà charmante ! Mais maintenant...

Gorgés de sourires, nous revînmes chez nous, moi sombre, comme je l'ai dit, sans décéler la cause d'un si farouche recul.

Quelques jours plus tard, Jean Lorrain écrivait, dans *Le Journal*, des choses fort désagréables à mon sujet, et qui se répétèrent pendant plusieurs articles.

Quelle entrée dans le monde ! Et comme je l'avais bien senti, encore qu'obscurément, ce qui se préparait pendant cette belle fête !

Les heures que je passai à calmer mon mari, qui voulait tuer Jean Lorrain, ne me laissèrent pas le loisir de déguster à fond le poison qu'on me versait en échange de mon sourire, de ma jeunesse et de mes poèmes, en échange de mes roses que j'apportais à tous ces gens-là.

A moins de faveur spéciale, il n'était décidément pas bon d'être un poète. Je l'apprenais avec une amertume affreuse.



Peu de temps après, je devais voir surgir, puis revenir sans cesse chez nous, le poète méridional Joachim Gasquet, qui, fou des *Mille et une Nuits* et du docteur Mardrus, faisait tout ce qu'il pouvait pour le pousser aux extrêmes de son nietzschéisme naturel, et, sourdement, bien que menant tant de bruit dans notre appartement, l'animait contre moi, l'intruse du Nord qu'il n'aimait certainement pas.

Causant posément avec la belle Marie Gasquet aux yeux de velours noir, j'entendais dans la pièce à côté les éclats de voix et les cris d'admiration de Gasquet surexcité. Je sentais tout ce Midi lutter contre mes brumes natives, et je souffrais de cette présence, de cette influence, qui n'étaient pas bonnes.

Mon nouveau volume de vers, *Ferveur*, parut quand revint l'automne. J'avais reçu le baptême de la ligne et n'attendais rien de bien agréable de cette seconde traversée, — en quoi je ne me trompais pas.

Ceux qui voulaient être aimables m'appelaient dans leurs articles « petite âme » avec un sourire supérieur. Ou bien écrivaient : « En les récitant un peu vite et d'une voix chaude, ces vers pourraient donner l'impression d'être beaux ».

Et, tendancieusement, d'autres, d'après mes vers, ne savaient « si j'étais Annamite ou Chinoise ».

C'est pourtant dans *Ferveur* que se trouve ce poème dont j'ai parlé :

L'odeur de mon pays était dans une pomme...

poème qui est la signature même de la Normandie, donc de la France.

Mais que je fusse tranquillement Française agaçait les fanatiques de Mme de Noailles, qui, elle, était Roumaine.

Enfin, dans un très important article, Emile Faguet déclara « qu'il n'avait jamais rien lu de plus franchement comique que ma poésie ». Et voilà pour mon second livre.

**

Un peu plus tard, Charles Maurras, dans *l'Avenir de l'Intelligence* parla de mes vers avec plus de gravité. Je reste fière d'avoir été, par ce grand esprit, commentée à mes tous premiers débuts.

**

Je ne quitterai pas mes souvenirs de la rue Raynouard sans mentionner, qui fut un grand ami, défenseur de mes vers, M. Malet, de la *Gazette de France*, le plus vieux journal de Paris, ni Edmond Bailly, de la *Revue Indépendante*, avec qui, jeune fille, j'avais commencé de travailler l'harmonie au *Musée Social*, rue Las-Cases, étrange bonhomme que je considérais comme un pur sorcier, et qui l'était, en effet.

Il est probable que j'oublie quantité de figures qui passèrent sur l'écran de notre vie à cette période-là.

Ce que je n'ai pas oublié, c'est l'hostilité qui se déclara tout à coup entre J.-C. Mardrus et notre propriétaire, une vieille dame fort grosse et fort démodée qui vint par malheur habiter le pavillon en face du nôtre.

Elle s'était réservé le grenier situé juste au-dessus de notre chambre à coucher. Il lui prit fantaisie de venir, chaque matin vers sept heures, fourrager dans ce grenier, bruit qui réveillait mon mari dont le sommeil était très léger.

Poliment priée de monter un peu plus tard, elle s'arrangea pour monter, au contraire, un peu plus tôt.

Guerre !

Un matin, ne sachant plus comment faire cesser cette persécution, mon mari s'embusqua dans la cuisine qui se trouvait en dehors de l'appartement, à la hauteur du premier étage habité par nous.

Juste comme la dame redescendait du grenier après y avoir mené son tapage, il ouvrit brusquement la porte de cette cuisine, et, debout sur le seuil, lui apparut nu comme un ver.

Avec des cris d'horreur et retroussant ses jupes, la propriétaire dégringola l'étage à toute vitesse... et vint encore un peu plus tôt, le lendemain, remuer des caisses dans son grenier.

Elle ne savait pas à qui elle avait affaire.

Comme un sale gosse qu'il était, J.-C. Mardrus, alors, ouvrit à fond dans le parc tous les robinets qui y distribuaient l'eau, laquelle coula toute la journée, puis toute la nuit, puis encore une journée avant qu'on s'en aperçût.

Quelle note à payer !

A la signature du bail, la dame ne nous avait pas remis la clé de la grille à jamais fermée donnant sur la terrasse. Nous n'avions nul besoin de cette clé, n'y avions jamais songé.

Mon mari s'empressa de l'exiger. Refus. Juge de paix. Soit par peur, soit par ignorance, la propriétaire ne comparut pas et fut condamnée par défaut à donner cette maudite clé.

Deux jours plus tard une grande bande de calicot flottait au vent sur la maison, portant en grosses lettres cette phrase :

La proprio est condamnée.

Et ce ne fut pas tout.

Charriant les grands vases qui coupaient les balustrades de la terrasse, l'adversaire se donna la peine d'en faire une barricade devant la porte du pavillon habité par son ennemie. Quand celle-ci voulut sortir de chez elle, elle se découvrit calfeutrée, et, dans son épouvante, ouvrit l'une de ses fenêtres sur la rue pour appeler le sergent de ville, qui ne se dérangea pas, car il n'en avait pas le droit.

Revenue à l'autre fenêtre (celle qui donnait sur le jardin) la prisonnière put voir mon mari qui lui faisait force pieds de nez.

La fin de cette histoire effarante fut que, le bail résilié tout à notre avantage, nous quittâmes la rue Raynouard pour un nouveau domicile, qui fut *la Rosaïe*, à Auteuil, tout près de la Seine, à deux pas du Point-du-Jour.



Située entre les fortifications qui longent le boulevard Murat et cette rue à hauts immeubles, une jolie petite maison dans un joli petit jardin, voilà la Roseraie.

La maison était claire et gaie; le jardin, plein de rosiers, évidemment, comportait une pelouse, une tonnelle et un poulailler.

A peine emménagés dans cette nouveauté, mon mari tourna toute son attention vers les roses.

Parallèlement à son œuvre littéraire et scientifique, s'il lui arrive de s'intéresser à quelque objet imprévu, c'est de toute son âme qu'il s'y donne. Une seule chose à la fois; mais cette chose semble devenir l'unique souci de son existence.

Je l'ai vu, dans ce jardin, passer des journées entières au milieu de ses rosiers. Avec une impérieuse patience il pouvait, pendant plus d'une heure, s'acharner à tordre un à un, sans les froisser, les pétales de telle rose qu'il prétendait diriger en sens contraire de la forme imposée par la nature; et cela simplement parce qu'il jugeait ainsi la rose mieux réussie. D'autres fois, quand une averse tombait trop fort, tandis qu'il recevait la pluie sur le dos, il s'absorbait dans la fabrication d'un petit toit au-dessus de tel bouton à peine ouvert, l'un de ses préférés, et qu'il craignait de voir abimé par la bourrasque.

Il devait, à la fin, devenir le savant rosieriste qu'il est, comme, à la suite d'expériences de cet ordre doublées de l'étude d'ouvrages spéciaux, il a pu, dans d'autres domaines, s'y entendre mieux que personne en céramique, en pierres précieuses, en photographie, en ameublements anciens.



Quand la fougue roses commença de se calmer, une identique constance, à la Roseraie, le dirigea vers l'élevage d'espèces choisies dont il peupla le poulailler. Il en vint à réussir de précieuses couvées pour lesquelles il se procurait tout ce qu'on faisait de plus perfectionné comme couveuses artificielles, dispositifs qui portent les noms inquiétants de mère-à-lampe, mère-à-siphon, etc...

Ce poulailler, du reste, devait s'agrandir à la longue, et devenir une considérable volière où figurèrent des faisans dorés et argentés, des perdrix, toutes sortes de gallinacés rares, plus des oies géantes de Toulouse; et, pour contrebalancer tant de plume, une chèvre puis une gazelle finirent par s'y adjoindre, sans parler de lapins angora.

Bien souvent, en train d'écrire, je voyais mon mari, revenu du

centre de Paris, entrer en trombe dans mon cabinet de travail. Tout joyeux et sans aucune explication, il posait sur l'encre fraîche de mon poème quelques œufs d'une espèce nouvelle, ou bien une poignée de poussins, achetés une heure plus tôt, qu'il tirait tout piaillants de ses poches avec des rires olympiens.

Il eut deux coqs, Ali et Baba, auxquels il enseignait à donner la patte, et quantité de petits poulets nés dans je ne sais quelle mère-à-lampe ou à siphon, et qui le suivaient partout dans le jardin, le considérant nécessairement comme leur mère poule.

Mais, avant l'entrée en scène de tout ce monde-là, quand il ne s'agissait encore que des roses, l'ère de l'animalité commença par la découverte, un soir, sous nos lits jumeaux, et sans que jamais nous ayons su de quel mystère il sortait, d'un matou noir et blanc qui devint, dès le lendemain de son intrusion chez nous, le dieu lare de la maison.

Ce chat fut célèbre en son temps dans le monde littéraire. Demi-angora, le nez rose, un loup d'arlequin posé sur son visage de lait, il représenta pour nous bien des heures d'amusement, de tendresse et d'intérêt. Il a figuré parmi les vers d'*Horizons*, volume écrit à la Roseaie; et Colette, dans une des *Claudines*, cita ce poème dédié à *La Kathèdre*, nom absurde comme tous ceux dont on finit toujours par baptiser les chats.

La Kathèdre, lors de notre grand départ pour les pays arabes, fut donnée aux deux poètes, nos amis, Emile Cottinet et le prince Colonna. Douillettement elle acheva chez eux sa vie fort longue, non sans les martyriser par toutes sortes d'exigences qu'ils considèrent, naturellement, comme des ordres.

**

Une nouvelle servante, nommée Aline, douce et dévouée créature à laquelle je m'attachai très vite, avait heureusement remplacé plusieurs échantillons peu réussis.

Chargée de faire taire les oies géantes quand elles criaient trop fort, elle allait docilement couper de l'herbe sur les fortifs à proximité, pour la donner à ces bêtes bruyantes qui, finalement, n'en voulaient pas, de sorte que, prise entre la nervosité des géantes et celle du patron, la pauvre fille ne savait plus où donner de la tête.

Elle nous servait notre repas de midi sous la tonnelle, mon enchantement particulier.

Pour ce déjeuner, je revenais chaque matin d'une longue promenade à pied que je faisais toute seule le long de la Seine.

C'est ainsi qu'un jour je découvris le cimetière de Billancourt, et fis la connaissance du fossoyeur, lequel me tenait des propos shakespeariens, comme presque tous ceux de son métier.

Il me dit un matin :

— C'est dommage que vous ne soyez pas venue plus tôt ! Je viens de déterrer des enfants dont le bail est fini...

— Comment étaient-ils ?... dis-je, très impressionnée.

— Oh ! fit-il, pas grand'chose. Des petites côtelettes...

De ces promenades sur la berge et au cimetière, j'ai tiré nombre de poèmes qui se trouvent dans *Horizons*, dont le *Dialogue des Vivants et des Morts*, et aussi, beaucoup plus tard, quelques contes, parmi lesquels *l'Invitation à la Mort*, qui valut au *Journal* quantité de désabonnements, et à moi des douzaines de lettres, signées ou anonymes, sur lesquelles je reviendrai plus loin.

Pendant je continuais mes visites rue de Gramont, bien que les distances fussent devenues telles que le parcours donnait l'impression d'un vrai petit voyage. C'était encore le temps des fiacres, vieilles voitures crasseuses attelées d'une rosse, conduites par un cocher à huppelande et à chapeau de cuir bouilli. La course, quelle qu'elle fût, coûtait trente sous; et la tradition était de donner cinq sous de pourboire.

Soit en allant rue de Gramont, soit lorsque j'en revenais, je tremblais d'avoir à dire l'adresse, car le cocher ne manquait jamais d'être furieux.

Ce fut encore plus dramatique quand mes parents quittèrent la rue de Gramont pour s'installer sur la rive gauche, rue de Verneuil, événement qui suivit de près notre arrivée à la Roseraie.

Maman, de son côté, venait souvent m'y voir. Elle me racontait les rares événements de la maison à présent désertée.

Au Jour de l'An, ma sœur Georgina, devenue sœur Angèle (elle fut plus tard sœur Agnès) avait été autorisée à faire une belle surprise à papa et maman en venant les embrasser.

Comme elle prévoyait de la part de son père un accueil peu aimable, une autre sœur l'accompagnait, religieuse à poigne, qui ne craignait rien, disait-elle.

En voyant entrer dans son cabinet les deux cornettes de Saint-Vincent de Paul, mon père, allongé comme toujours sur son canapé rouge et la pipe au bec, s'écria sans bouger :

— Nous ne sommes par en carnaval, mesdemoiselles, pour venir me voir déguisées !

Sœur Angèle voulut l'embrasser. Alors il lui tint, ainsi qu'à sa compagne, un ironique petit discours. Le rôle des filles était de se

marier et d'avoir des enfants, et non pas de s'enfermer dans des couvents.

L'autre bonne-sœur faisait des yeux ronds. Pressée de fuir, elle tirait Georgina par sa manche.

— Voilà ce que j'avais à te dire, mon petit chéri !... termina mon père avec un sourire sardonique.

Alors, tirant encore plus fort sur la manche, la religieuse à poigne :

— Venez, ma sœur ! Venez vite ! Il vous a appelée « mon petit chéri », dépêchons-nous de nous sauver, maintenant !



A la Roseraie se continuait l'allée et venue de la littérature et des arts.

C'est pendant cette période que nous connûmes le grand et beau Robert d'Humières, qui devait, pendant la guerre, être tué d'une balle en plein cœur; Colette et Willy; Isadora Duncan; Maurice de Faramond et sa femme; Armande de Polignac-Chabannes; Henri Rochefort et la magnifique Marguerite Rochefort; Léon Bailby; Albert Flament; Emile Verhaeren; Jean de Bonnefon; lord Alfred Douglas et sa femme — et ainsi de suite.

Nous étions en relations amicales avec Judith Gautier aux yeux de lion, fille de Théophile, avec le professeur Artwig Derembourg, le fameux orientaliste, et sa femme, avec Charles-Eudes Bonin, diplomate, et celle qu'il venait d'épouser, Geneviève Camescasse, qui ressemblait à la tête d'Elché du Louvre, avec le fameux avoué Cheramy; avec Albert Besnard et l'imposante Mme Besnard, ainsi que leurs enfants (Robert Besnard fit à la Roseraie mon portrait, immense aquarelle) avec Antonio de la Gandara, avec Auguste Rodin — et tant d'autres encore dont le souvenir m'échappe.

La comtesse de Noailles vint nous voir, accompagnée de sa sœur Caraman-Chimay. « Mon mariage, en nous séparant, a été le drame passionnel de notre vie ! », disait-elle en regardant cette sœur, sa principale fanatique.

Elle s'amusa du jardin, de la volière, de la chèvre. Une rose, longuement travaillée par mon mari, finissait par entrer dans son cabinet.

— Il a une rose qui vient le retrouver ! Il est tout de même trop touchant !

Finalement elle s'invita pour un dîner à faire le lendemain sur la berge, dans une de ces extraordinaires guinguettes où nous allions parfois, et, naturellement, ne vint pas.

Elle n'avait pas pris la peine de se décommander. A de tels manquement tout Paris était habitué, mais mon mari, lui, ne pouvait les admettre, ce qui coupa court à nos relations.

Je devais, plusieurs années après, rencontrer la géniale poétesse, soit au Prix Fémina, soit aux Annales, soit ailleurs, et son sourire cordial, ses propos me montrèrent qu'elle avait oublié ses torts.

Nous vîmes revenir à la Roseraie Fernand Gregh, les Jeannot, tous nos amis. J'y entendis André Gide interpréter au piano Chopin, avec cet art frémissant qui n'appartient qu'à lui seul. Il accompagnait les traits les plus brillants de soupirs exaltés, et j'avais l'impression qu'au piano seulement il pouvait extérioriser tout ce que son protestantisme aura réfréné dans son être, — pour le plus grand bénéfice de son écriture.

A la Roseraie, Alfred Jarry dina plusieurs fois avec nous.

Je n'ai jamais oublié la visite que nous lui fîmes rue Cassette.

Nous nous informons près de la concierge.

— C'est au deuxième et demi !

— Ça, dis-je, c'est du Jarry tout pur ! Il a dressé la bonne femme à répondre ça.

Pas du tout !

Son logis était constitué par la moitié d'un appartement qu'on avait coupé en deux... dans le sens horizontal, de sorte qu'il fallait s'y introduire presque en se baissant. Je m'expliquai dès l'entrée pourquoi, dans les longs cheveux sales de Jarry, se voyait toujours cette espèce de poudre blanche : le plâtre de son plafond.

L'unique chambre qui, je crois bien, constituait son appartement, était partagée en son milieu par une longue corde tendue sur laquelle flottait une loque sans couleur, ce qui, soi-disant, lui faisait deux pièces.

Dans celle où il nous reçut, un petit guéridon d'un Louis XV excessivement maniéré, mais boîteux, lui servait de table de travail. Tout autour pendaient à des clous les attributs du Père Ubu : la chandelle verte, le petit bout de bois, le crochet à nobles, le bâton à phynances.

Il nous raconta que, jadis, il avait pour bêtes familières, dans cet habitacle, trois ou quatre hiboux en liberté, « les z'hiboux », et que ceux-ci, tandis que sa mère mourait au loin, ululèrent toute une nuit, ce pourquoi, ne pouvant les faire taire, il les tua tous à coups de revolver.

Tout cela cadrerait bien avec un récit d'Octave Mirbeau.

Invité, comme plusieurs autres convives, à déjeuner à la campagne chez le père du père Ubu, toute la bande et Mirbeau trouvèrent le

couvert mis sur un établi. Les assiettes étaient des ronds découpés dans du papier. Au centre, sur une feuille de chou, s'allongeait, pour tout repas, un barbillon cru; car Jarry, qui pêchait beaucoup à la ligne, avait l'habitude de manger le poisson à sa sortie de l'eau, sans même arracher l'hameçon.

**

Une autre forte impression : ma première visite chez Colette, qui s'appelait Colette Willy (elle prononçait *Vili*). Le *Dialogue des Bêtes* n'avait pas encore paru.

Elle était musclée et mince, et ses yeux, devenus encore plus beaux avec l'âge, allumaient déjà ces deux petites lampes d'un bleu sombre dans le triangle de sa figure, sous les cheveux courts, alors inconnus, qui étaient sa marque particulière.

Nous avons tous compris dans « *Mes Apprentissages* » quelle était sa vie à cette époque. Après avoir lu ce livre, je m'explique mieux, pour ma part, l'attitude qu'elle affectait. C'était celle d'une jeune femme perpétuellement en train de jouer la centième de Claudine. « Elle a l'air de vivre sur une carte postale ! »... dis-je au retour à mon mari.

Depuis mon second livre de poèmes, elle m'avait baptisée « Ferveur ».

Dès qu'elle me vit entrer dans son salon déjà plein de monde, elle s'écria devant tous ces gens, me voyant intimidée comme je l'étais encore :

— Qu'est-ce qu'il y a, Ferveur ? Vous avez envie de faire pipi ?

Je n'ai plus de ces étonnements, maintenant. Mais, au point où j'en étais, je fus tellement choquée qu'on dut me voir passer par toutes les couleurs.

**

Un être qui devait marquer sa place en intaille profonde dans ma mémoire : Gustave-Charles Toussaint.

A ce moment procureur de la République à Tananarive, ce grand ami de J.-C. Mardrus fit un jour son apparition inattendue à la Roseaie.

J'étais très curieuse de le voir enfin, après tout ce que mon mari m'avait raconté d'admirable à son sujet.

Ce grave magistrat, remarquable et remarqué pour ses hautes capacités, était en outre un poète frénétique, un pèlerin passionné, un adorateur attardé des dieux de toutes les mythologies. Le mono-

théisme faisait horreur au Breton pur sang qu'il était, en lequel le druidisme, sans doute, restait encore une chose vivante.

Ses aventures en pays étranges se résumaient dans mon imagination par celle-ci :

Traversant seul et à pied une région anthropophage dans je ne sais quel pays, Toussaint, menacé d'être cuit et mangé comme trois Anglais qui l'avaient précédé, s'était sauvé de la broche et de la dent en arborant un chapeau haut de forme par cinquante degrés à l'ombre, et en vociférant, sans cesser de marcher droit devant lui, des poèmes d'Emile Verhaeren. Les sauvages, le prenant pour un prophète inconnu, renoncèrent, tout en se prosternant, à l'idée de le rôtir.

...Aline était allée ouvrir au coup de sonnette du portail. Par la fenêtre je vis, traversant le jardin, un personnage aussitôt deviné.

Grand, mince et dégingandé, portant une barbe obscure qui lui mangeait la bouche, Toussaint avait encore sur la tête le haut de forme qui l'avait jadis sauvé, chose hérissée qui s'accompagnait, à trois heures de l'après-midi, d'un smoking et de souliers de marche.

Après les effusions commencèrent les exaltations. Ses grands bras maigres dansaient autour de lui. Quand il prononçait « les dieux », ses yeux enfoncés jetaient une flamme.

Un soir qu'il dînait avec nous dans une de nos guinguettes, il refusa de manger pour pouvoir continuer à parler, laissa s'entasser sur son assiette la succession de plats qu'on nous servait, disant qu'il avalerait le tout ensemble pour finir, ce qu'il fit en effet, les poissons frits, le ragoût, les légumes et la poire cuite ne formant plus qu'une seule montagne devant lui. Puis, dans sa joie d'être avec nous, il saisit les montants de la tonnelle qui nous abritait, et les secoua si fort que l'une des bouteilles tomba, répandant son vin.

— Laisse !... répondit-il au geste de mon mari. Ce n'est pas la peine de la ramasser, car je vais continuer à bouillonner partout !

Il quitta Paris tout à coup, et la France, pour aller seul jusqu'au désert de Gobi qu'il voulait traverser, toujours à la recherche des dieux, et parce qu'il avait l'amour de la race jaune.

Il savait pourtant que, tout le long de l'interminable traversée, il souffrirait mortellement du mal de mer.

Quand il revint, à la fin de l'année suivante, interrogé sur son étonnant voyage, il ne répondit jamais que par ces mots, qu'il scandait comme un récitatif :

— J'ai vu là-bas, j'ai vu la panthère des neiges et le coquelicot bleu !



Ainsi passait la vie à la Roseraie, quand y fit son entrée le visage nouveau qui, mystérieux, m'orienta vers un monde inconnu.

Un matin, parmi mon courrier (à cette époque peu considérable) je trouvai le volume de vers de René Vivien, dont je n'avais jamais entendu parler, volume qui portait une dédicace débordante d'enthousiasme pour mes poèmes.

Après avoir lu ce livre saphique où je trouvais de secrètes correspondances avec les vers que, jeune fille, m'avait inspirés Impéria, j'écrivis à René Vivien pour la remercier de son envoi.

La lettre qu'elle me répondit manifestait le désir de me connaître. Rendez-vous fut pris, et j'attendis sa visite avec quelque émotion.

Mon mari, toujours heureux de rencontrer des admirateurs de ma poésie, était à mes côtés quand elle entra dans mon cabinet de travail.

Nous vîmes une personne blonde, jeune, aux épaules découragées, aux yeux bruns, habillée sans aucune recherche, très anglaise d'allure. La voix molle, pourtant, ne trahissait aucun accent britannique.

Sa conversation nous sembla banale. Elle nous laissa l'impression d'une jeune fille quelconque de la Grande-Bretagne, — une jeune fille à marier. Cependant une chose, en elle, ne pouvait s'oublier : ses lourdes et délicates paupières et leurs longs cils noirs. On peut dire que sa personnalité n'apparaissait que lorsqu'elle baissait les yeux.

Peu de temps après sa visite, je reçus d'elle une invitation à dîner chez elle avec mon mari.

Dans son grand appartement de l'avenue du Bois, à peine éclairé, de lourdes draperies, il me semble, calfeutraient l'atmosphère, établissant un silence que ne troublait presque pas son habitante.

Un dîner raffiné nous fut servi. Le plat de résistance y était remplacé par des petits oiseaux rôtis. « Je ne peux pas souffrir la viande.... »

A l'entremets, on vit tout à coup sortir d'entre les draperies une étroite et surprenante créature, véritable héroïne de Dante Gabriele Rossetti. Sa médiévale robe de velours, pourpre sombre, serrait de près les lignes, anguleuses un peu, d'un corps archaïque. Deux énormes nattes de cheveux rouges entouraient sa tête à la manière de lauriers. Son visage aux yeux bleus était celui d'un primitif italien.

René Vivien (ou plutôt Pauline Tarn, de son vrai nom) nous présenta son amie, miss Evelina Palmer, Américaine.

Je n'avais pas assez d'yeux pour regarder cette fille d'un autre temps, belle comme un poème.

Avec un accent bien britannique, elle, mais dans un français très pur, elle nous demanda si nous voulions, le lendemain, venir dans sa loge, au Théâtre (j'oublie lequel), pour voir une pièce (j'oublie laquelle), dont on parlait beaucoup.

Je ne demandais pas mieux, pour ma part. Mon mari s'en rendit compte. Il accepta gentiment tout de suite. Et, l'heure ayant été convenue, un moment après nous prenions congé.

**

C'est dans cette loge que j'ai vu pour la première fois Natalie Barney, qui fut, reste et restera l'une de mes plus chères amies.

Elle n'avait rien du style impressionnant d'Evelina Palmer. Le teint de pastel, les formes très féminines, les cheveux d'un blond de féerie, l'élégance parisienne de cette Américaine ne laissaient qu'au bout d'un moment se révéler le regard d'acier de ses yeux, qui voient tout et comprennent tout en une seconde. Et, pour mieux accentuer la fausse impression qu'on avait d'abord, elle pouvait, et cela jusqu'à présent lui reste, rougir parfois comme une novice intimidée.

Quelques jours après cette présentation, elle nous pria pour dîner dans son appartement de l'hôtel La Pérouse.

Je la revois, à notre entrée, vêtue de légèretés bleu pâle, jouant du violon en nous attendant.

Les remarques qu'elle fit pendant ce dîner, d'une voix qui ne sortait pas (et qu'elle a toujours gardée ainsi), son sourire mordant, sa fine désinvolture, ses tranquilles et curieux paradoxes révélaient sans attendre qu'on se trouvait devant quelqu'un.

Trois jours plus tard elle était à la Roseraie, toutes séductions en jeu. Je devais la voir y revenir sans cesse, parfois accompagnée de son père, clubman élégant de Washington et descendant d'un Barney héroïque qui combattit en France au XVIII^e siècle.

Cet Américain de grande race, dont Natalie avait pris le profil énergique, ne comprenait rien à son effarante fille, et lui en voulait sévèrement d'avoir été l'héroïne de *L'Insaisissable*, roman fort répandu de Liane de Pougy.

J'ai longuement, dans *l'Ange et les Pervers*, analysé, décrit, et Natalie et la vie à laquelle elle m'initia, vie où ce ne fut que beaucoup plus tard que je finis par ne plus jouer que le rôle insexué de l'ange.

Du reste Natalie, au bout de peu de temps, était devenue simplement l'amie de cœur, la sœur, le fidèle et pur compagnon dont,

depuis plus de trente ans, j'estime si hautement la fierté, la loyauté, la grandeur, nonobstant ses défauts insupportables et ses vices, qui, sans la littérature qu'elle y met, n'existeraient probablement pas.



Littérature....

Nourrie de poèmes adressés à elle puis à d'autres (poèmes qui ne furent jamais publiés), une existence nouvelle s'annonçait donc pour moi.

Mon mari me laissait libre de courir à ces expériences. Elles ne lui inspiraient, je l'ai dit, que des haussements d'épaules.

Son jardin l'intéressait beaucoup plus, en dehors de ses heures de travail, que ce qui, loin de notre foyer, faisait battre si sincèrement mon cœur.

J'étais pour lui, suis restée avant tout et peut-être seulement :
Le Poète.

Ce parcours que je commençais et pendant lequel les déceptions n'auront pas manqué, c'était, de ma part, un instinct longuement préparé de faire la sensualité rejoindre la poésie ou la poésie rejoindre la sensualité, jonction qui ne s'est jamais tout à fait accomplie.

*...Car mon plus coupable péché
Est encor de la poésie.*

Je n'ai jamais rien écrit de plus véritable sur moi-même que ces deux vers.



J'avais adopté la coiffure d'Evelina Palmer. Deux lourdes tresses ligotaient ma tête. Pourtant je n'avais pas la chevelure fantastique d'Evelina, descendue jusqu'à ses talons, et dans laquelle se jouaient toutes les gammes, depuis le rouge géranium jusqu'au blond cendré.

Léonce de Joncières, un soir, chez Mme de L..., la vieille amie de Marie Bengesco, déclara qu'avec cette coiffure j'avais l'air d'un conducteur de char hellène.

Jusqu'au jour où j'ai coupé mes cheveux, c'est-à-dire pendant des années, je me suis entendu comparer à toutes sortes de têtes de musée. J'en étais heureuse. J'ai toujours adoré les compliments, parce qu'aimant la beauté je n'ai jamais cessé d'être inquiète, ne trouvant pas ma personne physique assez réussie à mon gré.

**

Cependant, au milieu des dissipations qui m'étourdissaient, je reçus un matin la mauvaise nouvelle. Mon beau-frère de Provins venait de mourir, emporté par la fièvre typhoïde.

Natalie voulut bien m'accompagner à Provins, où je trouvai ma sœur Margot, parmi ses trois garçons dont l'aîné n'avait que douze ans, en plein désarroi.

Ses fils n'étaient pas faciles à élever, surtout l'aîné, Georges, qui lui faisait peur avec son indépendance, ses originalités, tout ce qui laissait prévoir l'étonnant génie qu'il est devenu, — génie dont il ne fait rien, du reste.

Revenue de ce triste voyage, je restais anxieuse pour ma sœur, encore si jeune et devant tenir tête toute seule à trois natures contrastées et toutes trois aussi absorbantes. « Trois maris pas commodes », disait-elle plus tard.

Sa santé n'était pas bonne. Jusqu'à sa mort elle aura souffert de ses nerfs, de son cœur qui finit par la tuer, et, pourtant c'était la seule des six qui tint vraiment à la vie. « J'aime respirer ! » C'était son mot, elle qui respirait si mal, la pauvre !

**

Mon volume de vers, « Horizons », achevait de se constituer. Ma vie agitée continuait. Avec le printemps de 1904, un souffle passa dans la maison. J.-C. Mardrus, oiseau migrateur, était pris de la nostalgie des départs. Je le voyais, dans son cabinet de travail, arpenter de long en large en secouant les pans de sa robe de chambre, véritable battement d'ailes. Il ne savait pas que je le regardais. Son geste inconscient avait quelque chose de pathétique. C'était vraiment l'oiseau qui veut s'envoler pour aller où l'appelle la force de l'instinct.

**

Une recherche de documents en vue de traduire le Coran l'appelait au loin. Au mois de mars de cette même année, le bail de la Roseraie se terminant, nous prenions le train pour Marseille via Tunis, départ dont le retour restait sans date. Nous laissions notre mobilier au garde-meuble, et tous nos souvenirs derrière nous.

II

La joie de connaître Marseille, prélude à tous les voyages qui suivraient, côtoyait en moi l'angoisse d'être en partance pour l'inconnu.

Il ne s'agissait plus seulement, cette fois, de quitter les miens et mon enfance. C'était la France que je quittais. Et, pas plus que moi, J.-C. Mardrus (ma seule famille à présent que les amarres étaient rompues), ne savait exactement vers quoi nous allions ni pour combien de temps nous étions partis.

Une commune lassitude de Paris, un commun goût de vivre autre chose nous emportait tous les deux à l'aventure, armés de notre âge et pourvus d'une bonne dose de fatalisme.

Jeunesse !...

Le commandant du bateau, vieil homme à favoris blancs, me donna, comme nous venions le saluer, le sentiment de cette jeunesse par le mot qu'il dit en souriant à mon mari :

— Vous permettez que je regarde la jeune femme ? Oh ! qu'elle est fraîche ! Un vrai camélia !

Moi je pensais : « Dans un moment on lève l'ancre. C'est ma première traversée. Vais-je être malade, ou non ? »

Et, de par cette secrète malveillance pour moi-même dont j'ai parlé, je souhaitais presque ce mal de mer dont l'idée, pourtant, m'épouvantait.

Quand notre bateau se détacha de Marseille, je connus le déchirement spécial tant de fois retrouvé, depuis, dans tant de ports de mer, et que semble extérioriser, semble clamer aux quatre horizons le cri tragique de la sirène.

Voir son pays s'éloigner lentement puis, à la longue, disparaître, on ne s'habitue jamais à cet escamotage. Tous les liens vous attachant à la terre dont on se sépare semblent s'étirer douloureusement à mesure que la distance augmente, jusqu'à ce qu'enfin la brisure soit chose faite, intenses minutes où l'on vit plus fort que dans n'importe quels autres moments.

Je l'eus, le mal de mer, un peu seulement, et ce fut la seule fois de ma vie, sauf, après la guerre, une traversée Dieppe-Newhaven en pleine tempête. Et pourtant j'aurai boulingué sur bien des bateaux, depuis trente-cinq ans !

*
**

A peine débarqués à Tunis, prenant juste le temps de déposer nos bagages au Tunisia-Palace, mon mari, sans attendre, m'emmena du côté de la ville arabe. Ainsi fit-il dans tous nos voyages.

Assise avec lui sur un banc de ce café maure plein d'hommes en robes de couleurs tendres et turbans blancs et portant une fleur à l'oreille, je me pinçais, comme on dit, pour voir si c'était vrai. Je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre J.-C. Mardrus parler la langue des *Mille et une Nuits*. Je croyais vivre un des contes de Schahrazade.

Ce fut à force d'écouter mon compagnon converser en arabe, dans ce dialecte égyptien qu'admiraient tant les musulmans de l'Afrique du Nord, que je commençai moi-même, au bout de quelques mois, à pouvoir dire et comprendre un ou deux mots.

Simple adaptation d'une oreille musicienne, d'une glotte complaisante qui sait imiter le chant du coq et de la tourterelle, le ronronnement du chat et bien d'autres cris de la nature. Plus tard s'y ajouta la grammaire, évidemment. Quoi qu'il en soit, les Orientaux qui ne savent pas qui je suis ne veulent pas croire, en m'entendant parler l'arabe, que je ne sois pas des leurs.

*
**

Je ne puis songer, dans ces mémoires, à rapporter tout ce qu'en Islam j'ai vu, compris, appris. Il y faudrait un volume entier — que peut-être, un jour, j'écrirai.

Cette considérable *documentation*, pour parler moderne, acquise en sept ans que colorèrent de continuels séjours et voyages dans les contrées mahométanes, n'a, somme toute, rien à voir avec la vie surtout intérieure que j'entends raconter ici.

Je ne puis noter que quelques traits marquants de cette existence exotique qui m'a laissé pour jamais sa nostalgie, sorte de fièvre intermittente morale dont les accès, même à l'heure qu'il est, reviennent de temps en temps me tourmenter.

*
**

Après mon premier contact avec la ville arabe vint mon premier contact avec la ville européenne.

A une grande soirée donnée à la Résidence par M. et M^{me} Stephen Pichon, je me souviens d'avoir d'abord admiré, groupées autour de leur mère, les sœurs d'Aurel, si belles, et qui étaient les lionnes de

Tunis. J'arborais la robe d'or tissée pour moi dans les souks. J'étais dans le plein de ma jeunesse, et, tout ce que je devinais de murmures autour de moi me procurait, non sans étonnement, une sensation vraiment royale.

Les matins, je me promenais seule dans les inextricables rues indigènes, colimaçon blanc. Avant même d'en être arrivée à comprendre leurs paroles, je me rendais compte, au regard des musulmans, vite détourné par déférence, de ce qu'ils disaient sur mon passage.

Le climat chaud m'était favorable. Au Tunisia-Palace, mes entrées dans la salle de restaurant étaient des entrées en scène.

Qu'on ne sourie pas de cette vanité rétrospective. Je ne l'ai pas eue quand il en était temps, et le regretterai toujours. Si je parle aujourd'hui de ces choses c'est comme en parlerait une mère fière de sa fille, et qui se réjouit de la voir admirée.



Nous connûmes au Tunisia quantité d'étrangers, dont le baron Atzèl, de Buda-Pest, et sa femme, couple étrangement contrasté que nous devons retrouver un jour en Hongrie. J'ai fait paraître, bien après la guerre, dans l'*Illustration*, une nouvelle dont la baronne Atzèl, que je ne nommais pas, était l'héroïne. Cette nouvelle tomba sous les yeux de sa fille devenue une femme, qui, sans hésiter, vint de Pest à Paris en motocyclette (ayant reconnu sa mère d'après ma description), pour m'apprendre qu'elle était morte.

A Tunis nous connûmes aussi les divers consuls (qui représentaient en Tunisie toute l'Europe), et leurs familles; plusieurs grands colons dont le comte et la comtesse de Chabannes La Palice, qui nous reçurent pendant un mois dans leurs immensités d'Utique; et enfin, devenus si chers, Myriam Harry et son mari, le sculpteur Perreault.

Qui ne faisaient que passer, nous revîmes Philibert de Clermont-Tonnerre et sa femme, la princesse Lucien Murat, et quelques autres Parisiens.

Nous fréquentions, par ailleurs, nombre de personnages arabes tels que Sidi Baccouche, Sidi Béchir Sfar, Sidi Bou-Hageb et son étonnante épouse, Nazli-Effendi, tante du Khédive d'Egypte, vieille hanem de l'ancien régime, retrouvée par la suite au Caire, — Nazli qui mériterait à elle seule un long recueil de souvenirs.

Le Résident, Stéphane Pichon, peu après sa soirée, me fit demander si je voulais le Nicham-Iftikar. Mes rires sauvages durent suffo-

quer le jeune secrétaire qu'il m'envoyait. Cette idée d'être décorée de quelque chose me paraissait le comble du comique.

**

Après tant de mondanités, un premier séjour à Carthage, où nous passions l'été, fut suivi d'une longue retraite d'automne en Kroumirie.

De ces forêts de chênes-lièges peuplées de tribus primitives, j'ai tenté de rendre l'atmosphère dans mon roman *La Monnaie de Singe*, écrit beaucoup plus tard. A Aïn-Draham, village kroumir, nous nous liâmes avec le docteur et M^{me} Emile Julia, dont le fils n'avait pas un an. (Le docteur Julia, voici peu d'années, a écrit un livre des plus complets et des plus éloquentes sur le docteur Mardrus et les *Mille et une Nuits*).

Ce fut une période où, parcourant les montagnes de ce pays encore déserté par les Européens, nous ne vivions presque qu'à cheval, moi vêtue en petit garçon pour simplifier l'existence. Nous logions rudement dans l'unique auberge du pays, humble local où, le soir, les « joyeux » berçaient leur cafard en chantant de vieux refrains parisiens.

Je n'ai jamais vu J.-C. Mardrus plus *lui-même* que pendant cette phase. Il s'énevrait de toutes les sources que nous rencontrions sur nos chemins forestiers, lui pour qui l'eau comporte des crus, exactement comme le vin.

Les Arabes l'entouraient d'un culte fanatique, et...

Mais je n'anticiperai pas sur mon livre futur.

En attendant ce livre, mon volume de vers, *La Figure de Proue*, donne assez bien, je crois, le *la* de ces jours dont je parle. Plus tard, passant nos nuits au hasard de postes forestiers plus que rudimentaires, nous abordons les forêts de l'Edough, en Algérie, traversant des brumes où nos selles arabes déteignent en rouge sur les chevaux.

C'est dans un coupe-gorge espagnol de ces forêts, au haut d'une montagne, le 3 novembre 1904, que j'eus trente ans.

Curieux instant où, seule dans la pièce du bas, mon compagnon étant monté s'étendre, je regardais par la fenêtre, à travers une feuille desséchée ramassée en route, le soleil descendre parmi les brouillards de l'horizon, tout en me répétant sans y croire : « J'ai trente ans ! J'ai trente ans ! J'ai trente ans !... »

Du reste, j'avais l'air d'en avoir vingt.

**

Maintenant c'est Biskra, le désert, chevauchées, fantasias, Ouled-Nails, grands mariages sous la tente, première emprise du Sahara.

Puis retour à Tunis. Nouveau séjour à Carthage, inoubliables fêtes chez la princesse Nazli, dans son palais et ses jardins de la Marsa, l'ancienne Mégara dont il est parlé dans *Salammbô*.

C'est à Carthage que je fis ma pièce en vers, *Sapho désespérée*, dont bien des passages furent écrits au bord des vagues, parmi les colonnes renversées des Thermes d'Antonin.

L'année suivante, retourné en Kroumirie, nous l'apprîmes par un journal de Paris tombé dans nos mains: Octave Mirbeau, brusquement, découvrait la Comtesse de Noailles après tout le monde, et s'extasiait en un long et vibrant article selon lequel tout autre poète contemporain, désormais, n'avait plus le droit d'exister.

**

Dès la Kroumirie mon mari s'était mis à me photographier.

Portraits à cheval, à chameau, silhouettes sous les chênes-lièges ou dans le Sahara, profils détachés sur des villes blanches ou bien entourés de figures arabes, c'est à cette collection, je puis l'affirmer, que je dus, bien avant mes romans, le commencement de ma notoriété.

Les revues et magazines, quand le moment vint de les leur donner, se disputèrent ces images, en leur temps très nouvelles, d'une Parisienne partie si loin.

J'envoyais au *Gil Blas*, de temps à autre, mes premiers essais d'articles (on dirait aujourd'hui reportages), et la curiosité commençait à s'animer autour de mon nom, — ainsi que pas mal de légendes.

Ce fut à Tunis que je reçus les statuts du *Prix Vie Heureuse* (depuis *Prix Fémina*) et que, par correspondance, je votai pour la première fois; Myriam Harry, notre élue, eut l'étréne de ce prix. Elle devait, plus tard, faire partie du comité qui l'avait si justement couronnée.

**

Il y avait deux ans que nous étions en Afrique quand la fantaisie ou Dieu sait quelle affaire littéraire concernant J.-C. Mardrus nous obligea de revenir à Paris.

L'effet que me fit Paris fut étrange. J'avais eu le temps de l'oublier, et je le découvrais.

Déjà l'arrivée à Marseille m'avait surprise. Malgré la chaleur du Midi je croyais positivement, après tant de soleil barbaresque, débarquer en Suède et Norvège.

Paris, sa grisaille, ses rues sombres, ses petits passants au nez baissé, toujours pressés, leur regard morne ou bien cette lueur ironique dans leurs yeux, je n'avais jamais soupçonné cela quand j'en faisais partie.

Le sens du recul m'était révélé. Je commençais à pouvoir, par comparaison, juger mon pays, prémices d'une impartialité que je dois à mes nombreux voyages.



Nous savions devoir repartir très vite. A Paris, comme des étrangers, nous descendîmes à l'hôtel.

Ce fut l'Hôtel du Quai Voltaire, unique en son genre par un style, un service, un esprit délicieusement attardés.

Nous eûmes, malgré tout, le temps de revoir tous nos gens. Et ce fut ma joie d'habiter tout près de la rue de Verneuil.

Je dînais fort souvent chez mes parents, retrouvais à leur table ma sœur Charlotte, parfois des neveux et nièces, un peu de famille récupérée.

C'est à l'hôtel du Quai Voltaire que j'appris la fin de ma grand-mère, morte subitement à Varsouÿ tandis qu'assise au coin du feu, tranquille, elle faisait de la tapisserie. Son aiguille, qu'elle venait de piquer dans le canevas, n'acheva pas sa course.

Pendant toute mon enfance et toute ma première jeunesse, je l'avais entendue répéter : « La mort n'est qu'un soupir... »

Elle avait quatre-vingts ans.



Brusquement nous repartons. Il s'agit cette fois de l'Algérie. Après l'avoir parcourue à peu près tout entière, nous descendons vers le Sud-Oranais.

Au bureau arabe d'Aïn-Sefra nous sommes, pendant quinze jours, les hôtes de Lyautey dont je puis de fort près admirer les méthodes de pacification et le rayonnement.

Un matin, nous nous mettons en route pour Colomb-Béchar. (J'ai raconté dans mon petit ouvrage, *Le Cheval*, quelque chose de ce voyage.)

La vie se fait de plus en plus rude. Les frontières de l'Algérie et

du Maroc se confondent dans le sable. On ne circule à cheval qu'avec six goumiers armés; les pauvres gares qu'on rencontre encore sont fortifiées, garnies de canons; les Arabes vont au marché le fusil au dos.

A Colomb-Béchar, plus de train, mais *la drésine*, machine à charrier les cailloux que, si l'on veut aller plus loin, il faut prendre quand elle passe. C'est quelquefois à trois heures du matin. On appelle « hôtel » les tentes de Robinson, sans fenêtres et soutenues par un tronc de palmier, dans lesquelles nous logeons.

Somme toute nous refaisons le voyage d'Isabelle Eberhardt, qui vient de mourir noyée dans l'inondation d'Aïn-Séfra, sur la tombe de laquelle j'ai déposé le bouquet desséché de roses apporté de Paris.

A Kénadsa, ville maraboutique marocaine, je suis la première Européenne qu'on ait jamais vue. Harems, petits esclaves noirs, sahara, gazelles, chameaux, chevaux. Le Figuig...



Félicien Champsaur, à qui des officiers ont raconté certains épisodes de notre passage dans ces régions, écrit, peu de temps après notre retour, son livre *La Caravane en folie*, et m'annonce, souriant, ému, que j'en suis l'héroïne et que tout le monde me reconnaîtra facilement.



C'est vers cette époque que se situe le beau buste pour lequel me fit poser le sculpteur Raymond, buste qui, peint par moi, d'une ressemblance impressionnante, se trouve maintenant au Musée du Vieux Honfleur, image de mon défunt bel âge.



Le rythme de plus en plus accéléré de la vie multiple qui fut celle que je vécus à cette époque m'oblige parfois à résumer plutôt qu'à détailler, même s'il s'agit de la France.

A Paris de nouveau, nous nous installons, cette fois, à l'hôtel d'Orsay. La littérature, après tant de sable arabe, reprend sa place et même, pour ce qui me regarde, grandit subitement en importance.

Le Journal a choisi comme directeur littéraire Catulle Mendès, qui m'écrivit un matin, demandant des contes.

Des contes?... Je ne saurai jamais faire ça !

J'essaie, pourtant, et donne, après la moitié d'une nuit et une mati-

née de travail, *La dernière Sirène*, qui paraît avec mon portrait le jour suivant. Et, tout de suite, protestations violentes près de la direction, et, pour moi, lettres anonymes. Mais il faut continuer. Catulle Mendès exige de ma part un conte par semaine. Mon mari me pousse. Je me remets au travail, gênée par la prose à laquelle je ne suis pas encore habituée, les vers étant, quand j'écris, ma langue naturelle.

Ces contes, hélas, restent si proches de la poésie que les abonnés, révoltés, se désabonnent « par vingt-cinq à la fois » téléphonent les voix tremblantes de la rédaction. Henri Letellier, dans son cabinet directorial, me fait des reproches. « Je vous en prie, écrivez-nous un conte dans lequel il y aura un thé mondain! Un thé, vous comprenez, un thé ! »

Mais je ne peux pas. Je ne peux pas encore.

Là-dessus, à un déjeuner. Henri de Jouvenel, qui, lui, gouverne *Le Matin*, grand rival du *Journal*, me presse pour que j'écrive une série d'après la longue conversation que nous venons d'avoir ensemble. Je suis anti-féministe. Cette idée lui plaît. Et je commence, avec bien de la peine, cette suite intitulée : « Du Chignon au Cerveau » qui m'a valu tant de colères de la part des femmes. Les lettres anonymes m'arrivent par douzaines. En même temps, dans un numéro du *Rire*, je suis baptisée la *folle du Journal*.

Quelle bagarre!

Avec mille efforts j'essaie d'écrire autrement, de faire des contes qui ne parlent plus de sirènes, d'archanges, de fées, de squelettes...

J'ai, comme lorsque j'étais adolescente, le sentiment angoissant d'être coupable. Aux injures non signées s'ajoutent maintenant des menaces. Pas un mot d'approbation de quiconque.

Quinze ans plus tard, vingt ans plus tard, je devais apprendre au hasard de rencontres, en voyage ou à Paris, que des jeunes, en France, à l'étranger, se réunissaient en de vibrantes soirées pour les lire à haute voix, ces premiers contes-là. Il arrive même encore que des gens m'en reparlent...

Histoires passées, beaux enthousiasmes de jadis dont je n'ai rien su quand il en était temps.



Je suis incapable de situer l'année où fut donnée, au théâtre romain de Carthage, ma pièce en vers, *La Prêtresse de Tanit*, jouée par Jeanne Delvoir devant l'horizon bossué de montagnes, dont celle où s'élevait le temple de Moloch aux temps puniques.

Je sais bien que cette représentation fut précédée par *Sapho déses-*

pérée, que Paul Mariéton fit jouer à Orange. Ce fut aussi Jeanne Delvair qui y interpréta le rôle de Sapho. Elle était magnifique, avec ses longs cheveux, son profil classique. Mais, pendant toute la représentation au théâtre antique, je n'étais préoccupée que de l'ombrelle prêtée par la belle Henriette Roggers, et que je croyais avoir égarée. Un journal remarqua le lendemain : « M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, l'air d'avoir quinze ans, écoute comme si la pièce n'était pas d'elle ».



Entre les voyages et la littérature, je ne sais plus non plus comment et pourquoi, l'été venu, nous nous retrouvâmes subitement, en pleine solitude, à Caudebec-en-Caux, ou plutôt en face, dans ce petit coin drôle appelé Saint-Nicolas de Blicquetuit, à deux pas de la forêt de Brothonne.

L'hôtel, ancienne demeure de Rossini, trempait presque dans la Seine, premières loges pour voir le mascaret. Nos longues promenades à bicyclette nous entraînaient parfois d'une seule traite de Caudebec à Honfleur.

Ce fut un temps particulièrement heureux de mon existence. Il en reste quelque chose dans les derniers chapitres de *La Figure de Proue*. Je me revois, en culottes et chanflail, un feutre sur l'œil, une rose à l'oreille, traversant à pleines pédales un village normand, et tous les galopins de l'endroit criant sur mon passage : « Il a l'air d'une fille ! Il a l'air d'une fille !... »



A Paris, mon mari s'était enfin décidé pour un appartement, ou plutôt un pied-à-terre. Quai de Montebello, juste en face de Notre-Dame, il avait trouvé ce qu'il fallait.

J'eus plaisir à revoir les meubles de La Roseraie. La cathédrale se mirait dans les glaces de toutes les pièces. Les dimanches, conviée par notre voisin, le chanoine Pisani, j'allais m'asseoir dans l'orgue, à côté de Vierne, le fameux organiste aveugle, qui faisait semblant d'y voir et parlait toujours de la couleur qu'avaient les nuages au-dessus des tours.

Cette année-là, nous passâmes les mois chauds à Honfleur, dans l'hôtel du *Cheval Blanc*, comme il sied. Mon mari rêvait de bâtir une maison aux environs de la ville. Il sentait qu'il me fallait malgré tout une racine dans ma terre natale.

Notre plus cher ami, Georges Trouillot, le ministre, accompagné

de la jolie Marguerite Guépet (devenue Crissay) dont il voyait, tout ému, poindre le talent de peintre, se trouvait avec elle dans le pays. Un jour que nous devions tous quatre faire une partie de bicyclette :

— Partez sans moi, dit mon mari. J'ai un travail à faire, je vous rejoindrai sur le plateau de la Croix-Rouge où vous allez m'attendre.

Je puis, volontairement ou involontairement, passer sous silence certains paragraphes du livre de ma jeunesse. Mais, les minutes où le destin faisait signe, je ne peux ni les oublier ni les omettre.

Devant cette croix, comme nous attendions mon mari, toute ma vie j'aurai présente la petite scène, si courte, si quelconque, qui devait décider d'une grande partie de mon histoire.

M. Trouillot, petit et nerveux, avec sa bonne figure poilue et noire de chien griffon, Marguerite Guépet, blonde, grande, illuminée par ses yeux bleus et ses belles dents, riaient tous deux avec moi, prêts à reprendre la route qui nous mènerait au Breuil dès que le retardataire serait là.

Tout à coup il apparut, sa bécane à la main, surgi par un trou de la vieille haie devant laquelle nous nous trouvions.

— Voulez-vous voir le Château du Diable ?... nous cria-t-il joyeusement.

Et nous :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je viens de prendre un raccourci pour vous rejoindre ! répondit-il, (son flair le guidait toujours) et c'est en passant que j'ai vu ça. Pour y aller, il faut descendre des prés en pente. Si ça vous ennuit de traîner les machines, continuons la promenade.

Il y eut une seconde d'hésitation, balance de la destinée.

— Allons-y tout de même !

Et, le Château du Diable, c'était cette adorable ruine du XVIII^e siècle qui devint le Pavillon de la Reine, ma maison pendant trente ans.

Les paysans, superstitieux, désignaient ainsi « Château du Diable » ce lieu que « des dames blanches et des dames noires » hantaient la nuit, disaient-ils.

Une ténébreuse avenue de tilleuls retournés à l'état sauvage, plus sept vieux chênes qui surplombaient le toit crevé, ne laissaient qu'à peine entrevoir la construction de brique rose dont les hautes fenêtres à petits carreaux n'avaient plus que quelques vitres.

Poussée la porte encore solide de la pièce centrale, on y trouvait une immense cheminée barbouillée de peinture noire, de belles boiserie de l'époque, intactes, sculptées, aux angles arrondis, qui montaient jusqu'au plafond démoli. Au milieu de ce vaste salon poussait un jeune arbre. Dans l'une des deux petites chambres latérales,

l'alcôve débordait de ronces. L'autre chambre n'était que plâtras. Des fagots et des pommes s'entassaient sur les planchers réduits à des lattes.

— Mais c'est une merveille ! s'écria M. Trouillot.

Le soir même, par les soins du notaire aussitôt consulté, la propriétaire, une vieille dame, recevait à Paris une offre télégraphique d'achat qu'elle débattit également par dépêche. Quinze jours plus tard les travaux de réfection et d'agrandissement étaient commencés.

*

**

Comme on ajoutait une annexe derrière le pavillon, la cérémonie de la première pierre eut lieu.

Dans un tube de plomb furent enfermés le poème que j'avais écrit (et qu'on peut trouver à la fin de *La Figure de Proue*) et celui, composé pour la circonstance, de Georges Trouillot, car ce ministre ami des poètes était poète à ses heures, lui aussi.

*

**

A l'hôtel du *Cheval Blanc* où nous restions à cause des travaux et qui n'avait rien de moderne, l'hiver était bien dur à traverser, étant particulièrement rude cette année-là.

Mon mari, pris d'un mal de gorge, fut adroitement soigné par le docteur Rachet, qui, du coup, devint notre ami.

Ce médecin de province, un passionné d'art et de musique, faisait preuve du goût le plus raffiné. Dans des cartons secrets il possédait une collection de pastels de Boudin qu'il ne montrait qu'à des privilégiés. Son chapeau à bords plats, sa barbe noire, puis blanche, ses yeux au beau regard, ses gros sourcils, son nez fin, son sourire subtil firent pendant des années partie de ma ville natale, et le plaisir que j'avais à courir lui dire bonjour quand j'y arrivais, je ne le mesurai tout à fait qu'à sa mort, qui, dans Honfleur et dans mon amitié, laissa cette grande place vide.

Bientôt mon mari resta seul pour diriger les ouvriers au Pavillon. Tandis que, frileuse, je retournais quai Montebello, lui, par 15 degrés sous zéro, se promenait sur l'avenue glaciale, sans pardessus et sans cache-nez, activant de toute sa fougue les travaux, qu'il trouvait trop lents.

Une forge était établie sous les tilleuls. Des constructeurs du Jura posaient des radiateurs dans la maison. Le salon était plein du tapage de ceux qui grattaient la cheminée sculptée pour retrouver sa blancheur sous le badigeon noir, les couvreurs refaisaient le toit et les

menuisiers les planchers, les maçons construisaient l'annexe. Tous les corps de métier s'entremêlaient dans la ravissante ruine. Des bûcherons étaient venus scier les sept chênes et les emporter à grand renfort de chevaux, opération difficile à cause de la pente abrupte du terrain, morceau de colline, en somme.

Une comparaison occupait mon esprit. L'ancien vide-bouteilles d'avant la Révolution, pauvre maison hantée remise à neuf après cent ans d'abandon, m'évoquait l'image d'une grande dame déchuë qui reprend son rang, à la suite d'une longue misère.

**

Laissant mon mari parmi les frimas et le tohu-bohu, j'étais donc revenue seule à Paris. J'avais commencé d'écrire mon premier roman, *Marie, Fille-mère*, d'après la triste histoire de la bonne qui me servait. Les chapitres paraissaient à mesure, chaque vendredi, dans *Le Journal*.

Pour m'aider à me documenter exactement, le docteur Pozzi m'avait mise en rapport avec le professeur Pinard, lequel me fit, à l'hôpital Baudelocque, passer pour une étudiante en médecine.

Pendant un mois je vécus en blouse d'externe au chevet des femmes en couches, faisant connaissance avec un bien grand flot de misère humaine.

Un matin, une femme qui se mourait après un accouchement anormal me reconnut, tout à coup, d'après quelque portrait.

— C'est vous ? me dit-elle au milieu de ses affres. Je lis *Marie, Fille-mère*, vous savez ! On me met de côté les numéros du *Journal* pour que je continue l'histoire quand je serai remise.

Le lendemain, elle était morte.

**

Ce premier roman, lorsqu'il parut l'année suivante en volume chez Eugène Fasquelle, fut une grande déception pour les mondains. Gérard d'Houville et M^{me} de Noailles venaient aussi de publier leur premier roman. On s'attendait à un troisième portrait en pied de l'auteur par lui-même, et c'était l'histoire d'une petite servante.

**

Mon mari, là-bas, continuait à remettre sur pied le Pavillon de la Reine. Pris par une nouvelle passion, il s'initiait du jour au lendemain à l'antiquaille. Chez les brocanteurs, dans les ventes, dans

les fermes, il achetait sans se tromper de quoi nous meubler selon le style et l'âge de notre nouvelle demeure.

Je ne devais revoir le Pavillon que fin prêt, meublé, bichonné, les fleurs dans les vases, et, parallèlement, l'avenue remise en état, des marches rustiques sillonnant la colline, les barrières posées, et, tout en haut, le porche d'entrée, dit porte normande, portant des iris fraîchement plantés sur son petit toit de chaume tout neuf.

Dans la jolie et vénérable ferme d'en bas qui faisait partie de la propriété, le premier fermier choisi par J.-C. Mardrus était veuf, mais avait promis de se remarier tout de suite. Comme il tardait indéfiniment, il y eut un vrai procès en justice de paix, dont les témoins survivants doivent rire encore, et dans lequel mon mari, qui plaidait lui-même, eut le dernier mot.

Forcé de quitter la ferme, le perdant fut remplacé par une famille entière qui devait garder la place pendant près de trente ans, et, qui, je puis le dire, constitua l'élément le plus vivant et le plus savoureux du Pavillon de la Reine.

Notre fermière, dite la grosse Louise, était, chez elle, investie du pouvoir absolu. Sans en rien savoir, bien sûr, elle continuait ainsi la tradition des Vikings dont la race normande descend, lesquels, volontiers, prenaient pour chef des « reines de mer ».

Il ne manquait pas d'hommes dans la ferme : le fermier d'abord, prince consort silencieux, encore que puissant gaillard pas si commode que ça, plus le père de grosse Louise, plus deux de ses frères, plus les maris de ses deux sœurs, plus le gas de ferme ou « goujard », un simple pris à l'hospice et qu'on appelait, tutoyé par tout le monde, « M'sieu Emile » pour ne pas confondre avec le grand Emile et Emile tout court. (C'est d'après celui-là que j'ai fait ma nouvelle *M'sieu Gustave*).

L'une des sœurs avait deux petites filles, la seconde en eut une plus tard, et le grand Emile était marié. Outre une telle maisonnée, d'autres frères ou cousins venaient sans cesse à la ferme, sans parler d'un grand-père de plus de quatre-vingt-dix ans qui finit par y habiter aussi.

La grosse Louise, suppliée par tous les siens de remplir cette charge, leur remplaçait leur mère morte encore jeune, et tenait son rôle avec toute la superbe d'un tyran.

Ceux des hommes qui travaillaient en ville dans les scieries de bois du Nord (grande industrie de Honfleur) ou bien au déchargement des bateaux, apportaient, gosses dociles, leur paye de la semaine à l'impérieuse sœur et belle-sœur qui, cela va sans dire, tenait la bourse de ce phalanstère familial.

Si quelqu'un, fille ou garçon, avait besoin d'une paire de sabots, même de vingt centimes de fil, il lui fallait humblement demander les sous à la grosse Louise. Elle ne les donnait qu'à bon escient.

Elle était, par tous, adorée et redoutée à égale dose, redoutée pour ses colères inouïes qui n'allaient pas sans gifles ou pire à ses sœurs mariées, à leurs enfants, à leurs maris, à ses frères, voire à son homme à elle — et adorée pour son grand cœur sur lequel on pouvait toujours compter; adorée aussi (cela mystérieusement car nul n'analysait ce qu'il sentait) pour ses fluides extraordinaires, pour cette verve, cet humour, cette intelligence, je dirai même ce *génie* qui lui appartenaient.

Durant de si longues années je ne me suis jamais lassée de cette fille, des romans qu'elle fabriquait avec le fait le plus insignifiant, de son don d'imiter tous les personnages dont elle parlait, de ses réflexions étrangement profondes, de ses observations de fabuliste quand il s'agissait des bêtes, et surtout de la richesse incomparable de son langage.

Le dictionnaire de ses trouvailles était inépuisable. C'est surtout à elle que je dois d'avoir su faire parler les héros normands de mes livres, dans l'*Ex-voto* et autres romans de terroir; et je l'ai mise en scène elle-même, sous bien des aspects, dans nombre de contes et nouvelles.

Ses disputes avec mon mari, c'était le choc de deux montagnes. Et pourtant, jusqu'à sa mort, elle garda toute son amitié, tout son respect à « monsieur le docteur », dont elle ne cessa jamais de parler quand il ne fut plus là.

Elle était en bas fermière, en haut cuisinière — et bonne cuisinière. Chaque matin, quand elle montait pour prendre son service, je la guettais, en attente de nouvelles sensationnelles.

Lorsqu'elle n'avait rien à raconter sur les siens ou sur la ville (car, ne sortant jamais, elle savait ce qui se passait dans toutes les maisons), elle rapportait les faits et gestes du bétail ou de la volaille.

J'aurais voulu connaître quelque appareil enregistreur où retenir tout ce qu'elle disait, goguenarde, mordante, elliptique comme le sont les paysans de mon pays, et, comme eux, gardant tout son flegme aux passages les plus drôles de ses récits.

La rusée créature savait très bien qu'elle m'intéressait et m'amusait, mais ne le laissa jamais voir. A part les grands jours de furie, elle avait une voix douce et mielleuse, et des petits gestes maniérés qui faisaient encore plus saisissante la verdeur de son langage.

Cependant son style, en tant que domestique, était du meilleur ton; et, même dans ses plus grands orages, elle ne se fut jamais

permis un mot malsonnant, ni d'oublier de parler à la troisième personne. (Elle se rattrapait à la ferme, d'ailleurs.)

Elle avait l'orgueil de notre maison et voulait que tout y fût ordonné, copieux, bien servi. Que de fois j'arrivai de Paris à l'improviste avec quatre ou cinq amis, disant : « Grosse Louise, dans une heure il me faut un chic déjeuner ! » Car j'étais sûre qu'elle s'arrangerait et que tout serait parfait, malgré la ville distante, le service difficile (à cause de cent cinquante marches à monter pour arriver au Pavillon) et le peu de temps que je lui laissais pour se débrouiller.

Sa tête aux traits réguliers était coiffée d'une folle chevelure frisée et blonde qu'elle disposait, coquette, en casque luisant. Au-dessus de son embonpoint, toujours vêtue de noir, elle portait avec fierté cette tête d'or où s'enfonçaient deux petits yeux bleus auxquels rien n'échappait. Sa fraîcheur était celle d'un Rubens.

Devenue aveugle sur la fin de sa vie, elle qui créait des drames ou des comédies avec rien, elle ne parla presque plus, resta dans un coin de sa cuisine, marmottant un chapelet, mais, quand même, tâtant les billets et les monnaies à l'heure des comptes, car elle ne pouvait renoncer tout à fait à son empire.

Parfois elle pleurait, aussi, mais en silence.

Comme, peu après sa mort, je parlais d'elle avec une de ses sœurs, m'étonnant de cette attitude finale :

— Elle était honteuse... murmura la fille.

Ce qui signifiait sans doute *humiliée*.

Au temps de sa splendeur, elle jetait sans cesse comme un défi : « Quand je serai morte, ce sera la fin du Pavillon ! »

On riait en haussant les épaules. Et pourtant c'était la vérité.



Il y eut dans cette ferme, pendant trente-cinq ans, des naissances et des morts. Il y naquit trois ou quatre enfants, il y mourut d'abord le père, puis le frère aîné, puis une petite fille, puis le grand-père, puis, tués à la guerre ou morts de ses suites, le mari d'une des filles et le grand Emile, puis la Juliette, si belle, emportée tragiquement par une gangrène du poumon, et, pour finir, la grosse Louise elle-même, qui n'avait guère plus de cinquante ans.

Paix à son âme compliquée, pleine de grandeurs magnifiques et de perverses petites roublardises. Elle aura été, quoi qu'il en soit, l'un des êtres les plus attachants que j'aie étudiés et affectionnés dans mon existence.



Entraîné par ses réussites en ameublement, mon mari jugea que, pour faire pendant au Pavillon, il nous fallait à Paris un logis plus grand et dont l'arrangement serait d'un style plus séculaire.

De même qu'il avait trouvé la rue Raynouard et la Roseraie, il mit la main, quai d'Orléans, dans l'ancienne maison du poète Arvers, sur un bel appartement dont le balcon Louis XVI, renflé comme certaines commodes, donne sur la Seine, touffue d'arbres à cet endroit.

Nous disposions, dans cet antique immeuble, de l'entresol et du premier. Il fallut deux bonnes pour nous servir.



En dehors de nos amis coutumiers nous vîmes, quai d'Orléans, passer bien des figures intéressantes.

J'ai retenu dans ma mémoire quelques-uns des êtres rares qui défilèrent à ce moment-là sur la scène de notre vie.

Je revois Auguste Rodin, imposant comme une de ses plus belles statues. Il avait une façon bien particulière de regarder sans cesse ses propres pieds. Resté longtemps silencieux, il se mettait à parler tout à coup sans s'adresser à personne, et pour dire des choses immenses concernant la sculpture ou l'architecture.

Je reçus de lui plusieurs lettres, contenant parfois des fautes d'orthographe, mais toujours quelque phrase à retenir.

M'ayant entendue dire des vers, un soir, chez Mme de Caillavet (l'amie d'Anatole France), il écrivit à mon mari « qu'il m'avait prise pour une petite Victoire ».

Judith Cladel a publié le plus beau livre qu'on puisse écrire sur Rodin. A tous les détails qu'elle nous donne sur ce grand être, j'ajouterai, petite aventure significative, ceci :

Ma sœur Charlotte étant allée le voir à Meudon, il lui montra la statue qu'il venait de terminer, une adolescente accroupie au bord d'une vasque ébréchée.

— Il faut que vous la baptisiez. Moi, je ne sais pas ce que je fais. Ce sont mes amis qui nomment mes œuvres.

— Je l'appelle, dit ma sœur « Source de Volupté ».

Et, tout aussitôt, Rodin écrivit cela sur le socle, au crayon, disant que sa statue n'aurait pas d'autre nom.

Quand, à mon tour, je me trouvai dans l'atelier du maître, comme à elle qui m'avait tout raconté, juste dans les mêmes termes, il me

fit son petit boniment. (Il ne savait pas que nous étions sœurs.) Ayant moi, proposé « Le mystère des sources », il reprit son crayon, écrivit sur le marbre, et me déclara que sa statue n'aurait pas d'autre nom.

Lorsque son atelier fut installé rue de Varenne, dans l'ancien couvent du Sacré-Cœur, je le retrouvai plus tard, soigné de près par la marquise de Choiseul qui ne cessait de le faire asseoir et de lui envelopper les jambes comme à un malade. Le jardin, autour de l'hôtel, était complètement en friche. J'y découvris, dans un buisson sauvage, une rose rouge préservée par miracle et que je crus le Sacré-Cœur lui-même.

J'ai vu souvent Rodin en compagnie d'Albert Besnard, de sa femme et de quelqu'un de leurs enfants. Nous dinâmes un soir, à Bellevue, en cette belle compagnie. Albert Besnard et Mme Besnard, tous deux grands et gros, avaient l'air d'un couple de têtes couronnées. Mme Besnard savait merveilleusement s'arranger de sa corpulence. Ses robes larges et flottantes n'en laissaient plus qu'une ampleur pleine de majesté. Si belle, avec ses cheveux sculptés et ses traits de médaille, je n'ai jamais vu femme mieux habillée qu'elle.

Je me souviens de mon premier dîner chez les Besnard, rue Guillaume-Tell. Octave Mirbeau fit taire toutes les conversations par un discours fort long sur les fourmis. Il venait de lire quelque ouvrage à ce sujet, et ne tarissait plus sur son dada nouveau. Sa femme, ancienne belle du Second Empire (beaucoup plus âgée que son époux), attendit une virgule pour placer son mot.

— Ces pauvres petites fourmis, dit-elle ironiquement, leurs petites oreilles doivent leur tinter !

Pendant ce temps Robert Besnard, l'aîné des garçons, regardait fixement son frère Philippe assis en face de lui.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

— Ben, je ne sais pas, répondit Robert. Je trouve que tu as l'air d'un idiot, c'est tout.

A ma gauche, ennuyé de ne pouvoir parler aussi, Jean de Bonnefon examinait au mur un grand panneau de chevaux peint par Besnard.

— Je ne comprends pas, me murmura-t-il tandis que Mirbeau continuait sa conférence, qu'on puisse tous les jours prendre ses repas en face d'un cul de jument.

Il avait fait sonner PL du mot trop vif, pour en atténuer la crudité.

C'était grand dommage qu'il fût, ce soir-là, réduit au silence. Quand les écouteurs en valaient la peine, sa parole avait un style aussi somptueux que ses meilleurs écrits.

Il me faisait l'effet d'un gros seigneur d'autrefois, avec ses cheveux blancs roulés au petit fer, ses lourds yeux bleus et sa prestance impo-

sante. Un jour qu'on le félicitait sur une magistrale page fort peu tendre pour certains, je l'entendis déclarer sans sourciller : « Au besoin j'invente pour que ce soit plus atroce. »

*
**

Autre décor. Dans le salon de Mme de Caillavet, longue galerie où se pressaient toute la littérature et tous les arts, Anatole France, adossé contre la cheminée, écouté par tous, parlait, bégayant, se trompant, se rattrapant. Son œil d'un noir mat accusait encore la blancheur de son visage et de sa barbe.

Un jour qu'il en était au plus intéressant de ses phrases difficiles, le mari de Mme de Caillavet, qui ressemblait à un sanglier, traversa toute la galerie en courant. Sa belle-fille s'apprêtait à chanter, et France, sans rien remarquer, continuait une démonstration.

M. de Caillavet fonça. Devant la bouche du grand maître, il balaya l'air d'une main irritée, en sifflant un « chut ! » des plus violents qui fit taire aussitôt celui-ci comme un simple bavard.

*
**

Je n'oublie pas non plus la baronne Deslandes, d'abord princesse de Broglie, esthète languissante qui restait jeune à travers le temps, pâleur de morte, coiffure au henné de pure ligne Renaissance, beaux yeux remplis d'une grande fièvre noire, petites mains et petits pieds de poupée.

Bonnefon, quand il l'apercevait quelque part, disait : « C'est sur le fils qu'il faudrait aiguiller. » Car l'âge du fils disait celui de la mère, chose qui ne plaisait guère à la petite fille attardée qu'était Ilze Deslandes — et avec tant de sincérité !

En des temps meilleurs que ceux que nous traversons, elle avait été d'un grand secours pour les artistes. Elle les découvrait d'abord, les lançait ensuite, et enfin les faisait travailler pour elle, royalement.

Elle goûtait avant tout la poésie, et avec une ferveur bien émouvante. Mais la façon très affectée dont elle récitait les vers, son accent allemand, son arrogance, son exigence effarante, les choses flatteuses qu'elle disait sans cesse d'elle-même faisaient rire les moqueurs, qui la bernaient sans qu'elle s'en aperçut. Ils riaient moins quand elle en arrivait à l'insolence, car elle devenait alors écrasante. Le mépris qui passait à ces moments sur son visage donnait à sa bouche une forme particulière. C'était ce que nous appelions, Natalie et moi, « sa bouche carrée ».

Elle l'avait à son lit de mort, sa bouche carrée, et elle pouvait

l'avoir. Abandonnée de tous ceux reçus chez elle au temps de sa richesse d'avant-guerre, elle venait de terminer son existence bien tristement, presque aveugle et au seuil de la misère, encore qu'ayant gardé l'apparence du luxe dans son bizarre appartement à peine éclairé.

Pendant la dernière année de sa vie, sauf le prince Nicolas de Grèce... et une couturière, je fus la seule à lui tenir compagnie, à la distraire, à l'amuser. Elle me disait — c'était du style de ses phrases coutumières : « Je suis une pauvre petite bête à bon Dieu piétinée par les grands fauves. Toi, tu me protégeras contre eux ! »

Elle parlait beaucoup d'un prince né de son imagination, et qui devait l'épouser.

Avec elle disparut toute une époque qu'on ne reverra sans doute jamais plus. Germaine Lefrancq l'appelait « un dandy féminin ». Elle respirait en dehors de l'actuel, calfeutrée entre le conte de fées qu'elle se racontait à elle-même et sa vanité, soit les deux pôles de sa vie. Un tel type n'aurait pas la possibilité d'exister aujourd'hui.

Derrière son cercueil, après une belle messe chantée à laquelle n'assista qu'une poignée de personnes, il n'y eut, pour la mener au cimetière, qu'un parent qui ne l'aimait pas, deux bonnes, l'avocat Sencier, et moi.



Et comment ne me souviendrais-je pas aussi de Charles-Théophile Féret, ce grand Normand que j'appelais « notre Leconte de Lisle à nous », fier poète et commerçant habile, dont *La Normandie Exaltée* et bien d'autres œuvres honorent tant notre province ?

Pour celui-là je représentais une sorte de divinité que, par ferveur tremblante, il préférerait ne pas trop souvent voir.

Ce fut lui qui, le premier, me donna mon titre de duchesse de Normandie, titre que les Normands veulent bien me conserver, pour mon amusement et ma fierté.

Fernand Fleuret et moi, soutenus par Charles Le Goffic, maniâmes la hache d'abordage pour faire avoir à ce méconnu le Prix des Vikings. Il en fut le premier lauréat. Il devait mourir peu de temps après, emportant sur une tête vieillie la seule couronne qui lui fut enfin consentie pour la constance de son lyrisme que rien ne pouvait décourager.



Duchesse de Normandie... Mon mari, lui, m'appelait, m'appelle toujours, à la suite des Arabes qui me nommaient ainsi, « la princesse Amande »,

Je fus longtemps appelée de ce nom un peu féérique par tous ceux auxquels j'étais chère. Dans l'intimité, c'était Amande tout court. Il n'y a plus guère que Natalie et Mme de Clermont-Tonnerre à connaître ce nom.

J'en ai eu d'autres, et j'en ai d'autres. Pour Philippe Berthelot, j'étais « la panthère noire »; pour Judith Cladel, je suis « Hyacinthe ». Je fus « Dea » pour Gustave-Charles Toussaint, et « Tancrède » pour d'autres. A présent je suis « Mamie ». Mais je n'ai jamais été, même étant petite, et ne serai jamais Lucie.

Seuls les gens qui ne me connaissent pas ou ne me connaissent que très peu me donnent ce prénom qui ne me fait pas me retourner quand on le dit derrière moi. Il y a mon nom entier, avec son trait-d'union, qui est ma signature, ma raison sociale, si l'on veut. Mais, Lucie, je n'aime ni ne connais cela.

Les gens du peuple, cependant, d'où qu'ils soient, à commencer par le port de Honfleur, finissent toujours par m'appeler « Madame Lucie ».



C'est justement à Honfleur, au temps où j'habitais le Pavillon de la Reine avec mon mari, que se placent d'autres visages, d'autres souvenirs qui me font rire ou m'attendrissent.

Le mariage de Sacha Guitry avec Charlotte Lysès au *New Cottage*, sur la route de Trouville et à deux pas de Honfleur, voilà qui laisse sa trace dans la mémoire.

Sacha, riant sous cape de la tête que ferait le notaire, M^e Bréard (un vieux Normand de la plus fine espèce et qu'on ne déconcertait pas facilement), lui dicta la liste de ce qu'il apportait en ménage. C'était une liste fort longue où figuraient : un crayon, une pendulette cassée, un clou, une paire de gants... on imagine le reste. Le père Bréard écrivit sans broncher, puis, tranquille, énonça : « C'est vingt-cinq francs par objet. »

— Je retire tout !... s'écria Sacha.

A cette noce se trouvèrent réunies, l'après-midi, dans l'herbage du *New Cottage*, autour d'un étang infesté de moustiques, toutes sortes de personnalités parisiennes. On avait lancé sur l'eau verdâtre un tub, et, dans le tub, assis, tout nu, naviguait Jean Ajalbert. Les rires de Marguerite Deval fusaient. Charlotte Lysès s'était mise en robe de chambre, les cheveux lâchés sur les épaules. Les invités se bousculaient, ivres de gaieté.

Pour mieux voir l'ensemble du spectacle, je m'étais juchée dans

un arbre. Bientôt un cri général salua le naufrage du tub et de son contenu.

Vers le soir il y eut un lancer de ballons en baudruche représentant des cochons, puis un banquet nocturne servi sous les pommiers. Laurent Tailhade, après avoir salué les mariés d'un discours fort littéraire, récita l'un de ses plus longs poèmes.

Dans l'ombre on vit arriver, retardataire, la belle Miscia, dont venait de se séparer Edwards au profit de l'actrice Lantelme.

En revoyant celle qu'il avait aimée, Edwards se précipita, la saisit aux épaules, et leur baiser devant tout le monde n'en finissait plus. Sur quoi je risquai cet à-peu-près : « Il prend les Miscia pour des Lantelme. »

*
**

Assez près du Pavillon se trouvait la Villa Beaulieu dans laquelle habitaient Félix Vallotton, sa femme et la fille de celle-ci, Madeleine Rodrigues.

Ce n'était chez eux qu'une allée et venue d'artistes et d'écrivains. M^{me} Vallotton, frisée de noir comme une tzigane, recevait avec cette cordialité juive que n'égaleront jamais les gohim, en même temps que sa nature « pan dans l'œil » lui dictait les boutades les plus inattendues. Vallotton, l'ironie par excellence, lui tenait toujours la main avec une tendresse qui n'était pas jouée. Quand elle allait trop fort, ou si quelqu'un d'autre disait quelque chose qu'il jugeait saugrenu, le silencieux petit rire qu'il étouffait comme un sanglot valait tous les sarcasmes.

Il avait installé son attirail de peintre dans une grange avec, aménagées par ses soins, des vitres trop hautes pour qu'on pût regarder dehors. Les paysages et les natures mortes qu'il peignait, des chefs-d'œuvre, séchaient le long des murs rustiques. Il invitait peu de gens à venir les voir.

De ce curieux être j'ai fini par faire un roman, *Deux Amants*, où je crois l'avoir assez bien portraicturé.

C'est chez les Vallotton que j'ai connu le grand peintre Gernez à ses tout premiers débuts. D'abord professeur de dessin au collège de Honfleur, il s'y est fixé depuis son mariage avec une de mes charmantes compatriotes. Lui aussi m'a servi de modèle. C'est dans *l'Autre Enfant*, et sous le nom de Drive Villevillers.

Toujours chez les Vallotton, entre autres types marquants, j'ai rencontré puis fait mes amis de Pierre Hermant (frère d'Abel) et sa femme.

Pierre Hermant, compositeur, a mis en musique plusieurs de

mes poèmes, et fait un opéra-comique avec un de mes premiers contes, *l'Archange au Cabaret*, arrangé pour la circonstance en livret.

Il avait absolument la même voix et la même façon de parler que son frère Abel Hermant, et même un air de famille malgré sa barbe noire et ses traits différents. Dans un autre domaine il était aussi doué que son frère, sans doute, mais la célébrité ne vint jamais le trouver. Il ne semblait pas la rechercher, du reste. Sa femme, Adrienne Hermant, si vibrante et si mystérieuse, née poète sans le savoir, possédait et possède toujours ce que Kipling appelle les « maîtres-mots ». C'est un Saint-François féminin. Les bêtes, qu'elle adore, la comprennent comme elle les comprend.

Un jour, remarquant un groupe de paysans devant une barrière, elle s'approche et voit, dans le pré, cornes barrées par une planche qu'on vient d'y fixer, le taureau dangereux dont ces paysans ont peur. Pour leur stupéfaction elle ouvre la barrière, se dirige vers l'animal furieux, lui gratte gentiment la tête, et, tranquille, prenant son temps, lui retire la planche, jugeant qu'on n'a pas le droit « d'embêter les bêtes » ; tandis que, pour répondre à cette sollicitude, le taureau se laisse faire comme un simple veau.

Mme Hermant, en berçant ses chats, chante des paroles et des airs qui surprennent son mari. L'oreille tendue, il écoute. Elle consent enfin, à lui dire qu'il s'agit d'improvisations, mais qu'elle se sent incapable d'être inspirée si quelqu'un l'écoute, même lui.

Ce fut en se cachant que Pierre Hermant put capter les précieuses chansons. Harmonisées par lui, naïves et savoureuses comme celles des anciens troubadours, elles furent chantées par Marguerite Deval, lors d'une matinée artistique qu'on aimerait bien voir se renouveler souvent.



Les Parisiens n'étaient pas seuls intéressants, à Honfleur. Certaines richesses locales naissent d'elles-mêmes dans ce petit port où l'estuaire, que j'appelle « une cuve de radium », insinue son effervescence jusques au fond des veines des terribles galopins, mâles et femelles, dont il est parlé dans *l'Ex-Voto*.

Le peintre Léon Leclerc fut un exemple frappant de cette abondance du pavé honfleurais, auquel nous devons Alphonse Allais, Eugène Boudin, Henri de Régnier, Albert Sorel (et son fils, Albert-Emile Sorel) sans me compter moi-même.

Léon Leclerc, descendant de « pêcheurs », gardait l'aspect d'un loup de mer. Il était peintre, et bon peintre, journaliste, auteur dramatique et remarquable acteur, chanteur étonnant de vieilles chan-

sons, dessinateur et peintre de vitraux, et, de plus, le gardien et violent défenseur des vieux trésors de la ville, toujours menacés par les municipalités.

Il a fondé, puis gouverné le Musée du *Vieux Honfleur*, dans lequel se retrouve toute l'atmosphère « du temps où l'on allait aux îles », et dont le conservateur, depuis la mort du vieux peintre, est Mlle Turgis, son élève, laquelle, pour le plus grand bénéfice de la ville, continue les traditions du maître.

Un autre peintre honfleurais, directeur, celui-là, du musée municipal, Adrien Voisard-Margerie, aura recueilli sur ses toiles les plus beaux paysages de la région, aussi bien dans le port que dans les herbages où les bestiaux normands mettent leurs ardentes taches. C'est de la voix magnifique et de la personnalité de sa femme que j'ai fait *Tout l'Amour*.

A côté des artistes, il faut aussi noter de plus modestes notoriétés. Le pâtissier Doré, sa femme et leurs deux filles virent leur boutique, tant qu'ils y restèrent, devenir le rendez-vous de tout ce beau monde. « Le Ragueneau de Honfleur », disions-nous, Sacha Guitry et moi. Lucien Guitry lui-même et Marthe Brandès ne se firent pas faute, en leur temps, d'apprécier les éclairs et les puits d'amour de cette bonne maison — ainsi que tout ce qu'on y apprenait les uns sur les autres.

Une autre camarade, l'originale Yvonne Debès, fille du colonel Lachèvre, vint, au bout de quelques années, bâtir sa demeure, « La Cigogne », à deux pas du Pavillon. Sa fille Chochote est la Toutoune de « *Toutoune et son Amour* ». Toutoune est maintenant mère de deux jumeaux dont l'un (que je ne distingue jamais de l'autre) est mon filleul.



Donc, quand me prenait l'envie de voir des êtres humains, et des plus choisis, je n'avais qu'à me rendre chez les Vallotton; mais cela ne m'arrivait pas tous les jours.

J'ai toujours chéri la solitude, et je pouvais l'avoir plénière à Honfleur, le Pavillon n'étant guère accessible, avec tant de marches à monter ou descendre, pour ceux dont l'intention eût été de m'y déranger.

Mon mari, de nouveau tout à sa roseraie, qu'il avait reconstituée, passait de longues heures dehors. Puis vint un jeu qui le conduisit aux limites de la passion. Il avait acquis, je ne sais par quel hasard, un de ces cerfs-volants qu'on appelle *aigloplans*. C'était une sorte

d'immense oiseau de toile qu'il lançait dans les airs avec mille mètres de corde pour le retenir.

Pour animer son joujou neuf, il montait tous les jours sur le plateau de la Croix-Rouge où s'étend un véritable terrain d'atterrissage. Bientôt une équipe se forma bénévolement pour l'aider dans ses évolutions. Ses deux principaux lieutenants étaient les deux derniers fils de Marie Desjardins, ancienne Mme Arthur Fontaine, remariée, après divorce, avec le docteur Desjardins. Ils avaient acheté une maison à Criquebœuf, assez près de Honfleur. Les deux beaux adolescents ne mettaient pas plus d'ardeur à courir dans le champ que mon mari lui-même. Les Vallotton, les Hermant, tout le voisinage finit par s'intéresser aux vols de l'aigloplan. On se donnait rendez-vous sur le plateau pour assister au spectacle.

Un jour, la corde cassa, l'oiseau de toile, libéré, s'envola selon la brise, et bizarrement, alla s'accrocher, en ville, au haut du clocher de Saint-Léonard. Il fallut aller l'y chercher, non sans peine.

Les gens d'en bas, sur le chemin Saint-Nicol, quand, au crépuscule, on ajoutait une lanterne allumée à la machine volante, croyaient à une étoile nouvelle et s'effrayaient, prédisant la fin du monde.

— Moi je veux mourir la dernière !... disait une commère.

— Puisque c'est comme ça, répondait l'autre, ce soir on va manger nos deux canards.

*
**

J'allais souvent regarder aussi l'aigloplan. Le reste du temps, je travaillais.

Le soir revenu, mon mari, sous la lampe, lisait les pages de prose que j'avais écrites, et la discussion commençait.

De mes vers il n'avait jamais eu rien à dire, non plus que de mes contes, encore si proches de la poésie. Mais, la véritable prose, c'était son domaine. Il y était maître, plus encore qu'il ne le savait lui-même, car, sans qu'il s'en doutât, dès qu'il prenait la plume, même pour écrire à un fournisseur, il ne pouvait pas ne pas faire de ce bout de papier une petite merveille.

— Amande ! Il faut écrire avec les rognures du petit dictionnaire ! scandait sa voix tonitruante.

Et moi je me rebiffais.

Combien je le remercie de la vigueur avec laquelle, en ces premiers temps, il a simplifié mon style qui tendait vers la complication, voire la recherche. Ses critiques sans ménagement m'auront épargné, non pas toutes les erreurs, mais au moins de quinze ans de tâtonnements,

et, si j'ose dire, de gourme littéraire largement jetée à travers mes premiers écrits.

**

Je ne travaillais certes pas, à cette époque-là, comme trop souvent je travaille aujourd'hui, c'est-à-dire toute la journée sans parler de la nuit. J'avais de grands loisirs que j'occupais à pédaler dans la campagne ou bien à me rendre chez mes relations préférées de Honfleur, le docteur Rachet, les Franciscaines de l'hôpital ou encore des vieilles bonnes femmes qui m'avaient connue petite. Souvent aussi j'allais rendre visite à des fermiers de ma connaissance, ou bien revoir le Breuil, Vasouÿ, la tombe de ma grand'mère, le passé.

Quand nous rentrions dans notre bel appartement du quai d'Orléans, j'avais accumulé tant de Normandie en moi que tous les tourbillons de la saison parisienne ne parvenaient pas à épuiser cette fraîche provision.

A Paris, fréquentant déjà les manèges, je montais volontiers au Bois, toujours à califourchon et toujours vêtue comme un petit garçon. Dois-je m'enorgueillir d'avoir été la première à risquer cette audace ? J'ai aussi raconté dans *Le Cheval*, certaines de mes aventures équestres de ces années-là.

**

Je venais d'être assez malade pour devoir dicter, au lieu de les écrire, les derniers chapitres du *Roman de six Petites Filles*, qui paraissait les vendredis dans le *Journal*, tout comme mon premier livre.

Ce fut à peine rétablie que j'eus la joie de me remettre en route avec J.-C. Mardrus pour les pays islamiques. Cette fois, c'était le *Journal* qui nous y envoyait.

J'étais chargée, moi, de faire une enquête sur les harems de Turquie, au lendemain de la révolution qui venait de renverser le sultan Abdul-Hamid.

Nous partîmes au mois de mai par l'Orient-Express, qui mettait trois jours pour atteindre Constanza, en Roumanie, d'où l'on prenait le paquebot pour arriver par la Mer Noire jusqu'à Constantinople.

Comme les autres, ce voyage, un jour, sera peut-être raconté dans tous ses détails. Voici son itinéraire : arrêt à Vienne, en Autriche, pour une semaine ; autre arrêt à Budapest, où nous retrouvons les Atzèl et passons des soirées de rêve au Park-Club, bercés par les

meilleurs tziganes de la Hongrie; nouvel arrêt en Roumanie; enfin, par le Bosphore, entrée dans Constantinople.

A Constantinople, mon mari retrouva d'anciens amis, Régis Delbeuf, directeur d'un journal important, sa blonde femme et leurs enfants, entourés de tout ce que Constantinople contenait de Turcs et d'Européens intéressants.

A notre première sortie dans la ville, d'ailleurs, nous trouvons cinq pendus au bout du pont de Galata, cinq autres sur la place Sainte-Sophie et encore cinq autres place Bayazid, en tout quinze condamnés de la contre-révolution, dont l'ennuque noir d'Abdul-Hamid.

Dans le petit yacht que M. Huguenin, directeur des chemins de fer d'Anatolie, met à ma disposition, je navigue, seule avec l'équipage, allant vers les grands harems que la belle saison a dispersés parmi des séjours fleuris.

Mer de Marmara, Eaux-Douces, chiens de rues, tarbouches, tchartchaffs, promenade de Fanaraki, révélations sur la ruse des dames voilées qui veulent tromper leurs maris, Eyoub, Scutari, jeunes Turcs en effervescence, politique...

J'ai des discussions ardentes avec les révolutionnaires Djahid et Djavid, je fais la connaissance de Izzet pacha; j'assiste par décret spécial, le cas n'ayant pas été prévu pour une femme, à une séance de la Chambre Ottomane. M. Huguenin, mon soupirant, nous promène, avec ses amis Delbeuf, en Anatolie, dans son train spécial qu'on fait arrêter chaque fois que je désire cueillir des fleurs qui m'ont paru belles.

Aux Eaux-Douces d'Asie, nous entrons en relations avec Salah-Eddine-Dédé, chef des Derviches Mewléwi, dans des circonstances d'une poésie presque irréaliste. Initiation aux rites et rythmes des Soufis, heures inoubliables.

Le Bosphore, Roumeli-Hissar, Candili; le comte Ostrorog, sa femme et leurs deux petits garçons; conversation avec des eunuques blancs et noirs.

Embarquement pour Moudania, en Turquie d'Asie, sur un extraordinaire bateau turc; Brousse; la Mosquée Verte, le cimetière des Poètes, l'hôpital des Cigognes... (Salah-Eddine, sans prévenir, vient nous y rejoindre.)

Ensuite c'est notre ascension mouvementée de l'Olympe de Bythie, gardés par sept cavaliers turcs armés jusqu'aux dents. Puis c'est Smyrne où les chats ont des boucles d'oreilles...

Et maintenant, retour par le chemin des écoliers, voici Athènes, voici Naples, voici Rome, voici Florence, voici Venise.

Un peu de tout cela se retrouve dans *Par Vents et Marées*, mon cinquième livre de vers.

Et je conserve, en souvenir du soufisme, la ceinture du Dédé Mewlewi, dont l'agate représente un symbole religieux.

Je reprenais à peine haleine à Paris qu'il fallut encore boucler les valises.

Cette fois c'était pour fuir les grandes inondations (celles de 1910) qui menaçaient spécialement les quais.

Nous prîmes, en plein hiver, le train pour Honfleur, juste le dernier qui pouvait encore circuler.

Je ne détestais pas être au Pavillon parmi le gel et la bise. Cependant une anxiété mystérieuse me poignait. J'écrivis, à peine arrivée, un poème incompréhensible pour moi-même.

Aux jours où la pensée et les pas sont errants,
J'irai me promener avec ma solitude,
Et je croirai sentir une sollicitude
Parmi le vent, la mer, le ciel indifférents.

Alors, interrogeant la nature muette,
Je lui dirai : « Vers quoi mon cœur bat-il si fort ? »
Elle me répondra : « Vers la mort, ô Poète ! »
Et me répétera : « Vers la mort ! Vers la mort ! »

Le lendemain, nous recevions la dépêche. Mon père, rue de Verneuil, venait de mourir subitement.



Quand je fus retournée à Paris, je sus par le menu tous les détails.

L'année précédente, mon père s'était révélé cardiaque par une crise qui l'avait laissé couché quelque temps. Il s'en était bien remis ; mais, huit jours avant sa brusque fin, le médecin appelé déclarait qu'il lui fallait cesser immédiatement de fumer, ne plus se nourrir que de lait, rester au lit.

Or, l'habitude de mon père, chaque fois qu'un médecin voulait l'examiner, avait toujours été de le laisser faire son ordonnance, d'accepter les remèdes sur sa table de nuit, mais de ne jamais les prendre, se prétendant guéri rien que par la vue des boîtes et des flacons pharmaceutiques. (J'ai hérité de lui cette méthode qu'on ne me laisse pas toujours pratiquer.)

Refusant donc de suivre aucun conseil, il avait continué sa vie

habituelle, mangeant, fumant et se levant comme à l'ordinaire, de sorte qu'au lieu d'agoniser pendant des mois, peut-être, en se privant de tout ce qu'il aimait, la mort était venue le chercher dans son quotidien, assis, la pipe au bec, devant son feu de bois, sous la lampe, après un dîner de son goût, lisant comme chaque soir le journal *Le Temps*, ma mère installée à coudre près de lui.

N'eut-il pas raison, après tout ?

Entendant le froissement du journal qui lui tombait des mains, ma mère, en train de somnoler sur son ouvrage, releva la tête. Très rouge, mon père la regardait avec des yeux immenses. Elle courut chercher de l'éther, croyant à une syncope. Quand elle revint, il était mort.

Les obsèques avaient eu lieu quand la rue de Verneuil, envahie par l'inondation, n'était plus qu'une rivière. On avait dû transporter le cercueil en barque.

*
**

Mes sœurs aînées ayant réglé tout ce qui suit un décès, pris les décisions voulues, ma mère se vit installée dans un appartement beaucoup plus petit mais qui suffisait pour une personne seule. Ce fut dans un quartier qui la rapprochait de ses filles et de sa première petite-fille, à présent mariée et mère d'un petit garçon.

Ce petit garçon la sauva de sa solitude, lui permit de ne pas plier sous trop de tristesse, après le mot « FIN » inscrit au bas de sa longue vie conjugale.

Elle était elle-même cardiaque, plus menue que jamais, et très fragile, après deux ou trois crises, espacées sur quelques années. On s'attendait à ce qu'elle partît avant mon père, et lui-même le croyait, non sans une constante inquiétude.

L'été revenu, ma sœur Suzanne invita notre mère à venir à Honfleur, elle-même y ayant loué quelque chose pour la saison. Ma sœur Charlotte aussi passa quelques jours dans cette maison meublée. Trois des six petites filles et leur mère. Mais la vie nous avait emportées chacune de notre côté ; nous ne chantions aucune la même musique. Le fils et les deux filles de Suzanne, génération nouvelle, constituaient un élément d'intérêt qui n'était plus notre enfance à nous. Il eût fallu du temps pour reformer un peu du bloc ancien... Et puis, même avec du temps, ce n'était plus une chose possible. Les sourires et amabilités présentes ne valaient pas les disputes et batailles du passé. Se donner des nouvelles les unes des autres, cela signifiait *séparation*.

Un jour, maman vint avec Suzanne au Pavillon, et monta jusqu'au plateau pour revoir la Croix-Rouge.

Des voisins nouveaux, qui restèrent peu dans le pays, s'étaient installés dans une villa proche. C'était une famille de musiciens, et j'avais lié de gentils rapports avec eux. Or, le père de famille, déjà vieux, me racontait toujours avoir connu Marie Jazet (notre mère) dans sa jeunesse. Il me le racontait avec une sourde émotion qui me frappait.

— Comment ! s'écria maman, quand je lui en parlai, mais je crois bien ! Il avait dix-sept ans et m'écrivait des lettres d'amour folles. Tout le monde, chez ma grand'mère, se réunissait pour les lire à haute voix et s'en amuser. Je ne l'ai jamais revu depuis cette époque-là, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans.

— Je vais le chercher, maman ! Je suis sûre qu'il sera heureux de te retrouver !

Quelle confrontation ! Deux vieillards, maintenant !

Gros, poussif, les paupières tombantes et rouges, la barbe grise, l'ancien amoureux de dix-sept ans regarda son ancienne passion, frêle dame âgée en grand deuil de son mari. Je vis un tremblement passer sur sa pauvre figure.

— Je vous reconnais tout de même... dit-il enfin.

Puis une angoisse monta dans ses bons gros yeux.

— Et vous, me reconnaissez-vous, Marie Jazet ?

Avec la plus parfaite indifférence, honnête, aussi cruelle qu'elle avait dû l'être jadis pour le malheureux qui l'aimait :

— Non... articula-t-elle de sa voix douce. Je dois dire que je ne vous reconnais pas du tout.

Le bonhomme baissa la tête et ne dit plus rien pendant quelques secondes. Quelques secondes qui représentaient tout un long roman.

Ce fut à la fin de cette année, bien sombrement commencée, que je partis avec mon mari pour un long voyage en Égypte, Syrie et Palestine, dont je devais, toujours pour le *Journal*, tirer une nouvelle série d'articles.

Une fois de plus, je n'indique ici que le schéma de ce voyage dont sortit beaucoup plus tard mon roman *Amanit*, écrit à Honfleur, sans autre documents que le souvenir de mes longues conversations, au Caire, avec le célèbre égyptologue Maspero, le souvenir, surtout, de ce que J.-C. Mardrus me fit voir dans le pays de sa naissance, choses que bien d'autres qui y vivaient n'auront même pas soupçonnées.

**

Nous arrivons le 1^{er} novembre à Alexandrie, où, dans le cimetière catholique, en ces jours dédiés à la mort chrétienne, je trouve déjà de quoi m'étonner.

Le Caire, et plus encore le Vieux-Caire, alors intact, continuaient à me faire ouvrir de grands yeux. Nous logions, dans la ville européenne, au Shepherd-Hotel. Au bout de quelques mois ce fut le Savoy-Hotel. C'est là que, chaque soir, après le diner, j'aurai vu dans le même hall, prenant leur café non loin les uns des autres, ce lot de personnages au-dessus desquels planaient de telles destinées : le Kronprinz d'Allemagne et sa femme, le Roi des Belges, Albert I^{er} et sa femme, M. Caillaux (avant l'affaire Calmette), M. Barthou.

M. Caillaux était fort intéressé par la beauté de la Kronprinzessin, d'où s'ensuivit un petit incident qui faillit devenir diplomatique. M. Barthou, lui, me cherchait non pas querelle, mais flirt.

Nous emmenâmes M. Caillaux au harem, chez la princesse Nazli, retrouvée pour ma joie au Caire, et qui, Kédiviale, s'octroyait la permission de recevoir quelques hommes, pourvu qu'ils fussent de haute situation.

Le ministre doit se souvenir de la surprenante fête du Mouled (Noël musulman) à laquelle, en notre compagnie, il assista chez Nazlihanem.

A cette fête, agenouillé devant le divan sur lequel, pour mieux écouter les chanteurs, je m'étais étendue parmi le va-et-vient des servantes en culottes d'or, le prince Haïdar, baisant le bout de mes souliers dorés, me disait ce que je puis répéter maintenant, puisque j'ai mon âge, hélas !

— Oh ! jurez-moi, suppliait-il, jurez-moi que vous resterez toujours aussi belle !

Il y eut aussi, pour célébrer le Mouled, dix-sept nuits religieuses dans le palais du Saïed-el-Bakri, chef de la noblesse musulmane, jeune homme ensorcelé, si pâle dans ses beaux vêtements arabes, et dont je répète encore aujourd'hui les formules magiques pour me préserver des mauvaises influences. Nous étions les deux seuls Européens parmi le grouillement des sectes musulmanes. Ce furent des nuits de fanatisme et de rêve aux lueurs des torches.

Il y eut les fêtes de la Achoura, leur sanglante finale dans la petite mosquée où jamais chrétien, avant nous deux, n'avait pénétré.

Il y eut les graves entretiens de J.-C. Mardrus avec la jeunesse islamique d'El-Azhar. Il y eut tout le reste.

Le prince Fouad, futur roi d'Égypte, venait tout juste de fonder l'Université Égyptienne. Sur ses instances j'acceptai d'y faire une conférence qui serait réservée aux seuls harems. C'était, certes, une grande première ! On n'avait encore jamais vu des musulmanes assister à une conférence. De plus, je n'avais jamais parlé en public, sauf au musée du Vieux-Honfleur, étant jeune fille.

Quelle assistance ! Je ne voyais devant moi, dans cette salle absolument comble, que des dames voilées dont les grands yeux noirs étaient fascinants. Et, pour pénétrer dans la salle, je venais, traversant le jardin, de passer par une double rangée d'eunuques.

Pour me remercier du vif succès de cette conférence faite en français, naturellement, le prince Fouad organisa une fête en mon honneur. J'en ai retenu surtout les chants que pendant des heures roucoula Sett Bamba, favorite des princesses (et la rivale de Sett Wassila, chanteuse attirée de Nazli), toutes deux mulâtresses à tête de sphinx.

J'ai vive souvenance aussi, rencontrée chez la belle Rachel Kattaoui, de la princesse Yousri, première femme de Fouad, qui, voilée des mousselines blanches de sa caste, ravissante à ne pas croire, était une véritable illumination.

Je passais des journées entières dans les grands harems, enivrée de musique arabe et d'atmosphère orientale.



Quand nous visitâmes Louxor, nous fîmes, un soir, parmi les dieux, une rencontre étrange. Mais, décidément, je ne raconterai rien en détail qu'au jour d'un nouveau livre.

En 1911, nous remontions le Nil. Eléphantine et les premières cataractes... Assouan, où régnait la peste endémique... Dans le temple de Philae, maintenant englouti tout entier, on pouvait encore entrer en barque.



C'est à Port-Saïd que je fis la connaissance de ma belle-mère. A la mère de mon mari je baisai la main pour commencer, comme il se devait, et elle me dit aussitôt, en arabe, que j'étais un croissant de lune. Elle était mince, fine, et comme brûlante, avec ses yeux noirs et vifs. « Ton mari, depuis son enfance, c'est du feu ! », me répétait-elle.

Nous la quittâmes pour embarquer, allant en Syrie.

**

A Beyrouth m'attendaient d'autres contes de fées, dont l'un faillit tourner au tragique.

Pauvre Habib-bey-Pharaon, avec sa passion sans espoir !

Quand nous revînmes de Damas, des ruines de Baalbeck, du Liban, de la Palestine, pour reprendre le paquebot à Beyrouth et retourner en France, il jeta dans la mer, je le sus plus tard, des brassées de roses pour accompagner mon départ. Des roses comme pour une morte, car il savait ne jamais me revoir.

Il est mort depuis longtemps de sa mort naturelle, lui qui voulait se suicider et à qui, la veille de notre départ, j'avais fait jurer par écrit qu'il ne le ferait pas.

Je garde en souvenir de lui le bracelet de pied en or et muni de clochettes et le chapelet en vieux corail du sultan Abd-ul-Hamid, cadeaux qu'il me fit au moment des adieux.

**

De notre passage à Damas reste, dans un petit livre de Gomez Carrillo dont j'oublie le titre, la page qui raconte la conversation de l'auteur avec un pacha damasquin, et dans laquelle il s'agit de mes yeux... O passé !

Après des chevauchées furieuses dirigées par l'officier allemand qui, de concert avec des officiers français et italiens, encadrait les troupes ottomanes, c'est à Damas que je reçus mon brevet de cavalier turc, avec le premier prix pour la marche en montagne, le saut et l'endurance.

**

Une fois de plus nous voici revenus en France.

1912 ! 1913 !

A Paris et à Honfleur, ces deux années-là furent enfiévrées pour moi d'activités diverses.

Et qui donc, à cette époque, n'était pas enfiévré ? Elle ne se doutait pas, cette époque, qu'elle touchait à la fin de l'*avant-guerre*, ne se doutait pas que ce mot existerait, désignant ce que personne ne savait être une ère de bonheur inouï.

On trouvait naturel que tout allât si bien, que la vie fût si facile, que l'argent valût ce qu'il valait, qu'il fallût dépenser si peu pour avoir tant.

Les timbres à un sou, les journaux aussi, le reste à l'avenant, c'était

simplement normal. Inconnus la vie chère, les taxes écrasantes, l'impôt sur le revenu, vocable hypocrite qui, pour ceux qui peinent, veut dire impôt sur le travail. Inconnus le bluff, la réclame et la combine. Inconnue la multiplication des machines dont la moindre supprime le gagne-pain de cent hommes, inconnu le chômage. Inconnues les photographies parlantes, spectres substitués à la présence réelle, aux sons d'une musique en cire substituée aux orchestres. Inconnu l'hallucinant bastringue de la T.S.F. vomie par toutes les fenêtres. Inconnues les chansons qui hurlent « Y a d'la joie ! » pour faire oublier que tous les yeux sont mornes et tous les cœurs serrés. Inconnus le code, le sens interdit et les embouteillages. Inconnus les nouveaux riches et les nouveaux pauvres. Inconnues la grossièreté partout, la vulgarité partout, la canaillerie presque partout. Inconnues la poésie et la supériorité dévalorisées comme le franc. Inconnue la possibilité du dadaïsme et du n'importe-quoi-isme. Inconnue la jeunesse saoula de cocktails et démoralisée. Inconnue la mort tombée du ciel et les femmes, enfants et vieillards enfumés dans des caves. Inconnu l'incendie de la guerre civile au rez-de-chaussée de l'Europe et la guerre tout court aux quatre points menaçante. Inconnus les crimes politiques journaliers, les disparitions mystérieuses, les mitraillages sous les immeubles. Inconnu le monde entier atteint d'aliénation mentale.

Certes, on ne parlait pas du prix du beurre, à cette époque. On était très bête. On parlait art, littérature, grands concerts, théâtre. On ne se bousculait pas à la course de six jours, non; mais on se ruait aux Ballets Russes, surgis sous la baguette magique de Gabriel Astruc. On ne faisait pas du tourisme et du camping, non; mais naïvement, on allait en chemin de fer dans des campagnes sans auto-cars; on y habitait dans des maisons, et personne ne songeait à montrer son derrière partout.

Cependant est-ce que la terre ne tremblait pas déjà, sourd avertissement du volcan prêt à éclater ?

Quand les humains se mettent à trop danser, c'est que le cataclysme n'est pas loin.

Je puis dire que je l'ai sentie déferler jusqu'au fond de moi-même avec tout son entrain, cette époque qui, sans aucune agonie, allait sous peu mourir de mort subite.

Bals persans, bals noirs et blancs, carnavaux, fêtes. A Bullier on se pressait en curieux pour voir la fille du peintre Thaulow danser le « tango argentin » qui faisait sa timide apparition dans le monde. A l'Opéra, c'était Nijinsky qu'on allait applaudir avec une admiration frénétique et joyeuse. L'art de Bakst ouvrait la porte à de nouvelles

possibilités. Ida Rubinstein, la Karsavina faisaient ouvrir les yeux sur de l'irréel. *Le Spectre de la Rose* remportait le suffrage des élites — et des autres. Entre le bal et le ballet, des cours s'ouvraient, où la jeunesse apprenait des pas nouveaux. On dansait chez les moindres particuliers. On eût dansé dans les rues.

Pendant ce temps, à la Salle Gaveau, la S.M.I. donnait des concerts audacieux autour desquels les opinions s'échauffaient. Elles s'échauffaient aussi pour les critiques littéraires d'Ernest-Charles, pour tel peintre, tel sculpteur, tel romancier...

*
**

Comme tout le monde, il m'arrivait de courir d'une manifestation artistique à l'autre, d'une fête à l'autre, d'un gala à l'autre.

L'Orphelinat des Arts eut l'idée d'organiser à son profit, au Cirque de Paris, une représentation dont les exécutants ne seraient choisis que parmi des amateurs.

Depuis notre retour d'Égypte et de Syrie, je passais de longues heures au manège Saint-Paul, dirigé par Fernand Tison. J'y étudiais à fond, après tant de chevauchées brutales en Orient, l'académie équestre des « Roumis » et leurs savants airs d'école. (C'est à ce manège où je vécus deux ans dans la sciure que se prépara sans que je pusse m'en douter mon futur livre *La Mère et le Fils*, qui est le roman du cirque.)

Après ma première conférence à Paris, *Les Harems*, donnée à Fémina, j'en avais un jour fait une autre qui comportait des démonstrations à cheval, dangereuse séance où le pur sang de Saumur que je montais, déconcerté par la scène trop étroite de Marigny, rua si copieusement dans les toiles de fond avant de consentir à exécuter sa haute-école. En outre, toujours au manège Saint-Paul, je travaillais souvent avec des cow-boys canadiens qui m'enseignaient à cabrer et à ramasser des chapeaux au galop.

Rachel Boyer, animatrice de la grande représentation du Cirque de Paris, me demanda d'y faire un numéro équestre. Quelle surexcitation ! Ce fut une fantasia arabe, dans laquelle figura mon mari lui-même, avec bien d'autres personnalités.

Isadora Duncan, folle d'envie, voulut apprendre à monter à cheval comme moi, surtout à cabrer comme moi. Je l'emmenai au manège Saint-Paul, mais elle se découragea tout de suite devant les difficultés du début.

Nos amis Desjardins, eux, donnaient chez eux une fête éblouissante où dansa la belle Otéro. La fille de Marie Desjardins, Jacqueline

Fontaine, sévère étudiante en médecine, regardait tout de ses yeux couleur de lune. Elle devait devenir mon médecin ordinaire et ma parfaite amie. Marie Desjardins exécutait déjà de ces belles broderies qui ne sont qu'à elle, déjà copiait en soie certains tableaux de son admirable collection de peintres contemporains. On connaît d'elle un Gauguin que j'ose dire plus beau que le modèle.



C'est à la S.M.J. que j'ai vu pour la première fois Gabriele d'Annunzio.

Je faisais à ce moment la critique musicale dans *Comœdia*, fan-taisistes articles réunis sous la rubrique « *Les Hommes noirs et les Dames blanches* », qui amusaient beaucoup les musiciens et le public.

Dans l'un d'eux, j'avais, je ne sais comment, signalé la présence du poète à Paris. Et c'est de là que partit notre amitié.

D'Annunzio, qu'on n'avait pas vu depuis bien longtemps en France, était le lion de la saison. (On dirait aujourd'hui la vedette.) Les grandes mondaines répétaient, excitées : « Il a tout à fait les yeux de son œuvre ! »

Pas un cheveu, le profil d'une médaille de la Renaissance, petit, mince, dès qu'il y avait galerie il débordait d'un orgueil plein de hauteur qui étonnait assez nos gens, peu habitués à de telles attitudes. « Je suis plus que prince ! Je suis moi ! »

Mais, si l'on n'était que deux ou trois, plutôt deux que trois, nul ne pouvait être plus charmant et plus simple que lui — j'allais dire plus ingénu.

Tout l'intéressait. Sa façon d'entrer chez vous, de regarder les tableaux aux murs, les bibelots, de respirer l'air d'un logis encore inconnu de lui, laissait l'impression qu'il était en train de faire une grande découverte.

Cet émerveillement d'enfant ou de poète, il l'exprimait par des mots tellement imagés qu'on croyait avec lui pénétrer dans une sphère nouvelle; et la manière dont il les prononçait, ces mots, leur ajoutait une valeur inattendue. Cet Italien parlant le français y mettait une sorte de précaution. Il détachait la moindre syllabe avec amour, semblait-il. Il en faisait une pierre précieuse. Comme on sentait qu'il l'aimait, notre langue !

De l'accent ? Juste assez pour créer du charme. Mais quelle pureté dans sa phrase !

Un jour, Georges de Porto-Riche me posa la question : « Savez-vous quel est le seul homme qui connaisse à fond la langue française, non

seulement moderne, mais ancienne ? Vous ne devinez pas ? C'est Gabriele d'Annunzio. »

Je crois bien que son affectation dans les salons était une espèce de mépris, la réponse de la bête curieuse à ceux qui l'examinaient de trop près.

Je le reverrai toujours entrer un matin chez nous, quai d'Orléans, tenant comme le Saint-Graal, à deux mains, le flacon (que j'ai gardé) contenant un parfum rare combiné par lui-même à mon intention. Les belles paroles dont il enveloppait ses cadeaux leur conféraient un prix inestimable. Il me fit présent également d'un étui persan contenant des calames (plumes arabes), et d'un vase de Venise dont la trouble couleur est celle des tessons longtemps roulés par la mer.

Il m'emmena voir, aux côtés de Jacques Boulenger, des courses de lévriers qui le passionnaient, me fit monter dans son aéroplane à Villacoublay. Dans l'exemplaire de *Forse che si forse che no*, imprimé pour moi personnellement, il écrivit cette dédicace, de sa belle écriture aux pleins et déliés éloquents : « ...en admiration de son art et de sa paresse toute puissante. »

Quand fut donnée sa pièce *La Pisanella ou la mort parfumée*, dans laquelle Ida Rubinstein apparaissait tour à tour en sauvage fille marine, en perverse châtelaine, en pure moniale, en courtisane sacrée (selon le personnage multiple et un qu'elle interprétait), nous étant brusquement trouvés tous deux face à face dans les couloirs du théâtre :

— D'où venez-vous avec vos yeux qui brûlent dans l'huile ?

Je répondis :

— Je viens de voir jouer la Pisanella.

— Mais la Pisanella, dit-il, c'est vous !

J'ai bien souvent regretté, je regrette encore que la guerre et tout ce qui l'y attendait d'assez fabuleux, l'ait pour toujours éloigné de nous. Avec lui je ne puis mieux dire, *on se sentait bien*.

**

Ma pièce, *Sapho désespérée*, inaugura le Théâtre Fémina. Je la jouai moi-même en matinée dans le rôle de Sapho.

Pour ne pas inquiéter le public sélect de cette représentation, on avait changé le titre. C'était devenu *Phaon Victorieux*. Mme Sarah Bernhardt me fit l'honneur d'y assister. Mais, se figurant que je voulais faire une carrière théâtrale et continuer à jouer à Paris, de fureur elle eut une crise de nerfs, le soir, au moment d'entrer en scène, et l'on dut faire une annonce pour expliquer son retard.

Catulle Mendès avait mis en scène *Phaon Victorieux*. Il y eut une vive discussion entre nous deux au moment de lui soumettre le costume de Sapho. « Vous mettez des bas à doigts ! Si vous gardez ces pieds nus, les spectateurs ne regarderont que ça et n'écouteront pas la pièce ! »

Je gardai mes pieds nus malgré ce conseil (qui ferait aujourd'hui bien rire !) et, pour être vraie, je dois dire qu'il me fut parlé beaucoup de ces pieds, ce qui m'étonna bien. Du reste je n'eus pas de plaisir de cette représentation, pourtant réussie. La colère de Sarah Bernhardt avait tout gâté pour moi.

Mme Besnard, dans les coulisses, comme le rideau venait de baisser, me murmura dans un soupir triste :

— Pauvre petite ! Vous venez de vous livrer aux bêtes !

Il n'y eut pourtant aucune suite désagréable. Aucune agréable non plus. La critique n'en souffla mot.

Seul André Rouveyre, dans ses *Carcasses divines*, me fit la belle surprise de me représenter, à un moment de mon rôle, sous un aspect bien flatteur, alors que tous les autres dessins de cet album étaient des exécutions capitales.

Tant de choses !

Il s'y place aussi mon premier voyage en Belgique, tournée de conférences où mon mari m'accompagna, cela va sans dire, et qui nous mena jusqu'à Liège où j'écrivis un poème vraiment prophétique qu'on peut lire dans *Souffles de Tempête*, mon sixième volume de vers.

*
**

Quand revenait la saison d'été, je retrouvais Honfleur avec une joie délivrée.

Une jument noire, ancienne gagnante aux courses, que mon mari m'avait dénichée dans le pays, savait encore galoper assez fort pour me satisfaire. Tout imprégnée de mes voyages, je l'avais parée d'un collier de perles bleues, à l'arabe, et, pour la monter, au lieu de porter un chapeau, je drapais ma tête d'un turban aux vives couleurs. Littérature, évidemment.

Mon roman *La Monnaie de Singe* venait de paraître. Je le continuais en quelque sorte dans la réalité. La nuit, les poèmes équestres naissaient d'eux-mêmes sous ma plume. Absolument seule dans la déserte campagne normande, c'était pour ma satisfaction intérieure, après tout, que j'aimais me sentir, sur ce cheval, à moitié bédouine.



Un jour, discernant quelqu'un qui descendait nos prés, nous eûmes la stupeur de voir apparaître... Salah-Eddine Dédé !

Il avait fait le long voyage pour venir passer quelques jours à Honfleur.

Quelle déception ! Au lieu de la robe vieux rose, du long manteau noir et de la tiare de feutre, il portait une jaquette, un tarbouche, et pas trace de col; vraie tenue de concierge d'opérette.

Avec mon turban, montée sur mon cheval historié, j'étais plus orientale que lui. Du reste il me le répéta plusieurs fois pendant son séjour, disant, dans son langage d'étranger : « Mais vous êtes donc tout à fait une turquoise !... » — ce qui voulait dire une Turque.

Invitée chez les Desjardins à un déjeuner, il se mit à pleurer silencieusement au milieu du repas, sans aucune explication.

...Mais le Dédé fait partie de mes voyages, je n'en dirai donc pas plus long sur lui.



La saison qui suivit, j'eus, dans l'écurie de la ferme, ma petite jument *Alfreda*, de Paris, et c'est d'après elle que j'ai pu, dans *Le Cheval*, noter certaines de mes observations concernant la médiumnité chevaline.

Sur cette jolie bête si bien mise, je me promenais le matin, puis encore l'après-midi, très souvent au Breuil, ou bien cherchant à me perdre dans des environs mal connus.



Quelques jours passés à Glisolles, chez les Clermont-Tonnerre, avaient agréablement illustré l'été.

Philibert de Clermont-Tonnerre, cavalier accompli, nous entraînait dans des galops de charge, à travers champs, sur ses grands chevaux mal mis. Je retrouvai ma petite alezane avec joie.

Bientôt un nouveau camarade allait prendre une grande place dans ma vie.

Mon mari, souvent à Paris, en revint un jour, rapportant dans l'auto qui le ramenait à Honfleur, un chien qu'il venait d'acheter à Rolleboise où ses amis et lui s'étaient arrêtés pour déjeuner.

— C'est pour toi !... me dit-il avec le sourire amusé, comme paternel qu'il avait quelquefois.

Et mon cœur se mit à battre. Un chien ! Un chien pour moi toute seule ! Ceux que nous avons eus dans mon enfance et mon adolescences appartenaient à nous toutes.

Ce chien était de Brie (mais non briard classique) gris et blanc, moucheté, truffé plutôt, de noir ; assez grand, fort, broussailleux comme le sont souvent les bergers. Mais, ce qui frappait chez cet animal : ses yeux.

Ils étaient non pas bleus, mais couleur de vide, couleur de rien, des yeux de fantôme, des yeux de loup-garou.

Son histoire, je l'ai racontée ailleurs, et ne vais pas recommencer *La vie et la mort de Rolleboise*.

Pour simplifier, je l'appelais plutôt Roll.

Les amusements inimaginables qu'il me procura, j'y pense encore bien souvent. Je m'étais découvert un talent de dresseur, et bientôt Roll sut faire tous les tours possibles. A la fin de sa vie trop courte, il en arrivait à comprendre tant de choses qu'il me faisait peur ; en quoi je n'avais pas tort, car il mourut de méningite à trois ans et demi, sur le point d'écrire ses mémoires, ai-je pensé depuis.

Naturellement, à Honfleur, il me suivait dans toutes mes promenades à cheval. A Paris, je l'emmenais dans les thés, même dîner en ville. Assis devant la tasse ou l'assiette, ce chien, destinée par sa race à garder des moutons, se comportait comme un humain, et même comme un monsieur.

Lorsque j'allais la voir avec lui, pourtant, maman en avait très peur. A cause de ses yeux, peut-être. Quant aux paysans, ils disaient en le voyant : « Qui que ça est que ce quin qu'a des yeux de cat ?... », phrase que j'ai reproduite, je crois, dans mon roman *Chênevieil*.



Donc mon mari restait quelquefois d'assez longs jours sans revenir au Pavillon. Je savais que, depuis quelque temps, au point de vue conjugal, il avait cessé de m'être fidèle.

Ce n'est pas seulement cette fidélité-là qui nous aura d'abord unis. Elle a pu se désagrèger. Elle nous a laissé, purifiée avec l'âge, la seule qui nous importe et que nous gardons et garderons toujours, — fidélité de l'âme, celle qui n'a pas besoin de la présence réelle, celle qui, peut-être, s'arrangerait même de la mort.



Mon goût, mon besoin plutôt de la solitude et sans doute de la tristesse, me laissait, sereine, à la maison.

Mon cheval, mon chien, mes chats, mes serviteurs, mes paysages, je n'exigeais rien d'autre, quant à la part diurne de ma vie. La nuit, j'avais ma table à écrire, ma lampe, et le monde incalculable de mes rêves.

J'aurai vécu de mes rêves bien plus que de la vie, en dépit de tout ce que j'ai vu, dit et fait depuis soixante-trois ans que je suis sur terre. Je ne l'ai pas su tout de suite. Longtemps j'ai cru que j'étais une vivante véritable. Il faut parvenir au commencement de la finale pour comprendre ce qu'on est, ou plutôt ce qu'on a été.

Et pourtant, rentrée à Paris, vers la fin de l'automne seulement, en cette année 1913, je ne me doutais pas des turbulences qui m'y attendaient.

A peine de retour, je fis la connaissance du Docteur Doyen et de sa toute jeune femme, trépidante petite créature qui m'entraîna bien vite dans son tourbillon.

Maintenant qu'elle est morte, je pense à Suzy Doyen comme à un léger masque qui passe en dansant, qui badine et chante, laissant voir une fraîche bouche, rieuse sous le loup de velours noir, mais, si le loup s'écarte d'aventure, révèle tout à coup des yeux dont le regard est plus grave qu'on ne l'aurait cru.

Le docteur Doyen, grand félin humain dont on ne savait jamais au juste quelles étaient ses intentions, opposait à l'éternel carnaval de sa jolie petite poupée, paradoxalement, le sévère visage du savant plongé dans des méditations scientifiques, ou bien celui du grand bourgeois qu'il était resté malgré tout.

Où sa nature se révélait inquiétante, c'était non seulement dans son regard souvent détourné, mais surtout dans la façon qu'il avait parfois de marcher le long des couloirs, du pas muet et comme oblique de quelqu'un qui guette sa proie et va lui sauter dessus dans un instant.

Ce pas-là me donna plus d'une fois le frisson, dans le grand appartement de la rue Piccini qui s'ajoutait à la clinique chirurgicale où tant de personnalités venaient se faire opérer. Je puis dire que je sentais s'approcher l'homme avant même d'avoir perçu le glissement silencieux de ses pieds sur les tapis.

Frêle dompteuse de ce fauve peu rassurant, Suzy pirouettait devant lui, taquine, provocante, et faisant sonner tous les grelots de son infernal entrain. Souvent spirituelle, toujours insolente, sûre de son empire, elle l'interrompait dans ses plus sévères démonstrations, à table, par une explosion de bavardages frivoles ou par une subite roulade, lancée d'une voix juste, haute et bien timbrée. Car les conversations sérieuses l'ennuyaient mortellement, et elle le faisait

bien voir. Si je les abordais avec elle, elle se mettait à danser, de son pas savant d'ancien rat de l'Opéra, et avec un tel art qu'il ne fallait plus penser qu'à regretter sa carrière interrompue.

Et pourtant elle avait des délicatesses mystérieuses, et ne manquait pas de grandeur. Aucune mesquinerie; et, quelquefois, des mots assez saisissants.

Un jour qu'elle m'avait agacée jusqu'à la colère et comme, tout en la rabrouant, je balançais la rose que je tenais à la main :

— Tu fais bien de parfumer un peu ce que tu dis, remarqua-t-elle, car ce n'est pas bien agréable à entendre !

Sa folie du gaspillage n'avait d'égale que la prodigalité de son vieil époux. Une caricature de Sem montre le docteur Doyen tendant une main débordante de perles dans laquelle mange, vorace, le voletant petit oiseau dont la tête est celle de Suzy.

Pour elle, rien n'était assez coûteux, assez rare. Un matin elle vit entrer dans sa salle de bain, simple surprise pour amuser madame, un petit cheval unique au monde, pas plus haut qu'un chien, dont le second et seul semblable appartenait au Kronprinz d'Allemagne. Une autre fois c'était ce lévrier qui, la veille, lui avait plu. Et ainsi de suite.

Ses autos étaient princières, ses bijoux et ses robes remplissaient des armoires. Elle s'habillait, il faut le dire, avec un goût parfait, et maniait ces somptuosités avec une élégance de grande classe.

J'eus un jour, suscitée par Suzy elle-même, l'image prophétique de ce que, contre toute prévision, allait devenir cette destinée.

Suzy me raconte. Elle rentrait à l'aube d'un bal costumé quelconque. Elle était en Pierrot noir. Au moment de prendre l'ascenseur menant à l'appartement, qui sait pourquoi sa petite main parfumée ouvrit la porte du monte-charge de la clinique ? Dans le monte-charge, il y avait un cercueil, celui d'un opéré décédé la veille et qu'on venait de descendre clandestinement, comme il se fait toujours dans les maisons de santé.

Cette rencontre du léger masque avec la mort, je m'en suis souvenue quand la fin de Suzy me fut annoncée, il y a peu de temps, par sa sanglotante sœur, le plus admirable dévouement qu'aura connu dans sa vie ce petit être impérieux et dansant. J'y avais pensé déjà peu après la mort du docteur Doyen, survenue pendant la guerre. Car, au contraire de ce qu'on aurait pu croire, ce fut assez tragiquement que Suzy prit cette mort. Elle se mit, en effet, très grave, à regretter celui au nez duquel elle pirouettait si bien. Peu après, atteinte au poumon, elle ne devait plus être, jusqu'à sa disparition, qu'une malade qui, vouée au sanatorium et à l'altitude, ne songe qu'à essayer de ne pas mourir avant l'âge.



Nous en étions encore à la belle vie quand je fis, grande aquarelle, le portrait en pied de Suzy. Depuis quelque temps je m'absorbais dans la peinture, mais toujours sans oser toucher à l'huile, par un reste de ces scrupules de mon adolescence dont j'ai parlé plus haut.

L'idée me vint, ou me fut suggérée par les frères Bernheim eux-mêmes, de faire une exposition dans leur galerie.

A cette exposition vint, on peut dire, tout Paris. Pas un journal ne voulait n'en avoir pas parlé, n'avoir pas photographié l'une de ces barbares aquarelles. Je m'amusais de l'étonnement général. Robert d'Humières a laissé pour toujours dans mes oreilles le son de sa voix s'écriant : « On a beau s'attendre à tout !... »

L'été précédant ce *great event* parisien, je l'avais en partie passé chez le docteur Doyen, à la villa Morse, près Deauville. Je vis, des fenêtres de ce château Renaissance tout neuf, construire l'hôtel Normandy. Henri Letellier, debout au milieu des ouvriers, les encourageait à terminer en hâte leur ouvrage, l'hôtel devant ouvrir pour les courses.

Sur la plage, je montais ma jument Alfreda, le long des vagues, et c'est là que j'expérimentai l'équitation indienne dont je parle dans *Le Cheval*.

Rentrée au grand trot à Honfleur à la suite d'une colère contre Suzy, j'y repris avec un soupir de satisfaction ma vie solitaire. Cependant, venue l'automne, je fis un petit séjour à Bellevue, où le docteur Doyen possédait une jolie maison dans un grand jardin. Suzy m'y laissa seule avec sa jardinière pour me servir, mon cheval et mon chien pour me distraire. Je faisais des incursions dans les bois de Chaville. Un matin, ne sachant où j'étais, je fis une apparition à plein galop dans le champ d'aviation, suivie de Roll, pour la stupeur des aviateurs.

D'Annunzio, que je ne reconnus pas sous son masque vénitien, m'en parla pour m'intriguer, au bal paré donné par le peintre Bruneleschi. Car la rage du carnaval et de la danse continuait dans Paris, et sans doute dans le monde entier.



1914.

Un joyeux et brillant réveillon chez M. Trouillot avait clos l'année 1913. Le nouvel an s'annonçait bien.

Aux *Annales*, où j'avais donné déjà plusieurs conférences sur l'Orient, Mme Brisson, en février, me pria à la gala Sarah Bernhardt où tous les poètes récitaient des vers en l'honneur et en présence de « la voix d'or ».

Magdeleine Godard, la célèbre violoniste, fervente sœur de Benjamin Godard, me donnait, en avril, ma première leçon de violon, amusée de l'ardeur montrée par sa nouvelle élève. Elle devait rester pour moi la chère et grande amie qu'elle est toujours.

En mai je posais pour ma statue dans l'atelier du sculpteur russe Raphaël Schwartz, dont la jolie et indolente femme était une Lesseps, séances suivies de près par M. Trouillot et Mme Guépet, enchantés de voir cette œuvre si bien venir. M. Trouillot songeait à faire donner la Légion d'honneur au sculpteur. Depuis que j'avais trente-trois ans, il voulait qu'on me la donnât à moi, mais mes rires, renouvelés de Tunis, avaient découragé son amicale et parfois grondeuse insistance.

**

En juin nous partimes pour le Pavillon, mon mari et moi. Roll, Alfreda, les deux chats persans, tout le monde était du voyage.

Après des années de pluies estivales, la saison promettait d'être magnifique et chaude. Juillet confirma ces pronostics. On pouvait enfin songer à des robes légères. Trouville et Deauville exultaient. Les hôtels préparaient des splendeurs pour la grande semaine.

J'étais, au commencement de l'après-midi du 2 août, assise à ma table de travail, écrivant un sonnet. Le téléphone reliant la ferme au pavillon éclata dans le silence. Mon mari se trouvait dehors, parmi ses roses. J'allait décrocher l'appareil. J'entendis la voix frémissante de la grosse Louise :

— La mobilisation générale est affichée en ville. C'est la guerre !

Un monde venait de s'écrouler. Personne ne le savait encore. Le fracas de la gigantesque démolition n'était représenté, sur la terre entière, que par les premières minutes d'une consternation universelle et silencieuse.

III

J'ai essayé, dans *Un roman civil en 1914*, écrit, pour ainsi dire, d'après nature, de capter l'air que nous respirions aux premiers jours de la guerre.

Ingénue, croyant encore aux images d'Epinal du passé, la France, en route pour l'épopée, chantait la *Marseillaise*. Union sacrée, lyrisme, espoir, un grand souffle passait sur nous. Le pays tout entier se réveillait poète.

Chacun voulait aider, se dévouer, donner sa petite part d'activité.

Mon mari parti le 12 août comme médecin-major, je ne pouvais, dans l'effervescence générale, rester tranquille à la maison. De même que toutes les dames de Honfleur et des environs, je m'inscrivis comme infirmière de la Croix-Rouge, à l'hôpital de Honfleur, lequel, durant toute la guerre, fut l'hôpital N° 13.

En attendant les blessés, on nous y faisait des cours, catéchisme médical que jeunes et vieilles apprenaient de leur mieux.

Sauf le docteur Rachet, ni mon mari ni moi ne fréquentions les Honfleurais. J'eus l'impression très nette d'être accueillie par les élèves de ces cours avec méfiance sinon hostilité. La province confond facilement femme de lettres et suppôt de Satan. En vain avais-je des amies parmi les Franciscaines de l'hôpital, j'étais celle qu'on ne voyait jamais à la messe, celle qui publiait des contes et romans peu timorés, celle qu'on rencontrait de tous côtés gambadant à cheval en culottes de garçon, celle dont la vie privée semblait assez mystérieuse, dans cette maison hantée perdue parmi les herbages et juchée au-dessus de la ville.

Je devinais aisément quelles pensées m'entouraient. Par curiosité, par excitation contagieuse, j'étais venue servir à l'hôpital, mais n'y serais qu'une infirmière sans sérieux et sans durée.

*
**

Cependant, pour être plus près de mon nouveau devoir, j'avais quitté le Pavillon trop lointain, trop difficile d'accès, et, laissant à

la ferme (vidée de ses garçons) ma femme de chambre, mes chats persans et mon chien, je m'étais installée à l'Hôtel d'Angleterre, dans le port, à deux pas de l'hôpital.

Au premier examen qu'on nous fit passer, il y eut un étonnement : mes réponses obtenaient la meilleure note.

**

Une figure nouvelle, un matin, apparut parmi nous. C'était une parente du principal du collège, étudiante en médecine arrivée de Paris, longue et mince fille qu'on eût crue Russe, et dont les lunettes, la blouse blanche, le visage sans fard, les cheveux bruns coiffés n'importe comment, composaient une silhouette classique de l'étudiante. Son sourire aux belles dents était toute sa parure. Ses mains étaient admirables.

Il ne me fallut pas longtemps pour deviner en elle un être intéressant. La naïveté de cette fille que, pourtant, ses études confrontaient journellement avec le plus brutal réalisme, était stupéfaite. Intelligente, poète, mystique, douce, une espèce de godicherie dans le geste, la voix et le regard faisait un curieux contraste avec ses propos jamais quelconques, et richement nourris de culture et de musique. Dépourvue de toute volonté, le sachant et l'acceptant non sans un tranquille fatalisme, elle était prête à se laisser modeler par quiconque prendrait sur elle de l'empire. Je la connus, les premiers jours, influencée par des protestants, presque huguenote dans son austérité. Peu de mois après notre amitié, c'était une tout autre personne. Depuis que nous nous sommes perdues de vue, elle a dû passer, selon les influences subies, par de multiples manières d'être et de penser. Mais deux choses sont certainement restées enracinées en elle : la noblesse et la jalousie. Ce qu'elle est devenue, je ne le sais pas.

**

Bientôt une seconde étudiante en médecine devait paraître à son tour parmi le va-et-vient de l'hôpital N° 13, Jacqueline Fontaine, la fille d'Arthur Fontaine et de Marie Desjardins, deux parents divorcés. Je ne l'avais plus revue depuis des mois, j'ignorais tout d'elle, bien que l'ayant connue enfant.

Je dus me rendre compte au bout de peu de jours qu'elle était exactement le contraire de l'autre.

Energie de fer, cœur immense sous des dehors bourrus, silences crispés, pleins de choses subtiles qu'elle taisait, Jacqueline eût été

laide sans ses magnifiques yeux d'eau claire dans un teint foncé, sans sa denture éblouissante, rarement apparue, car elle ne souriait ni ne riait facilement, encore qu'assez humoristique à l'occasion. Une bouche sèche et sévère barrait son masque triangulaire aux pommettes importantes. Ses cheveux noirs avaient un souple mouvement naturel au-dessus d'un beau front, de calmes sourcils bien dessinés. Elle était de moyenne taille, musclée, sportive.

Sans ménagements pour personne, son esprit de justice et sa pitié concentrée la faisaient, directe et sobre, dire quand il le fallait aux gens, quels qu'ils fussent, ce qu'elle avait à leur dire. Elle était née paresseuse et fantaisiste, n'avait pas le travail facile, mais son courage presque surhumain était là pour forcer ses instincts. Dans le domaine moral comme dans le domaine physique, elle n'avait peur de rien. Et secrètement, et toujours, elle était préoccupée d'autrui.

Je la considérai par la suite comme l'une des pierres angulaires de mon existence. C'était une force bienfaisante. Je l'appelais « mon petit Saint-Michel ». Elle est morte. Je l'aurai bien aimée et bien admirée.



Ces deux étudiantes, agacées l'une par l'autre à cause d'une égale affection pour moi, mais toujours courtoises, me donnèrent bientôt le spectacle de deux contraires obligés de se côtoyer sans cesse. Leur double présence me fut une aide pour traverser les petites tracasseries de l'hôpital et la grande horreur de l'horizon.

Avec sa fille, Marie Desjardins arrivait chaque matin de Criqueboëuf dans son auto. C'était Jacqueline qui conduisait, chose fort rare à cette époque où les femmes ne s'étaient pas encore emparées du volant.

Des blessés nous furent enfin envoyés. Après les premiers tremblements devant ces résultats tangibles de la guerre, chacune fit son possible pour bien remplir sa tâche près de ces hommes en sang, fracassés et pantelants comme du gibier manqué. J'avais, pour ma part, quelques chambres d'isolement et une aide pour les pansements. J'étais parvenue à les faire si bien que le docteur Rachet, médecin-chef à l'hôpital, aurait voulu les photographier, disait-il.

La gentillesse, la délicatesse, le tact de ces blessés me confirmaient dans l'opinion que j'ai toujours eue des gens du peuple. Un berger de Brie, un ouvrier gantier de Grenoble, un électricien de Paris m'auront laissé des souvenirs émus. Quelquefois on m'appelait pour interroger des Marocains qui ne savaient pas un mot de français.

Docile aux ordres des Franciscaines, nos majores, toujours exacte, toujours amène, je commençais à me faire pardonner ma littérature.

Le Journal me demandait des articles de circonstance. J'écrivais sur la Croix-Rouge, sur l'arrivée à Honfleur des recrues belges, sur les bateaux anglais qu'on voyait passer au bout des jetées. Je faisais aussi quantité de poèmes, tout cela de nuit, à la lueur d'une bougie, et dans mon lit, morte de fatigue et de sommeil après des journées entières de service.

Jamais, peut-être, je ne fus plus proche de mes lecteurs qu'à ce moment-là. Nous n'avions pas d'appareil de radioscopie. Je le demandai, bravement, dans un de mes articles. L'argent, envoyé directement à Mme Roux, notre présidente, afflua tout de suite. Un petit soldat du front offrit deux sous, timbre enclos dans une lettre touchante. Bientôt l'appareil fut acheté, fonctionna. Je n'étais plus un suppôt de Satan. J'étais utile. On cessa de se méfier. Et la poésie fit le reste.

On organisait des soirées pour les convalescents dans des baraquements que j'avais vu construire. J'y récitais mes vers, ceux que je venais d'écrire la nuit précédente. Et je constatai vite à quel point le cœur de mes compatriotes de Honfleur était sensible à ces récitations. C'est pendant ces premiers mois de guerre que j'aurai compris ma ville. J'ai toujours pu compter depuis sur son affection, comme elle a pu compter sur la mienne.

Ces représentations à l'hôpital, où les filles et les fils de la bourgeoisie locale se révélaient, curieusement, comme d'excellents et spirituels acteurs, eurent leurs heures de paradoxe échevelé.

Un prêtre en tenue militaire accompagnait au piano les chansons d'une petite bonne femme de music-hall on ne sait comment débarquée dans le pays, et ces chansons des plus grivoises étaient écoutées sans sourciller par le premier rang de l'assemblée, lequel était exclusivement composé de sœurs franciscaines. Des bougies éclairaient la scène comme au temps de Shakespeare. Étendus sur leurs civières, les grands blessés qu'on avait pu transporter riaient, oubliant pour un instant leur martyre.

Quelquefois c'était un concert qu'on donnait. J'y tenais ma partie, violon débutant aux aigres coups d'archet.

**

Les semaines passaient.

Le 15 novembre, au matin, le docteur Rachet vint me trouver dans mes chambres d'isolement.

— C'est ce soir la fête du roi Albert I^{er}. Il faut nous faire un poème pour l'état-major belge.

Honfleur, en effet, était devenu militairement belge. A la messe, un curé prêchait en flamand. Les carillons de Bruges sonnaient dans le

clocher de Sainte Catherine. Les conscrits de Flandre et de Wallonie faisaient toute la journée l'exercice devant l'estuaire. Toutes les fermières du pays, dont la mienne, avaient adopté deux de ces petits gas dont la plupart ne parlait pas français, et elles les hébergeaient et les soignaient avec empressement et simplicité, grand mouvement de cœur de la paysannerie normande auquel je repense toujours quand on attaque les terriens de ma province.

Donc, tout en vaquant à mes blessés, ce matin-là, j'écrivis le poème demandé, sur un chiffon de papier posé parmi les flacons d'iode et les paquets d'ouate.

Quant vint le soir, le docteur Rachet se présenta de nouveau.

— Le poème est fait ?

— Oui.

Sans plus rien dire, nous prîmes la rue côte à côte jusqu'à l'hôtel de la Paix où le banquet belge avait lieu.

Toujours muet, le docteur Rachet me saisit alors par la main, et nous fîmes notre entrée dans la salle, juste au moment du dessert.

Sans savoir ce que signifiait notre apparition, tous ces officiers attablés, voyant une dame, se levèrent en bloc. Personne n'était averti de mon poème. Pas un mot prononcé. Je m'avançai d'un pas et récitai, dans un silence de mort :

*Puisque c'est votre fête, Albert, premier du nom,
Roi des Belges, ce soir, c'est aussi notre fête.
Te Deum ! Au géant vous avez tenu tête,
Vous avez, à la force, osé répondre : « Non ! »*

*Vous avez déclaré : « Je ne veux pas de maître ! »
Malgré le fer, le feu, l'horreur, le désarroi.
Vos peuples ont perdu leur cher pays, peut-être.
Qu'importe le pays ? Vos peuples ont un roi.*

*Ils ont un roi pareil aux plus grands de l'histoire.
Les nations l'ont vu la fronde dans la main.
Ce David a visé le Goliath germain,
Ce jeune front royal s'est couronné de gloire.*

*Son souvenir, un jour, rejoindra les héros
Que l'on voit figurer sur les belles images.
Il ira se mêler, un jour, aux personnages
Qui vivent, fabuleux, dans l'éclat des vitraux.*

*Roi de légende, au loin la France carillonne,
La France chante et pleure et s'exalte pour vous,
Et la France est flamande, et la France est wallonne,
Car vous l'avez aidée à foncer sur les loups.*

*Elle sait que c'est vous, dressé comme une barre,
Qui l'avez préservée en offrant votre corps,
Et que ses ennemis, horde à jamais barbare,
Ne se sont attardés qu'en passant sur vos morts.*

*L'amour se simplifie au feu, comme la haine.
En cette heure de gloire, en cette heure d'effroi,
La France, Albert I^{er}, cette républicaine,
Vous crie à pleins poumons, ce soir : « Vive le Roi ! »*

Les applaudissements éclatèrent. Puis, resté debout comme tous les autres, le colonel dit :

— Madame, voulez-vous répéter une seconde fois ce poème ?

Et je le répétai.

A la dernière strophe, tous, levant leurs coupes de champagne, crièrent avec moi : « Vive le Roi ! » Le docteur Rachet attendit l'apaisement du tumulte. Alors il dit enfin qui j'étais, et dans quelles conditions j'avais écrit ces vers.

*
**

A l'hôtel d'Angleterre, comme dans tous les hôtels de la ville, l'envahissement du Nord amenait de pleines autos d'épouvantés. L'une de ces voitures arriva remplie de femmes, (dont l'une enceinte), d'enfants qui pleuraient et aussi de matelas et de tapis, sans compter un chien, et une cage avec un perroquet dedans.

Pareille charretée, un matin, se vida devant le garage de l'hôtel. Le vieux monsieur qui conduisait déclara ne pouvoir y entrer, car il ne savait pas reculer. Muni de quelques vagues notions sur la conduite d'une voiture, il avait pu, la peur l'inspirant, courir les routes, avec toute sa famille dans la guimbarde, sans accident, sans même de panne.

Du reste, bien des infirmières d'occasion disparurent à ce moment sans crier gare, et aussi certaines gens de la ville, qui n'y étaient installés que temporairement.

Les nouvelles n'étaient transmises, à travers la France, que comme au temps des Gaulois, mais presque plus vite que par journaux, dépêches ou téléphones. On sentait de la déroute dans l'air. On avait la sensation de vivre vite.

Après un séjour à Criquebœuf chez M^{me} Desjardins, dont la voiture était là pour assurer le contact avec l'hôpital, je revins à l'hôtel d'Angleterre.

En rentrant pour le repas de midi, parfois, je m'endormais d'éreintement sur une chaise du hall, en attendant que le repas fût servi. C'est alors qu'une vieille dame, réfugiée de Saint-Quentin, venait inmanquablement me secouer le bras. Quand elle m'avait enfin réveillée :

— Vous dormez ?... Vous êtes bien fatiguée ! Vous avez vos pauvres yeux battus !

Ce fut cette même personne qui m'annonça que, depuis la guerre, une étoile nouvelle venait d'apparaître.

— Dans quelle partie du ciel ?... demandai-je.

Elle me répondit :

— Au-dessus du bazar de la Ménagère.

**

Je savais mon mari, pour commencer, dans un secteur calme. Je pouvais donc respirer sans angoisse, que celle, collective, qui nous poignait tous. La plus affreuse de mes pensées était celle de ces milliers de garçons partis en masse et suivis de voitures de ravitaillement et de voitures d'ambulance.

Le ravitaillement, d'accord. C'est la vie qui continue. Mais les ambulances, avec leur chargement de pansements, d'antiseptiques et d'instruments de chirurgie destinée à cette jeunesse bien portante, à cette jeunesse intacte qu'on allait blesser tout à l'heure, cette espèce de sadisme inhérent aux armées en marche me révoltait jusqu'à la rage. L'absurdité de cette guerre, de toutes les guerres, rejoignait pour moi celle du casseur d'assiettes qui démolit exprès, furieusement, des piles de vaisselle, puis, rêveur, s'accoude pour regarder les débris d'un air consterné.

Je ne lirai jamais sans frémir *La Vie des Martyrs*, de Georges Duhamel, l'un des plus beaux livres que la guerre ait inspirés.

**

En décembre, vaincue par la fatigue, car nous passions souvent les nuits à l'hôpital, incapable de continuer mon double métier d'infirmière et de journaliste, je me résignai à rentrer à Paris, suivie de ma servante et de mon chien Rolleboise.

Comme un roman mal construit, la guerre, commencée par des

coups de théâtre, entrain dans l'ère atroce et monotone des tranchées, sanglante et boueuse stagnation, les poux et les rats chargés de grignoter la chair masculine quand les bombes et les baïonnettes, par hasard, ne l'avaient pas encore étripée.

**

L'appartement du quai d'Orléans était bien grand pour moi seule et mon chien.

Ma cuisinière, revenue à son poste, et l'autre fille, dormaient à l'entresol.

Je me souviens d'un soir où M. Trouillot et Mme Guépet vinrent me voir et s'avisèrent de vouloir faire tourner une table. Après leur départ, cette table, influencée par nos mains, continua de craquer dans le silence de la nuit.

Prise d'épouvante et honteuse de moi-même, je plaçai la table à la tête de mon lit pour dompter cette nervosité ridicule. Il me semblait que tous mes meubles allaient se mettre à marcher dans l'appartement.

C'est du souvenir de cette nuit-là que j'ai tiré l'une des pièces de théâtre que j'ai dans mes tiroirs et qui ne furent et ne seront probablement jamais jouées. C'était au Grand-Guignol que je songeais en l'écrivant.

Les deux étudiantes de l'hôpital, rentrées également à Paris, venaient tour à tour me voir dans mon isolement. Parfois je sortais avec celle qu'à cause de son air russe j'appelais Natacha. Dans Paris crotté nous allions, sous un seul parapluie que je baptisais « notre fiacre », car elle était pauvre, et moi je n'avais plus beaucoup d'argent, de sorte que l'idée de prendre une voiture ne pouvait nous venir.

Suzy Doyen apparaissait quelquefois, ou sa sœur, fille extrêmement spirituelle qui parvenait à me faire rire malgré tout. Je voyais aussi Robert Chauvelot et sa femme, fille d'Alphonse Daudet.

L'année 1915 commençait dans le sang. Mon mari parti maintenant pour le front, je me sentais encore plus seule. J'allais voir maman, mes sœurs. Maman logeait désormais dans le même quartier que Marguerite, Suzanne et Charlotte, peu éloignées les unes des autres. Le fils de Suzanne était major aux armées. Le mari de Charlotte, ayant passé l'âge de se battre, gardait des voies quelque part. Quant à Marguerite, son fils aîné, Georges, alors médecin des *Messageries maritimes*, avait été surpris par la guerre dans la mer Noire. Son bateau, *Le Portugal*, le tout premier bombardé, s'était englouti sous ses yeux comme il venait tout juste de descendre à terre. On avait eu depuis de ses nouvelles, mais un silence incompréhensible suivait, et se pro-

longeait. Le second garçon, Jean, se désolait de ne pouvoir partir, étant cardiaque. Le troisième, Marc, engagé juste avant les hostilités, restait dans l'artillerie, qu'il avait choisie. Cet enfant bien réussi, très beau, très cultivé, très doué, doux et singulièrement grave, envoyait à sa mère des lettres de soldat où l'on sentait poindre l'écrivain. Des trois fils de Margot, tous trois remarquables, ce troisième était son préféré. Depuis le premier jour de la guerre ma pauvre sœur « tendait le dos », disait-elle.

Un matin du mois de mars elle reçut de Vitry-le-François la carte postale, imprimée d'avance avec peu d'écriture manuscrite, lui annonçant que Marc, blessé au flanc gauche, désirait voir sa mère. Elle était obligée de partir seule pour cet hôpital sans cesse bombardé. Personne d'autre qu'elle n'y était admis.

Je verrai toujours son retour de ce voyage. Je l'attendais devant sa maison, boulevard Saint-Michel. Descendue de voiture, une valise à la main, le chapeau de travers, des mèches sur les joues, et boitant, elle vint à moi comme souriante, et me dit aussitôt :

— Je l'ai revu ! Qu'il était beau ! La vie au plein air l'a bien élargi d'épaules...

Et ce petit de vingt ans était mort !

Une fois dans son appartement, sans larmes, elle me raconta. Pour son malheur elle avait trouvé dans le train, au départ de Paris, une infirmière qui retournait à Vitry-le-François. « Vous pouvez vous rassurer, madame. Dans cet hôpital on n'expédie que les agonisants ou ceux qui n'ont presque rien. Puisqu'on vous appelle près de votre fils, c'est qu'on s'apprête à l'envoyer guérir vite ailleurs. »

Pimpante, elle arrive à l'hôpital. La supérieure des religieuses la reçoit.

— Où est mon fils ! Vite ! Je veux l'embrasser !

La supérieure la regarde, muette, avec des yeux qui lui font comprendre l'horreur.

— Il est mort ?

L'autre fait signe : « Oui ».

Des infirmières, l'aumônier sont appelés. Parmi des centaines de mourants, ce petit soldat se montrait si résigné, si doux, et tellement musicale était sa voix, tellement beaux ses yeux de velours noir, que le monde avait fini par le remarquer. L'aumônier parle :

— Il était perdu. Je suis venu près de son lit pour l'administrer. Il m'a dit : « Je ne crois à rien, mais, puisque je vais mourir, je veux bien me confesser. Ça fera plaisir à maman. Je n'ai rien à confesser, du reste. J'aimais maman. C'est toute mon histoire. »

— Laissez-moi le revoir ! demande ma sœur.

Et, cela, c'est le plus difficile. On cherche dans les caves de l'hôpital où gisent, alignés sur le sol, des cadavres emmaillotés. On trouve enfin, resté par hasard découvert, celui du beau gosse que sa mère venait embrasser, qu'elle embrasse en effet, mais mort. Restés ouverts, les yeux de velours noir ont l'air de la regarder.

Il va falloir, *par ordre*, l'enterrer dès demain. Elle court en ville à la recherche d'un cercueil solide où sera gravé le nom de son fils, afin de pouvoir le ramener un jour à Paris. Elle tombe au hasard chez un menuisier entouré de sa famille, artisan qui ressemble à ceux du temps jadis. Dans cette maison qui sent le bois frais et l'honnêteté, sans plus savoir ce qu'elle veut dire, elle se met à tourner sur elle-même. Ces gens ont compris. Tous les jours ils voient chez eux déferler la douleur maternelle. Mais cette femme que voilà va perdre la tête. Ils la font asseoir, lui font boire de la fleur d'oranger, l'entourent, la soignent. Puis : « Vous ne pouvez pas passer la nuit à l'hôtel toute seule, madame. Nous allons vous loger chez nous. Nous avons une belle chambre en haut ».

La femme du menuisier, le lendemain, au cimetière, a soutenu la mère qui suivait presque en courant le cercueil de son fils sous la pluie. On l'enterrait en même temps que deux autres soldats, et le plus vite possible, à cause d'un bombardement.

Ma sœur porta sa douleur sans nom d'une manière déconcertante. Sauvage et rétractée, elle parlait de tout, sauf de son fils tué. Mais je sus par sa vieille bonne que, les nuits, dans son lit, croyant qu'on ne pouvait l'entendre...

— Madame, elle hurle comme un loup !

Et, le soir que j'entraï chez elle à l'improviste, je la surpris au piano, dans l'obscurité, chantant avec des sanglots et s'accompagnant, la petite chanson horrible que, paroles et musique, elle venait de composer pour son petit garçon.

Elle me dit un jour : « Il me semble qu'on m'a amputée ! » Et, un autre jour, ce mot étrange : « Je me sens comme honteuse d'avoir perdu mon fils ».

Ce fut à partir de cette mort que ma sœur Marguerite, quoi qu'elle fit, devint pour moi, comme je le disais aux autres lorsqu'elles s'irritaient contre elle, un personnage *tabou*. Je considérais que toutes, nous avions désormais une dette de tendresse envers elle, que nous lui devons la patience, l'excuse, le pardon pour ses nervosités, ses humeurs acariâtres, ses manifestations intempestives, parce qu'elle avait souffert plus qu'aucune de nous, et autant qu'un être humain puisse souffrir sur cette terre.

D'ailleurs elle n'était pas encore arrivée au bout de sa douleur. A la

fin de la même année, son fils Jean, s'étant engagé malgré son cœur malade, mourait à l'hôpital de Saint-Mandrier, près Toulon, de la fièvre typhoïde contractée en Serbie.

On ne savait plus rien de Georges.



Cette affreuse année-là, quittant pour aller au Pavillon le quai d'Orléans, je savais ne plus y revenir.

La liaison qu'avait J.-C. Mardrus, depuis 1913, avec celle qui est maintenant sa seconde femme, ne me rendait pas jalouse. Notre mariage, je l'ai dit, n'était pas situé sur le plan qui engendre querelles et revendications.

Cependant il était temps pour nous deux de vivre chacun chez soi. A l'une des permissions de mon mari nous en avions parlé comme deux amis parfaitement d'accord.

Pendant mon absence, affecté maintenant à l'hôpital Lhomond, à Paris, il allait pouvoir se charger de me trouver ce que je souhaitais : un appartement plus petit, avec atelier.

J'étais capable, désormais, de gagner ma vie toute seule avec mes écrits. Lui, de son côté, pouvait se subvenir grâce aux *Mille et une Nuits* dont la vente n'était pas arrêtée.

Je partis seule avec Roll, un matin, retournant vers la solitude, vers ma Normandie que j'aimais tant.

Je venais de quitter un Paris privé de lumière la nuit, au-dessus duquel les Zeppelins nocturnes naviguaient, où, de jour, les *tauben* amusaient midinettes et gavroches.

La mort de Robert d'Humières, apprise en mai, m'avait frappée d'un nouveau coup. Après ces tristesses de l'hiver et du printemps, le Pavillon de la Reine, longtemps délaissé, sembla m'accueillir comme une bonne et souriante mère grand. J'y étais pourtant très peu servie, n'ayant plus mes domestiques, ne pouvant plus compter que sur ma ferme pour s'occuper de moi. C'était la façon dont nos sois-disant locataires avaient toujours payé leur fermage.

L'une des sœurs de grosse Louise montait cuire mon repas et mettre le couvert aux heures voulues, nettoyait la maison, puis redescendait à la ferme. Je me faisais rire toute seule en me comparant à un lapin dans sa cage auquel on donnait à manger plusieurs fois par jour.

Pour ne pas me laisser dormir sans être gardée, on me prêta, qui logeait sous le toit dans une soupenette, la femme du grand Emile parti pour la guerre. Elle était cuisinière à l'hôpital N° 13, et ne rentrait parfois qu'à deux heures du matin, sinon plus tard.

Seule avec mon chien, je le voyais, certaines nuits, se jeter sur la porte en flairant et grondant. Je savais alors que passait du côté de l'avenue quelque bouilleur de cru transportant son alcool en ville sans passer par l'octroi. Car jamais les fraudeurs, même depuis que nous l'habitions, n'oubliaient les prés commodes du Pavillon.

Je n'avais aucune peur. Mes volets n'étaient même pas fermés, ni le verrou de la porte mis. Il me semblait que ma maison me protégeait.

Assise à ma table épaisse et large, j'écrivais tout ce que je pouvais pour les journaux, mon gagne-pain. Le soir, c'était l'heure des poèmes. Mon pays luttait dans la grande aventure. Les strophes montaient à mon esprit tourmenté. J'envoyai plusieurs de ces poèmes au *Gaulois* et au *Figaro* qui publiaient volontiers des vers ayant trait à la guerre. Les miens n'étaient peut-être pas plus mal que d'autres. Ils ne furent jamais acceptés.

Habitué à ce régime du « nul et non avvenu » dès qu'il s'agissait de ma poésie, je cessai bientôt ces envois inutiles.

Ma prose avait plus de succès, heureusement pour mon budget. Mais, bien que me sachant déjà connue, comme on dit, je souffrais de me sentir si extraordinairement seule avec mes écrits. Entre l'exaltation sous la lampe, plume à la main, et la satisfaction de toucher l'argent, se creusait un grand silence noir auquel je me suis habituée depuis, mais qui, ces premiers temps-là, me glaçait.

Le public, cette puissance impuissante, est quelque chose de lointain comme l'horizon. Personne, jamais, ne m'encourageait *de près*, voix qui parle, regard qui sourit, esprit qui s'intéresse. Les quelques amis que je fréquentais, jamais n'avaient un mot à me dire sur ce que je publiais. Aucune de mes sœurs ne s'était abonnée aux journaux auxquels je collaborais. Elles en préféraient d'autres. Cette froideur des proches et des intimes se sera continuée à peu près pendant toute ma carrière littéraire, alors qu'on me croit sans doute continuellement encensée.

Que je sois « populaire », je suis forcée de m'en apercevoir tous les jours. Mais, comme les officiers anglais qui ne portent pas leur tenue en ville, j'ai pour habitude, où que je sois, de rester bouche close quant à ma littérature. A mutisme, mutisme et demi. On n'a, dans certains milieux, que l'importance que l'on se donne.

Il faut dire aussi que j'ai tout fait pour n'être pas *officiellement* reconnue comme étant une personnalité dont on parle en haut lieu. J'ai refusé trois fois la Légion d'honneur, et aussi le Grand Prix de Littérature de la Société des Gens de Lettres, que mon cher Charles-Henry Hirsch ainsi qu'Edmond Haraucourt avaient obtenu pour moi.

C'est probablement parce que, depuis l'enfance, l'habitude est par moi prise de vivre à l'aise sans récompenses.

Le seul prix que j'aie jamais accepté, non sans me faire tirer l'oreille, fut, assez dernièrement, le *Prix Renée Vivien*, que m'obtinent non seulement l'appui d'Henri de Régnier mais les démarches laborieuses de Natalie Barney, d'Hélène Vacaresco et d'Elisabeth de Gramont, munies d'une lettre follement enthousiaste de Renée Vivien elle-même à mon sujet, lettre que possédait Natalie dans ses reliques.

Ce prix, du reste, ne m'a gratifiée, en dehors de sa valeur pécuniaire fort appréciable, que d'un article dans *Comœdia*, où Rachilde criait au scandale, protestation qui suscita quantité d'échos venimeux dans pas mal de petits journaux. Rien de plus. Mes éditeurs eux-mêmes ont, à ce moment-là, refusé catégoriquement de faire paraître les vers inédits qui remplissent mes tiroirs, ou même d'en remettre d'anciens en vente avec une bande, ce qui ne leur coûtait pas grand-chose.

J'ajoute qu'également j'ai reçu, tombée du ciel un beau matin, la médaille d'or d'*Arts-Sciences-Lettres*, sans que j'aie encore compris comment ni pourquoi ce charmant honneur m'était fait.

Quoi qu'il en soit, outre l'assentiment de la grande foule (lecteurs de toutes castes que j'appelle *mon autobus*), j'aurai eu, pour me soutenir dans mon constant labeur, l'amitié fidèle de ma Normandie, toujours prête à déclarer devant tous que je suis sa fille, et qu'elle est satisfaite de cette fille.

**

Entre mes contes et mes articles, j'achevais *Un roman civil en 1914*, qui paraîtrait peut-être au *Journal* à la rentrée.

Pour me reposer un peu, je me promenais à pied sur les routes de l'enfance, suivie de mon chien aux yeux bleus. J'allais aussi voir Mme Vallotton et son peintre (étant Suisse, il ne faisait pas la guerre). Parfois je recevais la visite inattendue de Jacqueline Fontaine. « J'aime bien tes vers, disait-elle avec son air rébarbatif et sincère, mais pas tes romans ».

Natacha, que j'invitais à passer quelques jours chez moi, n'en disait même pas si long. Muette sur mes écrits comme tout le monde, elle m'appelait pourtant « son infini ». Chargée de recopier tous mes nouveaux vers, elle me rendit mes cahiers sans un seul mot de commentaire.

Avec elle, je parcourais la campagne éblouissante de beau temps. Ces étés admirables de la grande guerre en auront ironiquement accentué la tristesse. On allait chaque soir lire les communiqués à la vitrine

de l'*Echo Honfleurais*, directement informé par l'agence Havas. Rien ne semblait changer dans le morne cauchemar. Nous n'en savions que ce qu'on voulait bien nous en dire.

A la ferme, la grosse Louise, avec l'air spécial qu'elle prenait quand elle croyait retourner le poignard dans une plaie fraîche, me répétait tous les jours : « Alors, à Paris, madame prend son particulier ?... » ce qui signifiait : « va habiter seule ».

*
**

Vint l'automne. Je recopie ici, telles qu'elles furent griffonnées, quelques pages de ces cahiers, devenus anciens, dans lesquels, autrefois, j'ai noté tant de choses. Celle-ci qui est datée d'octobre :

Ma maison navigue en plein automne. Ses quatre fenêtres sont à même la campagne jaune. Les feuilles ont l'air de tomber dans le salon.

L'estuaire est dans les petits carreaux, avec l'un des clochers, un morceau de la ville et le grand noyer mort. Dans une autre fenêtre il y a la vallée et son détail minutieux, ses maisons comme des joujoux dispersés, et ses arbres minuscules bien détachés l'un de l'autre à cause des coloris variés de la saison. L'un est rouge, l'autre jaune, l'autre vert, l'autre bleu. Les tilleuls de mon avenue envoûtent tout cela, colonnade de bois, régulière et grise. La statue de l'Apollino, blanche, est au bout de l'avenue, au bout des feuilles mortes.

Les tilleuls sont bercés dans un peu de pluie. Ma maison est repliée tout autour de moi, protectrice et tendre. Elle est heureuse que je sois seule. Elle est heureuse que je l'habite.

Ma maison, ma solitude profonde avec mon chien, mes papiers, ma boîte d'aquarelle et mon violon. Ma maison, ma liberté. Ma maison, mon amour.

2 novembre 1915.

Ce matin, je sortais sur l'avenue. Les cloches, à cet instant même, ont sonné le dies iræ. J'en ai été pétrifiée sur place. Le canon du Havre tonnait par coups réguliers, accompagnait ce chant des cloches. Ah! c'était la messe des morts en masse, la messe des régiments, la messe des corps d'armée. C'était trop tragique, trop beau. L'automne immense de la vallée semblait un incendie. Il y avait du vent, de la pluie, des feuilles qui volaient, et les voix de l'espace: le canon, les cloches. Je sentais un frisson demeurer sur tout mon corps. Ce dies iræ joué sur les cloches, je ne connaissais pas ça. C'est surnaturel. C'est

terrible. « Jour de colère où l'univers sera anéanti! » disaient les cloches. Et, pendant ce temps, du côté des frontières, on en tuait, on en tuait.

Même date, à la nuit.

Ce soir, les nuages fuyaient autour du clocher de Sainte-Catherine. J'étais en ville. L'église était illuminée en dedans. On voyait bien que c'était une maison de verre. Les cloches sonnaient maintenant le glas. Quand je suis rentrée, mes prés étaient noirs. Vent. Pluie. Glas à tous les horizons. Seule, montant dans l'obscurité mouillée vers ma maison vide. Pas sombre, pourtant. Pas seule. Libre. Poète. Vivante.

Ainsi je suis allée, avec mon âme effrayante en moi, me mêler tantôt aux gens de la ville. J'ai parlé avec les T., avec Rachet. Je ne leur semblais certes pas autre chose qu'une créature humaine, « une femme charmante » probablement.

La veille du retour à Paris.

C'est demain matin à six heures que je quitte le Pavillon. Pour aller où? Je songe que, chaque matin, ici, je me suis réveillée avec le sentiment de ma solitude et de ma liberté comme une bonne nouvelle dans mon cœur. Simple vie dans les feuilles mortes, je crois que je vais te regretter amèrement. J'aurais dû rester au moins un mois de plus ici. Peindre... Le violon.. Il y a des poèmes qui je n'ai pas faits. Je les ai vécus. Mais je n'en rapporte rien. Tant mieux, peut-être. J'écris invisiblement sur le seuil que je quitte : Ici est la demeure du Poète.

Qu'est-ce que je vais aller faire à Paris? Autant qu'on peut l'être, pendant qu'on tue au loin, je suis heureuse ici dans ma mélancolie et mon silence. Personne n'est là pour s'apercevoir de mon soleil et de mes nuages. Je me sens la même et variée à chaque instant, comme mon estuaire natal. Je suis l'âme du paysage d'ici, et le paysage d'ici est mon âme. De jour et de nuit, sauf aux moments réguliers où la fille monte pour me donner à manger et soigner le ménage, de jour et de nuit je suis seule. Je n'ai plus cette impression que me donnait la nuit. La nuit, mon cœur bat comme dans le jour, et le jour a le charme de la nuit. Qu'est-ce que je vais aller faire à Paris? Voir des gens. Mentir. Car on ne peut pas leur dire. Chaque visage humain me fait mentir forcément (puisqu'il faut simplifier et tout réduire à trois formules toutes faites) sauf celui des servantes à qui je ne dis que des choses sans secret comme il en faut pour l'innocence du peuple.

A Paris je vais me diminuer, me raccourcir, entrer dans leur éprouvette comme un corps qui remplissait l'espace. J'ai horreur de mon

insaisissable MOI quand je suis près d'autrui, parce que ce n'est pas adapté aux êtres. Ce n'est adapté qu'à l'espace, aux éléments, aux bêtes, à tout ce qui est secret, inconscient, spontané. La race humaine m'a toujours sentie étrangère; d'où les haines incompréhensibles et ces désespoirs que je suscite.

Qu'est-ce que je vais aller faire à Paris ? Ici je suis la dame d'automne. Je suis conséquente avec moi-même. Seule dans la nature, je suis à ma place comme l'hamadryade dans son arbre. Qu'est-ce que je vais aller faire à Paris ? Ils vont m'embêter, me parler, m'interroger, m'asticoter, m'interpréter. Ils vont m'abîmer, m'amoindrir... Qu'est-ce que je vais aller faire à Paris ?



Pour rentrer à Paris, j'emmenais avec moi la grosse Louise, Alice, sa plus jeune sœur, et Roll. Je garderais Alice et Roll; grosse Louise, au bout d'une semaine, retournerait à Honfleur.

Le mari d'Alice, dès le début de la guerre, avait été tué. Leur petite fille morte depuis un an, Alice était libre et pouvait donc me servir à Paris — qu'elle ne connaissait pas encore.

De mon nouveau logis je ne savais absolument rien, sinon l'adresse : 17, quai Voltaire. Des amis du docteur et de Mme Julia, rencontrés chez eux avant la guerre et revus quelquefois, habitaient là depuis des années. C'était informé par eux que J.-C. Mardrus avait pu louer pour moi l'appartement situé juste en face du leur, au cinquième, de l'autre côté de la cour, et qui me convenait absolument, disait-il.

Il était en bas quand j'arrivai de la gare, suivie des filles et du chien. Souriant, il me présenta d'abord mes concierges, deux lourdes sœurs dans les quarante ans, dont les beaux visages me frappèrent comme ils frappaient tous ceux qui les voyaient pour la première fois, aimables et braves créatures qui, pour moi, furent un des charmes du quai Voltaire.

Ensuite il fallut grimper les cinq étages, car l'immeuble où j'allais vivre n'avait pas d'ascenseur.

L'escalier était large, beau, feutré par un bon tapis, mais assez dur à monter. Au dernier étage il se rétrécissait, et les diverses portes d'entrée des appartements devenaient plus étroites et plus rapprochées.

En franchissant pour la première fois, avide, mon nouveau seuil, je restai saisie, dès la petite antichambre, de trouver des plafonds si bas. Je pensais les toucher avec la main. Les hauteurs considéra-

bles du Pavillon de la Reine m'étaient restées dans l'œil, et je croyais qu'on m'enfermait dans une boîte.

L'atelier, heureusement, me rassura. Sa seconde moitié se relevait soudain, largement éclairée par un vaste vitrage haut juché qui s'ouvrait, oblique, à même le toit. Les deux petites fenêtres de cet atelier avaient vue non sur la Seine, car le toit de l'hôtel du quai Voltaire s'interposait, mais sur le grand guichet du Louvre et les lointains jardins des Tuileries.

La chambre à coucher, la salle de bains (sans baignoire), l'autre chambre et la cuisine, constituant le reste de cet appartement, étaient mansardées. Le tout se disposait en fer à cheval, la fenêtre de la première chambre donnant sur une cour, celles de la seconde chambre et de la cuisine sur l'autre, de sorte que la porte d'entrée et celle de service, sur le même palier, se trouvaient presque face à face.

Une chambre à coucher, tapissée, même quant à son plafond, d'un papier bleu de ciel à petites roses, me donnait la sensation d'un véritable carton à chapeau; mais son alcôve, encadrée par deux étroites portes anciennes, lui conférait un petit style tout à fait charmant.

Peu de meubles dans tout cela. Je reconnus mon piano Erard, un divan et un tapis venant de la Roseraie, mon beau bureau Louis XVI et deux fauteuils venant du quai d'Orléans.

Mon mari, qui, depuis des semaines, entre ses heures d'hôpital, installait pour moi ce petit intérieur, riait de me voir regarder partout avec des yeux agrandis de curiosité.

Il me semblait, pour moi, jouer on ne savait quelle pièce de théâtre. Rien ne me paraissait réel dans cette arrivée en plein inconnu, sensation que j'ai souvent éprouvée dans ma vie, où le songe a toujours tenu plus de place que la réalité. Je me rendais compte, cependant, qu'une de mes existences venait encore de se terminer. Dans ce pied-à-terre où j'allais maintenant respirer, pour la première fois livrée à moi-même, sans notion aucune de ce que peut être la vie pratique, encore tout imprégnée d'enfance malgré mes quarante et un ans, j'acceptais mon nouveau sort avec un cœur anxieux mais ferme, comme une espèce de petit garçon courageux.



Il ne me fallut pas longtemps pour découvrir que mes voisins d'en face allaient pour moi, peut-être, devenir de précieux amis. Les racines de cette amitié poussaient rapidement et, tous les jours, se solidifiaient.

Je découvrais peu à peu les caractéristiques de ce couple, à travers la bonne franquette commune aux deux, lui sans rêverie et peu

galant, ignorant du mensonge comme les gens de l'extrême-nord de France (dont il était), gai, simple, normal, optimiste; elle autrement compliquée : deux contrastes parfaitement accordés.

Ce docteur en médecine spécialisé dans la dentisterie ressemblait trait pour trait à l'un des portraits de Franz Hals qu'on trouve à Harlem. Il lui manquait une fraise autour du cou. Belle tête de galerie, barbe encore un peu rousse, les yeux roux aussi, son regard direct, autoritaire, pouvait fléchir selon certaines émotions venues du cœur, car il était plus sensible qu'il ne le croyait lui-même.

Quant à sa compagne, de ces juives blondes dont Sarah Bernhardt a poussé le charme aux extrêmes, une coiffure volontairement démodée (comme son habillement correct et raffiné) relevait ses cheveux frisés, dorés, domptés à coups de brosse et serrés contre la tête, découvrant de toutes petites oreilles, coquillages précieux. Sous la touffe légère du front, des yeux d'opale noyés de douceur, les pommettes hautes de la race, un nez d'enfant, et cette écarlate bouche dévorante qu'elle avait, lui composaient un petit masque qui, tour à tour, et d'une seconde à l'autre, pouvait passer de la joliesse facile, celle de bien des blondes aux yeux bleus, à l'intensité d'un dessin de Rops.

Je la surprénais, en montant chez elle, jouant du piano quand ce n'était pas de la harpe, ou bien très occupée à changer de place le mobilier de son ravissant intérieur, en attendant de renouveler sans nécessité les tentures murales, d'abattre des cloisons, ou de recouvrir ses fauteuils, tissus longuement médités.

A la longue, j'appelai cela son « nomadisme en chambre ».

La musique et le génie de l'ameublement étaient les deux arts dans lesquels elle excellait, dont elle enchantait sa vie de petite femme bien portante et gâtée, ignorante des soucis d'argent et de santé.

Tout comme son visage à variations, son humeur, gamme de nuances, quittait volontiers la mélancolie invétérée qui formait le fond de sa nature pour le fou rire le plus incoercible. Chez elle la désillusion complète suivait volontiers l'emballlement subit, tandis que, d'autre part, lente à s'attacher, je n'ai jamais connu de cœur plus tenacement fidèle à ses amitiés. Elle voyait en beau les êtres qu'elle aimait, et ne cessait de ressasser leurs mérites, même s'il s'agissait de créatures parfaitement insignifiantes. Parallèlement, les mêmes litanies sans fin, celles-là médisantes, étaient réservées aux gens qu'elle n'aimait pas ou qui lui déplaisaient. Gentille bavarde, sa conversation quotidienne oscillait entre des petits potins pleins d'animation et des enthousiasmes artistiques, et, quelquefois, elle avait de ces mots saisissants à donner le vertige, alors qu'elle ne discernait pas elle-même quand elle était ceci ou cela.

Inconsciente et mystérieuse comme un animal — comme un chat — je lui trouvai bientôt le nom qui lui convenait : Chattie.

Chattie fut par la suite ma plus proche amie, une sorte de jumelle dont la compagnie m'était indispensable. Je connus toutes ses relations, elle connut toutes les miennes. On ne voyait pas souvent l'une sans l'autre. Ensemble, nous allions au concert, au théâtre, dans les expositions, dans sa famille, dans ma famille. Nous prenions rendez-vous le matin par la fenêtre, et nous voilà parties dans Paris. Elle s'occupait pour moi de choisir et combiner mes habillements, faisait les courses auxquelles je ne comprenais rien. Ma littérature l'intéressait beaucoup moins que moi-même, ce qui ne me déplaisait pas. Plus tard je l'emmenai dans beaucoup de mes voyages à travers l'Europe.

Elle ne m'avait pas, elle, trouvé de nom. Pour elle j'étais « l'enfant ».

Certes, quand nous en fûmes là, je cessai d'être désemparée dans mon appartement de célibataire ! Comme toujours, depuis ma plus tendre jeunesse, il s'était trouvé quelqu'un sur ma route pour me prendre par la main et me diriger dans les sentiers qui n'étaient plus ceux du songe et de l'imagination, les seuls où je savais me reconnaître.

La courbe de notre longue amitié fut celle qu'on voit sur certains tableaux de température : Montée brusque, point culminant, progressive et lente descente. Nous avons cessé même de nous voir. Je lui garde un souvenir reconnaissant pour les grandes heures d'art, d'affection, de gaieté que j'aurai vécues près d'elle.



Le tout premier voyage que nous fîmes ensemble, peu de temps après mon installations quai Voltaire : Rouen.

Encore une fois je copie un passage de mes vieux cahiers :

Rouen. La kermesse des rues, la joie saouïe du sang de la guerre, les yeux des femmes autour des soldats anglais, la catin qui cligne déjà dans ceux des petites filles, le désir de chanter qui fait gueuler les ivrognes nocturnes, le commerce, la marine, le va et vient diurne; et ces lumières de nuit qui écrasent, décentralisent Paris... Parmi cette gabegie, parmi les petites boutiques pleines d'articles pour Anglais, de five o'clock et de joujoux à joke; parmi les vieilles rues de la brocante où les marchandes se sont fichues en Mme Elisabeth et sortent de leurs cadres anciens; parmi les solennels hôtels aux belles façades où la mousse pousse (effort de la Normandie qui veut faire des herbages même sur la pierre) parmi tout ça, la cathédrale.

Mais je ne dirai rien. J'ai écrit le poème que je retrouverai quand il faudra me souvenir.

**

Dans mon nouvel appartement il manquait une salle à manger. Je me faisais servir sur une petite table, dans le cabinet de toilette. Cette bohème jamais connue encore ne me peinait pas. Le sentiment de la guerre et de tant de souffrances à l'horizon m'eût fait admettre n'importe quoi. Nous, de l'arrière, nous étions les heureux de la terre. Je n'eus même pas d'angoisse le matin où je découvris que, pour toute fortune, il me restait juste six sous, en attendant le paiement de mon dernier conte.

Grosse Louise repartie, j'avais dû, véritable chagrin cette fois, la charger de remmener mon chien à la ferme. Un berger, au cinquième, sans ascenseur, ce n'était pas possible.

Pour me consoler un peu, Chattie m'avait enfin donné le chat, né dans une boutique à Paris, qu'elle m'élevait en attendant mon arrivée. Cette bête, de la grande famille de Gouttière, dont les rayures et les taches s'enchevêtraient, gris et noir sur blanc, comme les motifs d'un tapis de Perse, je l'avais nommé *Beauté du Ciel*, mais cela devint très vite Kiki.

Je n'ai jamais pu respirer à fond sans la présence d'un être à quatre pattes autour de moi. Kiki ne me faisait pas oublier Roll, mais il mettait un peu de plein air et même de jungle dans l'appartement, et je m'y sentis tout de même moins dépaysée qu'après le départ de mon chien.

La gaité ne régnait pas chez moi. Alice ne pouvait s'habituer à Paris. Elle regrettait la grosse Louise, dont elle avait pourtant reçu tant d'injustes claques. Elle pleurait en me servant, pleurait en faisant le ménage, pleurait dans sa chambre contiguë à la cuisine, pleurait dans la cuisine.

Natacha, que j'invitais presque tous les jours à partager dans le cabinet de toilette mon repas peu fourni, pleurait dans son assiette parce que je sortais moins avec elle, la voyais moins — parce qu'elle était jalouse de la voisine, pour tout dire.

Jacqueline elle-même pleurait, bien que plus furtive, quand elle venait me voir. Je vivais positivement dans un lac de larmes.

Je commençai par renvoyer Alice à Honfleur. Il serait plus juste de dire que je finis par admettre son départ. Mais il me fallait quelqu'un pour me servir. Mes deux gentilles concierges me dirent qu'elles avaient mon affaire. Il s'agissait de leur cousine, âgée de vingt-neuf ans, femme de gendarme qui vivait du côté de Lyon. Son mari venait de partir pour le front. Par dépêche elles la firent venir. Elle pouvait rester à mon service tant que son gendarme ne reviendrait pas, c'est-à-dire pendant deux mois à peu près.

...Il y a plus de vingt-deux ans aujourd'hui qu'elle est avec moi sans m'avoir jamais quittée.



On m'avait montré la photographie de cette nouvelle servante, grande, mince et distinguée personne à l'air extrêmement « comme il faut ».

Je ne fus pas déçue en la voyant. J'étais en train de me coiffer, assise, mes longs cheveux répandus à droite et à gauche de ma figure. Je lui parlai comme j'avais jadis entendu parler ma mère en ces occasions, bien étonnée d'avoir à jouer pour la première fois de ma vie ce rôle de maîtresse de maison engageant une bonne.

Le jour même Alice repartit, tout heureuse d'aller se remettre sous la domination de son tyran. Je me trouvais donc non seulement seule dans un logis nouveau, mais avec une inconnue pour m'y servir. Je décidai de ne lui adresser la parole que pour le strict nécessaire, en attendant de savoir quel genre de fille ce pouvait bien être.

J'allais voir maman plusieurs fois par semaine, dans son tout petit home situé maintenant rue de l'Arbalète. Elle ne pouvait plus monter d'étages et ne connut jamais mon installation du quai Voltaire. L'état de son cœur s'était aggravé. Réduite à ne plus se nourrir presque que de lait (et elle le détestait !) elle souffrait de la faim, sans doute; car, si peu gourmande au temps de sa belle santé, c'était avec une avidité qui faisait mal qu'elle s'intéressait maintenant à la nourriture, s'informant, par exemple, de ce que j'avais mangé pour mon déjeuner, de ce qu'on me servirait pour mon dîner.

C'est elle que j'ai dépeinte dans *l'Ame aux Trois Visages*, roman, je puis l'avouer, écrit en pleurant.

Ma sœur Suzanne, douée de la même délicatesse que notre mère quand il s'agit de malades, l'entourait de soins avec un amour proprement fanatique. Demeurant tout près de la rue de l'Arbalète, elle faisait sans cesse la navette. Ma sœur Marguerite, assommée par son malheur maternel et ne voulant pas le montrer, semblait beaucoup plus dégagée. Quant à ma sœur Charlotte, elle avait sur maman un bienfaisant pouvoir, et, lorsqu'elle venait la voir, savait, contre toute attente, l'endormir aux moments où elle souffrait le plus.

Moi-même, lors d'une de ses plus grandes crises, j'avais pu, certain soir, avant l'ère du quai Voltaire, la calmer instantanément en lui faisant poser sur le cœur la vessie de glace ordonnée par le docteur Desjardins, si secourable près de ceux qui souffrent.

Du fond de la province où elle vivait, ma sœur aînée s'inquiétait, de même que la religieuse, devenue Sœur Agnès à l'hôpital civil

d'Alger. Ainsi les six petites filles encore au complet, tremblaient-elles chacune à sa façon pour leur mère, ce petit être admirable et fragile.

A travers ses maux, maman, elle, se tourmentait beaucoup pour moi. Nulle question posée. Mais je lisais l'angoisse dans ses beaux grands yeux quand elle me regardait.

Une autre anxiété m'entourait, celle de M. Trouillot, le fidèle ami des anciens beaux jours. « Vous n'êtes ni fille, ni femme, ni veuve, ni divorcée, disait-il. C'est une situation impossible. Il faut demander votre séparation de corps et de biens. »

D'accord avec J.-C. Mardrus il mit en route cette formalité. Dans le partage de ce que nous possédions en commun, il fut entre nous convenu que je garderais le Pavillon de la Reine, son terrain et sa ferme, et mon mari l'argent qui pouvait nous rester. Je me trouvais avec raison fort bien partagée, moi qui n'avais rien apporté dans le ménage. L'idée de posséder le Pavillon à moi toute seule me séduisait. Je formais immédiatement le projet, dès que la chose serait possible, d'y faire rouvrir la grande cheminée du salon, maçonnée à l'intérieur par J.-C. Mardrus qui détestait le feu de bois. Notre ami Philibert de Clermont-Tonnerre nous avait, avant la guerre, fait présent d'une magnifique plaque de fonte avec ses revêtements, sortie des anciennes forges de Glisolles, et neuve depuis Louis XV. Cette plaque rouillait dans un coin du grenier, inutile. A la pensée du premier feu qui serait un jour allumé là-bas, dans l'immense cheminée, je sentais briller mes yeux.

L'année 1916 commençait, dès le mois de janvier, par un raid de Zeppelins sur Paris. C'étaient alors les trompes des pompiers qui prévenaient la population. On n'avait pas encore trouvé les lugubres sirènes. Du reste les Parisiens montaient plutôt aux derniers étages des immeubles qu'ils ne descendaient à la cave. La curiosité l'emportait sur la peur. Chacun voulait voir passer les dirigeables ennemis. La cuisinière de mes amis Chauvelot, toute fière d'avoir aperçu quelque chose par une lucarne du sixième, donnait à tout le monde cette description : « Des gros cigares en or qui crachent de l'argent. »

**

Au mois d'avril, je reçus une lettre de mon fermier. Mon chien Roll, atteint de méningite, ou « rage mue », avait dû être enfermé, car il voulait mordre tout le monde. Fallait-il l'abattre ? Il souffrait horriblement.

Je télégraphiai son arrêt de mort, non sans un chagrin affreux.

Le 2 mai, je partis pour le Pavillon, torturée brusquement par un de ces désirs de solitude qui me prennent quelquefois au plus intense de ma vie, juste quand elle est occupée, entourée, fiévreuse. Laisant derrière moi Berthe, ma nouvelle bonne, Kiki, mon nouveau chat, et Chattie, ma nouvelle amie, je m'en allai vers le printemps, vers ma petite maison féerique et triste.

Seule avec l'ombre de Roll autour de moi, je goûtai de toutes mes forces cette solitude que j'avais voulue, solitude, on peut dire, enragée. J'avais un peu d'argent, ayant écrit force articles. J'eus la joie d'acheter à Honfleur une bicyclette neuve, et je repris mes promenades aux talons ailés à travers la région pour moi pleine de souvenirs, enfance et jeunesse juxtaposées. Que de poèmes, les soirs !

Pour me reposer de mes rêves, je me tournai, bientôt, vers un autre côté de moi-même et me mis en quête de trouver un nouveau chien. Ce n'était pas pour oublier Roll. C'était pour avoir un être vivant avec lequel parler et jouer.

Un commerçant de la ville ne demanda pas mieux, en me le donnant, que de se débarrasser d'un petit fox assez laid dont les jappements remplissaient sa boutique.

Celui-là fut le P'tit Lili, chien turbulent à l'œil sec, auquel je ne parvins jamais à m'attacher.

Un événement assez désagréable survint peu après. Le talus, derrière le Pavillon, eut un éboulement inattendu. Pour réparer ce dégât, quelqu'un de Honfleur me conseilla de faire venir des prisonniers allemands. Travail rapide et peu coûteux.

Voici ce qu'en dit l'un de mes cahiers :

16 mai 1916.

Il est venu cinq Allemands travailler à retirer la terre éboulée du talus. Un soldat français grand comme le pouce les gardait. Il était armé d'un fusil, le pauvre. Et la grosse Louise a donné cidre et collation à ces gas-là avec le même entrain qu'elle mettait à nourrir les petits Belges. Le Français a le cœur tendre. Et puis c'est un beau socialisme qui la pousse. Elle les a vus travailler. Ce sont des ouvriers. Est-ce leur faute s'il y a la guerre ? Sans se parler, puisque les langues différentes s'y opposent, tous ces gens s'entendaient ensemble. Ils étaient une classe. Il s'agissait bien d'ennemis ! Il y a l'Ennemi majuscule à l'horizon. De près l'ouvrier retrouve l'ouvrier, et les mains se tendent. La guerre, avec toutes les races qui s'y retrouvent, pourrait créer une espèce de 1^{er} mai perpétuel. Ce serait beau si elle aboutissait à l'entente générale des castes.

**

Une dépêche de Chattie vint me surprendre comme le travail s'achevait. Elle s'annonçait avec son mari pour deux jours à Honfleur.

J'étais fière de leur faire les honneurs de mon pays, de ma maison. Je ne me doutais certes pas que je préparais leur future installation juste au-dessus de mes herbages, et qu'un jour ce serait moi qui le quitterais, mon pays, eux qui y resteraient.

Heureuse de la visite de ces amis-là, j'enfourchai ma bécane pour leur retenir des chambres à l'Hôtel du Mont-Joli, non loin de la chapelle de grâce. Avec P'tit Lili, en laisse contre mes jambes, je guettais l'arrivée du train, surexcitée à l'idée de l'étonnement qu'ils auraient en me voyant un nouveau chien.

**

Eux repartis, je repris ma vie de promenades et de poèmes. Le 25 mai, j'étais de retour à Paris. J'y trouvai Berthe en grand commerce d'amitié avec Kiki, lequel fit montre à mon endroit d'un dédain comme seuls peuvent en avoir les chats, dédain qui, jusqu'à sa mort, ne devait jamais s'amender.

P'tit Lili, lui, remplissait l'appartement de galops tellement insensés que ses pattes de derrière passaient par-dessus celles de devant.

J'avais fini par accrocher à sa hauteur, dans toutes les pièces, cette affiche calligraphiée : « Soyez bons pour les humains ! »

Un seul de ses yeux était noyé dans une tache noire. L'autre n'était entouré que de blanc, asymétrie qui me contrariait. Pour réparer ce manque de goût de la nature, chaque jour, avant de l'emmener en laisse dans Paris, je lui fardais son œil défectueux avec un bout de bouchon brûlé.

Je posais à ce moment pour Yvonne Serruys, dans son atelier, et les cris aigus de ce chien infernal nous cassaient la tête. Nous faisons lire tout haut à Natacha, quand enfin le fox se taisait, des choses fort osées qu'elle ne comprenait pas, et le ton de pensionnaire qu'elle y mettait était à mourir de rire.

Yvonne Serruys, gaie, spirituelle, et d'une intelligence hors ligne, a tiré de ces séances un bronze admirable que je suis fière d'avoir chez moi.

Enfantillages ou gaietés pouvaient, la nuit venue, se continuer pour moi par toute la tristesse de la femme qui mûrit ou du poète dont l'exaltation reste sans écho, quand ce n'était pas celle de l'agnostique qui cherche éperdûment le visage de Dieu.

« Vous êtes tout et le contraire », me disait quelquefois Chattie. Cette parole-là m'aura bien éclairée sur moi-même.

*

**

Pourquoi, puisque l'été m'y appelait, ne retournais-je pas au Pavillon de la Reine ?

Juin, juillet, août venaient de passer, et, sous mes plafonds trop bas, je respirais mal. Mais il me semblait impossible de m'en aller à la campagne pendant que Chattie restait à Paris.

Je montais chaque jour chez elle, ne comprenant pas pourquoi, si souvent, elle me montrait cette petite figure maussade qui me serrait le cœur. Je devais plus tard l'apprendre d'elle-même, pour ma rétrospective, amère confusion : Je l'empêchais d'étudier sa harpe.

De plus, innocemment, je prétendais me faire accompagner par elle au violon, corvée qu'à la longue je supprimai de sa vie, quand j'eus bien compris le sens de ses soupirs excédés. Le violon, du reste, fut une des plus précieuses pierres de touche de mon existence, m'apprit qu'il ne faut jamais compter sur autrui, même lorsqu'il s'agit d'amis.

*

**

Etreinte par un malaise moral auquel je ne pouvais encore rien comprendre, je partis enfin pour Honfleur, juste comme septembre commençait.

Et, cette fois, j'emmenais Berthe et son Kiki, Berthe qui ne tenait pas beaucoup à me suivre, à cause des permissions possibles de son mari, car elle en était amoureuse jusqu'à perdre la tête toutes les fois qu'il venait la voir.

La réaction de Berthe devant la beauté de l'avenue, longue terrasse ouverte sur la ville de Honfleur et l'estuaire de Seine, me frappa. Cette fille du peuple, dont j'avais déjà pu pressentir la délicatesse, était sensible à ce spectacle unique. Il fallait même parler de coup de foudre.

La suite des années me montra que tel était son enchantement du Pavillon, qu'elle y arrivait de la gare avec moi chaque saison pour en repartir à la fin de l'automne sans jamais demander à sortir, même une fois, sans passer un seul dimanche ailleurs que sur l'avenue, assise à contempler l'horizon.

Après un coup de jalousie pour « grande Berthe » (moi je l'appelais pour rire « Berthe au grand pied »), la ferme finissait par s'accorder bien avec la nouvelle venue. La gaieté de la grosse Louise gagnait la mince fille de Seine-et-Marne qui ne connaissait pas encore la verve normande. Entendant rire à la cuisine, chaque soir, après dîner,

j'allais m'y asseoir sur le coffre à bois, pour écouter mon humoristique fermière raconter ses belles histoires. Mon service correctement rétabli me rendait le confort d'avant-guerre. J'avais pour me distraire ma bicyclette, P'tit Lili, même le chat; et, la nuit, je travaillais.

**

M. Vandervelde, le ministre belge, vint un jour me voir au Pavillon. Il voulait me faire visiter Sainte-Adresse, sur la côte d'en face, véritable Belgique installée en Seine-Inférieure.

Je partis un matin avec lui par le bateau du Havre, et la journée que je passai parmi les canons, munitions, campements et bureaux belges, j'en écrivis, sur la demande du ministre, une série d'articles à faire paraître à la rentrée.

Puis ce fut le retour à Honfleur de Natacha, nos longues parties de bicyclette, et enfin la réalisation du grand rêve si longtemps irréalisable : la cheminée du salon débouchée, le premier feu de bois au Pavillon de la Reine.

27 septembre 1916.

INCANTATION

Feu, mon grand feu,
Simple et pur comme aux temps premiers de Prométhée,
Feu, mon grand feu,
Doué d'ailes, dansant, surnaturel; feu, dieu !
Feu si vieux et si jeune et qui n'a pas d'athée ;
Feu, mon grand feu;
Feu, ma grande âme;
Au fond de l'âtre noir, feu, morceau de soleil;
Feu, ma grande âme;
Feu qui fais le miracle éternel de la flamme;
Feu, le même depuis toujours, jamais pareil;
Feu, ma grande âme,
Feu, lève-toi !
Apparais pour sacrer la maison du poète ;
Feu, lève-toi !
Pour mettre dans le ciel un panache à mon toit,
Briller, dans le logis fermé, comme une fête,
Feu, lève-toi !

**

De nouveau complètement seule, la jeune étudiante étant repartie, et comme la nuit tombait plus vite, je passais des heures au coin

de la cheminée sans faire autre chose que rêver. Il me semblait être en même temps l'aïeule et sa petite-fille. Je réfléchissais que, cette grand'mère, c'était en effet moi, moi plus tard, et que, sa petite-fille, c'était aussi moi; que je devais travailler pour cette grand'mère future qui n'avait à compter que sur moi pour l'entretenir à l'âge où l'on n'a plus la force de lutter. « Je travaille pour ma grand'mère » devint ma formule. Et maintenant que j'ai vieilli, je constate qu'ayant écrit plus de soixante bouquins, aucune rente ne m'en revient et que je dois recommencer sans cesse mon labeur, ce tonneau des Danaïdes, si je veux continuer à mener ma vie comme je la mène, c'est-à-dire confortablement, mais sans luxe.

Et dire qu'on me croit millionnaire !

Extrait de mes cahiers :

Le roi Salomon de la plaque de fonte me tient compagnie. Des étincelles volent, rouges, vers son petit visage sombre couronné de fer. Il voit trente-six chandelles, le roi Salomon ! Les personnages autour de lui paraissent, puis disparaissent. Ils me donnent la comédie. Pendant des heures je regarderais cela. Je me raconte des histoires. Je chantonne la chanson « du vieux roi je ne sais où. » Il me semble que mon âme d'enfant renaît à la chaleur du feu. C'est doux et c'est triste. Je ne croyais pas qu'on pouvait être aussi seule que je le suis, avec tant de merveilleux au fond de soi. Il y a quelque chose en moi qui veut la solitude, et autre chose en moi qui sanglote d'être à l'abandon.

Je voudrais être une créature définie, au chaud dans l'étroite médiocrité qu'il faut pour être heureux, et, vis-à-vis des autres, pour être possible. Je voudrais être banale, ambitieuse, mesquine, haineuse — être terrestre.

Tout cela, c'est la norme. Tout cela c'est l'humanité. Tout cela est plus important que la vie de l'âme, puisque tout cela a créé la guerre qui tue.

Je n'ai pas de vraie place sur terre. Je n'en ai pas ailleurs, puisque je ne crois pas. Qu'est-ce que je vais faire de mon reste d'existence ? Qu'est-ce que vais faire ?

Vers octobre, je retournai plusieurs fois à l'hôpital N° 13 pour y réciter des vers ou jouer du violon au cours des soirées que l'on continuait à donner devant les blessés. Le parcours à pied était long et difficile, dans la nuit. Berthe m'accompagnait. Je commençais à m'attacher à cette fille, à m'intéresser à son caractère. C'est elle qui figure Mme Lepied dans mon roman *Anatole*, que je devais écrire bien après la guerre.

*

Le 20 novembre, j'étais de retour à Paris. Le 22 novembre, M. Trouillot mourait, à soixante-et-un ans, après quelques jours de maladie.

Au désespoir dans lequel me plongeait cette mort vinrent s'ajouter d'inquiétants déboires. J'avais porté mes articles sur la Belgique à *L'Œuvre*, où me reçut Gustave Téry, que je connaissais déjà. Gênée par ses yeux trop tendres et ses propos, j'avais laissé mes articles en plan sur son bureau. Pour ma surprise, il les fit paraître aussitôt. Je ne me doutais pas avoir commis une imprudence. Je n'ai jamais rien compris aux dissentiments politiques. Pour me punir de ma collaboration à *L'Œuvre*, celui qui dirigeait à ce moment *Le Journal*, sans me prévenir, ni prévenir mes lecteurs, interrompit brusquement mon feuilleton *Un roman Civil en 1914*, qui y paraissait tous les jours. Si *Le Journal* ne voulait plus de ma collaboration, qu'allais-je devenir ? Car la « vie chère » était commencée.

Cependant le conte que j'y portai fut accepté quand même, et je respirai mieux. Il m'eût été parfaitement impossible de demander aucune aide à qui que ce fût, même à mon mari, que je ne voyais d'ailleurs presque plus.

*

C'est à cette époque inquiétante que le P'tit Lili partit pour la guerre. Un jeune officier cherchait un fox pour l'emmener au front avec lui. Je ne sais plus comment j'en fus informée. Un soir vint où ce jeune homme m'apparut, en tenue, juste le temps de prendre dans sa main la laisse de mon petit énergumène, que je regardai partir sans aucun chagrin.

Deux mois plus tard, je reçus une photographie d'amateur. P'tit Lili, le bonnet de police sur l'œil, était devenu la mascotte du régiment. Parmi le tumulte de la guerre, il avait trouvé sa vraie place en ce monde.

*

Natacha venait de disparaître aussi, partie pour la Suisse et les sports d'hiver, et paraissant décidée à ne plus revenir.

C'est alors que je connus, dans des circonstances dont je ne me souviens plus, l'écrivain et journaliste Jean Carrère, dont les assiduités ne tardèrent pas à m'être fort désagréables. Il semblait croire que, libre comme je l'étais de ma personne, j'allais avec lui contracter une alliance d'ordre sentimental. A la fin je lui écrivis une lettre après laquelle je n'entendis plus parler de lui.

De tous côtés les gens m'entouraient d'une affabilité à base de ragots, et, ne pouvant comprendre que J.-C. Mardrus et moi n'étions pas, ne serions jamais désunis, du moins dans la sphère qui leur échappait, ils croyaient pouvoir me parler de lui sur le ton qu'on prend quand on s'adresse aux femmes nouvellement seules, parce qu'on les suppose haineuses envers celui qui les a quittées. J'avais vite fait de renfoncer dans les gorges tout ce qui s'y préparait de propos malveillants pour mon mari. Bientôt cette petite persécution cessa.

Note en 1916 :

Soit que je meure, soit que je vive, quand je serai autre chose que cette femme de quarante-deux ans, connue et méconnue, seule et publique, qui donc aura jamais su, qui donc exprimera ce que je suis, cette sorte d'hallucination dans laquelle je vis, si proche de mon enfance ahurie, cette impossibilité où je me trouve de comprendre les contingences, de saisir les raisons des gens, cet étonnement d'étrangère parmi les autres, cet état qui est déjà autre chose, qui fait que mes propres affaires ne peuvent pas m'intéresser, cet état de chloroformée à moitié pour laquelle toutes les perceptions de l'extérieur se font à travers un nuage...

**

1917 !

Année que, dans mon souvenir, je marque d'une ineffaçable croix noire.

Elle ne commença pas trop mal, cette année-là. Mes voisins d'en face m'étaient devenus une pimpante famille. Ils me tiraient de ma tristesse native rien que par l'entrain avec lequel ils vivaient.

Quand je ne sortais pas en compagnie de Chattie, je montais chez elle à l'heure du dîner. C'était, disais-je, mon apéritif. Habituee à ne prendre mes repas qu'avec un retard de deux heures sur la coutume, j'aimais trouver à table ce mari et cette femme, assis l'un en face de l'autre, le menton tendu, parlant en même temps tous deux tant ils en avaient à se dire sur une après-midi passée chacun de leur côté. L'on eût cru que, tous les soirs, ils se racontaient un long voyage.

Leur chatte Didi circulait sur la nappe, intelligente petite lionne grise. Assise sur un fauteuil toujours le même, j'admirais, parallèlement à leur appétit de gourmets, l'appétit de paroles qui les unissait à la manière de deux enfants qui bavardent.

Souvent aussi je goûtais là-haut mes délices préférées quand l'amie d'enfance de Chattie, Jeanne Devriès, chantait en s'accompagnant au piano. Phénomène musical, elle chantait, par cœur, exactement tout ce qui fut écrit pour la voix féminine. Son interprétation d'inspirée,

son timbre chaud appelaient l'émotion. Sympathique bohème, elle a posé pour mon roman *La Cigale*, véritable photographie d'une nature inédite, attachante.

Moi-même j'amenais souvent des amis dans ce milieu plein d'accueil. J'y entendis Koubitsky, camarade que j'aimais tant, chanter pour la première fois à Paris ces futures rengaines mélodiques : *Le Chant Hindou*, la *Berceuse* de Gretchaninoff. J'y présentai Panaït Istrati, visage pathétique, âme semblable à celle de ses livres. Il nous raconta toute sa vie, depuis son adolescence de marmiton jusqu'à sa gloire internationale. Mais c'est un roman entier qu'il faudrait écrire sur lui.

Chez mes amis, j'aurais amené tout Paris. Sur la terrasse faisant suite à l'appartement de Chattie, sorte de jardin suspendu d'où l'on voit la Seine depuis Notre-Dame jusqu'à la Concorde, j'aurais convié les personnalités auxquelles je tenais le plus.

Souvent invitée à déjeuner ou à dîner, pendant les beaux jours, sur cette terrasse, je ne puis oublier les moments merveilleux que j'y ai eus, ni les réunions raffinées qui m'y enchantaient.

**

C'est en 1917 que Robert de Montesquiou m'emmena chez Bakst pour y rencontrer Ida Rubinstein à laquelle il me demandait de lire *Sapho désespérée*. Son rêve frémissant était de voir la grande artiste jouer cette pièce; beau rêve altruiste d'un Montesquiou que peu connurent, à la mémoire duquel je garde une reconnaissance qui dure.

A la fin de cette lecture, l'esthète extravagant pleurait. Puis-je oublier cela ?

Sapho désespérée, pourtant, ne fut pas interprétée par Ida Rubinstein. Elle faillit, après la guerre, l'être par Marie Marquet, aux séances poétiques de la Comédie-Française; mais, à la dernière minute, alors que tout était prêt, il y eut mystérieux contre-ordre, sans doute parce que ma destinée est de n'être jamais jouée, bien que mon tempérament d'écrivain soit avant tout celui d'un auteur dramatique.

Cependant, ces dernières années, France Darget a fait radio-diffuser cette œuvre de ma jeunesse restée jusqu'à présent inédite, et je l'en remercie.

**

C'est également en 1917 que, Chattie et moi, nous allâmes à Nancy. J'y devais dire des vers au cours d'une causerie de l'amiral Bienaimé. Déjà, j'avais imposé la présence à mes côtés d'une compagne de voyage lors d'une conférence faite à Toulouse. (Il en fut de même quand je commençai de circuler à l'étranger, la guerre terminée.)

Aux organisateurs de modifier leurs conditions pécuniaires : Ma compagnie voyagerait et serait reçue avec moi, sinon je ne viendrais pas. Débats fort difficiles, quelquefois, mais où je finissais presque toujours par rester victorieuse.

Lors de ce voyage à Nancy, nous fûmes assez stupéfaites de voir des croix de Lorraine, fort peu rassurantes, peintes en rouge sur certains locaux pouvant servir d'abri pendant les raids d'avions qui ne cessaient pas sur la ville. Nous ne nous doutions certes pas que notre tour viendrait bientôt à Paris.

Nous ne nous doutions pas non plus que le bolchévisme, éclaté depuis le mois de mars en Russie, finirait un jour par gagner une partie de la France après avoir converti l'Espagne en chaos apocalyptique.

Tout cela, c'était, à nos yeux, de ces choses qui ne pouvaient nous arriver à nous. Les Zeppelins sur Paris, la vie chère partout, la lente épouvante des tranchées du front filtrant jusqu'à nous, c'était suffisant comme angoisse journalière, une angoisse qui se mêlait à chaque minute respirée, qui donnait un goût de remords au moindre plaisir pris, au plus petit charme qui passait.

*

**

C'est en 1917 toujours, que *Le Journal* me signifia, comme à tous les conteurs, d'avoir, par ordre de la direction, à n'écrire plus que des contes d'amour dont l'héroïne aurait le physique d'une certaine dame, laquelle, n'étant même pas littéraire, lisait nos manuscrits, et les refusait si elle n'y était pas dépeinte et flattée.

Ces contes peu payés ne pouvaient me suffire pour vivre. Après bien des courses, bien des démarches vaines, j'avais fini par trouver quelques articles à donner de-ci, de-là.

Henri de Régner, alors directeur littéraire au *Journal*, et pour lequel mon admiration, commencée au temps où j'étais jeune fille, se doublait maintenant d'une amitié profonde, m'avait fait avoir la commande d'un roman pour la collection qu'il dirigeait chez Albin Michel.

Je me mis hâtivement à l'œuvre, avec l'espoir de faire d'abord paraître ce roman dans quelque quotidien. En effet, M. de Weindel le prit à *Excelsior* pour la somme de trois mille francs, sous le titre *Toutoune et son Amour*.

*

**

C'est en 1917, ayant rapporté de Honfleur ma bicyclette, moyen de transport qui ne me coûterait rien, qu'un jour d'averse où je me réfugiais sur les marches des *Annales*, je me trouvai nez à nez avec

Edmond Rostand qui en sortait après une conférence, Edmond Rostand, jamais revu depuis les premiers jours de mon mariage. J'étais trempée, dépoudrée, le nez mouillé, vêtue en cycliste, et je ne tenais pas à me montrer sous de tels dehors. Mais Rostand, amusé, voulut me prendre aux épaules pour me regarder. Je lui échappai, me précipitai dans les *Annales* au hasard, poursuivie par Rostand et tous ceux et celles qui lui faisaient cortège. Une chasse à courre ! De bureaux en bureaux, bondissant parmi des employés effarés, ouvrant des portes, je finis par tomber sur celle d'un placard, et c'est là que je fus rejointe au milieu des rires. Et c'est ainsi que le fil du passé fut, par le hasard, renoué tout à coup au présent.

**

C'est également en 1917 que j'eus à juger définitivement la servante qui me soignait depuis près de deux ans déjà.

Rentrée d'une course à la gendarmerie du boulevard Exelmans, elle en revint chancelante, et, la voyant entrer dans ma chambre, je crus qu'elle allait s'évanouir sur le seuil. Les bureaux, par négligence, lui avaient remis le courrier de son mari. Une carte postale ouverte la renseignait sur le reste de cette correspondance. Son beau grand gendarme la trahissait avec la femme d'un de ses collègues.

Cette découverte, écroulement de toute sa vie, elle me la raconta comme elle put, visage décomposé qui me fit peur. Et voilà, prononcé tout à coup, le mot qui me révélait une noblesse comme on en trouverait peu dans le monde bourgeois :

— Pour me venger, je pourrais envoyer les lettres de sa femme à l'autre gendarme. Mais je ne le ferai pas. C'est assez d'un ménage détruit sans en détruire un second.

C'est à partir de ce mot-là que j'ai donné toute ma confiance à Berthe, et toute mon amitié.

**

Enfin c'est en 1917 qu'arriva l'irréparable : la mort de maman.

Son état ne s'améliorait pas. Elle se laissa convaincre, et vint habiter chez ma sœur Marguerite, boulevard Saint-Michel. Elle y amenait avec elle sa bonne, Léontine. Cet arrangement rendait moins difficiles les soins qu'il fallait lui donner sans cesse. Pourtant elle comptait bien, le mauvais moment passé, retourner chez elle, rue de l'Arbalète.

Vers le 24 juillet, il lui fallut s'aliter. Je courais Paris à bicyclette, même de nuit, pour lui apporter des médicaments qu'on ne trouvait pas dans toutes les pharmacies.

Dès le commencement d'août, elle se mit à baisser rapidement. Une très vieille femme nous apparaissait tout à coup, après tant de jeunesse gardée à travers tous les maux. Ce qu'elle a souffert avant de mourir reste pour moi comme *impardonnable*, après sa vie d'abnégation et de bonté.

Je venais le matin lui faire sa piqûre. Mon émotion me rendait maladroite. Je lui faisais mal. Mais Marguerite disait : « Elle est si heureuse de te voir qu'il faut continuer quand même. »

Ma sœur Suzanne, partie pour Honfleur avec ses enfants, y attendait maman dans la petite maison que j'avais louée pour elle, croyant qu'elle pouvait se rétablir.

Malade elle-même, et nerveuse jusqu'aux crises de nerfs, Marguerite n'en pouvait plus du va et vient qui remplissait son appartement autour de notre mère terrassée. Seule pour affronter ces misères, j'eus pour me secourir la présence respectueuse de Berthe, celle de mon beau-frère Octave, l'ancien « Pompadour », celle de Léontine, admirable dévouement comme en peuvent avoir les femmes du peuple.

Dorlotée par ces quatre-là, la moribonde nous remerciait avec des yeux d'une reconnaissance à fendre l'âme. Ah ! jours noirs de la mort de maman, ineffaçable souvenir !

La veille de cette mort, ma sœur Marguerite et ma sœur Charlotte, au bord même du lit final, échangèrent Dieu sait quelle parole, et commencèrent à se disputer bruyamment, comme si leur mère ne se mourait pas devant elles. J'eus enfin la force de les pousser dans la pièce à côté.

Ainsi, jusqu'à son dernier souffle, la mère des six petites filles devait-elle être entourée de quelque turbulence venue de sa couvée indomptable.

La nuit qui précéda sa fin, je dormis quelques heures sur le canapé du salon de Marguerite. Elle-même s'était couchée, ainsi que Léontine. Berthe, qui gardait maman, vint me réveiller.

Et les heures d'agonie commencèrent, horribles. Cancer, méningite, broncho-pneumonie, escharre, étouffements, tout s'acharnait pour martyriser le petit spectre famélique couché dans ce lit qui n'était même pas le sien. Maman gémissait : « Et dire qu'une petite piqûre me délivrerait ! »

Pendant ces heures-là, j'ai vu, sur le visage maternel, passer un à un, tous les masques des siens. Je les reconnaissais d'après des portraits. Etrange galerie vivante, elle refaisait tous les Jazet, toute sa famille.

Au petit matin, ma sœur Marguerite se réveilla, claqua des portes. Elle savait que maman ne voulait pas de prêtre à l'heure de mourir.

Pourtant elle jugea qu'il fallait en demander un, malgré l'opposition formelle de mon beau-frère Octave et de ma sœur Charlotte.

Chargée par eux de surveiller ce prêtre s'il venait, je restai, tant qu'il fut là, sur le pas de la porte. Il était en tenue de soldat. « C'est un camarade de Jean !... dit Marguerite, penchée sur le lit. Il est médecin. Il vient pour te soigner ! » Puis elle s'en alla.

A peu près inconsciente, maman répondait au petit bonheur par un *oui* ou par un *non* aux interrogations du soldat, non sans m'appeler au secours, comme elle faisait sans cesse. Elle reçut sans le savoir l'absolution sous condition; et la singulière supercherie prit fin. Marguerite, dans sa joie, battait des mains. Pauvre névropathe incontrôlable, elle était prête, un instant après, à faire une scène tapageuse à Léontine, qui l'agaçait.

Vers trois heures de l'après-midi, par le jeu des allées et venues agitées qui troublaient ses derniers moments, je restai complètement seule dans l'appartement au chevet de notre mère, et je me sentis soulagée par le silence total qui succédait à tant de nervosités.

Je l'interrogeais, retenant mes larmes : « Qu'est-ce que tu voudrais, maman ? » Elle me répondait chaque fois : « Ne plus souffrir ! »

Depuis la veille elle demandait toutes les trois minutes, lentement, avec un intérêt très grave : « Quelle heure est-il ? » D'autres paroles encore, calmement prononcées : « Je crois bien qu'avant d'aller à Honfleur, dans la maison que tu m'as louée, j'irai faire un petit tour du côté de Montmartre ! » (Elle faisait allusion au caveau de famille où sa place était réservée). Elle ajoutait aussitôt : « Il fera bien froid, pourtant ! »

Maintenant, elle ne disait plus rien. Ses yeux révulsés montraient une ligne de nacre, celle qui nous impressionnait toutes, étant petites, quand, fatiguée, elle s'endormait un instant sur sa couture, de sorte qu'il se trouvait toujours une petite main pour la réveiller. « Maman, tu dors ? »

J'avais posé ma paume sur son cœur qui battait avec une énergie furieuse. De par un mouvement régulier qui venait de commencer, elle semblait hocher la tête comme pour dire : « Ah oui, j'ai souffert ! Ah oui, j'en ai vu ! »

Penchée sur elle, je la dévorais des yeux. Il me semblait la voir, là, devant moi, devenir tout doucement un fantôme. Je me mis à lui parler, sachant bien qu'elle ne m'entendait plus. Je me revoyais toute petite sur ses genoux pendant qu'elle s'endormait, à Honfleur. A ce souvenir, tout en sanglotant, je fredonnais malgré moi ses trois chansons : *Le Roi Louys*, et *Gai Rossignol* et *Le premier jour de mai*. C'était à mon tour de l'endormir.

Les heures passaient, la tête hochait toujours. « Ah oui, j'ai souffert ! Ah ! oui, j'en ai vu ! »

Peut-être vers six heures, je l'appelai. Elle n'entendit rien. Alors je criai très fort : « Maman ! » et, comme remontant du fond d'un puits, de très loin elle revint une seconde à elle, rouvrit les yeux, regard en sursaut qui sembla très distinctement me dire : « Quoi ?... Ah, c'est toi ?... Laisse-moi, va ! C'est fini. Ce n'est plus la peine. C'est fini ».

Et ce fut son dernier regard.

Brusquement son cœur furibond se ralentit sous ma paume. Il diminuait si vite que je ne le sentais plus. La respiration s'arrêta longtemps, puis reprit pour s'arrêter encore. Un dernier souffle. La tête retomba comme j'avais vu quelquefois celle d'oiseaux mourant dans ma main. Une pâleur encore plus pâle que l'autre se répandit sur les traits, qui durcirent instantanément. L'âme, enfin, venait de s'arracher.

La porte s'ouvrit. Mon beau-frère était sur le seuil, suivi de Léontine. Derrière eux, dans l'appartement assombri par le crépuscule, d'autres pas pénétraient rapidement.

**

Fardée par l'asphyxie suprême, les joues roses, les lèvres rouges, les ongles teintés de carmin, elle était, sur son lit funèbre, tout à fait charmante. Ses cheveux, séparés en deux beaux bandeaux, à peine grisonnants à soixante-seize ans, entouraient sa petite figure rajeunie, presque coquette.

Tout à fait charmante... Mais elle ne ressemblait à rien de ce que nous avions connu.

Ma sœur Suzanne, accourue au reçu de la dépêche, se mit à crier en la voyant, à crier, hallucinée : « Ce n'est pas maman ! »

Son chagrin avait certainement la même ampleur que le mien. Je crois qu'elle non plus ne s'est jamais consolée.

Ma sœur aînée, également accourue, ses filles, et mes autres nièces, et mes beaux-frères, toute la famille disponible circulait dans la chambre mortuaire. Plus que jamais les portes s'ouvraient et se fermaient. Je retrouvais, reconstituée dans les larmes, l'atmosphère de la *vie en foule* de mes premières années.

Par instants, j'étais de nouveau seule avec maman dans la demeure vidée. Brusquement un flot de monde entrait.

Marguerite et Charlotte s'embrassaient, se réconciliaient, se juraient une entente qui ne durerait pas. (Marguerite répétait toujours à maman « qu'elle avait couvé six œufs brouillés »).

Suzanne disposait un chapelet entre les doigts raidis, avec des

petits mots tendres à peine murmurés, véritable dialogue entre elle et la morte, inventant les réponses comme font les gamines qui jouent à la poupée.

— Ce chapelet-là, c'est pour faire plaisir à Georgina qui ne peut pas venir. Tu la bénis, n'est-ce pas, maman? Oui? Merci, maman. Je le lui écrirai.

L'entrée du cercueil dans la chambre... La mise au cercueil... Les couronnes accumulées... L'enterrement... Le cimetière Montmartre dans le beau soleil d'août...

Tous ces battements de cœur, je les ai revécus dans mon poème *A Maman* que Fasquelle voulut bien éditer quand il fut terminé, pour lequel, (j'aime qu'il en ait été ainsi) je ne reçus jamais aucun argent.

Dans *l'Amé aux Trois Visages* aussi, j'ai mis tant de souvenirs de maman...

Mes amis d'en face accueillaient le désespoir de « l'enfant » de toute leur gentille affection. Mais je trouvais chez eux des visites qui parlaient d'autre chose que de maman morte, et j'avais envie de m'en aller en criant. Les gens disaient : « Vous avez perdu votre mère?... » d'un air banal et presque satisfait. C'est dans la norme. Ce sont des choses qui se font. Une formalité.

Moi, je sentais l'univers troublé par la mort de maman.

**

Ma séparation fut prononcée très peu de temps après cette mort. Je ne dormais plus. J'essayais, pendant les heures noires de la nuit, de faire entrer dans ma tête et mon cœur ce que je ne pouvais croire. Maman morte? Impossible.

Ne sachant plus que faire de moi-même, l'idée me vint d'aller voir la très vieille tante de maman, la tante Georgina, sœur de son père.

Ayant, à quatre-vingt-quinze ans, les cheveux encore noirs sous la fanchon de dentelle, avec à peine un peu de gris aux tempes, cette femme, qui devait mourir à plus de cent ans, avait été parfaitement belle, figure de jade, traits réguliers, regard calme. De petite taille, l'âge, en l'épaississant, en avait fait une véritable boule. Mais elle tenait si fièrement sa tête qu'on ne voyait d'abord que son visage d'idole.

Elle vivait, aisée, riche même, et bien servie, dans son confortable appartement du boulevard Péreire, plein de souvenirs de famille, dont le portrait de Debucourt, son ancêtre et le nôtre. Elle avait eu trois maris. Son fils était le peintre Georges Vibert; sa fille, femme du peintre Berne-Bellecourt, lui avait donné neuf petits-enfants, et ceux-ci quelques arrière-petits-enfants, dont l'un est l'acteur bien connu sous

le nom de Debucourt, pseudonyme pris en l'honneur de l'illustre artiste du XVIII^e siècle, dont il descend.

Il y avait bien longtemps que je n'avais revu la tante Georgina. Mais, toute ma vie, j'avais entendu maman parler d'elle. Quand elle disait « ma famille », c'était à la tante Georgina qu'elle pensait. Du reste cette tante était la marraine de sœur Agnès.

Arrivée chez elle avec mon chagrin, je m'agenouillai devant elle, et je la vis pencher sur moi son beau visage placide.

— J'aimais beaucoup Marie... dit-elle de sa voix raisonnable et musicale.

Puis, sur ses traits que rien ne semblait devoir déranger, une émotion passa tout de même, parce que je m'étais mise à pleurer.

Elle posa sa main sur mon épaule, geste très doux, et murmura :

— Tu ne peux pas te consoler ?

Je ne parvenais pas à lui répondre. Il me semblait qu'avec elle seulement j'avais le droit de pleurer tout mon saoul. Cependant je ne voulais pas la troubler dans sa vie reposée et silencieuse. Je me levai bientôt pour prendre congé.

— Tu reviendras me voir?... fit-elle affectueusement.

— Oh ! oui, ma tante, puisque vous me le permettez !

Là-dessus elle se leva, toute droite, et déclara fièrement :

— Je vais te reconduire jusqu'à la porte, tu sais.



Cette visite m'avait fait du bien. Je rentrai chez moi moins malheureuse, un peu.

Cependant je ne pouvais plus rester à Paris. La peine qu'on a ne doit pas, pour les autres, se traduire par ennui. Au moment où les gens revenaient de partout, ramenés par l'automne, je partis sauvagement pour le Pavillon de la Reine, emmenant Berthe qui, pour d'autres causes, était aussi triste que moi-même.

A Honfleur je mis immédiatement en pratique une résolution prise depuis des années. « Si jamais j'ai un grand chagrin, je commencerai la peinture, car je sais que c'est la seule chose qui puisse faire oublier tout ».

Froidement, avant de m'en aller, j'avais acheté la boîte, la palette, les tubes. Ce serait la première fois que j'oserais m'attaquer à l'huile. Je n'en connaissais pas le maniement. Je savais que les débuts allaient être effrayants. C'était tout ce que je cherchais.

Le soir venu, j'écrivais, et bien tard dans la nuit, les strophes dédiées à ma disparue.

**

C'est à ce moment noir que j'ai fait, par lettres, la connaissance d'une Aurel encore inconnue de moi, notre deuil semblable nous ayant rapprochées. Aurel, son génie qu'elle entoure de nuages, j'en admirais déjà les éclairs.

**

Au retour de cette saison désolée, le travail me reprit dans ses griffes bienfaisantes. Il fallait vivre. Je retournai voir la tante Georgina. J'allais quand je le pouvais au cimetière Montmartre. Devant la tombe fraîchement rouverte puis de nouveau scellée, je savais que mon enfance cessait d'être du présent, que, si tard, je devenais enfin, comme toutes celles de mon âge, une femme de quarante-trois ans.

**

Quand je relis mes cahiers, de 1914 à maintenant, je n'y trouve presque jamais, quelle que soit l'année, qu'un Jour de l'An maigre et morose. Le courrier considérable que je reçois quotidiennement, et dans lequel on me demande toujours quelque chose, diminue tout à coup, à cette époque de fêtes, pour n'être plus réduit qu'à deux ou trois lettres et quelques vagues images...

En général, ma Saint Sylvestre s'est passée à ma table de travail, et j'ai pénétré d'une année dans l'autre sans lâcher ma plume, réveillon qui me plaît assez.

Ce 1^{er} janvier 1918, les fleurs de Berthe, le cadeau de Chattie, toujours précieux, *étudié*, celui de Natalie (choisi par moi-même des mois d'avance) et quelques boîtes de bonbons, m'apprenaient malgré tout que c'était le Jour de l'An.

De ne pas aller embrasser maman me faisait comprendre que j'entrerais dans l'année en orpheline, ère nouvelle qu'il fallait bien accepter comme le reste.

Ce reste ne tarda pas.

On en était encore, dans Paris, aux agitations de l'An Neuf, qu'un après-midi, comme je jouais du violon dans mon atelier, une explosion formidable sembla faire sauter tout l'immeuble.

On ne nous a jamais avoué ce que fut « l'accident » de la Courneuve, dont l'effroyable tonnerre fit croire à chacun en particulier que la bombe tombait sur sa maison.

Epouvantées, Berthe et moi, sans avoir rien compris, nous nous précipitâmes ce jour-là dans l'escalier, afin de gagner la cave, dont nous devions si vite connaître le chemin par cœur.

Le 30 janvier 1918, en effet, les gothas faisaient, de nuit, leur entrée

en scène, annoncés lugubrement par les sirènes déchainées ensemble dans tous les quartiers de Paris.

Ces séances à la cave avaient leur pittoresque. Elles commençaient par un brouhaha général qui m'évoquait toujours celui d'un marché en province. Puis les voix se calmaient une à une, et, recroquevillés entre des piles de charbon et des toiles d'araignées, nous attendions le signal libérateur de la berloque, l'oreille tendue aux explosions lointaines.

Très souvent, quand tous les locataires de la maison étaient remontés se coucher, les sirènes se remettaient à hurler, ramenant tout le monde sous terre, au grand galop.

A la fin Berthe avait préparé, posée à portée de la main « la valise du bombardement » où se trouvaient mes papiers les plus précieux, l'argent que je pouvais avoir, et quelques objets. Elles descendait cette valise à chaque alerte et la remontait à chaque berloque.

Je ne détestais pas descendre à la cave, ayant toujours eu le goût de l'inédit, et surtout parce que j'étais sûre d'y retrouver Chattie.

Un soir qu'avec elle et son mari nous étions au cinéma, certains, comme tous les Parisiens, que les gothas ne viendraient pas à cause de la brume, l'alerte fut donnée au beau milieu du film. Tout le public siffla, l'orchestre joua bravement la *Marseillaise*, puis ce fut le sauve-qui-peut général dans les rues complètement noires.

Les bombes tombaient derrière nous à peu de distance, et nous courions tous trois vers le 17 du quai Voltaire, vers notre cave protectrice. Ce soir-là j'ai compris ce que pouvait être le sentiment des lapins le jour de l'ouverture de la chasse.

Un incendie rougeoyait à l'horizon. On sut après que c'étaient les magasins du *Bûcheron* qui flambaient. Une fois parvenus à la cave, nous pûmes entendre les coups sourds du bombardement qui continuait. Personne, certes, ne soufflait mot.

Il en fut ainsi jusqu'au commencement de mars, où le gros canon vint achever la démoralisation générale.

J'entendrai toujours, au fond de ma mémoire, cet éclatement sec, assez faible, renouvelé toutes les dix minutes, qui me réveillait dans mon sommeil du matin, le meilleur. « Que c'est agaçant ! » pensais-je, (avec tout Paris, probablement). Mais pas un instant l'idée d'un obus ne me venait.

J'achevais à peine ma toilette, toujours énervée par ce claquement métallique toutes les dix minutes, que les sirènes se mirent à beugler.

Sans savoir pour quelle raison, nous allâmes docilement à la cave, emportant non seulement la valise du bombardement, mais le déjeuner que Berthe allait justement me servir.

Une déflagration beaucoup plus proche commença de nous renseigner. La rumeur du quai nous en avertit un moment plus tard, comme nous remontions des profondeurs : Une bombe venait de tomber dans le jardin des Tuileries, à deux pas de chez nous, sans qu'il fût possible d'expliquer comment, puisqu'il n'y avait aucun avion sur Paris.

Chattie et moi, curieuses, nous nous dépêchons d'aller aux Tuileries. Autour du grand trou qui vient de crever le terrain, nous trouvons ce qu'on appelle le tout-Paris, examinant le mystère au milieu des commentaires les plus variés. Le colonel Gérard affirme : « Ce sont des ballonnets munis d'un mécanisme d'horlogerie qui nous envoient ça ».

J'ai souvent pensé qu'une autre bombe du gros canon eût parfaitement pu, ce jour-là, tomber à côté de la première. Quel beau tableau de chasse !

Il fallut bien, à la fin, connaître la vérité. Toutes les dix minutes, un tir à distance démesurée mitraillait Paris.

Les sirènes cessèrent de s'en mêler. C'était comme ça. Chacun se débrouillerait comme il pourrait avec « la grosse Bertha », bourreau sadique des inoffensifs passants.

Les gavroches et les midinettes, tout comme pour les *Tauben*, eurent tôt fait de s'en amuser. Le moment venu d'entendre le coup, on se réfugiait sous les portes cochères, puérilement. Le reste du temps, on rasait les maisons, le long des trottoirs.

J'ai pu voir, en ces temps étranges, les bouquinistes des quais, sûrs de ne rien vendre, se tenir à leur poste de l'air le plus indifférent. La plupart lisaient, debout devant leurs boîtes. Quand la Bertha pétaradait, ils affectaient de ne même pas tourner la tête.

Le vendredi saint, mon voisin de palier, le baron de L. qui louait un atelier situé contre le mien, passa devant la loge des concierges où Berthe, Chattie et moi nous tenions, préférant tout de même être en bas qu'en nos cinquièmes, plus susceptibles de recevoir les bombes. Il nous dit en plaisantant :

— Je vais à Saint-Gervais entendre *Ténèbres*. Si c'est bombardé, vous saurez que je serai mort en priant.

Dix minutes plus tard, nous entendions le coup attendu. Vingt minutes plus tard, un chauffeur de taxi répandait la nouvelle : « La bombe vient de tomber sur Saint-Gervais. Il y a des masses de morts et de blessés ».

Nous ne revîmes le baron de L. que le lendemain. Il bégayait en racontant, pas encore remis de l'épouvante de la veille. Arrivé pour *Ténèbres* en retard, il avait vu l'église se fendre devant lui. Par les vantaux sortait une foule couverte de plâtre, pierrots tragiques qui

s'avançaient, la bouche grande ouverte, sans dire un mot, sans pousser un cri. Déjà, sur le trottoir, commençait à s'aligner un rang de femmes tuées que les sergents de ville tiraient des décombres par les pieds, n'importe comment, jupes relevées, chapeaux sur le menton. Le malheureux L. chercha là-dedans sa baronne et sa fille auxquelles il avait donné rendez-vous à Saint-Gervais. Heureusement elles étaient en retard aussi. Ce manque d'exactitude les avait sauvés tous les trois.

Le lendemain, avec Jacqueline, je visitais à l'Hôtel-Dieu les blessés. Le plus épargné n'avait que les deux mains écrasées, non par l'effondrement de l'église, mais par les pieds des fuyards.

*

**

Une nuit, je venais juste de me coucher. Je fus d'un bond sur mes pieds nus. La grosse Bertha, qui n'avait jusque-là tiré que de jour, venait de lâcher son premier coup nocturne. Berthe apparut à la porte de ma chambre.

— Madame a entendu? Qu'est-ce qu'on va faire?

Sachant que les bombes du gros canon ne démolissaient que les derniers étages, et, d'autre part, que nous étions exactement dans la zone du tir :

— Nous allons prendre une chambre au premier ou au second, à l'Hôtel du Quai Voltaire.

Equipées en quelques secondes, manteau sur la chemise de nuit, valise du bombardement en main, nous descendons et sommes sur le quai, laissant la porte cochère entr'ouverte pour le cas où l'hôtel n'aurait pas la chambre voulue.

Quelle nuit ! Une rafale glaciale tordait les arbres d'hiver, à peine discernés dans l'obscurité grosse de nuages en fuite. Assurant mon bonnet de laine sur mes deux nattes pendantes, je sonne à la porte de l'hôtel. Un veilleur ensommeillé vient ouvrir.

— Avez-vous une chambre au premier ou au second ?

— Oui !

— Allez vite fermer la porte cochère ! dis-je à Berthe.

Et me voilà montant l'escalier derrière le bonhomme : Un étage, deux étages... Comme il entame le troisième :

— Mais vous m'avez dit que...

— Je vous ai dit... Je vous ai dit... Nous n'avons qu'une chambre tout en haut !

Je redescends en bougonnant. Me voici dehors, nez à nez avec Berthe.

Pas de chambre ! Il faut rentrer chez nous. Tant pis !

Mais nous avons beau sonner, cogner, la porte cochère, qu'elle vient

de refermer, ne s'ouvre plus. Les concierges sont descendues à la cave.

Sans feu ni lieu, nous dûmes passer plus d'une heure sur ce quai d'hiver complètement éteint, sursautant toutes les dix minutes au coup du canon, attaquées par le vent, deux femmes en chemise grelottant sous leurs manteaux.

Les concierges, enfin, eurent l'idée de remonter, nous ouvrirent. Mais je jurai que je resterais désormais dans mon lit, la Bertha dut-elle tirer toutes les secondes.



Ce fut pendant cette phase harcelée de bombes que, sur un mot de lui, j'allai voir un après-midi Edmond Rostand quai de La Bourdonnais, quartier qui craignait beaucoup moins que le nôtre.

Je le trouvai dans un meublé luxueux, soigné par une vieille gouvernante anglaise qui ne l'avait jamais quitté depuis de longues années.

Nous voici tous deux assis l'un en face de l'autre au coin de la cheminée.

— Vous êtes en deuil ? interroge-t-il.

Et je lui dis que ma mère est morte.

— Moi aussi je suis en deuil ; comme vous...

Puis :

— Vous verrez !... Quand on perd ses parents, on se met à leur ressembler. C'est extraordinaire.

Mélancoliques, nous nous mettons à parler de nos mères. Nous ne sommes plus que deux orphelins transis, au coin de ce feu.

Et tout à coup, la voix si douce de Rostand :

— Quand vous étiez jeune fille, chez Sarah Bernhardt, j'ai eu un grand coup de cœur pour vous...

Et nous évoquons ce temps déjà lointain. Puis nous parlons théâtre :

— Vous viendrez dîner avec moi ?... demanda-t-il comme je me levais pour prendre congé. Je vous ferai rencontrer Marie Marquet, une toute jeune comédienne. J'aimerais la voir jouer dans la pièce que vous venez de me raconter et qu'Henry Bataille aimait tant.

Une semaine plus tard, à ce dîner, je faisais en effet la connaissance de Maniouche, belle comme l'antique, simple comme un grand adolescent, enthousiaste comme une petite fille. Elle lisait en feuilleton *l'Ame aux Trois Visages* qui paraissait tous les jours, et qui l'enchantait. Elle me parlait comme à une amie connue depuis toujours. Rostand souriait.

A table, on apporta un canard rôti... qui ne sentait pas bon. Qu'on imagine le mouvement d'humeur de n'importe quel amphitryon devant

un petit événement si désagréable ! Or, la voix de Rostand me reste vivante, avec son inflexion désolée et comme câline :

— Miss !... Miss !... Mais ce canard est impossible... Mais je vais m'évanouir...

Mieux que tout, cette douceur d'enfant me fit comprendre ce qu'était cet homme, non seulement poète pour le public, mais poète chez lui, poète pour ses gens, poète à tous les instants de la vie.

**

Chattie et son mari m'avaient décidée à les suivre dans leur exode. Il n'était plus possible, quai Voltaire, de vivre toute la journée chez les concierges, de passer la nuit à bondir au son du gros canon. Berthe, le Kiki, moi-même et quelques bagages, nous prîmes le chemin de l'avenue Mac-Mahon, district parfaitement préservé.

L'hôtel Cécilia nous hébergea tous, voyage inattendu sans quitter Paris.

Une vieille Américaine, Mrs Thayer (le personnel prononçait *Thétère*) dirigeait cet hôtel bon enfant où sa présence fantasque répandait un charme extraordinaire.

Elle s'était éprise de Kiki, qui, toutes les nuits, sortait de la chambre de Berthe pour aller s'asseoir sur la poitrine de la dame, et la réveillait à force de la regarder fixement.

Quand arrivait l'heure des gothas, tous les clients descendaient à la cave, naturellement. Mais, au lieu de tas de charbon et de toiles d'araignées, ils y trouvaient un véritable salon où tout était installé selon le meilleur confort. Mme Thayer présidait, coiffée de chapeaux étonnants. Ingénieuse, elle avait fait coudre des faux cheveux à chacun de ces chapeaux-là, de sorte qu'il lui suffisait de les planter sur sa tête pour être présentable, sans avoir, quand les sirènes commençaient, à se préoccuper de bien ajuster sa perruque.

Un soir que Rostand était venu me voir à Cécilia, bien séduit par Chattie que j'avais priée de descendre pour la faire connaître au poète, l'alerte fut donnée, et nous l'entraînâmes avec nous dans la cave de luxe de Mme Thayer. Il y passa des moments amusés.

Je dinai chez lui plus d'une fois, toujours heureuse de le revoir et de rencontrer Maniouche.

**

Lorsque le gros canon commença de tirer partout, aussi bien dans le quartier de l'Etoile que sur la rive gauche, étant philosophiquement retournés tous quai Voltaire, j'eus la visite du poète et celle de Marie Marquet.

Dans mon atelier, il regarda tout. Je l'ai su plus tard. En sortant de chez moi : « Quelle belle misère !... » dit-il à Maniouche.

**

Ce fut pendant le gros canon que je fis poser chez moi Marie Delna. De temps en temps elle chantait, et le pinceau me tombait des mains.

L'été revenu, je repris avec ma bonne et mon chat le chemin de la Normandie. Mais, cette fois, ce n'était pas au Pavillon de la Reine que j'allais. Le Pavillon de la Reine, je l'avais loué pour la saison à Natalie, service compris, c'est-à-dire que Berthe et la grosse Louise étaient à la disposition de l'habitante temporaire qui m'y remplaçait.

Moi, je passerais ces semaines expropriées chez ma sœur Suzanne, qui m'invitait dans la maison qu'elle venait de prendre à Deauville.

Elle était bien petite, cette maison ! Je dormais sur un lit de camp dans la salle à manger, et, bien que très heureuse de me retrouver en famille, parmi mes deux jolies nièces, mon beau-frère et ma sœur, je regrettais mon grand salon, l'avenue, le silence, mon travail nocturne.

Mes amis du quai Voltaire, eux, s'étaient installés à Surville, une propriété toute proche du Pavillon. Je devais finir mon temps d'exil chez eux, après Deauville. Tous ces changements me morcelaient l'esprit.

Sur la plage de Deauville, que je n'ai jamais aimée à cause des humanités qui y grouillent, nous allions en famille nous asseoir dans le sable. Un colonel anglais racontait des *jokes* à ma plus jeune nièce, ravissante gosse aux cheveux de druidesse. Un jour il nous emmena voir et entendre « le band des nègres », grande nouveauté qui faisait son apparition en France. Et c'est ainsi qu'à ses premiers débuts j'ai connu ce qui devait devenir l'éternel, l'obsédant jazz-band dont nous sommes depuis submergés.

**

Chattie vint un jour avec Madeleine Rodrigues, la belle-fille de Valoton, me chercher chez ma sœur, dans une petite voiture à cheval. L'animation hébraïque de ces deux-là me frappa, sortant de la mélancolie familiale qui multipliait la mienne. Je compris mieux que jamais le côté *vivant* des juifs, dont j'ai si souvent aimé la compagnie parce que, de force, elle me tire de mon cafard originel.

A Surville, j'eus la joie de revoir Elisabeth de Gramont, de retrouver son incomparable conversation, de parler avec elle de ces *Mémoires* qu'elle hésitait à écrire, et qui auront fait d'elle le Saint-Simon de notre temps à nous. Et, certes, j'ai quelque fierté de l'avoir harcelée longtemps avant de la décider à les commencer.

*
**

A la fin septembre, je me revois enfin au Pavillon de la Reine. Mais il me faut courir à Paris, pour quelque obligation littéraire dont je ne sais plus rien aujourd'hui. J'emmène Berthe, cela va de soi. Le gros canon a cessé de tirer. Nous pourrons aller tranquillement quai Voltaire.

Nous arrivons à la gare Saint-Lazare. A l'employé qui prend nos billets, je dis en riant :

— Eh bien ! c'est fini la grosse Bert...

Boum !

Je n'ai même pas terminé le mot. Quel accueil ! Juste pour notre arrivée, l'inférieur machin qui se taisait depuis des semaines, recommence son cauchemar.

— Alors, dis-je, allons à Cécilia ! Là du moins, nous aurons des chambres au premier !

Et voilà comment c'est à l'Hôtel Cécilia, avenue Mac-Mahon, que j'aurai revu pour la dernière fois Edmond Rostand.

Il y était venu sur ma demande. Je ne sais plus quelle compagnie cinématographique me suppliait d'obtenir de lui qu'il voulût bien accepter d'être président d'honneur. Il fallait lui montrer les papiers, lui donner des explications.

Dans le petit salon où je le recevais, cordial, gentil :

— Si ça vous fait plaisir, je ne demande pas mieux...

Il était pressé. Je le reconduisis jusqu'au seuil de l'hôtel : « Au revoir !... A bientôt !... »

Je ne le revis plus que mort.

*
**

D'avoir été privée de mon Pavillon, quand j'y fus retournée en plein automne, il me paraissait impossible de le quitter.

Le feu... Le travail... Les poèmes... l'avenue... la bicyclette... mon violon... ma peinture...

Mes amis retournés à Paris, ma crise de solitude était, cette fois, plus furieuse encore que les autres. Jacqueline vint me voir un jour, et repartit inquiète de m'avoir trouvée si farouchement enfoncée dans l'automne et le silence.

Silence troublé par le canon de la Somme qui, tiré si loin, faisait pourtant, nuit et jour, trembler les vitres du salon.

*
**

Je n'ai jamais beaucoup lu les journaux. Je ne les lisais pas du tout à ce moment-là. J'étais depuis longtemps lasse de ces mots : « Situation inchangée ».

Le matin du 11 novembre, j'étais sur l'avenue, ramassant du bois mort pour la cheminée. La tête redressée, la bouche ouverte, je dus m'accoter à l'un des tilleuls pour ne pas tomber. Je me sentais en toutes lettres perdre connaissance tout debout.

Un tumulte inouï venait de monter de la ville, en même temps que des guirlandes de drapeaux paraissaient féeriquement aux mâts des bateaux, au sémaphore, aux deux clochers, Saint-Léonard et Sainte-Catherine. Toutes les sirènes des paquebots hurlaient, toutes les cloches sonnaient. De l'autre côté de l'estuaire, le canon du Havre tonnait. Le forgeron d'en bas tapait sur son enclume : des clairons éclataient. Dans toutes les fermes, les coqs se mirent à chanter.

Je n'avais pas besoin de lire les journaux. J'avais compris. C'était le jour de la Résurrection. La guerre était finie.

A midi, seule dans ma salle à manger, je fis sauter le bouchon de la bouteille de champagne que Berthe m'avait fait chercher en hâte en même temps que le journal local. Comme toute la France, comme toute l'Europe, ivre, je croyais que la vie allait reprendre où nous l'avions laissée, après une parenthèse de quatre ans d'abomination.

DEUXIEME PARTIE

I

Peu de jours après mon retour à Paris, les Gens de Lettres, à la fête de l'Armistice, organisèrent une sorte de procession dont l'Arc de Triomphe était le terme final. Là, nous recevrons chacun une petite branche de sapin venant de l'Alsace reconquise.

Avec un enthousiasme bien naïf, nous montions en masse les Champs-Élysées. De temps en temps, la file s'arrêtait, Georges Lecomte faisait l'appel des écrivains morts au champ d'honneur, puis nous repartions.

Les choses se gâtèrent avant d'arriver au but. Un remous de foule nous fit reculer en débandade, et nous voici redescendant l'avenue n'importe comme, désordre qui, place de la Concorde, devint un sauve-qui-peut général.

Des avions tourbillonnent au-dessus de la place noire de monde, certains exécutant des chutes en feuille-morte qui firent hurler les femmes. Panique. Ruée. Portée par des épaules et des coudes, je vois à deux pas une femme également portée, mais évanouie tout debout, et qui s'avance avec le flot, tête ballottante. Mon voile de deuil m'est arraché. Je suis jetée tout à coup dans la rue Royale, et, là, je tombe presque sur les chaises de devanture du Maxim's, où je puis me réfugier enfin. (J'ai décrit cela dans *François et la Liberté*.)

Si l'on avait su ce qu'il présageait, ce désordre de la victoire !

**

A la fin de novembre, j'appris la nouvelle. Rostand malade. Quelques jours plus tard, Rostand est mort.

**

Avenue de la Bourdonnais, ce fut Valentine Feydeau, défaite et parlant bas, qui me fit entrer dans la chambre, celle même où nous avions causé si tristement tous deux.

Mon cahier dit :

Il est couché dans son lit-divan, la tête haute, les pieds hauts aussi, incurvé, petit comme un enfant. Le visage est d'une maigreur de martyr. La bouche, sous la moustache, est lamentable. Les yeux sont largement cernés. Une molle chemise de nuit, dont le col va de travers, un petit chapelet de corail dans les féminines mains croisées. Deux religieuses le gardent. Personne d'autre. Les lumières électriques sont voilées de crêpe. Des bouquets de violettes sur lui et devant le lit.

Je m'approche, je m'agenouille. Je pose sur son front presque tiède un long baiser — le premier et le dernier.

Dans le salon à côté, Maurice, l'air égaré, des larmes dans les yeux, répète : « Quelle chose horrible !... » Il m'embrasse, puis me fait entrer dans la salle à manger où se tient Rosemonde Gérard, assise dans l'ombre.

Après les effusions, je demande à voir « miss ». Miss sanglote : « J'ai tout perdu ! Je n'avais que lui !... » Quand elle a pu maîtriser ses larmes : « Il n'a pas souffert. Il est mort dans mes bras. Il a eu un regard admirable en mourant, une extase. Puis il a refermé les yeux. Ses deux sœurs étaient là. Il ne s'est pas vu mourir. »

Maintenant je monte voir Marie Marquet, chez Mme et M. Pierre Custot auxquels l'immeuble appartient, — des amis, du reste.

J'entre dans une chambre. Maniouche est couchée, un bandeau de linge sur le front, ayant mal à la tête. Elle a l'air d'un grand éphèbe grec. Elle est belle et sanglotante et gémissante. Elle se jette à mon cou, très exaltée.

Restée à dîner chez les Custot, je vais retrouver Maniouche en sortant de table. Elle me raconte :

— Je n'ai pu rester jusqu'à la fin. Il m'épouvantait. Il lui était poussé de la barbe blanche. Il ressemblait absolument à Clairin...

Puis :

— Vous ferez un sonnet pour lui, dites?... Vous vous souvenez quand vous nous lisiez vos vers sur votre maman?...

J'ai fait le sonnet. On l'a donné au Gaulois. Que de remerciements ! Le matin des obsèques, Valentine Feydeau m'a saisi les mains.

— Oh ! votre sonnet ! Vous me l'enverrez, dites ?

J'entre dans la chambre mortuaire. Plus de petit cadavre dans un petit lit. Sur des tréteaux, un cercueil. Le lit a été démonté, poussé contre le mur. Des femmes en noir — les sœurs de Rostand — sont à genoux, la tête posée contre le cercueil. Un prêtre lit des prières.

Les femmes se sont levées. Elles se précipitent vers moi.

— *Oh ! madame ! Votre sonnet, ce matin, dans le Gaulois ! Oh ! merci ! Et il vous aimait tant ! Nous le savions...*

Je m'approche du cercueil, doucement. C'est une admirable chose, un cercueil d'Infante, petit, précieux, gainé de drap noir et couturé d'argent, avec des poignées compliquées aussi d'argent, une ceinture puissante et gracieuse d'acier, et, sur le dessus, un large cachet de cire rouge comme sur les parchemins anciens. Le cercueil de la Princesse Lointaine.

Je retourne au salon. Maniouche me presse sur sa poitrine : « Votre sonnet!... Vous lui avez élevé un monument digne de lui! »

Les pauvres ! Et dire que ce sonnet les console !

Voici Maurice et ses yeux traqués. Voici le second fils, Jean, que je n'avais jamais vu. On l'apporte, positivement, tant il défaille, et je retiens un cri. C'est Rostand lui-même qui reparait, avec sa moustache, sa calvitie... Il est vêtu en soldat. Il va mourir, on dirait. On lui parle. Il ne répond pas. Il ne regarde personne. Il a un sanglot faible, convulsif, qui ne s'arrête jamais, jamais.

Les maîtres de cérémonie appellent d'un air sentencieux :

— *Les personnes de la famille, s'il vous plaît !*

Et voilà que commence l'apparat glacial, la comédie tragique de ce deuil, les chagrins promenés dans la rue, les défaillances traînées derrière le corbillard, derrière les chars de fleurs admirables, sous les yeux avides d'un public qui lorgne avec une espèce de fureur, qui suit la famille pas à pas, sans la lâcher, regards implacables, figures presque souriantes.

Je marche immédiatement derrière la famille, tenant au bras Maniouche, long voilée mais sans crêpe. Mme Custot la soutient de l'autre côté.

A l'arrivée près de l'église, une bande de photographes opère à bout portant. Les gens sont aux fenêtres. Il y a un type de cinéma qui tourne un film.

Dans l'église, le cortège est à peine entré qu'une cohue commence. Il y a des écriteaux au bout de pieux : « Académie Française », « Société des Gens de Lettres », « Famille », etc..., etc...

Des draperies, des lumières, un torrent de lumière. L'orgue joue. Des chants éclatent. C'est Widor qui est à l'orgue. L'Opéra et l'Opéra-Comique ont envoyé des chanteurs. Pas un instant la musique ne cesse. Un ténor fait des ports de voix comme dans un duo d'amour.

Toutes les figures qu'on connaît sont là. Cette grande première est une grande dernière. On chuchote. Des gens montent sur les prie-Dieu.

Et tout à coup, c'est fini. Bousculade. Prise dans le remous, Maniouche répète : « La crypte !... Je veux aller à la crypte ! » Et je songe avec un soupir de soulagement à cette crypte où le mort sera tout seul, enfin, dans le silence et la ténèbre, après tant de bavardages, de chants, de bruits, de lumières, de foule, de pleurs, de phrases...

...Nous n'avons pu y aller que dans l'après-midi, à cette crypte. Maniouche et Mme Custot m'attendaient avenue de la Bourdonnais. Nous montons toutes trois dans le fiacre qui m'a amenée. Voici l'église.

Une espèce de portier rogue nous dévisage. Mais il flaire le bon pourboire, et nous guide dans les marches. Ce sera le vrai adieu.

L'église, calmée, muette, a repris son air de tous les jours. Nous descendons.

— Vous allez trouver du désordre... On défait les sacs de sable échafaudés pour les gothas...

Au bout de quelques marches, une espèce de cave basse, éclairée féroce-ment par une ampoule électrique, des plâtras, des madriers, du sable, une équipe d'ouvriers qui travaillent !...

Ce réduit, ce débarras après cette messe théâtrale ? Cette cave à gothas pour le cercueil d'Infante ? Ce premier jour de postérité pour Edmond Rostand, poète national ?...

Sous un morceau de calicot blanc, le voilà, le beau cercueil cacheté. Pas une fleur. A droite, à gauche, parmi la lumière crue, parmi les plâtras et les ouvriers, six ou sept autres cercueils recouverts aussi de blanc, des étrangers morts dans le quartier pendant la guerre, qu'on n'a pas encore réclamés, et qu'il a bien fallu mettre quelque part. La morgue. Le dépôt mortuaire. La cave commune.

Tout à l'heure il y avait des chars de fleurs, des folies de cierges, des orgues déchainées, l'Académie Française, le Gouvernement et le reste. En cette minute même on écrit des articles dans le monde entier...

Rostand dans ce vieux trou poussiéreux ? Rostand, le délicat, le mélancolique, le sensible, jeté là dans un coin avec des inconnus, des camarades de mort ?

Maniouche est remontée scandalisée. Nous l'avons suivie. Parmi le tas énorme des couronnes restées dans l'église et visitées par un reste de curieux, elle a retrouvé la sienne, et, seule, elle a rapporté en bas cette immense chose tout en violettes de Parme, et l'a placée sur le cercueil, par-dessus l'affreux calicot blanc.

Personne ne gardera le Prince Lointain dans son premier sommeil éternel. La postérité commence dans un laudis, sans silence ni même de ténèbres, en compagnie d'autres cadavres.

...Trois jours plus tard, Mme Custot comprenant l'horreur de cette cave, est revenue à la crypte. Elle a enveloppé le cercueil d'une étoffe or et noir que Rostand aimait, et l'a fait recouvrir de fleurs. Tout cela sans rien dire à personne. Le lendemain, elle a ramené Maniouche à la crypte. Comme c'est touchant, cette idée de femme...



Maniouche m'emmena voir à mon tour. Le soir j'écrivis, qui ne parut nulle part, ce poème :

Venez, vous qui l'aimiez, vous qu'il aimait autant,
Belle jeune femme amoureuse !
Allons sous terre, au fond de cette église creuse
Où nous savons qu'il nous attend.

La crypte, vestibule étrange de la tombe,
Le laisse à nous encore un peu.
Le voile du mystère est là. D'un geste, on peut
Relever l'étoffe qui tombe.

O Poète endormi ! C'est presque vous revoir !
Voici votre cercueil d'Infante,
Cacheté, couturé d'argent, gainé de noir,
Où nos mains cherchent une fente.

Ecartons doucement l'amas léger des fleurs.
Ce couvercle, comme une porte,
Pourrait s'ouvrir encor devant nos yeux en pleurs.
Une bière, cela s'emporte !

Il semble qu'on pourrait vous reprendre à la mort.
Vous êtes dans l'air qu'on respire.
Allons-nous vous sauver sur le suprême bord
D'un plus inaccessible empire ?

Qu'elle est terrestre encor, cette étoffe qui luit
Sur l'écrin rempli par votre âme,
Cette étoffe payenne aux plis d'or et de nuit
Que drapèrent des mains de femme !

Non ! Ce n'est pas encor la terre où tout s'éteint
Au plus noir du silence énorme.
Il nous indique encore un peu de votre forme,
Ce cercueil de Prince Lointain.

Prince Lointain, Prince Lointain, comme il est proche,
Le souffle de l'amie en deuil !
Oh ! ne sentez-vous pas, à travers le cercueil,
Sa main nerveuse qui s'accroche ?

C'est vous vraiment ? C'est vous cette ombre qui s'étend
Ici, dans cette cave froide ?
C'est vous ces angles durs et cette ligne roide ?
C'est, c'est vous, Edmond Rostand ?

Moi, sous l'entassement de ces funèbres flores,
Celui qu'ici je viens chercher
C'est un autre poète, un qui restait caché
Derrière ses vers tricolores.

Celui-là qui vivait déjà parmi les fleurs
Dans l'étroite crypte du rêve,
Charmeur mélancolique et qui versait les pleurs
Qu'un trouble indicible soulève.

Tout cela, tout cela que tu n'as pas écrit,
O mon frère ! L'œuvre ignorée,
Tout cela, tout cela s'étouffe comme un cri
Sous ta belle étoffe dorée.

Tout cela, tout cela reste sous ton front mort
Enfermé dans la bière étroite,
Et c'est pour tout cela qui voulait vivre encor
Que je touche ta belle boîte.

Cette hermétique boîte et qui pèse si lourd,
Notre regard s'en rassasie.
Entendez-vous nos voix ? L'une parle d'amour,
L'autre parle de poésie.

Non ! Rien !... Rien qu'un silence immensément accru
Par toutes nos vaines paroles.
Nul murmure, malgré ce que nous avons cru,
Ne montera de ces corolles.

Venez ! Que faisons-nous ici, nous que voilà,
Toutes deux, dans la crypte noire ?
Laissons-le ! Laissons-le ! Qu'il dorme dans sa gloire !
Ne troublons pas cet au-delà.

Laissons-le ! Laissons-le ! Car, dans l'ombre où s'ébauche
 Le grand Panthéon mérité,
 Près du poète en proie à la postérité,
 Sont, l'une à droite et l'autre à gauche,

Invisibles, debout dans leurs ailes de feu,
 La Victoire et la Marseillaise,
 Montant la garde, avec le signe qu'on se taise
 Et que l'on sorte de ce lieu.

**

1919, année qui commençait enfin sans guerre, nous laissait cependant pantelants encore de ce que nous avions vécu pendant quatre ans.

Un ami de Chattie, officier, nous emmena, vers le milieu de janvier, visiter les champs de bataille de la Somme. Ils étaient restés tels que l'armistice les avait laissés, trous de mines, tranchées, fils barbelés, avions écrasés sur le sol. Des capotes de soldats traînaient dans la boue. De l'une d'elles sortaient, poches vidées par on ne sait quelle main, un jeu de cartes, un petit peigne, un vieux journal. Les cadavres étaient remplacés par des petites tombes hâtives, certaines portant un casque bleu sur leur croix faite de deux bouts de bois; d'autres, en fait de grillage, étaient entourées de bouteilles fichées en terre par le goulot.

Je ramassais tout ce que je trouvais, avidement : les baïonnettes, les casques, les douilles de cuivre. Comme je venais de prendre à terre cette sorte de grosse pomme de pin qui m'intriguait :

— Voulez-vous lâcher ça !... me cria l'officier. C'est une grenade chargée !

J'eus l'instinct de reposer doucement la chose où je l'avais prise, au lieu de la jeter. Nous lisions le lendemain dans les journaux qu'une infirmière, ayant aussi ramassé l'une de ces grenades et l'ayant lancée au loin par ordre de son guide, avait été tuée raide par l'explosion. Sa compagne s'en était tirée avec un bras arraché.

Sur ces champs de bataille, où nous circulâmes toute la journée en auto, nous ne devions rencontrer pour tout être vivant qu'un grand chien noir qui galopait désespérément parmi les ruines. Sur certaines montagnes de décombres, une affiche rédigée en anglais annonçait : « Ici se trouvait le village un tel. » A Péronne, à Albert, les maisons, ouvertes verticalement par les bombes, montraient la succession de leurs étages. Une chambre entre autres me frappa.

Le lit défait, la boîte à ouvrage sur la table, les meubles en place sentaient encore la vie brusquement interrompue.

Plusieurs enseignes restaient intactes au bas d'immeubles fracassés et tordus. Je notai : *Bar de la Paix*, et, plus loin, *Bar du Fou-Rire*.

A Albert, le cimetière éventré laissait voir l'intérieur des caveaux de famille, le bout des cercueils plombés dépassant les pierres désagrégées, avec des pieds de mort au vent. Et le Christ du calvaire central pendait dans le vide, accroché par un bras à sa croix criblée de trous.

J'ai rapporté de ce voyage hallucinant plusieurs des poèmes de *Souffles de Tempête*, royalement salués à leur parution par Nozière, dans un bel article que je conserve.

**

Peu à peu, Paris et la France se dégageaient des stupeurs de la guerre. Les mondanités reprenaient en dépit de tant de deuils, et la bamboula interrompue faisait de nouveau rage dans les salons et les dancings.

La duchesse de Rohan rouvrait son hôtel boulevard des Invalides, devenu pendant toutes les hostilités un hôpital militaire. Les « thés poétiques » où elle réunissait, sans souci des castes, tous les poètes, voire les faméliques, recommençaient parmi les splendeurs de cette belle demeure. La princesse Murat, bon enfant et spirituelle, se promenait parmi les invités disparates de sa mère, disant : « Si les vers vous rasent, vous n'avez qu'à vous orienter du côté du buffet ! » Beaucoup ne demandaient pas mieux.

Albert Flament nous a transmis cette courte scène : Une figure patibulaire se tenait dans un coin du grand salon, un jour, parmi le brouhaha général.

— Madame la duchesse, soufflèrent deux malveillants tout aussi dépenaillés que l'autre, celui-là que vous voyez là-bas, il sort de prison !

Et la duchesse, en grande dame qu'elle était :

— Oh ! le pauvre ! C'est donc pour cela qu'il a l'air si triste !

**

J'allais maintenant voir ma sœur Margot aussi souvent qu'autrefois maman. Son fils Georges — l'aîné, le seul qui lui restât — avait fini par être retrouvé grâce aux recherches du ministère de la Guerre. Familier de la Cour Impériale au moment où le bolchevisme éclatait, il avait pu sauver sa vie après d'étonnantes péripéties

que nous ne connûmes que par bribes, car cet insaisissable n'a jamais aimé se raconter.

Il faudrait un volume entier pour parler de lui, chose qu'il ne pourrait souffrir, je pense, autant que j'en puisse juger par le peu que je sais de sa personnalité intérieure. Chimiste de haute valeur, docteur en médecine, compositeur, organiste, jouant de tous les instruments, parlant toutes les langues (y compris le chinois), peintre quand il veut, ayant tout lu, sachant tout à la manière d'un Pic de la Mirandole, il a, depuis sa plus tendre enfance, déconcerté les siens par une sombre indépendance, une originalité qui s'ignore, un esprit sardonique qui raille tout et soi-même, une neurasthénie que les études les plus ardues n'ont pu vaincre, une intégrité farouche, une espèce de modestie ahurissante, le tout accompagné d'enfantillages de gosse, exactement ce qu'il faut pour n'y plus rien comprendre si l'on n'est pas du même sang que lui.

Grand seigneur comme son grand-père Georges Delarue, respirer n'est à peu près possible pour lui que lorsqu'il vit, comme il le fait actuellement, et depuis des années, au fin fond de la Chine, dans une ville où il a remis sur pied l'Institut Pasteur et tient la charge de Consul de France, ayant plusieurs domiciles, un monde de serviteurs, une meute de chiens, une ménagerie installée dans ses jardins, loin de l'Europe qu'il déteste, seul, libre, incontrôlé. Je sais que les éminents services qu'il rend sont fort appréciés en haut lieu, mais, d'après les rares lettres qu'il m'envoie, je constate qu'il ne s'en doute guère.

Je revois, en 1919, le retour de ce Georges-là boulevard Saint-Michel, après cinq ans de disparition, au sortir d'impossibles aventures... Il était vêtu d'une veste turque, d'un pantalon kaki de l'armée anglaise, de bottes tartares de trois couleurs, d'un haut bonnet persan descendu jusqu'aux épaules et doublé de fourrure grise. Il avait perdu ses diplômes, ses papiers, ses compositions musicales et son argent, avait failli rester dans les prisons soviétiques, être pendu par les Turcs, dévoré par les loups en Russie, mitraillé en avion partout, avait souffert bien des fois de la faim, sans parler du typhus pris en Perse, du choléra contracté dans les trains orientaux, et du scorbut attrapé je ne sais où.

Je l'ai peint à l'huile dès son arrivée, tel qu'il était, cuivré par tous les climats, et portant sa barbe noire à la manière des derviches mewléwi.

Peu de jours après, je l'amenaï au *Journal* où, dans le cabinet du rédacteur en chef (mon grand ami, M. Barthe) il développa, sur la politique générale, des vues proprement géniales, ce qui ne

m'étonnait pas de sa part, mais où j'eus la surprise, à propos de l'influence française à répandre dans une ville telle que Tiflis, de l'entendre parler « de couturiers comme Lanvin, Chanel ou Patou, de modistes comme Lewis ou Reboux ». Il savait aussi que cela existait !

Prié de donner une série d'articles à paraître en tête du *Journal*, il refusa catégoriquement de les écrire, parce qu'il doutait de son style qui, pourtant, ses lettres le montrent assez, est singulièrement incisif, rapide et pittoresque.

Ma sœur, heureuse de récupérer enfin son fils, se montrait comme timide devant lui. De partout il lui échappait.

Ayant, à titre posthume, reçu la médaille militaire pour son petit Marc, elle ouvrit fièrement l'écrin devant Georges. Il jeta dessus un coup d'œil, et dit :

— Est-ce qu'on vous a envoyé en même temps sa feuille d'impôts ?

Emmené chez Chattie à l'improviste, il tomba sur une séance de musique d'ensemble; le violoncelliste ayant fait faux-bond, il prit tranquillement sa place au pupitre, et tint la partie de violoncelle comme s'il n'eût cessé d'en jouer pendant les cinq ans qu'on ne l'avait revu.

Chez Chattie également, à l'un de ses retours, plus tard, il rencontra le cher poète Feschotte, un de mes bons amis, qui, toujours ivre de littérature, se mit à citer un poème d'Henri de Régnier. Deux vers lui manquaient au milieu du poème. Georges, du bout des lèvres, les lui souffla, lui qui fait profession de se gausser de la poésie.

Cet être déconcertant ne voulut jamais se marier, comme on pense, pour le désespoir de sa mère qui désirait tant des petits enfants.

— Je veux bien épouser une Chinoise, lui répondait-il quand elle le suppliait, à chacun de ses séjours à Paris, mais je vous préviens que votre bru ne vous parlera qu'à quatre pattes, vous mâchera vos aliments à table, et que vous devrez toujours avoir à la main la machine à claques, qui donne deux gifles à la seconde.

— Comment veux-tu, disait ma pauvre sœur, qu'il se plaise 95, boulevard Saint-Michel ?

*
**

Après Chattie, celle que je voyais le plus souvent était Jacqueline Fontaine. Devenue mon médecin, elle savait me bien soigner, à une époque de malaises jamais les mêmes mais toujours pénibles,

la mort de ma mère ayant révolutionné mon sang, mauvais état qui devait se prolonger pendant plus de dix bien longues années. Jacquelinot, comme je l'appelais, m'était devenue à tous points de vue indispensable. Elle comprenait tout avec une telle acuité qu'en sa compagnie on pouvait presque penser à haute voix. Je me sentais près d'elle à l'ancre, et comme préservée de tous les dangers, moralement et physiquement. Et puis, de mon côté, je me savais son réconfort, parmi les multiples complications de sa vie.

*
**

Je fréquentais aussi, depuis peu rencontrées, la cantatrice Magdeleine Greslé, si belle, et son amie, deux musiciennes accomplies qui s'intéressaient enfin à mon pauvre violon — amitié bien commencée qui, mystérieusement, se termina tout net au bout d'environ deux ans, sans que j'aie encore compris sous quelle influence cachée.

En même temps que je me perfectionnais au violon, j'avais entrepris de l'enseigner à mes nièces, filles de ma sœur Suzanne, toutes deux bonnes pianistes et douées pour tous les arts. L'aînée renonça très vite à mes leçons, la seconde y mit si peu d'ardeur que je finis par abandonner tout, bien qu'à regret, car ma jeune élève progressait avec rapidité.

*
**

Rencontrée aux séances du *Prix Fémina*, Olga de Moraès Sarmiento devenait une inappréciable amie. Un même amour de la musique nous avait tout de suite unies. Dans le salon de cette brillante Portugaise, j'ai entendu les plus beaux concerts du monde. Cordiale et bonne, elle a beaucoup fait pour la musique et les musiciens de toutes nationalités, beaucoup fait aussi pour inspirer en son pays l'amour de la France qui l'a décorée, à juste titre, de la Légion d'honneur.

*
**

Quelques conférences en province ou en Belgique, voyages où Chattie m'accompagnait; plusieurs autres conférences à Paris, dont une aux *Annales*, où, pendant des années, je fus inscrite d'office, animèrent pour moi la saison d'hiver en 1919, et aussi les promenades que je faisais presque tous les jours au Bois, sur des chevaux prêtés par mes manèges.

Ce fut à partir de cette année-là que je pris l'habitude d'aller chaque printemps avec Berthe au Pavillon de la Reine, ne rentrant

à Paris qu'à la fin de mai. Je retournais ensuite à Honfleur vers la fin de juillet, pour y rester jusqu'à la fin d'octobre.

Chattie et son mari, venant d'hériter d'une vieille parente, songeaient à se faire construire une maison dans mes parages, ayant décidément, d'enthousiasme, adopté mon pays natal.

Ma ville, cette année-là, était agitée par une sorte d'exposition permanente ayant pour âme un peintre en bâtiment, lequel, comme il arrive assez souvent, finissait par se tourner vers la peinture tout court. Je l'appelais « l'ange gardien de Honfleur ». Il s'était fait une galerie de tableaux modernes, était devenu parfait connaisseur, ne rêvait que d'art sous toutes ses formes. Père de sept beaux enfants, mari d'une petite épouse timide, il se dépensait en recherches et organisations, et parvenait, dans une des salles de cette exposition, à donner de très beaux concerts dont les exécutants étaient d'excellents artistes de Paris.

C'est sur cette estrade honfleuraise que je me suis exercée à faire des conférences sans aucun texte, sans même de notes sous les yeux, que j'ai pris de l'aisance, et l'habitude d'improviser. Car René Piaggi (je tiens à dire son nom) me demandait sans cesse mon concours, nonobstant son peu de hardiesse naturelle et sa douceur modeste.



C'est, je crois, dès l'été 1919 que, mes voisins du quai Voltaire arrivés à leur tour dans le pays, Chattie et moi commençâmes à constituer ce que nous devions par la suite appeler « la maîtrise d'Equemauville », elle jouant de la harpe et moi du violon, dans la petite église de ce village dont dépendait le haut de ma propriété, tandis que le bas dépendait de Honfleur.

Le vieil abbé Debaize, curé d'Equemauville, par amour pour sa toute petite paroisse, avait refusé de la quitter, renonçant à des charges plus importantes.

Bon curé de campagne un peu rude, plein de goût (j'ai parlé de ce goût dans mon premier livre sur Sainte Thérèse de Lisieux), c'était un caractère, et un grand cœur. La suite des années fit de nous deux bons amis, dont les discussions à l'emporte-pièce résonnaient dans le salon du Pavillon de la Reine et sous les tilleuls de l'avenue.

J'ai pour toujours gardé dans ma mémoire et dans mon cœur la prière qu'il me proposa, n'ayant jamais pu, malgré tous ses affectueux efforts, vaincre mon incroyance ou plutôt mon agnos-

ticisme : « Mon Dieu, si vous existez, faites que je voie votre lumière ! »

Ainsi passait le temps en 1919, entre les longues heures de travail. Je trouve, dans mon cahier de cette période-là, les réflexions suivantes, écrites la nuit de la Saint Sylvestre :

Chaque année le Jour de l'An est un peu plus maigre pour moi. Et c'est la première fois depuis que je vis que je n'ai pas senti Noël. Cela m'est égal. Je ne suis pas triste. J'attends la vie. Je voudrais ne pas avoir de malaises, vivre un peu plus largement, qu'on me fiche la paix, et faire beaucoup de musique — et aussi de la peinture. C'est tout.

✱✱

Ce tempo de mon existence, pendant dix ans, devait rester à peu près le même.

Pas de grands événements. Quelques visages nouveaux de-ci de-là. Plus, les imprévisibles entreprises artistiques qui me passionneraient tout à coup, mettraient de la fièvre dans ma vie. Car, désormais insexuée, le dernier souffle de ma mère ayant fait passer en moi sa glaciale indifférence sensuelle, j'étais maintenant, même quand passait la véhémence, l'ange.

✱

Je retrouve dans mes cahiers, pour 1920, une longue tournée en Belgique, une autre en Alsace-Lorraine, toujours avec Chattie; j'y trouve des pages de mélancolie solitaire et de charme infini sous les pommiers en fleurs puis au milieu des roses du Pavillon de la Reine, profusion à ne plus savoir qu'en faire, bouquets cueillis et repoussés à mesure, fête-Dieu perpétuelle.

A Paris, j'y trouve ma collaboration au *Petit Parisien* où j'écris des contes et à la *Démocratie Nouvelle*; ma joie de faire partie de l'orchestre Victor Charpentier; une exposition de mes tableaux à l'huile dans une galerie de la rue Drouot; d'agréables moments passés chez Chattie; un magnifique article de René Leboucq sur ma poésie; et du travail, toujours du travail.

Je vois paraître dans mon atelier, cette année-là, charmant, affectueux (un peu plus, même, en dépit de mes paroles calmantes), un Georges de Porto-Riche aux yeux de houri, aux beaux cheveux blancs souplement décoiffés, au rire frais de gosse, aux inflexions pleines de musique. J'entends cette voix, tandis qu'il pose pour moi, répéter, accompagnée d'un regard enveloppant : « O Beauté !... » ou bien : « Je vous aime follement ! »

A tant de femmes il a dû faire cette déclaration, d'ailleurs, qu'elle en est dévalorisée. Je me mets à rire, puis j'essaie, tout en peignant, de faire de la morale à se soupirant sympathique et si gentiment démodé.

**

J'avais présenté mon neveu Georges à Philippe Berthelot, qui voulut bien, au cours des années, l'envoyer dans plusieurs postes intéressants à l'étranger, ayant compris tout de suite les possibilités d'un être pareil.

Avec sa voix saccadée, ses yeux étincelants d'intelligence et d'ironie, son sourire cruel, Philippe Berthelot me faisait assez peur. Je l'aimais beaucoup, pourtant, et aussi son Hélène, toujours jeune, toujours jolie au milieu de l'accumulation de raretés, musée vivant, de leur vaste demeure toute frissonnante d'extraordinaires poissons chinois, et silencieusement hantée par des angoras de Perse. Et, parce qu'elle était un peu féérique, j'avais baptisé Hélène Berthelot « l'oiseau bleu ».

Cette même année 1920, réinstallée au Pavillon pour l'été, comme toujours, et pour la moitié de l'automne, j'entrepris de traduire en vers ceux des poèmes d'Edgar Poe que j'aimais le mieux, en même temps que je les illustrais au pastel, fébrile inspiration qui me faisait perdre le boire et le manger.

Les ayant plus tard lus chez Natalie devant une petite assemblée compétente, je vis ces poèmes paraître par souscription chez l'éditeur d'art Pichon, ouvrage désormais introuvable puisque j'en possède seule les derniers exemplaires.

Ma sœur Margot venait de passer quinze jours au Pavillon, logée dans ma chambre, tandis que je dormais dans le salon. Nous faisons de la peinture ensemble. Elle avait le goût de l'aquarelle, et s'en tirait bien. Le soir, elle m'accompagnait au piano.

Rentrée à Paris, elle ne s'y occupa plus que de l'exhumation de ses deux fils tués à la guerre, et de leur transfert au cimetière Montparnasse. « Que veux-tu, me disait-elle comme pour s'excuser, puisque j'y suis encore attachée... »

Je devais, en rentrant à mon tour, retrouver à Paris notre aînée à toutes, Alice, venue pour un petit séjour, toujours jolie sous ses cheveux d'argent, pâle coiffure qui faisait plus noirs ses longs yeux de velours.

**

Et ce fut également en 1920 que Chattie et son mari commencèrent les agrandissements et transformations de la petite ferme, ravissante vieille chose, qu'ils venaient d'acquérir, juste au-dessus du Pavillon de la Reine.

**

L'année suivante, en 1921, jeunes ou vieilles, de nouvelles figures surgissent encore dans ma vie.

C'est Philippe Crouzet, jeune homme solaire, beau comme une jeune fille, aussi mystérieux dans sa joie constante que le plus ténébreux neurasthénique. Toujours entouré d'enfants, filles et garçons, jouant avec eux et comme amoureux d'eux, il écrit des pièces poétiques qui ne ressemblent à rien qu'à elles-mêmes, plus fraîches que des bouquets, et peut-être, en même temps, un peu perverses, avec tous ces gosses qui y circulent sans cesse, qui y développent des sentiments d'adultes dans un langage d'un lyrisme exquis mais pas du tout enfantin.

Pour celui-là, je suis « sa marraine », et je m'aperçois vite qu'il est, lui, Chérubin.

Le pauvre petit mena sa charmante folie jusqu'à *me demander en mariage* quand je pouvais être sa mère. Je voulais rire, mais il était très sérieux, et même d'une façon bien inquiétante.

Une de ses pièces, *Le Voleur d'Images*, fut jouée au théâtre de Paulette Pax, par une bande d'adolescents et gamins des deux sexes, et précédée d'une causerie que je fis sur le tout jeune auteur auquel je voyais un avenir considérable au théâtre.

Je ne sais si l'on découvrira quelque jour les étonnantes, délicieuses œuvres dramatiques qu'il a laissées. Ce charmant damoiseau, c'était Ariel. Je suis certaine qu'il serait devenu quelqu'un de grand.

Il est mort avant trente ans dans des circonstances d'un tragique si noir, lui tout de lumière, qu'aucune imagination d'écrivain n'oserait forger un roman tellement invraisemblable.

Il y avait du conte de fées en lui et autour de lui. Sa danse au soleil s'est terminée par l'enlèvement dans la nuit du désespoir, rapide cauchemar.

Très peu de temps avant cette finale que rien ne faisait prévoir, il m'avait fait présent, qui sait pourquoi, de certain petit cœur d'agate, ni broche, ni bague, qui, peut-être, était une allusion au nom que je lui donnais : « Le Valet de Cœur ». Le jour où j'appris sa mort affreuse, j'ouvris l'écrin resté dans un coin d'armoire où nulle main ne l'avait touché, ne pouvait le toucher. Prenant entre mes

doigts l'inutilisable bijou, je dus me rendre à l'évidence : bien qu'ayant gardé sa forme intacte, le petit cœur d'agate était positivement broyé.

**

Figures jeunes et vieilles...

Voici Mme Alice Japy, mondaine d'une autre époque, spirituelle, amusante, cordiale, sachant se donner la peine, quand elle recevait, avenue Gabriel, de réunir à sa table et de placer les uns près des autres des gens qui pouvaient réciproquement se plaire, ou du moins se convenir, soit par des goûts semblables, soit par des contrastes harmonieux. Je n'ai jamais vu maîtresse de maison plus habile à créer chez elle la température où tout le monde se sent bien. Pendant ses beaux dîners, elle se préoccupait, sans en avoir l'air, du monsieur qui ne disait rien, de la dame qui, peut-être, allait s'ennuyer. Elle faisait briller tour à tour ceux qui pouvaient briller, aidait les autres à paraître intéressants, dirigeait la conversation rien que par un mot lancé, son sourire, un petit geste plein de drôlerie.

J'avais toujours, chez elle, l'impression d'assister aux derniers éclats d'un temps périmé, temps où les grands dîners n'étaient pas encore ce qu'ils sont aujourd'hui trop souvent, un ramassis d'invités presque de hasard, où l'esprit est remplacé par un flot de roseries sanglantes adressées à des absents, naturellement, véritable anthropophagie verbale dont on sort avec le dégoût et le désespoir dans l'âme.

A la clinique où je l'ai vue pour la dernière fois, Mme Alice Japy, la joue dévorée par un cancer, encore coquette sous sa coiffe de dentelles blanches, ses beaux yeux noirs restés magnifiques, eut la force de me sourire et, toujours mondaine, de me présenter gracieusement et protocolairement la visite présente, avec un mot qui situait les deux selon leur rang respectif.

**

Voici Jean Dars, que je vis pour la première fois quand il avait, je crois, dix-sept ans, maintenant jeune avocat dont la belle voix profonde suffirait à gagner toutes les causes, éloquence très cultivée, assez recherchée, regard aigu, noir et parfois sans bonté, mais toujours chargé d'intelligence — un poète de grand talent qui ne fait malheureusement plus de vers, un ami rare auquel je tiens. C'est chez Mme Demirgian, la sœur d'Henry Bataille, que je le connus, Mme Demirgian, mère adoptive de Lydie, la belle violoniste, Mme Demirgian et sa verve triste, son incomparable conversation, la sorte de génie qu'elle met à médire, aussi bien d'elle-même que d'au-

trui, sur fond émouvant d'humanité prête à tout comprendre et tout pardonner. Sa façon de prononcer les mots, les expressions de son visage, qui est celui même d'Henry Bataille sous une coiffure de femme, la simplicité de son accueil, la drôlerie inanalysable de son moindre geste, elle qui ne rit jamais et dont le regard est plutôt douloureux, quelle richesse ! Je ne connais pas d'être qui me fascine comme cette femme. Je pourrais la regarder et l'écouter pendant des heures, incapable de dire ensuite pourquoi ce charme qu'elle exerce sur moi, — comme sur tous ceux qui la connaissent, je pense.

*
**

Voici (nous revenons à la musique) Olénine d'Alheim, la chanteuse russe, sa voix presque de fantôme, le monde occulte qui, lorsqu'elle chante, se lève autour de son masque sans âge où le regard louche comme dans quelque transe incantatoire. Je l'ai entendue, certains soirs, commencer son concert de la façon la plus désillusionnante. Voix éteinte, émission médiocre. Tout à coup, le sortilège se manifestait. Ses traits, changés de forme, faisaient apparaître à nos yeux une femme jamais vue. Aussitôt (j'ai des témoins pour le certifier) les boiseries autour d'elle *se mettaient à craquer*.

Je ne l'ai plus revue ni entendue depuis ces années où je délaissais tout pour aller l'écouter. Elle m'aura donné de bien étranges émotions.

*
**

Toujours 1921 ...Au Pavillon de la Reine, j'écrivais mon roman *l'Ex-voto*, difficile à mener à bien, à cause de toute la documentation qu'il comporte.

Je courais le port pour arracher des renseignements aux « pêcheurs » restrictifs. Il me fallut trois semaines de recherches entêtées rien que pour savoir si les chalutiers de Honfleur étaient ou non assurés. Pour établir mon naufrage de la fin, je dus aller deux fois en barque au banc du Ratier, départs en pleine ombre afin d'arriver à l'aurore sur le rocher noir de moules, chevelu d'algues, que chaque marée haute recouvre jusqu'à la disparition complète.

J'étais encore moins satisfaite de ce roman que des autres, et fus à deux doigts, un soir, de le jeter de désespoir au feu.

La mort subite de René Piaggi m'avait consternée. Rentrée à Paris, j'appris bientôt celle de Robert de Montesquiou. Deux domaines si différents n'étaient plus pour moi que de longs souvenirs.

Mon article sur le poète des *Hortensias Bleus* put paraître au *Journal* parce que je ne demandais aucun paiement. Ce fut le seul suscité par cette fin.

**

A Honfleur, la maison des voisins, au haut de mes herbages, remplaçait déjà la vieille ferme au toit de chaume dont il ne restait plus qu'un coin entre des blancheurs toutes neuves. Je regardais d'en bas l'insolite nouveauté. Je ne sais quelle sourde prémonition m'avertissait. Au lieu de l'affermir, cette blanche construction, un jour, serait une menace contre l'amitié qui me liait à ses habitants.

**

La matinée du 1^{er} janvier 1922, comment ne pas m'en souvenir ? Je suis à cheval en selle mexicaine, galopant ventre à terre, côte à côte avec un cow-boy, dans les allées cavalières qui s'étendent au pied de la Tour Eiffel. Nos montures, excitées par le froid, suscitent des exclamations.

Notre passage au pas dans les rues pour parvenir aux allées m'a permis d'entendre bien des réflexions. Le cow-boy ne parle qu'un *slang* américain auquel je répons en anglais, de sorte qu'on peut penser que je ne comprends pas le français. Nous sortons des écuries du Cirque de Paris. Cette promenade matinale n'a pour but que de préparer la représentation qui doit avoir lieu le 7, au même Cirque de Paris, fête de charité donnée par la duchesse de Vendôme au profit de la *Goutte de Lait*.

Pendant quinze jours remise en selle par le directeur du manège Pierrel, j'ai pu travailler ensuite au cirque, sur un petit étalon arabe non ferré, commandée par Jack Joyce, le grand cow-boy qui m'accompagne ce matin. Il n'a jamais pu comprendre qui j'étais, me prend pour une fille « née dans la sciure », comme ils disent, et m'a traité fort rudement quand il s'est agi de cabrer au temps, de valser en tourbillon et de sauter les barrières.

Rachel Boyer, comme en 1912, a composé le programme. Beaucoup d'amateurs mondains, quelques professionnels.

Mes amis d'en face désapprouvaient ma participation à cette fête. La petite figure chiffonnée de Chattie me gâtait mon plaisir fou.

Le grand jour arriva. J'en ai transposé les émotions dans mon roman *La Mère et le Fils*, dont l'idée me vint pendant cette période agitée.

Chattie assista tout de même à la matinée, mais son mari refusa de l'y accompagner.

Les loges, luxueusement bordées de fleurs naturelles, étaient remplies par le Paris qu'on connaît par cœur, relations mondaines, théâtrales, artistiques, et tous les snobs des grandes premières. Personne n'eut l'idée de me jeter une seule de ces fleurs, pourtant gratuites,

pendant mon exécution, « notre numéro de fond ! » répétait Rachel Boyer. Mais tous les bouquets, un moment plus tard, volèrent sur la piste, en l'honneur d'une vieille Boche professionnelle qui présentait un éléphant, et cela pour le désespoir du directeur, qui voyait ainsi piller ses bouquets en faveur d'un numéro considéré comme assez inférieur.

Haletante encore de mon tourbillon équestre, tandis que la représentation se terminait, je rencontrai quantité de gens dans les pourtours. Avec le regard morne dont ils accompagnent toujours l'insipide phrase, chacun me demanda : « Vous travaillez beaucoup en ce moment ?... » Mais pas le plus petit mot sur ce que je venais de faire. La même aventure que pour mes poèmes.

Seul, Jean de Gourmont, frère de Rémy, me serra les mains avec une émotion de poète, des mots qui débordaient d'enthousiasme.

Chattie, au milieu d'amis à elle et tenant par la main une fillette, après m'avoir dit un sec « Très bien ! » qui me fit mal :

— Voulez-vous goûter avec nous ? La petite a faim ! Dépêchez-vous !

— Non !... dis-je, la gorge serrée.

Je retrouvai Jacqueline dans le brouhaha, mais la perdis aussitôt. Et, munie de la corbeille de fleurs offerte ... par Berthe, avec elle je rentrai chez moi, dégoûtée de tout.

Ce fut pour y recevoir la visite imprévue d'Angèle Gaudefroy, la violoniste, qui, par hasard, passait devant ma porte. N'ayant pas été invitée au gala, quand je lui racontai mon numéro, comme Jean de Gourmont elle s'enthousiasma, comprenant comme lui tout ce que j'avais mis dans cette chevauchée violente.

Elle m'examina longuement dans mon costume mexicain, et dit :

— Il n'y a que vous qui soyez un être indépendant, multiforme, poète ! Que ce devait être beau ! Et je n'y étais pas ! Mon rêve ! Les chevaux, les galops, le Far-West ! Ça ne va pas avec ma figure en coin de rue, pourtant. Oh ! vous devez avoir une autre âme, avec ce costume ! Vous devez avoir envie de partir loin, loin...

Le soir, encore à cheval en pensée, je rêvais à tout ce que, par la suite, j'ai décrit dans *La Mère et le Fils*, quand « le danseur à cheval » piaffe sur les rythmes de *l'Amour Sorcier*, de Manuel de Falla.

Voici mon cahier :

Chattie essaie de me sourire et moi de lui sourire. Et puis, c'est bête, je m'exalte encore, incorrigible, au souvenir de mon petit étalon, des gens que j'ai vus, travaillant sur cette piste comme des héros. C'est mon roman qui se fait déjà.

Et, tout à coup, je vois Chattie devenir rouge comme si, d'agacement, elle allait éclater en pleurs.

— Oh ! je vous en prie ! Ne me parlez plus de chevaux !

Je n'ai même pas tressailli. J'ai souri. J'ai mis la conversation sur autre chose, je ne sais même plus sur quoi.

✱✱

Angèle Gaudefroy, je la connus, je crois, à une soirée chez la duchesse de Clermont-Tonnerre, alors qu'elle y faisait avec d'autres de la musique commandée. Elle me donna plus tard, gracieusement, quelques leçons de violon qui cessèrent de mon plein gré, puisque je ne puis comprendre une explication.

Bien que ne nous voyant presque jamais à cause du travail qui nous tient toutes les deux, elle est restée mon amie.

Je puis dire que je considère cette théosophe, dont l'esprit évangélique va parfois jusqu'au sublime, comme une véritable sainte — malgré ses protestations quand je le lui dis. Et rien que de penser à elle, je me console souvent de bien des choses.

✱✱

Un beau voyage du côté de Nancy, pendant lequel Chattie et moi revîmes notre grand ami Feschotte; un magnifique article de Raymond Escholier sur *l'Ex-voto*; le succès de ce livre; quelques séances de musique avec Mlle Prestat, élève de César Franck, vieille fille qui, l'âme même de la musique, ne pouvait songer à autre chose et sentait mauvais comme certaines mendiante dont elle avait à peu près l'aspect; beaucoup de travail, comme d'ordinaire, tout cela me conduisit jusqu'au moment d'aller retrouver le printemps et le silence au Pavillon de la Reine.

A cette époque bénie, les Parisiens n'avaient pas encore découvert le mois de mai. Pas de files d'autos pour empoussiérer les haies le long des routes, pas d'étrangers dans Honfleur; mais la paix, mais l'enfance retrouvée, mais les humides chemins creux livrés à leur mélancolie paysanne, mais les promenades à bicyclette suivies par mon grand bas-rouge, Ami, féroce chien de garde et copain sans paroles qui ne gênait pas mon ivresse toujours renouvelée le long des mêmes chemins, sous le même ciel peuplé des vastes nuages de l'ouest, avec l'estuaire pâle entre les noirs branchages entrecroisés.

J'eus la satisfaction, cette année-là, de faire installer au Pavillon l'électricité. Mes affaires littéraires étaient meilleures, mes livres se vendaient mieux, *l'Ex-voto* dépassait de beaucoup mes tirages ordinaires.

Cependant, quand revint l'été, la saison de Honfleur ne tarda pas à différer de ce qu'elle avait été jusqu'alors. De sa maison, Chattie, avec son charmant don de l'ameublement, avait fait une délicieuse demeure, et si proche de la route que rien n'était plus tentant que d'y entrer.

Pour taquiner le mari de Chattie, je lui envoyais des vers comiques où je me moquais des constructions qu'il ajoutait sans cesse les unes aux autres. Voulant me répondre également en vers, après avoir peiné sur son papier, les rimes le forçaient à ne composer bien malgré lui que des madrigaux d'un style fort Régence, juste le contraire de ce qu'il avait voulu dire.

Dans sa maison neuve, Chattie donna quelques thés, et la mondanité commença tout doucement à infester ce coin jadis éminemment campagnard.

Forcément entraînée, puisque je montais tous les jours chez mes amis, je ne comprenais pas encore qu'un jour, débordée par le va-et-vient des Parisiens, ma vie sauvage dans mon pays ne serait plus possible. Cependant je fronçais déjà le sourcil, voyant se substituer aux courses à bicyclette que, parfois, je faisais avec Chattie, des randonnées dans l'auto maintenant permise aux héritiers de la vieille parente.

*

Venue un jour me voir à l'improviste, Suzy Doyen, en entrant dans mon salon, flaira l'atmosphère à la manière d'une petite bête instinctive, et dit, avec ce don de prophétie qu'elle avait parfois sans même le savoir :

— Tiens ?... Ta maison ne veut plus de toi !

Il me fallut y vivre encore des années avant de ratifier ce mystérieux avertissement. Et ce ne fut qu'après un retour sur le passé que je me rendis compte enfin du sournois et patient travail qu'il fallut aux choses pour parvenir à me pousser hors de ma demeure et de mon pays, d'où je suis maintenant partie pour toujours.

*

Quelques séances de musique d'ensemble chez des amis d'Yvonne Debès, à Honfleur, pendant lesquelles je tenais ma partie de violon, charmèrent un moment cet été 1922, par ailleurs un peu trop mouvementé pour mon goût.

Fut-ce à mes tout premiers énervements que je dus une si sévère pénitence ? Ce cauchemar qu'on appelle zona me serra dans sa tunique de feu pendant plusieurs semaines, alors qu'il m'était impossible d'interrompre mon travail en cours.

J'écrivais alors *Le Pain Blanc*, roman que je ne puis souffrir à cause des circonstances dans lesquelles je l'ai fait, peut-être.

Et, quand tout le monde fut parti, la solitude et l'automne étant revenues envahir mes prés et mon avenue, un jour fut marqué par le destin pour le trépas prématuré de Beauté-du-Ciel, dit Kiki, mourant en quelques heures d'une pneumonie foudroyante contractée par quelque nuit trop froide, alors qu'il guettait, à l'entrée des terriers, la sortie des petits lapins dont il faisait trop souvent carnage, en indomptable fauve nocturne qu'il était.

**

Berthe continuait à pleurer la belle bête grise à fleurs noires qu'elle aimant tant, qui n'aimait qu'elle. Elle jurait qu'elle ne voulait plus de chat dans la maison.

Huit jours après notre retour à Paris, fin novembre, trouvé mourant d'inanition dans la cave, un jeune angora noir faisait son entrée dans l'appartement, apporté par l'une de mes deux belles concierges.

Comment résister aux immenses yeux jaunes qui nous regardaient, pleins d'agonie ?

Le Zoulou, dit Zouzou, petite ombre portée vivante, chat qui devenait invisible s'il fermait les yeux, n'aura pourtant jamais fait oublier Kiki, de même que, pour ce qui me regarde, Kiki n'aura jamais, dans mon souvenir, aboli la souveraine Kathèdre, image blanche et noire unie à ma plus belle jeunesse.

**

Et c'est le 28 décembre 1922 (pourquoi cette date est-elle inscrite dans mes cahiers ?) que j'ai fabriqué ma première poupée, muscles d'ouate autour d'un fort correct petite squelette de laiton, poupée qui prétend être mon propre portrait.

Je m'étais déjà bien souvent peinte en me regardant dans la glace, à l'huile, au pastel, à l'eau; pendant que j'habitais la Roseraie, le fils aîné d'Albert Besnard avait fait de moi cette immense aquarelle; datant à peu près de la même époque, j'ai, dans ma nouvelle maison, en Mayenne, le grand pastel d'Alice Barney, mère de Natalie; étant quai d'Orléans, Aman-Jean puis Manzana Pissaro, deux vastes toiles décoratives, m'avaient tout à tour portraicturée; un peu plus tard Hubert de La Rochefoucault me plaçait, disant des vers, dans sa fresque « Poésie du soir »; plus tard encore dans les *Eclaireuses* de Mme Beaury-Saurel, je fus la représentante de la littérature féminine... Quoi encore ? Le dessin de Rouveyre, celui de Capiello, la statue de Raphaël Schwartz, le buste de Maurice Reymond, le bronze d'Yvonne Serruys, un autre buste de Zélikson...

Mais, au moment le plus intense de ma physionomie, entre quarante-cinq et cinquante-huit ans à peu près, nul artiste n'aura été tenté de capter mon visage, de sorte que, pour les curieux possibles du futur, mon iconographie serait bien incomplète si je n'avais, à cette période, pris soin encore une fois d'être mon propre peintre.

Quoi qu'il en soit, terminée aux premiers jours de 1923, ma poupée, nouveau portrait, fit, telle qu'elle était, l'émerveillement d'Edouard de la Gandara, frère du célèbre peintre, un voisin bien proche puisque son magasin du quai Voltaire est à deux pas du N° 17.

— Je vous le laisse sur mon testament !... lui dis-je.

Et le regard pointu de ses yeux écartés, si noirs sous une tignasse de gitan, me remerciait, accompagné de ce sourire qu'on aime tant chez le plus parisien des seigneurs espagnols.

Edouard de la Gandara, c'est quelqu'un qu'il faut se dépêcher de regarder, car, lui disparu, jamais on ne reverra l'équivalent.

On le surprend derrière ses bleus de Chine et toutes autres merveilles, jouant de la harpe pour lui-même, ou peut-être pour Dieu, car sa dévotion est celle d'un croyant du Moyen âge. Il se lève à votre arrivée, mince, élégant, courtois et comme dansant. Son accueil vous enveloppe aussitôt de fluides bénéfiques. Il parle. Sa voix harmonieuse respecte toutes les liaisons et même les accentue sans qu'on sache si, derrière ce souci de langage choisi, ne se cache pas quelque jeu, tant il y a de gaieté sur ses traits bien racés.

« Il y avait-t-hier cinq personnes z'au magasin... » L'histoire continue selon ce mode recherché. Les e muets tiennent aussi leur place dans son discours. C'est beau, la vie-heu, madame Delarue-heu ! »

Enthousiaste et comme frémissant, il est heureux ; heureux de tout parce qu'il est chrétien, parce que, chrétien, il est généreux et bon comme devraient l'être tous les chrétiens, enivré d'espoir comme ils ne le sont pas assez.

Quand mourut son frère Antonio, qu'il aimait tant :

— Je suis heureux, madame Delarue-heu ! Dieu l'a pris z'au ciel, et je suis sûr de le retrouver r'après de Dieu !

Son leit-motiv : « La vie est admirable ! »

Il sait s'amuser comme un enfant, se réjouit avec des rires de bonheur d'aller le soir au cinéma, raconte, joyeux de petites aventures de tous les jours.

Une actrice célèbre est venue aujourd'hui lui faire une scène à propos de Dieu sait quelle histoire de lit « retour d'Egypte » qu'elle voulait et n'a pas eu.

— Je l'accompagnais jusque sur le quai, bien qu'elle fût si fort-t-en colère. Le soleil se couchait-t-et la Seine était rouge. Nous nous pre-

nons la main devant cette beauté. Toutes les querelles-z-aussitôt sont terminées-heu. Nous nous écrions z'ensemble : « Que c'est beau ! »

Sans marquer la malice qui va suivre, il termine sur le même ton exalté :

— Un loustic passe, nous écoute, nous regarde, et dit : « Ils sont complètement piqués ! »

Cher Edouard de la Gandara ! C'est laisser derrière soi tous les soucis que de pousser sa sonnante porte de verre pour aller le retrouver dans son rêve.

**

D'assez importants voyages marquèrent cette année 1923. Dès le mois de février je partais pour une longue tournée de conférences au Danemark, en Suède et en Norvège. J'emmenais cette fois Berthe au lieu de Chattie. Je n'étais pas bien portante et j'avais besoin de soins que, seule, ma fidèle servante pouvait me donner.

Je n'entreprendrai pas ici de raconter ce voyage, qui fut assez mouvementé du fait des troubles de la Ruhr à ce moment-là. Je ne pus, du reste, que passer un mois là-haut, et dans le seul Danemark, car, malade à Copenhague, il me fut impossible de continuer ma tournée.

C'est à Copenhague que je connus mon plus grand succès de conférence. Karl Nøser, le cher ami danois que j'avais connu dès Paris comme directeur du *Foyer Franco-Scandinave* disait : « Un succès à la Sarah Bernhardt ! »

**

Sarah Bernhardt !...

Peu de temps après mon retour, en mars, on apprenait sa mort. Il semblait que ceci ne dût jamais arriver. Elle-même était persuadée qu'elle ne mourrait qu'à cent-sept ans, et persuadée au point que, sur la fin de sa vie, pour désigner quelque rivale vieillie : « Elle a l'air d'avoir... cent onze ans ! » s'écriait-elle.

Je ne vis pas Sarah Bernhardt morte. Je ne vis que son cercueil de bois de rose, celui dans lequel, toute jeune, elle aimait à se coucher, où, plus tard, elle entassa les lettres de ses amants. Au creux de cette précieuse boîte qui l'avait contenue vivante, parmi de dernières poussières d'amour, elle n'allait pas être seule dans la mort.

Ses obsèques, regardées d'une fenêtre de la rue Royale, furent exactement celles qu'il fallait à cet être extraordinaire. On voyait de loin descendre vers la Madeleine de géantes, improbables choses, chars de fleurs grands comme des maisons de rapport, et qui s'avançaient lentement, suivis de cortèges d'enfants et de jeunes filles portant des palmes. Et, sur tout le parcours du cortège, que je suivis ensuite, un

silence immense, une immobilité totale, quel que fût le quartier, semblèrent figer les foules respectueuses, frappées comme par une sorte d'enchantement.

Souvenirs de Sarah Bernhardt, j'ai la bague d'opale qu'elle m'a donnée, et qui lui ressemble, et les deux peintures que j'ai faites d'elle, un profil pris le jour de sa fête des *Annales*, et la tête pour laquelle elle voulut bien poser, dans sa loge, pendant les entr'actes de *La Gloire*.



Un gai petit voyage à Bordeaux avec Chattie précéda celui que je fis au Portugal. Olga Sarmiento avait magnifiquement organisé pour moi ces conférences dans son pays. Il ne m'était pas possible d'exiger, dans les conditions de cette tournée, la présence de ma compagne habituelle. Je partis donc seule pour Lisbonne, où Olga vint me rejoindre peu après. Elle me fit connaître les plus choisis de ses compatriotes, et je revis avec joie la belle et géniale Virginia Victorino, tout jeune poète national du Portugal, fin visage aux yeux bleus qu'on imagine celui de Pétrarque adolescent.

Quand j'écrirai mon livre de voyageuse, le Portugal y figurera certainement comme une page d'un romantisme à l'Alfred de Musset.



Pour la stupéfaction générale, je revins de Lisbonne avec les cheveux coupés.

Qui m'attendaient à la gare d'Orsay, Chattie et Berthe, quand elles eurent compris ce qu'elles voyaient sous mon chapeau, scandalisées, me plantèrent là toutes les deux, préférant s'enfuir devant ce désastre.

Il me fallut, dans mon entourage, en entendre de toutes sortes : — Vous avez l'air d'une pierreuse ! — Tout à fait un archange ! — Ça vous vieillit de dix ans ! — C'est étonnant ce que ça vous rajeunit ! — C'est affreux ! — C'est admirable !

Moi, pour finir, j'écrivis un poème...

*J'ai coupé mes cheveux afin que mon visage,
Sous sa coiffure d'autrefois,
Ne puisse me montrer la déchirante image
Du temps aux invisibles doigts.*

*En changeant de coiffure on croit changer de tête.
Il me semblera vieillir moins
Sous la courte toison rejetée en tempête
Où je puis enfoncer mes poings.*

*J'ai, de même qu'au temps où les belles prêtresses
Sacrifiaient aux morts élus,
Comme sur un tombeau consacré mes deux tresses
A ma jeunesse qui n'est plus.*



A un dîner donné par Eugène Fasquelle, je rencontrai la jeune journaliste américaine, Charlotte Carter, envoyée en France pour un grand reportage sur les champs de bataille de la guerre 1914-1918.

Elle anonait péniblement quelques syllabes de français, et ne comptait que sur ses impressions pour écrire ses articles. Stupéfaite, elle me raconta ce qu'elle venait de voir dans la Somme et autres lieux de carnage. Reçue dans des gares décorées de plantes vertes, elle avait dû, partout, boire du champagne et s'entendre adresser, par des autorités, de longs discours auxquels elle ne comprenait pas un mot. Les champs de bataille venaient après, mais, comme il ne restait que très peu de temps, elle n'avait presque rien visité.

Quand revint pour moi le moment d'aller au Pavillon, Charlotte Carter, installée à Deauville pour quelques jours, vint me voir, puis me persuada de l'accompagner en Angleterre d'où elle devait s'embarquer pour retourner aux Etats-Unis.

Je n'étais jamais allée en Angleterre, sorte de seconde patrie en rêve que j'aimais depuis l'enfance, à travers mes poétiques gouvernantes puis à travers les prosateurs et poètes britanniques.

Dans l'auto que j'avais louée, Berthe m'accompagna jusqu'à Dieppe où j'avais rendez-vous avec la journaliste. Mon départ pour Newhaven par une mer démontée, est resté pour Berthe un souvenir d'épouvante. Le bateau voyageait en toutes lettres sous l'eau. J'y connus mon second mal de mer.

Après huit jours de tournoiements dans tous les quartiers possibles de Londres et dans ses environs, je repris le train pour gagner la côte et retourner en France. Charlotte Carter me conduisit à la gare, monta même dans mon compartiment, mais s'en alla bien avant le départ du train.

Je ne devais jamais la revoir. A New-York, deux ans plus tard, elle s'empoisonnait, n'ayant rien d'autre sous la main, avec le contenu d'un flacon dont elle se servait pour dorer ses chaussures. La bizarrerie de ce suicide fit que les journaux en parlèrent, même en France. Sans nouvelles d'elle depuis assez longtemps, ce fut en ouvrant par hasard le *Journal* que j'appris sa mort.

...C'était une belle créature aux cheveux fous et d'un magnifique or

naturel, aux jolis yeux gais où passait, par instants, une tristesse insolite et comme crépusculaire.

**

A mon retour de Londres je trouvai Chattie chiffonnée comme je ne l'avais jamais vue; et pourtant je ne compris pas encore de quelle fureur de jalousie était capable cette petite femme rose et blonde, car j'en étais restée à son affirmation des tout premiers jours : « La jalousie ? C'est un sentiment que je ne connais pas ».

Le nuage passa si vite que je n'eus pas le temps de m'appesentir là-dessus. La « maîtrise d'Equemauville » nous occupait et préoccupait. Nous n'étions ni l'une ni l'autre très sûres de nos instruments, n'ayant commencé, Chattie la harpe et moi le violon, que très tard; et des paniques nous prenaient au moment de jouer à l'église. (Comme Mme de Clermont-Tonnerre s'était mise à la flûte, n'avais-je pas, à Paris, institué le *Club des Vieux Bébés* ?)

L'abbé Debaize, qui ne comprenait rien à la musique et même la détestait, prenait l'habitude, par simple esprit d'organisation, de venir surveiller sévèrement nos répétitions. Mme Voisard-Margerite tenait, dans notre association, la partie de chant. Ces répétitions n'étaient pas toujours simples.

Notre curé-mentor avait des mots amusants. Un matin qu'à une de ses messes de gala j'avais joué *le Cygne*, de Saint-Saëns :

— C'était très bien, votre graduel !

Au moment où le service allait commencer, il recevait lui-même les étrangers à la paroisse, les plaçait dans l'église avec force sourires. Chattie disait qu'il faisait l'ouvreuse. Et si, pendant la messe, quelque enfant de chœur se trompait, il ne craignait pas de se détourner un instant de l'autel pour lui donner un bon soufflet.

Il devait mourir subitement pas mal d'années plus tard. Parce qu'il avait tant aimé son église, on creusa sa tombe dans le chœur, devant l'autel. Il repose là, sous le beau tapis qu'il avait impérieusement obligé toutes les dames des villégiatures environnantes (y compris Chattie) à tapisser pour lui, chacune devant finir son carré juste à la date indiquée, et pas un jour plus tard.

Sa mort fut aussi la mort de bien des choses auxquelles son visage autoritaire et son sourire affectueux furent mêlés. J'ai pleuré mon vieux curé; jusqu'à la fin de ma vie je me souviendrai de lui.

**

Le 27 septembre 1923, la tante Georgina eut cent ans.

Je sus que, levée de bonne heure, vêtue de sa plus belle robe, assise

dans son fauteuil, elle avait attendu les hommages, prise d'une petite crise de vanité, la seule de sa vie. Mais les hommages n'étaient pas venus.

J'écrivis à tous les journalistes que je connaissais, et, bientôt, les interviews se multiplièrent boulevard Péreire. De plus, je fis paraître dans *Le Journal* un poème en l'honneur de la centenaire, ma tante.

« Elle répondait très bien aux questions » m'affirma-t-on plus tard.

Elle m'avait dit, quelques mois avant cette grande date :

— Je voudrais bien aller jusqu'à cent ans. Ce n'est pas pour moi, mais pour les autres. Car, avoir cent ans, c'est une chose curieuse, et qui intéresse beaucoup les gens.

*
**

Cependant, plus encore que l'année précédente, la maison de Chatie, tartine de beurre, attirait les guêpes parisiennes. Je commençais à bougonner intérieurement, encore que m'amusant quelquefois beaucoup à ces petites réceptions d'en haut.

Craignant de me voir envahie à mon tour, je défendis désormais qu'on réparât les marches rustiques qui descendaient chez moi. Je préférais les laisser à l'état de « casse-gueule défensif ».

*
**

A la fin de la saison, une grande tristesse plana sur ma ferme. Atteint depuis son retour de la guerre, un des frères de Louise, le grand Emile, se mourait dans des souffrances qui n'en finissaient plus.

Aveugle, démoli, gémissant, il essayait un pauvre sourire quand on allait le voir, puis, avec ce vénérable parler de la paysannerie normande : « Je suis bien affligé ! » disait-il.

Quand il fut mort, appuyée à son lit, Alise, sa sœur, regarda longuement le grand cadavre, et prononça, comme solennelle :

— Il a souffert des cruautés jusqu'à la dernière contrainte...

*
**

Au retour à Paris je retrouvai Porto-Riche, son charme et ses soupçons, le Valet de Cœur, sa jeunesse et sa chanson, Jacqueline et son regard de matelot, Natalie, Olga, tous mes amis, et ma sœur Margot, et ma sœur Suzanne...

Je m'étais empressée d'aller chez la tante Georgina, voir le visage qu'avaient ses cents ans accomplis. Elle me dit :

— Je ne souhaite à personne d'atteindre mon âge. Toute ma génération est disparue. Je m'ennuie. La mort m'oublie. Et pourtant je ne

devrais pas me plaindre. Il y a des vieilles dans des hospices. Moi je suis bien soignée, bien au chaud...

Elle me dit aussi, pensant au caveau de famille de Montmartre :

— Je ne suis pas croyante. Alors, tous les soirs, en guise de prière, avant de m'endormir, je pense à cette tombe où sont les miens, et je lui envoie un baiser. Comme ta mère y est, le baiser est aussi pour elle.

Ensuite elle me fit tourner devant elle sur tous les sens, « pour voir où en était la mode cette année ».

Elle mourut un an plus tard, simple petit hoquet qui terminait cette vie trop longue. Je l'avais vue peu de temps auparavant, très animée contre le Debucourt du XVIII^e siècle dont elle regardait le portrait en disant : « Il a été très mal pour mon père. C'est un vilain monsieur ! »

**

...Et la Saint-Sylvestre arriva, puis le 1^{er} janvier 1924.
J'ouvre mon cahier.

Voici le moment de faire le bilan de cette année qui vient de se détacher du siècle. Quoi ? Voyages : Danemark, Portugal, Angleterre. Pas assez de Pavillon. Pas de vraies vacances. Pas de vraie solitude. Désir de printemps, de bécane, de chien, de routes, toute seule, le nez au vent et l'âme en liberté.

A Paris, travail acharné. Mon roman m'a fatiguée follement. Pas assez dormi.

Au Pavillon, le pauvre grand Emile est mort, enfin, après un long martyre. J'ai parlé sur sa fosse le jour de l'enterrement.

Quoi encore ? J'ai surtout l'impression d'avoir trop travaillé.

Les amis ?... Les mêmes, excepté Charlotte Carter, repartie, et que j'oublie.

Mes sœurs ? Pareilles.

La musique ? Quelques progrès au violon, tout de même.

La peinture ?... Point.

Les vers ?... Un peu.

Hier, 1^{er} janvier, visite du petit Jean Dars, un bouquet de violettes à la main. C'est tout. Mais c'est gentil.

Je suis allée à Montmartre, avec Marguerite, orner la tombe de maman. Le soir, j'ai dîné boulevard Saint-Michel après avoir fait une visite à Challie et à son mari, entourés de famille.

Pour aller chez Marguerite je n'ai pas trouvé de voiture. Je patageais sous la pluie dans du café au lait. La Seine débordée semblait déjà sur le quai. J'ai cherché mon chemin par des rues sans nom

pour moi. Il n'y avait pas une âme dehors. Le bruit de mon pas était considérable. Je me disais : « Un soir de 1^{er} janvier, s'en aller toute seule comme ça sous la pluie dans des rues vides, n'ayant eu pour me fêter qu'un petit bouquet et la visite d'un unique petit poète, est-ce dans l'ordre, quand on est ce que je suis ? »

Mais voilà ! Tout ce que j'écris, tous les services que je rends à tant de gens, cela représente des dons de l'esprit et du cœur. Ce n'est rien. Je n'ai rien à attendre de personne. Personne n'a pour moi la reconnaissance du ventre ni celle du... les seules qui comptent. Alors je peux être célèbre, une petite dactylo sera plus fêtée que moi.



Et mon existence continua, la même et sans cesse diversifiée, homogène et contrastée, fêtée en apparence et délaissée en fait, spectacle intérieur dont s'amusait mon ironie normande.

En 1924 se place un beau voyage en Hollande avec Chattie, la Hollande, ses villes, ses musées, ses extrêmes confins toujours trempés d'eau de mer, et ce bouquet, qui me fut offert après ma conférence d'Amsterdam, que dis-je ?... ce coussin, cet oreiller, cet édredon de tulipes, chaque tige accompagnée d'un long ruban flottant, algue de soie aux couleurs de la corolle correspondante, « le seul bouquet que j'aie jamais vu de ma vie ! », disais-je.

J'écrivis, cette année-là, *Graine au Vent*, *Hortensia dégénéré*, le *Beau Baiser*.

A Honfleur les thés ronflaient encore un peu plus. La duchesse de Clermont-Tonnerre passait la belle saison dans le pays avec sa compagne, Germaine Lefrancq, élément de charme que j'appréciais ; mais d'autres figures me plaisaient moins.

Autocrate farouche, ayant le sentiment, jusque-là jamais contrarié, que mon pays natal était mon fief incontesté, je jugeais que Honfleur ne demandait aucun apport nouveau. La maison de Mme Vallotton, nid d'artistes que je ne visitais qu'à mon gré ; le poète Jean Renouard et sa femme, autre poète ; l'intense Albert Emile-Sorel et sa douce compagne, leur maisonnée illuminée par une ronde d'enfants, et, plus continuellement, le docteur Rachet, la femme du pharmacien de la Picquerie, ancienne infirmière de l'hôpital N° 13 à laquelle je m'étais attachée, Mme Voisard-Margerite, sa belle voix et son grand cœur, les sœurs franciscaines que j'allais souvent voir, sans compter les possibles apparitions de quelques amies comme Jacqueline, Olga, Natalie ou Mme de Clermont-Tonnerre, nourriture de l'esprit, cordialité qui réchauffe, j'avais sur place, comme on dit, tout ce qu'il me fallait pour me satisfaire en mes heures de sociabilité. Mais cette

atmosphère *de salon* qui s'établissait autour de mes prés solitaires et qui n'irait qu'en s'aggravant, ce goût de la tartine de beurre que prenaient trop facilement les « horzains » (en langage normand *étrangers*), ce n'était pas cela mon rythme. Je commençais à me rendre tout à fait compte que les vacances ne seraient jamais plus ce qu'elles avaient été jusque-là, qu'il fallait décidément y renoncer.

A Paris, j'admettais fort bien ce dont je ne voulais pas en Normandie. Je laissais, par exemple, le délicieux Edouard de Burnay, de Lisbonne, grand ami d'Olga Sarmiento, m'entraîner, comme il le fit cette saison-là, chez Mme Poliakoff, chez la comtesse de Chabrillan, chez Boni de Castellane, dans la famille Elisée Reclus.

Par ailleurs, d'autres humanités plus modestes m'entouraient d'une ferveur touchante. Edmée G..., professeur de mathématiques en province, ayant pris sur elle de venir voir son auteur préféré, ne me parlait qu'avec un tremblement dans la voix, m'écrivait des lettres qui ressemblaient à des actions de grâce. Comme Mme G. C..., autre lectrice passionnée, elle ne m'appelait que « marraine », dans le même sens féerique que le gentil Valet de Cœur. Et, à Honfleur, j'avais l'attachement profond, émouvant, de Th. D..., simple maîtresse d'école qui, bien avant leur parution en librairie, aura répandu mes *Poèmes Mignons* parmi toutes la jeunesse scolaire du pays, de sorte qu'il m'est arrivé, même à Paris, de rencontrer, chez des amis, de jeunes bonnes qui se mettaient à me réciter ces vers, appris dans leur enfance quand ils n'étaient que manuscrits. Tout cela, j'y tenais. Mais je n'ai jamais aimé les mondanités.

**

Vers la fin de l'année, des dépêches alarmantes m'apprirent, ainsi qu'à mes sœurs, que sœur Agnès, dans son hôpital d'Alger, était gravement atteinte de broncho-pneumonie. Au reçu du télégramme qui m'annonçait enfin sa guérison, je fis le serment avec moi-même que, quoi qu'il arrivât, j'irais la voir l'année suivante. Il y avait plus de vingt ans que la vie nous séparait, et nous ne nous connaissions plus que par nos lettres.

**

Le matin de Noël 1924, je retrouvai la joie la plus enfantine à découvrir, couchée sur mes souliers mis dans la cheminée, la longue poupée moderne qui reproduisait exactement celle rêvée par ma petite enfance, et dont j'ai parlé dans la première partie de mes mémoires.

Cette charmante surprise me venait de Régina Régis de Oliveira, poétesse brésilienne connue au temps d'avant l'Orient, depuis peu

retrouvée et présentée à Chattie qui l'appréciait fort, brillante et si douce créature dont la joie est de faire plaisir et dont j'ai pu, ces toutes dernières années, apprécier le large esprit de conciliation, le grand courage devant la vie.

Et, le 1^{er} janvier 1925, autre surprise, je reçus de Romaine Brooks, peintre des « blancs et des noirs », rencontrée chez Natalie, la somme de mille francs, cadeau qui devait se renouveler l'année qui suivrait, et que je fus bien obligée d'accepter, étant dictée par un mouvement du cœur, comme on accepte des fleurs ou des bonbons, et puisque la mode américaine veut que ce soit tout naturel de laisser les gens choisir eux-mêmes le présent qu'on entend leur faire.



Chattie et son mari, depuis 1923, étaient devenus les propriétaires de l'immeuble où j'habitais, quai Voltaire.

Cet immeuble, le plus paisible du monde, m'entourait d'un voisinage fort agréable : Marcel Baschet, le célèbre peintre, et les siens ; la famille de M. Madeline (encore un peintre) ; et, sur le même palier que moi (toujours un peintre), Maurice Mahut, bohème silencieux dont je ne connaissais guère l'existence que par quelques rencontres dans l'escalier, quand, en espadrilles, il descendait ses ordures ménagères, seul ou bien accompagné d'amis auxquels il les avait distribuées dans de vieux cartons à chaussures, Maurice Mahut qui, quelquefois, frappait à ma porte de service pour demander à Berthe du sel ou du sucre, mais qui, rarement, entrait chez moi comme rarement j'allais chez lui.

J'étais loin de me douter que sa mort était proche et que, sitôt cette mort, des changements considérables dans la maison lui donneraient un tout autre caractère, et que son calme provincial serait remplacé par une allée et venue de gens fort peu désirables.

En effet, mes nouveaux propriétaires songeaient non seulement à transformer l'étage où j'habitais, mais encore à surélever leur immeuble d'un nouvel étage, afin d'y installer des ateliers et garçonnières qui seraient loués meublés au mois, et fort cher, bien entendu. C'était une très habile spéculation à une époque où Paris se remplissait d'étrangers riches, où la crise du logement, de plus en plus grave, allait devenir pour tout le monde un problème insoluble.



En attendant l'heure où j'allais avoir tant à souffrir de ces nouvelles nouveautés, un matin du printemps 1925, je m'embarquai pour

Alger, allant, selon ma décision de l'année précédente, voir sœur Agnès, ou plutôt ma sœur Georgina.

Je la trouvai, toute menue et toute guillerette, affairée autour de ses malades musulmans, dans la salle Hardy, qui était la sienne.

L'hôpital Mustapha, c'est une véritable ville. Dehors, on voyait, dans les vastes allées, papillonner au soleil les cornettes de Saint-Vincent de Paul.

Sœur Agnès, après m'avoir présentée à sa supérieure aux bons et beaux yeux, me fit connaître ses compagnes préférées, une dizaine environ.

Au bout de quelques jours, j'obtins la permission, énorme événement, d'emmener ces dix, avec ma propre sœur, faire une partie de campagne dans la forêt de Baïnâm.

Le break, dans lequel il fallut nous entasser avec bien des rires, était attelé de quatre chevaux à grelots, conduits par un cocher arabe. Nous emportions notre déjeuner dans des paniers.

A peine descendues du break, surmenées qu'elles étaient depuis des années, et respirant l'odeur de maladie de leurs salles, voilà toutes les cornettes prises d'une sorte de vertigo.

Quel spectacle imprévu ! L'une des sœurs, la plus jeune, ayant cueilli cette grande ombelle d'angélique, la tient comme une dame son ombrelle, et se promène en faisant des mines; une autre essaie de grimper à un arbre; la plus vieille de toutes a saisi l'une de ses compagnes par le coin de sa cornette et la tire, tandis que, pour se dégager, l'autre rue avec des bêlements de chèvre. Positivement, ces bonnes-sœurs, comme des écolières en récréation, « font les bêtes » devant moi, qui ris aux éclats.

Le déjeuner s'organisa. Deux doigts de vin blanc avaient monté toutes les têtes, sous la paire d'ailes blanches qui les coiffait.

— Chacune va chanter une chanson à son tour !... déclarai-je. Je dis bien une chanson, et pas un cantique !

Après beaucoup de petites façons, une Bretonne commença. Un refrain de son pays lui revenait, du fond des années d'avant le couvent. Très intimidée, elle alla pourtant jusqu'au bout. Puis vint le tour d'une seconde, la vieille sœur Philomène, dont la voix chevrotait quelque chose. Les autres, enhardies, y allèrent chacune de leur couplet, et moi-même, naturellement, je chantai quelque chose.

— Oh ! merci, sœur Lulu !

Spontanément elles me donnaient ce nom.

— Maintenant, dis-je, puisque j'ai apporté mon album, je vais vous dessiner !

Et voilà chaque pose. La sœur, immobile et crispée, se croit chez

le photographe. « Mais voyons, sœur Hélène ! Ne me touchez pas ! Vous ne voyez pas que vous me faites bouger ! »

Quand ce fut le tour de la sœur Philomène, charitablement je supprimai sur mon croquis les trois quarts de ses rides. Mais quand je le lui présentai :

— Quel monstre!... s'écria-t-elle. On dirait une vieille bonne femme ! Et les autres s'étouffaient de rire, silencieusement.

Après promenades et flâneries, quand, berger responsable, je ramenai mon troupeau de cornettes à la supérieure, il était près de huit heures du soir. Nous avions diné dans le break.

Reçue à la communauté dans la longue salle aux boiseries brunes où quarante filles de la Charité, sur des sièges également de bois brun, étaient alignées face à face, je circulai comme une quêteuse, présentant à chacune l'énorme boîte de bonbons fondants destinée à cette soirée mémorable. Deux bonbons par sœur, et quels petits gestes ravissants et gourmands pour les prendre !

Le reste de mon séjour se passa principalement dans le bureau du Pavillon Hardy. Entre ses soins aux malades, ma sœur venait me retrouver. Nous parlions des années passées, puis elle me posait des questions inquiètes, car, je le savais déjà par sa correspondance, elle était la seule qui se rendit compte du labeur formidable et de la solitude de ma vie.

Malicieuse, elle m'allumait elle-même mes cigarettes, avec un air de cachotterie enfantine.

Au départ, je promis que je reviendrais l'année suivante et que nous recommencerions notre pique-nique. Ma sœur m'accompagna jusque sur le bateau, voulut voir « comment c'était, une cabine de première classe », puis debout sur le quai, regarda lever l'ancre en faisant des signes un peu tristes.

**

Pour cette année 1925, une seule tournée de conférences avec Chattie en Belgique.

A l'automne, restée seule au Pavillon, j'écrivis mon livre, *Sainte Thérèse de Lisieux*, dans les circonstances que j'ai relatées, fiévreux travail où je me sentais poussée comme par une force mystérieuse.

**

C'est aussi cette année-là, je crois, que je fus appelée à faire partie du comité des Gens de Lettres.

Le 8 janvier 1926, mon livre sur Sainte-Thérèse de Lisieux parut. J'étais assise chez Fasquelle, trois jours plus tard, devant le bureau

de M. Madeleine, faisant mon service de presse. Un grand monsieur se présenta : « Je suis le délégué du Carmel de Lisieux ».

Les carmélites protestaient contre la photographie de la Sainte, à moi donnée par une des Franciscaines de Honfleur, et qui n'était pas celle qu'elles avaient l'habitude de produire.

Eugène Fasquelle répondit qu'il voulait bien donner vingt francs pour reproduction de photographie, mais qu'il ne retirerait pas le portrait. Et l'affaire en resta là.

Je devais pourtant le faire disparaître de la couverture, ce portrait, mais ce fut pour faire plaisir à quelqu'un qui ne m'en sut jamais aucun gré. Passons.

Le curieux résultat de cette intervention du délégué fut qu'il devint un ami.

Revenu me voir chez moi, bientôt il me présentait sa femme. La belle, la rare créature ! Et combien réussis les cinq petits qu'elle avait déjà mis au monde !

Le sixième n'avait pas un an que, deux ans plus tard environ, elle était tuée par une auto, venant d'allaiter ce dernier bébé.

Ce fut par elle et son mari que j'eus le grand bonheur de connaître le sculpteur Carlo Sarrabezolles et sa femme, que j'appelle des êtres de diamant.

Cependant, attaquée par *la Croix*, défendue par *la Vie Catholique*, je me voyais, à cause de mon livre, submergée de lettres de prêtres, de moines ou de simples dévôts. J'en reçus même de la Trappe.

J'ai raconté dans mon second livre, *La petite Thérèse de Lisieux*, assez dernièrement paru, comment le Père Ubald d'Alençon, capucin, me fournit la plus précieuse documentation sur la vie au Carmel de Thérèse Martin. Je ne reviendrai pas là-dessus.

Trois, quatre et jusqu'à cinq prêtres par jour venaient me voir, en 1926, après la parution de mon livre. Je vis venir chez moi jusqu'à un évêque américain, amené par le délégué du Carmel, et qui m'apparut en complet veston et le cigare au bec.

C'est grâce à ce livre que j'ai connu le Révérend Père Bénédictin qui m'écrivit les admirables lettres que je relis parfois. Les tirages montaient. La suppression de la photographie, plus tard, les arrêta dans leur essor.

J'avais envoyé l'un des premiers exemplaires de *Sainte Thérèse de Lisieux* à sœur Agnès, qui, comme beaucoup d'autres lecteurs appartenant à l'Eglise, me félicita chaudement pour ce livre.

**

Justement, la Marquise de Tastes, organisatrice de la tournée de « Carthage et des Ville d'Or » me demanda de me joindre à la compagnie qui partait au printemps pour l'Afrique du Nord, où la Comédie-Française devait jouer dans les ruines romaines de l'Algérie et de la Tunisie.

C'était une belle occasion de tenir ma promesse de revenir voir ma sœur et ses compagnes...

Voyage contradictoire où, tant que nous restâmes à Alger, je ne cessai pas d'osciller entre le théâtre et le couvent.

Je venais de quitter Jeanne Delvair, Albert Lambert et Dorival, qu'il fallait me précipiter chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Je me revois avec sœur Agnès courant les rues d'Alger pour trouver un loueur de voitures en vue d'un break semblable au premier. Mais, d'une année à l'autre, le progrès a marché. Plus un seul break dans la ville.

Quelqu'un nous a donné la bonne indication : « Prenez un omnibus funéraire ! »

Nous entrons, assez impressionnées, dans ce magasin de pompes funèbres. La dame à laquelle nous avons à nous adresser est au téléphone : « Allo !... Attendez un instant !... » crie-t-elle dans l'appareil, de tout son accent du Midi.

Quand nous avons, non sans gêne, indiqué succinctement ce que nous désirons : « Bien, mesdames ! Je suis à vous ! » Et reprenant son téléphone : « Allo ! dit-elle textuellement, arrêtez un moment la mise en bière ! On vient me commander une partie de plaisir ! »

**

Cette partie de plaisir à laquelle nous allions gaiement, les dix religieuses et moi, dans notre autobus pour convois funèbres, comporta, comme pour la première fois, un déjeuner champêtre. Assises sous les arbres d'une région proche de la mer, nous ouvrons les paniers. Tout à coup j'avise, posé près de ma place, à terre, un portrait encadré de sœur Thérèse de Lisieux, accompagné d'un petit bouquet. « Puisque c'est votre amie, sœur Lulu !... »

Passant plus tard devant un phare, je fis arrêter le véhicule. Visiter ce phare enthousiasmait les sœurs. Je montai la première par l'escalier tournant de fer qui menait extérieurement jusqu'en haut de l'étroite tour. En me retournant je crus voir ascensionner derrière moi, les ailes ouvertes, une longue théorie d'anges.

Puis il y eut, au bord des vagues, une petite comédie. Sœur Agnès,

puérilement, déclara qu'elle voulait « clapoter dans la mer comme quand elle était petite ». Les cris de scandale des autres sœurs ne purent vaincre son entêtement originel. Elle commença de retirer ses souliers et ses bas, souliers de curé, gros bas de laine noire dont les pieds se révélèrent rapetassés avec des chaussettes bleues. Alors, voyant qu'il n'y avait rien à faire pour l'arrêter dans son impulsion, les neuf autres se mirent en rond autour d'elle, comme dans le conte d'Andersen intitulé *Le Porcher*, afin de la cacher aux regards de possibles curieux, bien que la plage fût absolument déserte.

Et je vois encore ceci : dans la petite barque où rame un pêcheur musulman, sœur Agnès et sa compagne la Bretonne, les deux seules assez hardies pour braver le flot, assises à l'avant l'une contre l'autre, tandis qu'installée à l'arrière je regarde, qui semblent deux petites voiles dirigeant la barque, leurs cornettes palper au vent.

Le soir de cette excitante journée, j'eus à peine le temps de remettre mes bonnes-sœurs à leur Supérieure. Il me fallait bondir à l'hôtel pour m'habiller, afin d'assister à l'inauguration d'une boîte de nuit où Delvaire et la fille d'Albert Lambert jouaient *le Passant*, représentation qui serait suivie d'une fête... qui dura jusqu'à quatre heures du matin.

Et, pour le dernier soir d'Alger, je fis aux religieuses, dans l'austère salle de leur communauté et suivant la distribution des bonbons, une petite conférence sur la Sainte de Lisieux.

**

Revoir Tunis était une grande émotion pour moi. Terminées les représentations dans les ruines romaines de la Kabylie, et après tous les vins d'honneur (parfois quatre et cinq par jour) où Dorival et moi, d'office, étions chargés de faire chacun un discours, la dernière étape avant la Tunisie était Sétif.

Morte de fatigue à la suite d'une journée d'auto, alors que mon chapeau s'était égaré dans les bagages de la Comédie-Française et que j'avais dû me fabriquer un turban avec mon écharpe, j'étais, comme les autres, éivrée à l'idée d'aller me coucher sans même dîner. Ma robe blanche était, à force de poussière, devenue beige, mes cheveux et ma figure aussi.

Sur le seuil de l'hôtel, un petit yaouled distribuait des prospectus. J'en pris un distraitement. Epouvante ! J'étais annoncée au Grand Théâtre, conférence à six heures. Et il était six heures !

Le secrétaire de la compagnie avait organisé cela sans me le dire. Il fallut, telle que j'étais équipée, bondir au Théâtre, que je trouvais plein à craquer, les autorités m'attendant patiemment sur la scène.

Rien de préparé, naturellement. Comme il y avait beaucoup de

musulmans dans la salle, je fis ma causerie alternativement en français et en arabe.

Le lendemain matin, à l'hôtel, dépêche. Le père de Chattie était mort. Je savais comme elle l'adorait. Je ne pouvais pas ne pas être près d'elle à un moment pareil. J'abandonnai les Villes d'Or et le voyage à Tunis, et me mis en route pour la France, Paris.

**

C'est encore en 1926 que le tout jeune Jacques Quesnel, de Honfleur, à présent violoniste connu, commença de faire partie de la maîtrise d'Equemauville, où, dans les « sonates à trois » de Loeillet, et autres compositions classiques, j'assumai le mieux que je pus le rôle de second violon.

Enfin c'est en 1926, à la fin de la saison de Honfleur, que je pris ma première leçon de moulage. Deux sculpteurs de grand talent habitant momentanément Honfleur, Renée Assa et son fils, furent mes aimables professeurs.

La première chose que je moulai toute seule fut une petite sirène grande comme un doigt. Je l'avais modelée en plastiline. Installée que j'étais dans la soupente du Pavillon, les filles, à mes cris, me montrèrent l'un après l'autre au moins quatre brocs d'eau. J'aspergeai de plâtre les murs, « de quoi construire une maison », disait Berthe. De cette effervescence et de tant de matériel employé sortit, heureusement intacte, une petite sardine.

Un peu moins nerveuse, j'avais pu réussir, non sans clameurs, pourtant, et avec beaucoup de monde pour me servir (dont Chattie et son mari), le moulage d'une petite maquette de Sœur Thérèse. Très fière, je l'avais mise en évidence dans le salon.

Tombé des nues comme les autres, un prêtre inconnu vint me faire visite. C'était l'abbé Alleaume, archiprêtre au Havre. Entre deux bateaux, il venait voir l'auteur du fameux livre.

Au moment de prendre congé, ses yeux tombèrent sur mon moulage encore mouillé. Questions, explications.

— Voulez-vous, madame, m'exécuter cette maquette, en grandeur naturelle, pour mon église Notre-Dame ?

Je n'ai jamais douté de rien, jamais reculé devant aucune improbabilité.

— Oui, répondis-je.

Dès la rentrée je me mis à l'œuvre. Carlo Sarrabezolles me prêtait son atelier. Pendant plusieurs mois je passai mes après-midi les mains

dans la glaise, en compagnie du sculpteur qui travaillait trois immenses figures destinées à Reims.

Par-dessus son épaule, il jetait un coup d'œil sur ma statue en chantier, prêt à m'arrêter si je m'égarais. Travail de maçon, c'était lui qui sur l'armature de fer montée d'après ma petite maquette, avait lancé les blocs de terre grise remués à la pelle dans la grande cuve où ses futures œuvres attendaient de naître, d'où sortit cette Pallas Athéné Dansante qui est un chef-d'œuvre. Le petit poêle de fonte nous chauffait. Nous piétinions dans le plâtre et l'eau.

Quand je commençai de modeler les mains, Sarrabezolles m'enseignait comment les faire vivre. Quand il fallut raboter le manteau carmélitain, grand effort à donner, la statue étant haut montée sur sa selle, il me prit l'outil des mains pour le faire à ma place. Plus tard il me montra de quelle façon construire le visage de la poupée que j'ai placée aux pieds de la Sainte avec d'autres joujoux, car cette poupée me donnait plus de peine que la figure principale.

Mais, quand le moment fut venu de sculpter la tête de la Sainte encore à l'état d'embryon, le maître était absent, et je me trouvais seule dans l'atelier, juchée sur un instable échafaudage, tabouret posé sur une chaise. Un faux mouvement faillit faire tomber ma statue, et moi dessous. Je me mis à jurer comme un charretier, puis, honteuse, à demander tous bas pardon à Sœur Thérèse.

De ces heures de travail chez Carlo Sarrabezolles, en 1927, et de nos longs entretiens, je me souviens comme d'une période passionnante. J'y ai appris à connaître un grand caractère et un grand cœur. Je puis dire que Sarrabezolles est un être humain comme il y en a peu. Noblesse et désintéressement, et cette nature d'artiste qui va jusqu'à un scrupule presque maladif, largeur de pensée, vaste coup d'œil sur la vie et l'univers qui nous enveloppe, je n'ai jamais surpris chez lui ni faiblesse ni la plus vénielle mesquinerie.

Sa femme, « votre plus belle statue », lui dis-je toujours, est la compagne qu'on eût en rêve inventée pour lui. Leurs enfants sont de beaux enfants bien sculptés. Cette famille harmonieuse sauve, dans mon esprit, un temps comme le nôtre, trop souvent hideux de bassesse et d'acharnement au gain.

C'est par Sarrabezolles et sa femme que j'ai connu, précieuses acquisitions, Paul Fauchet, professeur d'harmonie au Conservatoire, et sa femme Toty Fauchet, le peintre connu, M. et Mme Marcel Cruppi, l'architecte Paul Tournon et sa femme, fille du grand Branly, par moi baptisée « Primevère » à cause de sa printanière fraîcheur, inconsidemment reproduite par elle sur les charmantes fresques qu'elle a peintes dans plusieurs églises.

Tout cela grâce au délégué du Carmel de Lisieux, donc grâce à Sainte Thérèse.

Pluies de roses, évidemment !

Elle m'a fait connaître aussi le Père André Dieux, oratorien, dont la tête est celle de Paul-Boncour en son jeune temps, prêtre unique qui parle en chaire de « ses chers Israélites », recherche la conversation des protestants, et avec lequel on peut, sans fils barbelés, converser pendant des heures.

Une fois terminée, ayant été moulée par le roi des mouleurs, Delmas, ma statue fut exposée au *Salon de Bois* où vint la voir l'archiprêtre Alleaume, fort satisfait de sa commande.

Qui vint la voir aussi, ce fut... sœur Agnès, envoyée à Paris pour y escorter des aliénés, Alger n'ayant pas d'asile. Elle était logée à l'hôpital de la Glacière, celui de ses débuts.

Une kermesse y fut donnée, où je lui présentai le Père Ubald d'Alençon, devenu mon grand ami, jovial capucin qui ressemblait à Paul Verlaine.

**

La famille voulut bien me *prêter* sœur Agnès pour quarante-huit heures à passer en ma compagnie à Honfleur.

Elle fut reçue chez les Franciscaines, et logea « dans la chambre de l'évêque » ce qui la fit bien rire. Je la promenai dans tous nos souvenirs communs, en auto, pendant une journée. Le soir venu : « Je resterais bien à souper avec toi... » dit-elle, embarrassée et l'index dans la bouche comme quand elle était petite. Quelle bonne surprise ! J'avais cru la chose défendue par la règle. « Mais, par exemple, il faut que je sois rentrée chez les Franciscaines avant neuf heures ! »

Je pressai le dîner. En l'attendant nous nous installâmes au coin du feu, ce mois de mai normand étant assez aigre.

— Tiens !... Des échecs !... s'écria ma sœur. J'aimerais bien faire une partie avec toi ! Il y a si longtemps...

Je jure que, pendant cette partie d'échecs, elle oublia complètement qu'elle était une religieuse. Perdue dans sa vaste cornette, la tête de côté, l'ardeur du jeu versant de l'encre dans ses yeux pers, je la regardais, amusée, tout en fumant ma cigarette. Berthe dut annoncer trois fois que j'étais servie, puis « que le potage se refroidissait ». Sœur Agnès ne daigna se lever qu'une fois la partie finie. En passant dans la salle à manger, oubliant de dire son *benedicite* :

— Ah ! canaille ! Si tu ne m'avais pas pris ma tour, c'est toi qui aurais été mat !

Elle n'a jamais su qu'elle avait oublié son *benedicite* ce soir-là, car je ne le lui ai jamais dit.

**

Notre sœur aînée était venue à Paris pour voir aussi sœur Agnès. Maurice Mahut voulut bien nous photographier en groupe dans son atelier. Nous ne savions pas que c'était notre dernière réunion avant que la mort ne vint, à jamais, dépareiller ce collier vivant : les anciennes six petites filles.

**

Et pendant qu'elle était en route, une fois sœur Agnès repartie, l'aînée à son tour vint avec moi voir le Pavillon qu'elle ne connaissait pas. Chattie, restée à Paris, lui prêta sa maison pour y loger pendant les quelques jours de son petit voyage.

**

Ma statue, mise en pierre, avait été expédiée au Havre. J'en faisais présent à l'église Notre-Dame, largesse que me permettait l'état très brillant de mes finances à cette époque.

Le 8 juillet, comme j'étais à Honfleur, je reçus la dépêche de l'abbé Alleaume. La bénédiction avait lieu le lendemain à huit heures et demie du soir.

Je n'ai qu'à recopier dans le cahier de 1927.

La bénédiction de ma statue de Sœur Thérèse, à l'église N.-D. du Havre, une vraie scène du Moyen âge.

Après les chants (quels enfants de chœur !) après César Franck et Bach, un jeune Franciscain prêche. Sujet : ma statue et son attitude, qui représente la sainte quittant l'enfance pour se tourner vers Dieu (je lui avais expliqué mon idée un moment avant, autour de la table de l'archiprêtre où tout le monde en était au dessert). Il m'appelle « bienfaitrice de Notre-Dame ». Puis c'est la procession tout autour de l'église, filles, petites et grandes, en blanc et longs voiles de mousseline, véritable panathénée. La procession s'arrête devant la chapelle latérale où ma statue est placée, et qui est celle du Carmel, fondée par Richelieu. On m'a fait asseoir là. J'ai près de moi Berthe, Margot, accompagnée d'une cousine de son mari, plus un journaliste du Havre. Le vicaire général de Rouen, théâtral et magnifique, entre, vêtu d'or tout comme l'archiprêtre et un autre qui le suivent. Enfants de chœur, thuriféraires, filles en blanc et petits garçons vêtus aussi de blanc, toute cette foule parée est autour de lui. Sa voix bien timbrée détache les syllabes. Il bénit.

Oh! coups de battoir, ébauchoirs, grattoirs, tout mon travail de cet

hiver, toute ma fatigue ! Les drapeaux, les bannières, l'encens, le latin, tout cela pour mon travail... Quel au-delà !

Les cierges tenus par les enfants de chœur m'éclairaient à gauche et ma statue était éclairée à droite. Je la regardais humblement, comme si une autre l'avait faite, ayant le sentiment d'avoir obéi, c'est tout.

Après les paroles, le goupillon, largement, impérialement, a béni. La foule compacte, boudinée, était d'un recueillement immense.

J'ai pensé : « Voilà ! C'est fait ! » comme à un mariage ou à un baptême. Ma statue, ma fille, avait une âme.

Pour ma stupeur, vêtus d'or comme ils l'étaient, et en plein exercice sacré, les trois prêtres se sont tournés vers moi, les mains tendues, humains tout à coup, et même mondains. « Eh bien, chère madame, vous êtes satisfaite ?... »

Puis ils ont repris leur visage inaccessible, et la procession a quitté la chapelle, continuant son parcours autour de l'église.

Sitôt la procession partie, voici :

La première, une jeune fille est entrée dans la chapelle et s'est agenouillée sur les dalles, les yeux levés vers mon travail. Était-ce vrai?... J'ai essayé d'influer sur la présence possible de la Sainte pour obtenir l'exaucement du vœu fait par cette jeune fille à genoux.

Aussitôt après, une jeune femme avec un petit garçon sur les bras. Elle lui a fait allumer le cierge qu'il tenait. Il voulait l'allumer par le milieu !

Puis une dame en deuil, silhouette très particulière que j'avais remarquée, est venue se jeter à genoux tout contre la... ma statue, et a baisé le socle à trois places différentes. Alors, subitement, l'invasion. Les gens se penchaient pour examiner les joujoux sculptés. Ils ne parlaient pas, et aucun ne me regardait.

Là-dessus les enfants de la procession sont revenus, et chacun a déposé son lis au pied du socle. Alors une vieille femme, une Normande à petite capote noire de paysanne que, pendant toute la cérémonie, j'avais regardée de temps en temps parce qu'elle tenait un gros bouquet, s'est avancée, poussée par des encourageurs, et m'a remis ce bouquet, roses, soucis, pois de senteur. Les lèvres tremblantes, elle a voulu me faire un petit discours certainement appris par cœur, et s'est embrouillée. Moi, naturellement, je l'ai embrassée, et la voilà qui se met à sangloter.

C'est là que la foule a commencé à oser. Des femmes en cheveux, se couvrant la tête de leur fichu : « Merci, madame ! — Dieu vous le rendra, madame ! — Soyez remerciée, madame ! — Merci pour nous tous, madame ! »

Le remous augmente autour de moi. Les mères poussent les enfants vers la statue en me regardant. Une pauvre dit à son enfant estropié : « Touches-y le pied, à la sœur Thérèse, mon'tit gas! Tu seras guéri ! »

O atmosphère de miracle, étrange sensation à peine gênante pour moi! Une petite fille éclate en pleurs. « Qu'est-ce qu'elle a? » dis-je à la mère. « Ben, elle voulait voir de trop près la dame qu'a fait la statue, alors j'y ai foutu une gifle ». Je me penche pour consoler l'enfant et l'embrasser. Autour de moi le populaire se resserre. — « Merci, madame! Merci! merci! » Je n'entends plus que cela.

Les herses des cierges, tout à l'heure vides, se remplissent rapidement; leur lumière jaune augmente. Au loin le vicaire général a pris la parole, debout sur les marches de l'autel. C'est un remerciement public qu'il m'adresse. Et il évoque mon œuvre littéraire, disant « qu'elle est, comme le carillon de Rouen, tour à tour profane et sacrée ».

Cependant la rumeur, autour de moi, montait de plus en plus, les voix parlant toujours plus haut, criant presque : « Merci, madame!... Que Dieu vous le rende!... » Je sentais que, tout à l'heure, confondue avec ma statue, j'allais entendre et voir des choses incroyables.

L'archiprêtre, le vicaire général et l'autre, les trois en soutanes, toute pompe terminée, sont arrivés. Ils venaient me chercher. J'ai eu l'impression qu'ils avaient peur. « Vite, madame! Il faut vous reposer! Vite! Vite! Rentrons! » Il a bien fallu les suivre. Je couchais au presbytère.

Arrachée à ma foule. Court-circuit. Une chose inouïe n'est pas allée jusqu'au bout.

Entraînée presque en courant, je me trouve face à face avec l'abbé Debaïze. Le pauvre! Il a fait le voyage, si difficile pour lui, soucieux de se trouver là pendant que j'étais à l'honneur!

Il me faut le quitter en hâte, suivre les trois prêtres. Dans la rue, sous la pluie à verse et le vent de mer, la foule m'attendait dans la nuit. — « Merci, madame!... Merci, madame!... »

Et je suis rentrée avec les trois, suivie de Berthe, pour mal dormir dans la « chambre de l'archevêque », en attendant de me lever à cinq heures et de reprendre le bateau de Honfleur — par un temps sinistre.

**

Je disais plus tard en plaisantant que j'avais failli être canonisée. Ma statue fut éditée, par les *Annales*, petit bronze fort bien exécuté. Quant au moulage en plâtre de l'original et au moule lui-même, je

n'ai jamais pu savoir où ils étaient passés, bien qu'ayant payé fort cher pour les faire exécuter.



C'est aussi en 1927, quand fut venue l'automne, que je fis avec Chattie un long et magnifique voyage en Europe Centrale : Vienne, Budapest, Prague Zagreb, Belgrade, voyage à péripéties nombreuses qui sera raconté plus tard.

En 1928, une rencontre qui semblait de peu d'importance, annonça de loin, alors que nul ne pouvait s'en douter, de bien grands changements dans ma vie.

Chez le musicien Edouard Bernard, qui donnait une matinée, je fis la connaissance d'une vieille demoiselle, Américaine sans fortune et même assez pauvre, dont les bons yeux me plurent. Ayant parlé avec elle, je la découvris violoniste. De plus elle avait depuis longtemps l'intention de traduire mon roman *Graine au Vent*.

Rendez-vous fut pris chez moi. Nous jouâmes à deux violons, puis elle m'accompagna au piano. Elle était l'auteur d'exercices violonistiques fort appréciés aux Etats-Unis, savait l'allemand (auquel je m'étais mise depuis peu); bref, elle réunissait pour moi toutes sortes de motifs d'intérêt, sans rien dire du plaisir que j'avais à converser en anglais avec elle, n'ayant plus guère d'occasion de reparler cette première langue de mon enfance.

Et, plus encore que tout le reste, j'aimais que la candeur de cette innocente « old maid » me rendit en quelque sorte mes dix ans. Car j'avais, près d'elle, l'impression de retrouver une des Anglaises de mes premières années.

Je pris plaisir à la voir sans cesse, à faire de la musique avec elle qui (miracle !) ne demandait pas mieux. En outre, professeur de violon de son état, sans précisément me donner des leçons, ce qui m'eût rebutée, elle me montrait, chaque fois que l'occasion se présentait, cent petites roublardises du métier.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que Chattie prenait ombrage de cette amitié. Ayant, à la fin de juin, donné rendez-vous à l'Américaine dans l'église d'Elisabethville où l'on venait de placer un double de ma statue de Sœur Thérèse, alors que Chattie et son mari m'accompagnaient, je vis se chiffonner la redoutable petite figure à la vue de l'indésirable violoniste.

Le nuage se dissipa moins vite que la première fois. Il fallut retrouver Honfleur et ses mondanités pour que le sourire reparût.

Le rythme des thés, cette année-là, battait son plein. Tous les deux

jours, sinon tous les jours, je devais m'habiller pour aller à des réceptions. Le Tout-Honfleur estival offrait des éléments de qualité, certes ! Les Valloton, les Gernez, les Renouard, les Albert-Emile Sorel et la famille Warrain aux filles belles comme le jour, et l'incomparable Charles Houssaye, directeur de l'agencee Havas, au milieu de ses enfants captivants, et les Raymond Charpentier installés au Val-la-Reine, et les Esnault Peltrie à la Michelière, dans chacun de ces intérieurs il était bien agréable d'être reçu; et les goûters de Chattie étaient pleins de charme, et ceux qu'il me fallait bien donner au Pavillon aussi. Mais, à force de nous retrouver tous ensemble presque chaque jour, nous nous dévalorisions les uns les autres, n'ayant plus aucun nouveau fluide à nous transmettre : la plage.

J'en arrivais paradoxalement à souhaiter des arrivages de horzains pour changer un peu. Ah ! qu'étaient devenus mes étés en sabots et blouse de travail ou bien en culottes de cheval, mes promenades à bicyclette avec un chien pour unique compagnie ?

Je ne pouvais fermer ma porte normande, en haut, à cause des allées et venues, auxquelles je tenais, entre la maison de Chattie et la mienne. Alors, si je restais chez moi, des visites, même le matin, venaient me surprendre, Parisiens de Deauville qui connaissaient maintenant le chemin. Si je sortais, j'en rencontrais des hordes, avancées en carré sur moi.

Même à Pâques, même à la Pentecôte, et même avec un cheval dans mon écurie, comme j'en avais un chaque printemps depuis deux ans, il ne fallait plus, dans mon pays, songer à de la solitude.

**

Dès le retour à Paris, une constante mauvaise humeur de la part de Chattie, et pour les mêmes causes, recommençait. Un voyage au Luxembourg, qui eût pu, comme les autres, être un plaisir de choix, fut assombri par les litanies de ma compagne, qui ne craignit pas, le soir de ma conférence au grand théâtre de Luxembourg, de me casser la tête jusqu'à la dernière minute.

J'attachais beaucoup d'importance à cette soirée, comme à toutes celles où je devais, à l'étranger, représenter la France littéraire.

Sans pitié pour ma nervosité, pour ma responsabilité, traitant avec la plus parfaite désinvolture un domaine qui n'était pas le sien, pendant qu'à l'hôtel je m'habillais, la récriminatrice ne me laissa pas trois minutes de grâce pour me recueillir, alors que je devais parler sans le moindre papier devant les yeux.

Déjà je ne reconnaissais plus la pimpante camarade de mes précédents voyages; déjà l'ombre funèbre de la scène se dressait entre

nous deux, cauchemar haï dès l'enfance et dont, au cours de mon existence, j'avais souffert au point d'être prête à fuir n'importe où plutôt que de le supporter de nouveau.

« L'Américaine... Les sales Américains... La sale Américaine... L'Américaine.... »

Comment je pus faire ma conférence ce soir-là, je n'en sais rien.

N'aimant pas non plus qu'on se mêle d'attenter à mon indépendance, je craignais de me laisser emporter par quelqu'une de ces brusques et violentes colères qui, nonobstant ma douceur ordinaire, peuvent me prendre, bien que fort rarement, depuis que je suis devenue une femme qui n'a qu'elle-même pour se défendre.

Le voyage, heureusement, se termina sans dommage. Mais, quand arriva la Saint-Sylvestre, pour protester contre la sourde tyrannie qui se dessinait, au lieu de finir l'année avec Chattie, j'emmenai l'Américaine aux *English Players*, et ne rentrai chez moi qu'après minuit.

Pour continuer à désenchanter progressivement le Pavillon de la Reine, ce fut également en 1928 que le voile noir s'étendit une fois de plus sur ma ferme.

Jeune encore, une des filles, la Juliette, si belle, fut tout à coup déclarée atteinte de la gangrène du poumon. Elle mourut en quelques jours, non sans m'avoir, pendant son agonie, regardée fixement pendant cinq minutes entières, — un siècle, — de ses immenses, splendides yeux noirs, comme pour me confier un grand secret silencieux que je ne pus comprendre.

**

1929. Année qui fut fatale à notre amitié.

Elle commença par un voyage en Suisse, pleine neige de janvier plus grisante que du champagne. Bien reçues partout comme nous l'étions toujours, promenées en montagne dans des autos chaînées à cause de la glace, nous étions en route pour un de nos plus brillants voyages.

Un matin, ayant écrit quelques cartes postales, je vis Chattie jeter un coup d'œil sur celle qui portait l'adresse de Miss Jo T..., la violoniste américaine.

Quelle catastrophe !

Dans le train où nous venions de monter, allant vers une autre conférence, et bien que le compartiment fût plein de gens, la discrète, la réservée Chattie, pour mon épouvante, eut une grinçante crise de nerfs, voulut se jeter par la portière. Un scandale.

Le reste du voyage ne fut pour moi que terreur de voir se renouveler l'inconcevable chose. Je dus subir sans rien dire tout ce que j'entendis. Mais, au fond de moi-même, je me sentais, il n'y a pas d'autre mot, atteinte.

**

A Paris, la vie reprit à peu près son cours, du moins en apparence; car j'étais excédée des remarques tendancieuses et mesquines qui m'étaient continuellement faites, des airs réprobateurs qui m'accueillaient, des allusions perpétuelles à l'Amérique et aux Américaines.

La présence de Roger, le fils de la cuisinière, petit enfant que j'aimais beaucoup et que Chattie adorait, mettait heureusement un peu de grâce parmi nos conversations empruntées.

Cependant, ayant depuis peu retrouvé, je ne sais plus dans quelles circonstances, le compositeur hongrois Téodor Szanto (connaissance d'avant-guerre) qui, veuf, venait d'épouser la jeune danseuse Madika, notre conversation animée à tous trois s'étant terminée par un projet d'opérette dont j'avais séance tenante écrit le livret, je passais maintenant de longues heures chez mes Hongrois à écouter, à mesure qu'il l'écrivait, la musique que le compositeur mettait sur mes paroles. Miss Jo T..., elle, traduisait prose et « lyrics ». Il fallait adapter les mots anglais aux notes, et même les français, car Szanto n'en plaçait pas toujours où il fallait l'accent tonique.

Des séances de fou-rire interrompaient parfois notre travail. L'espoir chantait. On convoquait un jour un éditeur, le lendemain, un impresario.

Cette opérette, pour finir, eut le même sort que mes autres œuvres théâtrales. Et pourtant la musique était ravissante.

Maintenant Szanto est mort, et la petite Madika m'a donné la partition manuscrite de son mari, laquelle dort dans une armoire avec d'autres laissés pour compte.

M'évadant le plus possible de l'air que je respirais quai Voltaire, j'allais très souvent aussi chez Hze Deslandes, malade et délaissée. Menacée de devenir aveugle, un de ses yeux, déjà perdu, se voilait d'une taie blanche en forme de croissant, ce qui se remarquait tout de suite.

— Regarde comme mon pauvre œil est abimé ! gémissait-elle.

Et quand, pour la rassurer, je lui disais : « Lequel ?... » elle se croyait guérie, et cessait de se lamenter.

Jo T... et moi lui donnâmes un soir un concert à deux violons pour elle toute seule. D'autres fois je lui racontais des histoires, comme à un enfant.

Elle mourut, cette année 1929, en juin, d'une mort elle-même un peu magique, endormie pour toujours après avoir pris par distraction une dose trop forte de soporifique, rendant le dernier soupir pendant qu'une amie lui récitait un poème en prose écrit pour elle, et qui parlait de sa mort et de son ascension au ciel parmi les anges.

*
**

Je partis pour Honfleur peu de temps après cette fin.

J'avais à remplacer mon chien Ami. A un boucher de la ville, j'achetai Gamin, un berger allemand de sept mois. Ces chiens, que je laissais à Honfleur l'hiver, faisaient pour moi partie du matériel de la ferme, et je ne m'y attachais pas, ne voulais pas m'y attacher.

Or, miss Jo T..., comme c'était entre nous convenu, s'en vint pour quelques semaines dans le pays. J'avais trouvé pour elle, pas bien loin du Pavillon de la Reine, la très modeste chambre qui correspondait à sa pécune fort restreinte.

Chaque jour elle montait après déjeuner, et nous faisons de la musique, de l'allemand, des parties de jeu sur l'avenue avec Gamin, ou bien de longues promenades à pied au Breuil et ailleurs.

C'était une attachante créature, âme fraîche et cheveux gris, une femme de grand cœur et de bonne culture, préoccupée avant tout de Christian-Science, et qui ne demandait qu'à tout concilier. Mais Chattie ne pouvait, en toutes lettres, supporter sa présence dans mon pays.

Elle commença par m'espionner, se faisant renseigner par les gens qui nous avaient aperçues allant vers nos promenades, contrôla toutes les minutes que je passais avec celle qu'elle détestait, et finit, stupéfiante, par descendre me retrouver quand j'étais seule au Pavillon.

Je voyais entrer, défigurée par la rage, une personne que je n'avais jamais vue, une Chattie qui montrait les dents comme un animal, criait, trépignait... C'était, dans toute son horreur, la scène, la SCÈNE.

Ma sœur Charlotte, qui venait d'acheter et transformait en maison d'habitation une vieille ferme assez proche, fut une ou deux fois, quoique bien incomplètement, témoin de ce qu'était devenue la petite dame si douce qu'elle connaissait depuis longtemps.

J'en arrivais, à force de voir se renouveler ces manifestations imprévisibles, à tomber moi-même dans les crises de nerfs.

Que faisait-on de mon travail dans un tel cabanon ?

Mais les gens à argent qui n'ont qu'à vivre heureux en le dépen-

sant ne connaîtront jamais, autre race, la signification du mot *travail*. Que le cerveau d'un écrivain fût un délicat ouvrage d'horlogerie à ne pas brutaliser, Chattie, petite harpie déchainée, ne s'en souciait guère.

Pourquoi supporter plus longtemps l'inadmissible? L'envie de la battre traversait mon esprit pendant ces instants sans beauté. Mais, quatorze ans d'attachement, cela ne se défait pas facilement. Malgré mon indignation, l'horreur de me voir contester la liberté de fréquenter qui me plaisait, j'eus la faiblesse ou plutôt la lâcheté de patienter de mon mieux.

**

Miss T... repartie à son heure, le calme revint entre nous, et le brouhaha des thés étouffa les dernières manifestations, revendications, explications qui m'assassinaient.

Bientôt, pourtant, invitée par Olga Sarmento dans sa villa de la côte basque, je pris le train, un matin, heureuse d'aller respirer ailleurs. M'arrêtant pour deux jours à Paris, je les consacrai gentiment à l'innocente violoniste, cause involontaire de tant de maudite colère.

Chez Olga je retrouvai Virginia Victorino, passai huit jours de charme et de douceur devant une mer et sous un ciel d'indigo, belles promenades en auto à Saint-Jean-de-Luz, à Biarritz, à Bayonne et même en Espagne.

Revenue, non sans crainte, à Honfleur, une petite nouveauté bien absorbante, heureusement, m'y occupa. Ce fut, du reste, à l'instigation de Chattie elle-même qui, de sa main calmée, me donna la première bougie que j'aie sculptée.

Nous avions, la saison précédente, à Paris, vu dans une étrange exposition de travaux exécutés par des fous, un essai de masque taillé dans une chandelle.

— Vous allez certainement faire quelque chose avec ça !... me dit-elle.

La passion s'y était mise. J'ai toujours eu de ces vagues qui déferlent, me faisant tout oublier. Mes peintures sous et sur verre avaient précédé. Maintenant il n'était plus question que de sculpter des bougies.

Beaucoup plus intéressée par mes travaux d'art que par ma littérature, Chattie s'extasiait à chaque petite figurine née la nuit de mes doigts. J'essayai jusqu'à des portraits. Je fis en bougie celui de Berthe, que j'ai toujours, et, je crois bien, celui du petit Roger.

**

A la rentrée, la mauvaise humeur redevint menaçante. Miss T... n'avait pas quitté Paris, et je n'avais pas la moindre intention de ne plus la voir. Elle traduisait à mesure que je l'écrivais mon livre sur Guillaume le Conquérant, ouvrage considérable. Tous les jours elle était chez moi. C'est dire que, de nouveau, Chattie me persécutait.

Aussi, lorsque l'*Institut français* de Londres me demanda de venir pour une conférence, je n'exigeai pas dans mon contrat la présence de ma compagne ordinaire. Je préférais être seule que de risquer quelque éclat semblable à celui de la Suisse.

Chattie n'était plus Chattie. Toute sécurité s'était évanouie dans mon esprit, mon amitié désillusionnée n'était plus la même. Exactement comme le Pavillon de la Reine, qui semblait devoir, chaque saison, inventer quelque nouveauté pour me rebuter, la sorte de sœur que j'avais eue pendant tant d'années me redevenait étrangère. Je sentais qu'à la moindre algarade je ne pourrais plus ne pas m'en aller à jamais, puisque tel avait toujours été mon instinct, même enfant, dès qu'apparaissait l'exécration, l'inadmissible, la destructrice, — la scène.

C'est pourquoi, la suite l'expliquera, j'ai nommé fatale à notre amitié cette année d'enfer : 1929.

**

Quel début pour 1930 ! Le 1^{er} janvier au soir, dans une chambre pleine de silence, je suis penchée sur un cadavre. Le poète Emile Cottinet est mort de la veille, et j'en ai été prévenue par Jean Dars, son grand ami.

Cottinet, je ne l'avais jamais vu beaucoup, sa timidité lui interdisant de venir chez moi. L'amour qu'il avait de mes vers, ceux qu'il fit en mon honneur, les lettres que nous nous écrivions parfois avaient pourtant, entre nous, fait circuler la grande onde de l'échange spirituel.

Cinq ans plus tôt, avertie aussi par Jean Dars, j'apprenais que les médecins venaient de condamner le poète, l'état de son aorte ne lui laissant plus que quelques semaines à vivre.

A ce moment-là, j'avais pris un prétexte pour aller chez lui. L'ayant longuement observé sans en avoir l'air, je concluais, devant Jean Dars, diagnostic semblable à quelques autres établis déjà par mon instinct et qui ne m'avaient jamais trompée : « Je lui donne encore cinq ans à vivre. »

Et voilà. Les cinq ans venaient tout juste de s'écouler, et il était mort.

C'était encore quelqu'un de ma famille selon l'esprit qui disparaissait. Je pris de sa belle tête endormie un dessin qui, reproduit par la photographie, fut distribué à ceux qui l'aimaient. Il me laissait sur son testament un collier et des boucles d'oreilles trouvés sur une momie d'Égypte.



Jusqu'à la fin de février, une série de voyages que je fis prudemment sans Chattie me promena de Strasbourg à Liège et de Grenoble à Fontenay-le-Comte, puis à Caen, où je parlai pour les étudiants.

A Paris je fis la précieuse connaissance d'Aurore Sand qui, si pâle et si romantique entre ses épaisses boucles, avec ses magnifiques yeux dont la prunelle noire semble déteindre sur le blanc, impressionne comme le fantôme même d'une époque disparue.

Et, dès le mois de mai, je m'empressai de reprendre le chemin de Honfleur.



Miss Jo T... y vint au début de juin. Elle s'en irait généreusement dès que Chattie s'annoncerait. Désolée des orages qu'elle suscitait, elle sacrifiait volontiers une partie de ses vacances à ma tranquillité; car la qualité de ses sentiments pour moi ne comportait aucun égoïsme.

Elle partit alors que sa mortelle ennemie n'était même pas signalée. Je savais devoir ne plus la retrouver à Paris : elle serait, dès juillet, retournée en Amérique. Mais mon projet était de l'y aller visiter l'année qui suivrait, de sorte que nos sobres adieux se firent avec sérénité.



Peu de temps après son départ, je me mettais moi-même en route. Depuis longtemps j'étais invitée à passer quinze jours au Luxembourg, chez le professeur Charles Becker, d'Echternach, et sa femme.

Repos d'une grande douceur. Simplicité, cordialité, longues conversations avec le subtil professeur, qui est aussi le maître critique littéraire de son pays, flâneries, promenades à pied dans des paysages pleins de grâce.

Je fis à Echternach un peu de peinture, même une bougie sculptée, lassée en souvenir à ma si bonne, si affectueuse hôtesse.

De retour à Paris, je retrouvai mes voisins, car ils n'étaient pas encore partis pour Honfleur.

Peu après, la saison d'été recommençait, hachée par les réceptions comme toujours, rien qui ressemblât à ce que j'y avais tant aimé. Je ne retrouvais l'âme de mon pays et la mienne que la nuit.

**

Depuis un an, la grosse Louise, dont la vue n'avait cessé de baisser (et vite), était devenue complètement aveugle. Je me souviens tristement de son dernier mot de clairvoyante.

Passant avec moi sur l'avenue :

— Oh ! que madame regarde !

C'était un jeune acacia qui, plein d'à propos, commençait à monter juste à l'emplacement d'un tilleul disparu.

— Comme c'est mystérieux, dit-elle, rêveuse, ce petit arbre qu'a poussé tout seul dans la ténèbre...

**

L'Américaine était dans son Amérique. Le petit visage souriait de nouveau. Je laissais en moi s'endormir l'affreux souvenir de tant d'inconvenances.

Et puis j'étais heureuse de la belle fête qui se préparait en mon honneur au *Vieux-Honfleur*, sous l'impulsion d'Albert Emile-Sorel, ce grand frère que j'aurai eu vers ma cinquantaine pour me faire mieux sentir combien j'aimais ma ville natale (qui est aussi la sienne), et combien j'en étais aimée.

Le peintre Léon Leclerc, fondateur du *Vieux-Honfleur*, avait longtemps souhaité cette fête. Il était mort quand elle eut lieu.

Présidée par M. Maignon, recteur de l'Université de Caen, qui remplaçait avec avantage les autorités parisiennes dont aucune n'avait voulu se déranger pour moi, cette fête, bien locale et toute spontanée, avait une autre valeur à mes yeux que la Légion d'Honneur trois fois refusée. Ainsi que le disait mon petit discours fait avec une bien grande émotion, cette fête était quelque chose comme mon mariage avec ma ville.

Des fleurs, des sourires, des paroles éloquentes et pleines d'affection, et mon buste de Maurice Reymond officiellement placé dans le musée où il est resté depuis; une exposition de mes tableaux, bougies sculptées et manuscrits remplissant les vitrines — ce jour-là, très certainement, fut un des plus beaux de ma vie.

J'avais remis, pour son musée, à Marie-Thérèse Turgis, nouveau conservateur, le volumineux manuscrit de *Guillaume le Bâtard*, celui de mes livres qui m'aura coûté le plus de peine. J'aimais le donner à ma chère ville de Honfleur.

Ah ! pourquoi n'ai-je pu y rester, dans ma chère ville de Honfleur ? Cette fête inoubliable du 3 août 1930 m'y attachait encore un peu plus.

**

Pour ma ville, en octobre, j'essayai quelque chose.

Depuis près de cinq ans, la Vierge du Port, statue de pierre dont la niche s'enfonce à même le mur de la Lieutenance, s'était vu décapiter par un coup de vent engouffré dans le long voile de dentelle dont les marins la paraient toujours, et qui, faisant cordage, avait eu la force de couper cette tête de pierre.

Cette tête de pierre, séparée en deux et dont le visage n'existait plus, un maçon de Honfleur, qui l'avait ramassée le jour de l'accident, venait de m'en faire cadeau.

Puisque les Beaux-Arts, prévenus depuis quatre ans, ne se décidaient même pas à venir voir le dégât, j'entrepris la tâche, avec l'assentiment du maire (le docteur Bréhier, grand ami de Georges Duhamel) de réparer moi-même la statue le mieux que je pourrais. « Quand la Sainte-Vierge a perdu la tête, plaisantais-je, on peut craindre que toutes les filles de la ville n'en fassent autant ! »

On me descendit donc la statue, et, dans une salle de l'Hôtel de Ville mise à ma disposition, je commençai mon travail. Un jeune ouvrier intelligent me gâchait mon plâtre. Bien silicaté, ce plâtre pouvait durer fort longtemps, en attendant le bon plaisir des Beaux-Arts.

J'avais à refaire non seulement le visage de la Vierge, mais son bras droit, une grande partie de son manteau, plus un bras et une main de l'Enfant Jésus.

Le nouveau curé d'Equemauville (l'abbé Debaize étant mort l'année précédente) me conduisit une ou deux fois en ville dans sa petite auto, et m'indiqua la position rituelle des doigts bénisseurs de l'Enfant.

Quand mon travail fut terminé, les échafaudages ayant été placés, un vieux dispositif du moyen âge, manié par des bras d'hommes, remonta la Vierge dans sa niche.

J'étais assez fière de mon ouvrage. Notre-Dame du Port, remise à neuf, avait enfin retrouvé sa dignité.

Un an après, les Beaux-Arts, ayant eu vent de cette reconstitution, s'inquiétèrent tout à coup de ce dont on leur parlait depuis plus de quatre ans, et démolirent, pour le recommencer en pierre, tout ce que j'avais fait.

Ma peine n'avait donc pas été perdue.

**

En octobre, je partis pour Saint-Tropez, invitée par Germaine Lefrancq dans la belle maison qu'elle habitait, entourée d'un immense parc descendu jusque dans la Méditerranée.

Encore un séjour plein de calme et de simplicité.

Nous revînmes toutes les deux à Paris dans sa petite Ford, conduite par elle-même, avec arrêts pour la nuit à Lyon, puis à Auxerre, joyeux voyage dont je me souviens avec tant de plaisir.

A Auxerre je parvins à voir, qui se dérobe toujours et veut rester cachée, la grande poète Marie Noël, une de mes plus ferventes admirations.

Et, quand revint novembre, à Paris, je vis paraître chez moi Jacques Baschet, de *l'Illustration*, auquel je confiai la collection de mes bougies sculptées, dite « Panthéon des trente-six chandelles », dont il voulait faire une page en couleurs qui demanderait six mois pour être mise au point.

L'article dont, le moment venu, Jacques Baschet accompagna cette page de *l'Illustration*, est le plus délicieux qu'on ait jamais écrit sur ces œuvrettes inédites.

**

En février 1931, la grosse Louise mourut, emportant avec elle l'âme du Pavillon de la Reine. Je fis le voyage pour assister à son enterrement.

En mars, toujours seule, je partis pour Angoulême, puis pour La Rochelle où l'une de mes compatriotes de Honfleur, avec ses huit enfants et son mari, me reçurent à bras ouverts.

Le 25 mars ce fut Chattie qui, dans sa voiture, me conduisit à Auxerre. Ma sœur Margot nous accompagnait. Je revis encore une fois Marie Noël.

Le 23 avril, je m'embarquais pour les Etats-Unis, après un adieu bien sec de Chattie la veille de mon départ, car elle ne m'accompagnait pas au Havre.

Berthe seule vit le paquebot partir, et moi, je la regardais avec angoisse, longue silhouette au bord du quai d'embarquement, si vite confondue avec les formes vagues que créait la distance.

Depuis l'âge de vingt-cinq ans, je désirais aller en Amérique. Ma connaissance de l'anglais était un appoint suffisant pour qu'on m'y envoyât, comme tant d'autres littérateurs désignés par les compétences autorisées. Mais, même avec l'aide de mon mari, je n'avais jamais obtenu cela.

Maintenant, sans trop savoir ce qui m'attendait, je partais seule et de mon propre mouvement, munie, il est vrai, de mon passage aller et retour par les soins des Affaires étrangères, grâce à Philippe Berthelot.

De mon séjour à New-York où me recevait de si bon cœur Mme Rieffel-Dauban (depuis fondatrice du *Prix Fémina Américain*), des quatre mois passés à Denver, capitale du Colorado, chez Jo T..., qui me soigna comme une mère, je n'ai plus rien à dire, ayant tiré de ce voyage trois livres : *Le Far-West d'aujourd'hui*, *L'Amérique chez elle* et *Passions américaines*. J'avais fait des conférences en anglais, d'autres en français, mais, vu les frais sur place de ce voyage sans mission, je ne rapportais pas un sou.

Cependant je ne regrettais rien. Les belles heures respirées dans les Rocheuses, tout ce que j'avais vu chez les Indiens, trois jours passés dans le domaine inaccessible d'Edna Saint-Vincent Millay (la muse quasi divinisée des Etats-Unis dont j'avais traduit bien des poèmes avant de la connaître), de belles rencontres comme celle de Lilian White Spencer, poète de talent et parfaite traductrice en vers des nôtres, de Villon à Verlaine, tout cela représentait un enrichissement qui valait mieux que des dollars. Et mon amitié pour miss T..., qui, depuis six ans, ne s'exprime plus que par lettres, s'était affermie encore du fait d'avoir été reçue chez elle, d'avoir, par elle, connu tant de choses.

**

Le 23 août, jour de mon retour, Berthe vint me reprendre au Havre dans une auto louée, la marée ne me permettant pas de passer pour regagner Honfleur en bateau.

Pour être à sept heures du matin à l'arrivée du *Paris*, elle s'était levée en pleine nuit, le parcours de Honfleur au Havre étant fort long quand on le fait en voiture.

J'étais si fatiguée qu'elle me reconnaissait à peine. Parvenue enfin au Pavillon, avant d'avoir ôté mon chapeau j'y vis arriver ma sœur Marguerite, en villégiature dans le pays, et qui, sans me laisser dire un mot de mon voyage, me raconta fort longuement tout ce qu'elle venait de voir pendant sa visite aux châteaux de la Loire.

Ensuite elle s'en alla sans vouloir regarder ce que je rapportais du Far-West, dieux indiens, châles, poteries peaux-rouges — « un vrai bazar !... » lança-t-elle avec un coup d'œil ironique. Et moi j'avais un cadeau pour elle, que je n'osai plus lui donner.

Et puis, après déjeuner, je montai chez Chattie, le cœur serré d'avance — et comme j'avais raison !

Seul, le petit Roger accourut en me voyant, et se jeta gentiment à mon cou. Chattie, que j'appelais, ne se décidait pas à sortir de sa chambre. Son mari me tendit la main, et s'éloigna.

Je l'avais connu, le mal du pays, en Amérique. Cet instant du retour, avec quel frémissement j'y avais pensé, quand, à Denver, je me disais qu'il me fallait trois jours de train pour gagner New-York, et, à New-York, six jours de bateau pour gagner le Havre — où je ne serais même pas arrivée encore.

Figure chiffonnée, regard plein de reproches, froides paroles, silences gênés, voilà donc ce que je venais retrouver ?

Je reviens d'un bien long voyage
Vers mon pays longtemps quitté.
Dans mon cœur et sur mon visage,
Voyez ce que j'ai rapporté !

Non. Pleins de froide indifférence,
Mes amis ne s'en soucient point.
Retour ! Ce mot, quand j'étais loin,
Me berçait comme une romance.

Me voici ! Mon bagage est lourd,
Mon cœur bat, ma tête est trop pleine.
Mieux vaudrait peut-être leur haine
Que ce qu'ils font de ce retour.

Mais quand je serai sous la lampe
Seule avec l'encre et le papier,
Ma main gauche, contre ma tempe,
Aura des chaleurs d'amitié.

Alors, retrouvant l'atmosphère
Des pays que j'ai vus là-bas,
Je me les conterai tout bas,
Et ce livre que je vais faire,

Ce livre nouveau qu'on attend,
Plein d'océan, de ciel, de cimes,
Aura cet accueil palpitant
Que me refusent mes intimes.

Mes lecteurs ne seront pas là,
Pourtant, pour me dire leur joie.
Je resterai loin d'eux, en proie
A la tristesse que voilà.

La mort est très peu différente,
 Sans doute... Quand j'y dormirai,
 Quand je ne serai plus présente,
 Oh ! les bons amis que j'aurai !

23 août 1931,
 Honfleur.



L'indésirable était à l'autre bout de l'océan. Chattie respirait. Les grimaces disparurent graduellement, la gaieté revint.

Je passais quelques jours, la saison finie, dans sa maison au-dessus du Pavillon fermé. Cela m'était arrivé plusieurs fois déjà.

Dans la « chambre d'amis » où j'étais logée, une nouvelle marotte me tenait éveillée presque jusqu'à l'aube.

J'avais, à Paris, trouvé chez mon marchand de couleurs une petite maquette de bois qui, par hasard, comportait un joli visage. Les poupées m'ont toujours attirée, inquiétée. Pour celle-ci, dont les mouvements étaient justes comme la vie même, je m'étais, contre toute probabilité, mise à coudre des petits vêtements, costumes de toutes les époques dont je fabriquais jusqu'aux souliers historiés ou longues bottes à revers.

De cette crise d'enfantillage, Chattie se montrait enchantée puisque, pour elle, j'étais « l'enfant ». Aldor, petit personnage de bois, devenait le héros du jour. Je ne pouvais prévoir qu'il engendrerait toute une génération de poupées.

Le 21 octobre, à Oxford, je faisais une conférence chez les étudiants. Il n'était décidément plus question de Chattie dans mes voyages. Je passai quelques jours à Londres, chez la sœur de ce Scott héroïque qui mourut dans sa tragique mission polaire, allai faire visite à la fille de Burne-Jones qui voulait des détails sur la mort d'Ilze Deslandes, son amie, et revins enfin à Paris que je ne quittai plus que pour Poitiers et Niort où je faisais des conférences, ensuite pour Coutances, d'où Mlle E. G..., professeur de mathématiques, ma lectrice passionnée, devenue directrice du collège de filles, m'emmena voir en plein hiver le Mont Saint-Michel, où je n'étais jamais allée.

Mon voyage en Amérique m'avait fait manquer l'Exposition Coloniale. Invitée au dernier déjeuner qu'y donnait le maréchal Lyautey, j'eus, en plein banquet un dialogue avec lui.

Je lui reparlais du Sud-Oranais, de son manteau de commandement, qu'il m'avait alors prêté pour une photographie, de son rayon-

nement, de ce que j'appelais, « son côté Sarah Bernhardt ». Les convives riaient.

— A propos, Monsieur le Maréchal, à Aïn-Sefra vous m'aviez nommée lieutenant de spahis. Il me semble que j'ai dû monter en grade, depuis ce temps-là !

— Restez donc lieutenant, me cria-t-il à travers la table. Il n'y a rien de plus bête qu'un officier supérieur !

A la sortie de ce même banquet, Brieux vint me saluer, et, très bas : « Ah ! si vous saviez ! Vous aurez été la femme de ma vie ! »

Je le regardais, assez interloquée. Il me semblait, au cours de tant d'années, ne l'avoir jamais rencontré que deux ou trois fois, entre deux portes, et même ne lui avoir jamais parlé.

Et ce fut en 1931, dînant souvent avec mes voisins au restaurant Lesur, quai Voltaire, que j'y revis, aperçue chez les Valloiton, à Honfleur, en 1923, et qui connaissait fort bien Chattie, la cantatrice Germaine de Castro.



Le 2 février 1932, le petit Roger eut sept ans. L'ayant connu bébé j'avais pu voir de jour en jour s'affirmer, bien qu'à un âge si tendre, son caractère entier et son cœur délicat. Cet enfant était ce qu'on appelle « une nature ».

Entre trois et quatre ans je remarquais déjà la façon dont il se mettait à écouter la musique. C'est pourquoi je répétais que, le jour où il aurait sept ans, je le commencerais au violon.

Trop gâté par Chattie et son mari, trop sévèrement mené par sa mère, entre la cuisine et le salon, les baisers et le martinet, le pauvre gosse, pour s'en tirer, était bien obligé de louvoyer comme il pouvait. Je me demandais avec inquiétude ce que donnerait plus tard un tel régime. Je me le demande encore, bien qu'ayant perdu de vue ce petit bonhomme attachant.

Je lui donnai donc, le jour de ses sept ans, sa première leçon et de solfège et de tenue du violon. Il était convenu qu'il monterait tous les jours travailler chez moi.

Au bout de cinq ou six séances, encore que m'étant attendue à ce résultat, j'étais étonnée de la facilité avec laquelle mon élève entraînait dans le solfège, comprenait la tenue du violon et de l'archet, trouvait déjà les notes de la première position.

J'essayai de lui faire déchiffrer, tout en l'accompagnant au piano, les petits airs donnés en Amérique par miss T... à cette intention, et je vis qu'il s'en tirait avec une désinvolture surprenante.

Après ses exercices, je lui faisais chaque jour écrire sur du papier

à musique, et sans modèle, les notes qu'il connaissait déjà. Je le faisais solfier, reconnaître les notes quand je les lui jouais au piano. Presque jamais il ne se trompait.

La leçon, pourtant, ne se passait pas toujours sans violence de sa part. Je ne le grondais pas. L'embrassant sur les deux joues, je le renvoyais gentiment avec son violon sous le bras, ce qui l'impressionnait tellement qu'il en sanglotait parfois pendant des heures.

Mais, quand il avait été sage, sa plus grande récompense était de m'entendre, avec exemples au piano, lui expliquer le style des différentes époques musicales, puis de lui raconter des anecdotes au sujet des compositeurs.

Un jour il monta pour sa leçon en pleurant et trépignant.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Le petit Mozart a fait une sonate à six ans... et moi j'ai sept ans... et je ne ferai jamais une sonate à six ans !

D'autres fois il me faisait presque peur.

— La musique ! La musique, ça me rend fou !

J'étais très fière de mon petit ménétrier. Je voulais lui faire jouer un morceau à sa portée, que je ne trouvais pas.

Comment l'idée de l'écrire moi-même me vint-elle ? Il ne m'est jamais arrivé, quand je me jette tête baissée dans des nouveautés, de me demander de quelle façon je m'y prendrai pour les mener à bien. Tranquillement je me mis à l'œuvre, en m'aidant du piano, naturellement, et composai cette petite berceuse que Magdeleine Godard a maintenant adoptée pour ses auditions d'élèves.

Et, sans qu'il y parut encore, cette berceuse fut le début d'une ère nouvelle de mon existence.



Amusée, je continuais d'écrire de la musique, piano et violon, piano seul, chant et piano. Quel mois de février je vivais !

J'en abandonnais Aldor et la petite compagne de sa taille que je venais de faire naître pour lui, retrouvant le principe de ma toute première poupée, squelette de laiton, muscles de coton tordu.

Cependant, comme je ne pouvais composer la nuit, étant obligée de me servir du piano, je passai bientôt ma rage créatrice sur un nouveau personnage, ouate, fil de fer et vieux bas de soie, petit lutteur nu que, plus tard, devaient photographier les journaux illustrés. J'avais un peu de loisir entre deux romans : en d'autres termes, j'étais en vacances.

Pendant que je cousais j'entendais, au-dessus de ma tête, des craquement insolites. L'atelier mitoyen changeait souvent de locataire.

Une dispute, certain matin, avait éclaté sur le palier, je ne sais quel individu louche voulant forcer la porte de mon voisin immédiat, qui se défendait, non sans être couvert d'injures plus qu'équivoques.

Cet atelier, depuis longtemps, était mon mauvais rêve. Pendant le mois qu'il y était resté, j'avais, toutes les nuits, vers deux heures du matin, entendu le vieil Anglais qui l'habitait pousser des petits cris indéfinissables tout en trottant comme un rat autour de la pièce. Ensuite étaient venus des gens à piano, des thés bruyants, des retours à l'aurore avec portes claquées. Je m'attendais à tout.

Les autres ateliers laissaient aussi deviner leurs mystères, gens à rendez-vous cachés ou à drogues (ceux-là silencieux), mais également gens à noces en bande. Ceux-là trébuchaient, noctambules, dans l'escalier; des pochards sonnaient en pleine nuit à ma porte de service, pour l'effroi de Berthe et le mien.

L'époque du tranquille Maurice Mahut était loin. Tout comme celle du Pavillon de la Reine, mais pour des causes autrement désagréables, l'atmosphère du 17, quai Voltaire, autour de moi, changeait.



De même que chaque année, Mme Brisson m'avait demandé une conférence. Celle-ci faisait partie d'une série pendant laquelle on promenait le public chez des gens connus. Elle était intitulée *Mes violons d'Ingres*.

Puisque le mien était trop petit pour une telle foule, Chattie prêta gentiment un de ses ateliers qui, par hasard, se trouvait vide. Mme Brisson, dans *Conférenciacia*, la remercia chaleureusement pour cette gentillesse.

La conférence eut un très grand succès. Pourtant ce fut la dernière que je fis pour les *Annales*, et je n'ai pas encore compris pourquoi.



En avril, Edna Saint-Vincent Millay vint à Paris. Chattie donna pour elle un grand thé, bien qu'elle fût Américaine. Du reste, par un ironique caprice des événements, on ne voyait plus chez elle que des Américains — dont l'un fit son portrait à l'huile.

J'avais fait moi-même quantité de portraits d'elle. Certains sont restés entre mes mains, les autres entre les siennes. Elle possède aussi les tableaux de fleurs que je lui ai donnés, et dont plusieurs ornent les murs de ces garçonnières qu'elle a meublées, cela va sans dire, avec un goût parfait.

~

La partie de mon livre de poèmes *Mort et Printemps*, dédiée à Jacqueline Fontaine, ne dit pas encore assez ce que fut pour moi sa mort, dont je reste inconsolable.

Le mois de mai se terminait. Jacqueline revenait d'un voyage en Espagne. On me dit qu'elle allait passer quelques jours dans une clinique. Appendicite. Rien de grave.

Déjà, pendant deux ans, elle avait disparu, soignée en Suisse pour lésion au poumon, était revenue guérie, pressée de reprendre ce rôle de médecin qui satisfaisait si bien son altruisme caché.

Je ne m'inquiétais pas. Je demandais des nouvelles par téléphone.

Le deuxième jour, elles étaient déjà moins bonnes. Le troisième jour, elles étaient alarmantes.

Je crois qu'il ne fallut pas plus de six jours.

Une voix inconnue au téléphone, ce matin-là : « Mlle Fontaine est décédée. »

~

Ce que je n'ai pas dit dans mes poèmes : j'étais le jour même annoncée à Caen pour une fête où je devais parler bénévolement, où mon absence eût été le désastre.

Il me restait, avant de prendre mon train, juste le temps de courir à Neuilly pour aller y revoir une dernière fois Jacqueline. Sa belle-sœur, la doctoresse Bertrand-Fontaine, médecin chef des hôpitaux, me reçut à son chevet funèbre.

Je ne voulais pas regarder Jacqueline, voir morte Jacqueline. Il le fallut bien, pourtant.

Ses yeux couleur de lune n'avaient pas voulu rester tout à fait fermés. Ses grands sourcils calmes, ses cheveux noirs, c'était encore tellement elle !

Je m'en allai titubante, obligée de courir à cette gare, de prendre ce train, de subir une longue journée de fête, un banquet, obligée de parler, de sourire...

A Caen, où le cher Feschotte était secrétaire de la préfecture, je pus un moment parler avec lui de ma morte, lui raconter ce qu'elle était. Mais il fallut aller à la fête. Il fallut aller au banquet. Et mon voisin de table, gouvernemental, cherchait à flirter avec moi ! Je revins à Paris par un impossible train nocturne qui mit des heures à parcourir si peu de distance.

~

La messe d'enterrement eut lieu le lendemain chez les Bénédictines de la rue Monsieur, messe dorée, voix archangéliques des nonnes invi-

sibles. J'avais pu tout de même écrire un poème sur Jacqueline, mon Jacquelinot. Je ne voulais pas qu'elle partît sans mon adieu. Je le récitai sur le bord de son caveau. Mais, ensuite, je ne pouvais plus que m'en aller en criant.

Triste et malade, il me fallait flévreusement écrire des poèmes sur Jacqueline. Puis j'essayais d'en mettre en musique. Puis je tournais dans mon atelier, reprenais la poupée commencée...

Je m'aperçus, en faisant la figure de cette poupée, que, sous mes doigts, naissait le visage de Jacqueline. C'était impressionnant.

J'ai gardé cette poupée mystérieuse, petit double auquel je parle bien souvent.



Chattie faisait ce qu'elle pouvait pour me consoler. Nous dinions plus souvent chez Lesur, et, presque toujours, y retrouvions Germaine de Castro, qui nous parlait de son projet : un restaurant à elle. Elle y ferait la cuisine et y chanterait, à l'enseigne du *Rossignol en Cage*. Son pittoresque était captivant, et aussi sa tête à caractère.

— Puisque vous composez de la musique, vous me ferez une chanson !

Tout cela dans un nuage, car j'étais concentrée sur bien autre chose.



Et, à Honfleur, où je dus faire plusieurs semaines de chaise-longue, pour que la lente poussée qui me rejetait du Pavillon de la Reine fût continuée selon le rythme régulier, implacable, qui m'en aura chassée, il me fallut, à la fin de la saison, assister aux drames qui se passaient dans ma ferme.

Un électricien, venu pour vérifier les poteaux de la propriété, jeune Bulgare aux yeux orientaux, avait eu, manieur d'éclairs, le coup de foudre pour la Fernande, fille de la défunte Juliette, et, tout aussitôt, l'avait transmis à la jolie jouvencelle. Comme l'intention des fiancés était, une fois mariés, d'habiter ma ferme, j'étais sûre de continuer à être servie au Pavillon, puisque Fernande, pendant mes séjours, resterait en bas, tandis qu'Alice serait en haut. Deux femmes pour deux maisons, c'était un minimum. Mais Berthe était là pour compléter le personnel indispensable.

Les bans étaient publiés, la noce se préparait, quand de ténébreuses querelles, une nuit, firent que, prévenue par mon téléphone privé, je dus descendre en hâte pour essayer de calmer l'orage qui venait d'éclater en bas.

Calmer l'orage ?

Le lendemain la Fernande était partie avec son fiancé, qu'elle épousait en hâte à la mairie avec deux passants pour témoins, décidée à ne jamais remettre les pieds à la ferme.

C'était la fin des vingt-cinq ans passés chez moi par la même famille. D'eux-mêmes, la belle-sœur et les deux beaux-frères, trois dépareillés, convinrent qu'il leur était désormais impossible de rester à mon service. Le jour où le mari de la grosse Louise vint me le dire, j'étais seule au bout de l'avenue, fixant avec des goujons les mains de l'Appolino qu'un accident avait pulvérisées et que, refaites en plastiline d'après les miennes, je venais de mouler moi-même.

Je ne puis oublier le voile crépusculaire qui descendit devant mes yeux, quand, la conversation terminée, mon fermier s'éloigna sous les tilleuls pour retourner à la ferme. Regardant cette silhouette familière se perdre dans l'ombre déjà tombante, je crus sentir que tout se déchirait en moi, qu'un tel instant était celui d'une grande mort.

Il me fallait trouver de nouveaux fermiers. Ceux que je pris après avoir vu deux ou trois inconnus avaient des enfants (dont une fille déjà capable de servir), et en attendaient un autre. Je voulais du mouvement, de la circulation dans mes herbages, autour de ma maison. Cet homme et cette femme avaient bonne mine. Je les engageai mélangé. Ils entreraient à la ferme à Noël.

Et, dès la fin de septembre, j'étais revenue à Paris.

✱

Sans doute Chattie m'avait-elle précédée. Je me souviens du coup de téléphone qui salua mon retour. A l'appareil, Germaine de Castro.

Je compris, d'après ses paroles, que Chattie lui avait promis mon concours pour des concerts qu'elle allait donner chez elle, précédés chacun d'une petite conférence dont je ferais la première.

— Mais, madame, dis-je froidement, j'arrive de Honfleur, j'ai encore mon chapeau sur la tête, et...

A la fin de cet entretien, agacée :

— Bon ! C'est entendu !

Et le téléphone se referma.

✱

« Si j'ai pris sur moi de lui promettre ça, me dit Chattie, c'est parce qu'elle en vaut la peine. Elle a chanté pendant que vous étiez à Honfleur, jamais sa voix n'a été plus belle. Vous qui adorez Gabrielle Gills, vous serez folle de Germaine de Castro. Il n'y a pas une chanteuse comme elle à Paris. Et si courageuse, si chic... »

Habitée aux litanies de ses enthousiasmes, aussi prolixes que celles de ses réprobations, je n'écoutais qu'à moitié. J'étais préoccupée par mon roman *l'Enfant au Coq*, qui ne venait pas facilement.



Les jours passaient. Le petit Roger progressait toujours, m'intéressait de plus en plus. J'écrivais, je composais, je recommençais d'autres poupées.

Le frère de Chattie, intense et sensible garçon, venait de perdre sa femme, bien jeune encore pour disparaître. Chattie, en ces moments douloureux, voyait son frère plus que d'habitude.

— Vous avez eu bien tort de ne pas venir dîner hier chez Lesur, me reprocha-t-elle un jour. Germaine de Castro a chanté. Je lui avais présenté mon frère, et il était si triste que c'est pour lui qu'elle l'a fait, comme ça, simplement. Elle a chanté *La Maison Grise* et *Envoi de Fleurs* de Delmet. C'était beau...

Le 8 novembre, elle et son mari m'emmenaient, ennuyée de me déranger, dîner chez la cantatrice. « Vous allez voir le bon dîner ! C'est elle-même qui fait sa cuisine. Elle est épatante en tout. Elle est... etc... etc... »

A ce dîner, je fis la connaissance de Magdeleine Chaumont, écrivain, fondatrice des *Forces Féminines Françaises*. J'étais vague. Je pensais à mon roman. Pourtant, ce que je mangeais me semblait bon, en effet.

Et, le 17 novembre, sans avoir eu le temps ni le goût de rien préparer, je faisais la causerie demandée, appuyée au piano à queue, devant un public entassé dans l'atelier de Germaine de Castro. C'était la première des séries qu'elle donnait. Il s'agissait donc de musique archaïque.

Ayant l'impression d'avoir été très insuffisante, j'embrassai pour finir la chanteuse en l'appelant « colombe noire » pour arranger tout, et, séance tenante, elle commença de chanter.



Tout ce que je pense de sa voix et d'elle-même, je l'ai mis dans mon roman *Une Femme mûre et l'Amour*, dont elle est l'héroïne, exactement copiée sur nature, mais dont l'histoire, naturellement, est une invention d'écrivain.

Je ne puis donc ici que répéter ce qu'est pour moi cette voix, timbre unique, suprême science du chant, articulation qui a fait dire à je ne sais plus quel critique « qu'elle chante comme on dit des vers ».

Cette voix, je l'appelle ma morphine, ma drogue. J'en suis, j'en serai toujours intoxiquée. Elle est pour moi toujours nouvelle, toujours surprenante. Pour tout dire, elle satisfait entièrement, parfaitement mon goût de la musique, la musique qui aura été le grand amour de ma vie. Chattie, heureuse de mon emballement, triomphait.

— Là! Vous voyez que j'avais raison!...



Le 21 décembre 1932, noir événement dans ma famille, mon beau-frère Octave était, au matin, trouvé mort dans son lit par ma sœur, qui venait le réveiller.

Il s'est éteint seul dans la nuit,
Mort modeste, douce et sans bruit
Comme son existence.

Au milieu des êtres aimés,
Paisible, il dort à poings fermés,
Et d'un sommeil immense.

Rien. Il ne s'est pas réveillé.
Peut-être un rêve émerveillé
Plane-t-il sur sa tête.

Il fut bon, tendre, dévoué.
Il ne nous reste qu'à louer
Sa mémoire parfaite.

Autour de sa mort, le bercail
Sent l'honnêteté, le travail,
Le courage sans trêve.

Ses effets sont prêts tout autour
De son lit, comme chaque jour,
Exprimant: « Qu'il se lève! »

La montre pend, qui mesura
Au dormeur caché sous le drap
Sa minute dernière.

Il n'a pas su qu'il s'en allait.
C'était la fin qu'il lui fallait,
Sobre et familière.

Pour lui tout est bien. Mais pour toi
Qui l'as trouvé rigide et froid
Dans sa suprême pose,

Pour toi qu'il laisse seule, ainsi
Qu'une orpheline au cœur transi,
Ma sœur, oh! quelle chose!...

✽

Et, pour finir l'histoire de 1932, c'est cette année-là que Jean Royère, directeur de *La Phalange*, et père du « musicisme », a fait paraître, non sollicité, simplement par amour des vers, mon recueil *Mort et Printemps*, initiative dont il est bon de prendre date à une époque où la poésie, devise démonétisée, est entrée dans le grand coma.

✽

1933 nous vit, Chattie et moi, remises complètement d'accord, semblait-il, par cette voix de Germaine de Castro, que toutes deux aimions avec le même frisson, nous amuser au cours d'un voyage semblable à ceux d'avant les crises de nerfs.

Ostende, Bruxelles, Arlon. La bise de janvier mord âprement. A Arlon, logées dans je ne sais quel château, nous dormons tout habillées sous nos édredons. Il y a des grelottements au réveil, mais aussi des rires, — les bons rires d'autrefois.

Le point capital de février sera la séance chez Germaine de Castro. Nous en avons tant manqué, de ces séances, qu'elle en est à présent à l'époque 1900. C'est Amy Nicolet qui fait la causerie, Amy Nicolet, ex-épouse d'Albert Lambert, dont l'entrain, les énormes et follement spirituelles exagérations font, dis-je toujours « qu'on pourrait la demander pour revigorer des assemblées entières où la soirée ne réussit pas ».

Elle était, cette fois-ci, très grave et même, et d'une façon charmante, intimidée. Le succès de la chanteuse fut tel qu'il lui fallut, en bis, chanter la *Sérénade* de Richard Strauss, à la suite de laquelle une ovation lui fut faite. J'étais plus enthousiasmée que jamais, Chattie aussi.

Chez Lesur, quelques jours plus tard, j'apportais à Germaine de Castro mon poème *Chasse*, mis en musique à son intention. « Elle ne le regardera même pas... » me disais-je. Je venais de donner à Chattie, écrite avec bien des peines, et que je lui dédiais, une suite pour la harpe qu'elle n'avait pas trouvé le temps de déchiffrer. Ma musique?... des blagues... C'était à peu près ce que j'en pensais moi-même, mais j'étais, malgré tout, un peu peinée de cette royale curiosité.



L'Enfant au Coq commençait à prendre bonne forme, après tant de souffrances préparatoires. Je constatais que, plus j'écrivais, plus j'avais de peine à écrire, sans doute parce que je devenais plus difficile pour moi-même, aussi par terreur de rétrograder.

Le 3 mars, la vieille bonne de ma sœur Margot vint m'avertir. Ma sœur avait eu dans la nuit une attaque. Je courus boulevard Saint-Michel. La malade me sourit, toujours heureuse quand elle me voyait (ce qui arrivait plusieurs fois par semaine). Rien n'était changé sur son visage seulement un peu trop pâle. Mais la parole était empâtée.

— J'ai cru cette nuit que j'allais mourir, me dit-elle.

Elle parut s'endormir, râla, puis, très résignée :

— Je voulais bien...

Une chose dont je reste encore étonnée : pas une fois elle ne parla de son fils, seule préoccupation de sa vie.

Dans l'après-midi, ma sœur Suzanne vint à son chevet. Elles ne s'était jamais très bien entendues. Margot, pourtant, lui sourit en l'appelant « mon chou ».

Nous avions fait venir une garde. Le neveu par alliance de ma sœur, qui s'occupait de ses affaires, vint aussi près d'elle. Le lendemain, ce fut ma sœur Charlotte, puis des vieilles amies, qui pleuraient en se cachant.

Dans le même lit que ma mère, ma sœur, la première des six, se mourait avec douceur.

Le dernier mot par elle prononcé, tandis que Suzanne et moi nous nous penchions sur elle :

— Assez !

— Assez de quoi?... demandâmes-nous.

— Assez de roses!...

Quand je la vis presque inconsciente, je fis venir le prêtre pour l'extrême-onction, puisqu'elle était croyante. A genoux, j'assistai, avec la bonne et la garde, à l'impressionnante et douce cérémonie. Je m'aperçus que ma sœur avait joint les mains. Peut-être qu'elle comprenait, et priait.

Son état ne changeait plus. Elle semblait, tout en râlant, dormir tranquillement.

Je rentrai dîner en hâte, me préparant à la veiller toute la nuit. Quand je revins boulevard Saint-Michel, elle venait, à l'instant même, de rendre le dernier soupir.

Je fus priée par la garde et la bonne de lui fermer les yeux.

J'avais disposé ses longs cheveux noirs aux deux côtés de son

visage, belle cire aux traits réguliers. Etrangement, elle ressemblait à Bonaparte. Tous ceux qui la virent, dont notre ainée arrivée au reçu de la dépêche, en furent frappés. Le dessin que j'ai fait d'elle le montre. Je voulais le donner à son fils quand il reviendrait. Mais il n'est pas encore revenu.

A elle ces vers que personne jamais n'a lus :

Tu t'es donné, Margot, tant de peine pour vivre,
Pour supporter sans trop pleurer tous tes malheurs,
Marcher seule ici-bas sans enfants pour te suivre,
Toi qui, trois fois, avais créé dans la douleur.

Tu te disais venue en ce monde contente,
Même n'ayant connu qu'un implacable sort.
A bout de souffle, pâle et faible, et claudicante,
Ton courage inouï semblait braver la mort.

Elle est pourtant venue à son heure, et brutale.
Tu ne l'attendais pas et tu ne l'aimais pas.
Cependant tu m'as dit, interrompant ton rôle,
« Je veux bien... » Et j'ai vu que tu priais tout bas.

Solitaire au milieu d'une grande famille
Qui ne comprit jamais tout ce qu'elle devait
A celle que le deuil tragiquement habille
Car la mort et l'absence ont pris ce qu'elle avait,

Il ne restait que moi, ma sœur, pour te sourire.
Tu pensais : « Elle est là qui m'aime et me défend... »
Tout est fini. Tu dors, beau visage de cire,
Et je te pleure, moi, comme on pleure un enfant.



Fin mars, entortillée dans mes voiles noirs, j'écoutais chanter la voix. C'était la dernière séance chez Germaine de Castro.

Thérèse Jean-Choux venait de terminer sa causerie, mots soigneusement choisis, par un éloge de ma musique un peu confondant pour moi. La veille, Germaine de Castro m'avait chanté *Chasse*, qu'elle allait tout à l'heure faire entendre à son public.

Une artiste comme elle consentait donc à m'interpréter, et si vite après avoir reçu ma musique ? Et c'était Madeleine Grovlez, la belle virtuose, qui l'accompagnait. J'avais pour un instant la sensation d'être un vrai compositeur.



Après les ivresses de cette dernière séance, une manière de petit banquet chez Lesur termina la journée, animé par la verve joviale de la musicienne. Comme elle pouvait être gaie, cette artiste aux yeux douloureux qui venait de faire pleurer tant de monde ! Chattie et son mari riaient de tout leur cœur.

Le mois de mai commençait alertement. Je revoyais sans cesse Germaine de Castro, car, déjà, sa personnalité me passionnait.

Appelée à Rouen pour y entendre le très charmant Paul Leroy faire une conférence à mon sujet, j'eus la joie d'y emmener avec moi mon interprète. Elle acceptait de chanter deux mélodies nouvelles que je lui avais données. Nous revînmes dans la soirée à Paris, après un beau dîner avec notre gentil conférencier.

Plus je voyais cette femme et plus elle occupait mon esprit. Je me sentais secouée, rajeunie par cet enthousiasme. Sa nature à l'emporte-pièce, le contraire même de sa voix, m'intéressait prodigieusement.

...Mais, ici, nous entrons dans mon roman *Une Femme mûre et l'Amour*.



La mort de la comtesse de Noailles vint bouleverser Paris et le monde entier des lettres. Je vis, pendant le service, et avec un horreur dont je faillis m'évanouir, passer tout près de moi son cercueil — un cercueil de fillette. Ensuite ce fut cette espèce de 14 Juillet funèbre qui se déroula sur les marches de la Madeleine, orateurs (dont Barthou), discourant dans une chaire improvisée, au-dessus des couronnes géantes sous lesquelles s'ensevelissait l'étroite et courte boîte qui contenait toute la poésie et tout l'orgueil du monde.

Les pigeons, dérangés, circulaient entre les colonnes du faux Parthénon, vol de colombes qui, seul, avec les fleurs, ressemblait aux poèmes de la morte glorieuse.

Un triste fourgon, après tant d'apparat, engouffra sans cérémonie la bière; et la circulation, un moment interrompue par les agents, reprit son cours accoutumé.



Chattie, en dépit de ma nouvelle dilection, continuait à sourire. Prise elle-même dans les filets de la voix qu'elle m'avait fait aimer, je la vis, à un grand déjeuner donné chez elle, pour remercier la chanteuse d'avoir charmé ses invités, l'embrasser chaleureusement, — geste qui, jamais plus, ne devait se renouveler.



Le 20 mai, je partais pour le Brésil, tournée organisée depuis longtemps déjà. Sœur Agnès était justement à Paris pour quelques jours, devant faire retraite rue du Bac.

Comme j'allais lui dire au revoir la veille de mon départ, je vis dans le parloir s'avancer ma sœur Suzanne.

Depuis la mort de Marguerite elle m'en voulait, chimérique, à cause de Berthe qui, la faisant entrer chez moi pendant que j'étais sortie, remarquait au cours de la conversation que la morte n'avait eu que moi pour s'occuper d'elle, — ou le contraire, — en tout cas quelque chose de tout à fait offensant aux yeux de ma sœur. Je n'en étais pas responsable, mais, depuis l'enfance, je connaissais, reproduite à plusieurs exemplaires, toujours prête au pire, la susceptibilité fraternelle, et mon tort était sans doute de n'avoir pas pris la chose au tragique comme il le fallait.

Voyant Suzanne s'approcher, dans ce parloir, j'allai spontanément vers elle pour l'embrasser. C'était si naturel ! Et je partais le lendemain, toute seule, pour un très long voyage..

Mes bras retombèrent. D'une pirouette elle venait de me tourner le dos.

Désolée, sœur Agnès, les larmes aux yeux, se mit en demeure de raccommoder les choses. Elle fit si bien que Suzanne consentit enfin à m'embrasser, baiser de complaisance qui n'eut rien de cordial.

J'abrégéai ma visite, n'ayant plus le loisir de dire à sœur Agnès ce que je voulais lui dire. Et, le cœur gros, je rentrai chez moi pour continuer à y préparer mon départ. C'était la dernière fois que je devais voir ma sœur Georgina.



Pierre Lagarde, connu quand il était adolescent, un de mes enfants spirituels et le plus délicieux des amis, fit en sorte (et, ce signe d'amitié, je ne l'oublie pas !) que mon départ eût à la gare, fleuri de roses, photographié, les allures d'un départ de grande vedette.

Germaine de Castro, impressionnée, n'avait pas voulu y assister.



Mon voyage au Brésil fera partie également de ce livre géographique auquel il faudra bien que je songe un jour. Je n'en veux détacher quant à présent que deux figures : celle du docteur Raymond Penel, médecin maritime à bord du *Campana*, étonnant compagnon de mes deux traversées de quinze jours chacune, et la générale Huntziger, compagne éclairée d'un homme qui est *un chef*, à qui je dois

d'avoir connu tous les enchantements de la baie de Rio-de-Janeiro, sans parler des soins dont elle m'entoura, me voyant très souffrante à l'hôtel.



Et voici mon retour en juillet.

Débarquée seule à Marseille, sur le quai de la gare, à Paris, je trouvai Chattie, Germaine de Castro, Berthe et le petit Roger. Celui-ci se jeta comme un fou dans mes bras.

Avant mon départ je lui avais donné mon portrait, une grande photographie, en souvenir de la musique et de moi-même.

— Pourquoi *en souvenir* ? Était-ce prémonition ?

J'appris dans la gare même que, pendant mon absence, on avait remis mon élève à un professeur russe dont la méthode avait déjà fait plusieurs virtuoses. J'en étais satisfaite pour l'enfant. Mais que ne me l'avait-on écrit ? Jamais, pendant cette tournée au loin, il ne m'était arrivé de recevoir de Chattie un seul mot. Cette espèce d'indifférence qu'elle me montrait en bien des occasions, j'y étais habituée depuis longtemps. Pourtant son silence m'avait affectée.

Or, ce fut en allant assister avec elle à la leçon du petit Roger, peu de jours après mon retour, un matin, que je me rendis enfin compte du tour de passe-passe qui m'était joué.

— Naturellement, dis-je, je lui continue son solfège ?

Le Russe me regarda par-dessus son épaule et me répondit, à peine poliment, très bref :

— Non ! Pas de solfège !

Je vis la figure embarrassée de Chattie.

— C'est que, commença-t-elle, cette dame l'avait commencé, alors...

Puis elle se tut.

J'étais donc *cette dame*, une personne quelconque dont jamais elle n'avait dit un mot au professeur. Ce n'était pas difficile à comprendre. Le petit Roger aimait trop venir chez moi. Le petit Roger n'était pas à moi. Le petit Roger était à Chattie.

Je ne laissai rien paraître. Nous rentrâmes tous trois, gaiement, au quai Voltaire.



Quand je repense à la saison 1933 à Honfleur, elle m'apparaît comme le bouquet d'un feu d'artifice, magnifique éclat qui veut dire la fin de la fête.

J'avais invité Germaine de Castro pour un mois. Je renouvelais les dispositions prises lors du passage de ma sœur Margot. Je lui donnais ma chambre et dormais dans le salon.

Chattie n'avait pas goûté cette invitation. Je surveillais les ombres qui passaient sur son petit visage. Elle ne pouvait pas, cette fois, me ressasser que je n'aimais que les étrangères, les sales Américaines. Ma nouvelle invitée était non seulement française, mais parisienne, et non seulement parisienne, mais juive comme elle, et, de plus, cette musicienne incomparable qu'elle-même avait amenée dans mon existence.

Moi, dans mon admiration de la voix ensorceleuse, avec la nature altruiste que j'ai (pour mon malheur), je ne rêvais plus que de faire partager à tout le monde mon plaisir de mélomane.

Puisque le règne des thés et réceptions avait désormais remplacé ma chère solitude de Honfleur, qu'au moins il en sortît de nouveaux succès pour ma chanteuse et de la joie pour le Tout-Honfleur estival.

Je donnai moi-même une petite fête afin de faire entendre la merveille, et j'eus le bonheur d'assister à l'émotion générale.

Albert Emile-Sorel et sa femme, qui, de longue date, connaissaient Germaine de Castro, ne se lassaient jamais de l'écouter. Mme Renouard et son mari, ces deux chers poètes, tous les autres amis d'été entouraient la cantatrice et, comme moi, l'admiraient. Elle chanta chez beaucoup, et chez Chattie aussi, dont le sourire de plus en plus crispé me faisait craindre, sans vouloir toutefois y croire, un nouvel enfer comme celui de 1929.

Le plus singulier était que, depuis bien longtemps, elle voyait en dehors de moi qui lui plaisait, logeait dans sa chambre d'amis, reçues avec des expansions de joie, même des personnes qu'elle savait ne m'être pas particulièrement sympathiques. Elle trouvait tout naturel que j'eusse l'élégance de ne jamais avoir l'air de m'en apercevoir, tout naturel aussi de me faire part de ses emballements en ajoutant toujours, il est vrai, que « moi, ce n'était pas la même chose. »

La laissant libre de ses toquades et amitiés, ce qui fait partie de mes principes quant à ceux que j'aime et aux autres, moi qui n'ai jamais exercé de contrainte sur quiconque, j'en étais à me demander une fois de plus, étant donné mon indépendance naturelle, comment j'avais pu supporter ce que j'avais supporté depuis que sa jalousie, si bien cachée pendant des années, s'était enfin révélée avec tant d'éclat.

Et je n'étais pas prête à me laisser faire une seconde fois, certes !

En attendant les drames possibles, la vie, au Pavillon de la Reine, était merveilleuse. Et quel beau temps, cet été-là !

Les jours ordinaires, quand nous n'étions que nous deux à la maison, le concert était pour moi seule. Berthe, avec sa finesse naturelle, avait

tout de suite senti le sortilège de cette voix. Mais les nouvelles gens de ma ferme eux-mêmes, simples paysans, s'assemblaient sur l'avenue pour l'entendre à travers les fenêtres ouvertes. Car cette voix, qui semblerait ne devoir enchanter que les oreilles les plus raffinées, a encore le pouvoir étrange de charmer le populaire, lequel, d'ailleurs, ne se trompe jamais quand il s'agit de beauté pure.

Musicienne cultivée, ma sœur Charlotte, maintenant bien installée dans sa maison, avait été saisie, naturellement, par l'art parfait de Germaine de Castro. Mon beau-frère, son mari, convalescent fragile, pleurait chaque fois qu'elle chantait.

Nous allions toutes deux le chercher en haut à la porte normande et l'aidions à descendre à travers les prés. Installé près de moi sur le canapé, pendant des heures il pouvait, comme moi, regarder le visage pathétique de la cantatrice, et se gorger de sa voix unique.

La première fois que je surpris ses larmes, il murmura, comme pour s'excuser :

— C'est parce qu'elle a une voix qui vous vrille...

**

Le soir tombé, la journée terminée, c'était l'heure de la gaité. Bon enfant et sans vergogne, la Maine, comme on l'appelle, faisait pâmer de rire moi-même et Berthe par ses fantaisies toujours inattendues, irrésistiblement comiques.

Ah ! l'entrain, le plaisir de cette saison-là !

Ma tournée au Brésil m'avait rapporté quelque argent. Je pouvais largement dépenser, prendre l'auto chaque fois que je le voulais. Je m'amusais comme cela ne m'était jamais arrivé depuis l'enfance.

**

Le fidèle camarade de Germaine de Castro, celui qui, dans mon livre, est devenu son beau-frère, vint au mois de septembre la chercher pour rentrer à Paris. Il avait, au Havre, une tante et des cousins qui ne demanderaient qu'à nous promener tous dans leur auto. J'étais curieuse aussi de revoir ma statue à l'église Notre-Dame. Enfin, quelques jours au Havre me permettraient de quitter moins vite mon attachante hôtesse.

Logées à l'hôtel Frascati, nous attendions tous les jours que les autres vissent nous chercher pour des promenades à Notre-Dame-des-Flots, à Sainte-Adresse, à Tancarville, pays d'en face inconnu pour moi, qui ne traversais presque jamais l'estuaire. Je ne prévoyais pas les horreurs qui seraient inventées sur ce petit voyage.

Le sacristain de Notre-Dame, nous voyant examiner la statue de

sœur Thérèse, que nous venions voir après une visite à l'abbé Alleaume :

— Vous savez de qui elle est ? Elle est de Lucie Delarue-Mardrus !

— Que voilà ! dis-je.

Et cet homme, comme transporté, se mit à nous parler avec des tremblements dans la voix. Il voulut nous faire visiter tous les détails de son église, dans l'ombre de laquelle il vivait, humble croyant médiéval.



Revenue seule au Pavillon, une après-midi, toute désemparée après tant de musique et d'amusement, j'entendis Berthe exprimer naïvement ce que je sentais. « Madame ne trouve pas ?... On dirait qu'on nous a coupé un bras ! »

Je pris mélancoliquement ma bicyclette, et m'en allai chez ma sœur et mon beau-frère, heureuse de reparler avec eux des enchantements finis.

Catastrophe encore une fois ! Ma sœur m'accueillait par une épouvantable scène de jalousie, avec les mots les plus blessants pour Germaine de Castro, les allusions les plus choquantes sur mon voyage au Havre, acharnée, effrayante, grossière, même.

A cause de son mari souffrant, dont je voyais la figure se bouleverser, je répondis en quelques mots que je préférerais m'en aller que d'entendre ce que j'entendais. Je me sentais décomposée. Je repris ma bicyclette et m'engouffrai sans me retourner sous les arbres de la route, décidée à ne plus jamais revoir ma sœur, le regrettant à cause de mon beau-frère.

« Continuons à ramasser les morceaux !... », me disais-je amèrement. Et, chez Chattie, comme je m'y attendais, je revis la figure des affreux jours de 1929.

Mauvaise foi de la jalousie ! Même sa voix, elle osa l'attaquer. Ma sœur, du moins, au milieu de ses insultes, avait eu l'honnêteté de dire : « Je t'accorde qu'elle chante bien. »

Deux jours plus tard j'étais rentrée à Paris, bien avant ma date habituelle.



Recommencer ce que j'avais déjà vécu ? Je savais que ce m'était impossible.

Chattie elle-même, tyran qui compte sur son pouvoir absolu, m'aida dans l'opération chirurgicale qui s'imposait, que je ne pouvais plus différer.

Rentrée une vingtaine de jours après moi de Honfleur, croyant

qu'elle pouvait tranquillement me bouder, elle jugea bon de ne pas me téléphoner, comme elle le faisait toujours, pour m'annoncer son arrivée. Toutes explications étaient ainsi supprimées, toutes faiblesses possibles de ma part également.

Entre nous deux, c'était irrévocablement fini.

C'était bien la première fois qu'il m'arrivait de couper court à l'une de mes affections, et la plus grande. Tous les amis donnés par la vie, je les avais gardés à travers les années, fidèlement.

Si je me retirais, ce n'était pas par haine. « Je ne hais que la haine », ai-je toujours répété. Ce n'était pas par haine. C'était par terreur.



Si j'ai, de la sorte, détaillé minutieusement les circonstances à la suite desquelles j'ai quitté pour toujours le Pavillon de la Reine, c'est à seule fin, devant ma ville natale, de justifier ce départ qu'elle aurait raison de me reprocher comme une désertion s'il s'agissait de ma part de quelque impardonnable fantaisie.

J'ai abandonné ma ville parce qu'il ne m'était plus possible d'y rester, et j'espère que mon trop long plaidoyer — qui va se terminer tout à l'heure — me permettra de sortir acquittée du procès que doit, en son cœur, me faire plus d'un compatriote de Honfleur.



Une page de ma vie se terminait, une autre commençait.

Cette nouvelle amitié dans laquelle j'entrais sous les couleurs de l'enthousiasme (et que, tous les jours satisfait, mon amour de la musique situait dans le domaine de l'ineffable), je n'ai pas à l'analyser ici.

Tout ce qui m'attache à Germaine de Castro, sa magnifique générosité; la désinvolture de son courage; sa tendre sensibilité; ce manque de mesquinerie total, presque stupéfiant qui fait que, sachant comme on l'a traitée, elle a laissé ses calomniatrices où je les ai laissées moi-même, c'est-à-dire dans le royaume des ombres; la conscience minutieuse qu'elle apporte à son travail d'artiste, ce travail parallèle au mien, qui tient chez elle la place que, chez d'autres, tiennent ragots et médisances; sa tristesse native à doublure de gaietés revigorantes, tout cela, même la verdeur de son langage, même la brutalité de sa franchise indomptable dont j'ai quelquefois senti les angles, tout cela, c'est Victoria Gomez, l'héroïne de *Une Femme mûre et l'Amour*, ce roman qui a tant passionné les lecteurs du *Journal*.

Victoria, du reste, a, depuis son divorce, remplacé le nom de Germaine de Castro, sur les affiches et programmes des musics-halls

et concerts, et dans les chroniques des journaux de T.S.F. Et, certes, je suis fière d'avoir été, de la sorte, la marraine d'une si grande artiste.

Avec elle j'ai lutté crânement, pour elle j'ai donné mon temps, ma présence, mon inspiration, heureuse de l'aider dans sa bataille contre une époque qui ne sait plus apprécier la perfection dans l'art, et, trop souvent, se satisfait du n'importe comment et du n'importe quoi.

Enfin croyant, après une vie déjà longue et si diverse, avoir fait, comme on dit, le tour de tout, c'est à cause d'elle et avec elle que j'ai pu pénétrer, amusée et curieuse, dans un monde jusque-là profondément ignoré.

En cette fin d'année 1933 où, libre enfin de mes impulsions, j'entrais dans sa vie difficile, elle décidait, soutenue par mes conseils, d'essayer sa chance au music-hall. Les grands concerts, auxquels sa voix était destinée, où sa réputation dans la sphère musicale s'était faite, versaient déjà dans cette vénalité dont j'ai dit quelque part « qu'il fallait payer pour avoir du talent ». Mais, puisqu'elle devait, comme moi, continuer à gagner sa vie, elle était bien obligée d'en trouver le moyen.

Notre premier souci fut d'affirmer le caractère si personnel de son physique, de trouver son style définitif. Le noir, pour elle, devait remplacer les couleurs ; les bijoux devaient disparaître ; sa silhouette importante devait s'affiner.

Tout cela fut en peu de temps obtenu, pendant quoi, cherchant quelle nouveauté présenter au music-hall, je composais fébrilement, paroles et musique, les chansons qu'elle devait, par la suite, interpréter à *l'Européen*, au *Petit-Casino*, à *Bobino*, aux *Capucines*, à *l'A.B.C.*, tandis que je les lui accompagnais moi-même au piano.

Ce « numéro » qui nous ouvrait toutes les portes, qui nous aura donné tant de battements de cœur ; ces semaines à deux séances par jour où j'avais l'impression de faire avec elle une bien dangereuse traversée au bout de laquelle, pourtant, nous arrivions toujours à bon port ; les humanités inconnues que j'ai vues pendant des mois vivre autour de moi, dans les loges et sur la scène, tout cela reparaitra quelque jour, fatalement, dans un livre que j'écrirai, — encore un livre de voyages, après tout !



Janvier 1934 !

Nous étions loin encore d'être prêtes pour le music-hall. En attendant, nous eûmes tout de suite l'occasion d'essayer nos forces, si l'on peut dire.

Jacques Kim, avec tout son soin et toute son amitié, préparait une exposition de mes tableaux, poupées et bougies sculptées, chez le grand décorateur Leleu. Le 21 janvier, jour de l'inauguration, tous mes amis et ceux de Germaine de Castro, mêlés au public de Leleu, formaient une foule nombreuse, élégante et raffinée. Accompagnée par l'excellente pianiste Ida Akermann, la cantatrice chanta douze de mes chansons, et avec l'immense succès sur lequel j'avais tranquillement compté.

Le docteur Mardrus lui-même organisait le dîner qui suivit, dans un grand restaurant du quartier. Ce fut une belle et bonne journée pleine d'émotions et de sourires.



Quelques conférences, peu après, nous promenèrent en France et en Belgique. J'avais choisi des sujets musicaux. Ce n'était plus une compagne admise que j'emmenais avec moi, mais une indispensable interprète.

Nous étions à Cannes quand éclata le coup du 6 février, dont nous ne nous doutions guère. Nous ne devions l'apprendre que dans le train, ainsi que la grève des taxis. Mais Berthe veillait, qui nous attendait fidèlement à la gare, munie d'une auto trouvée je ne sais comme, et toute tremblante encore de ce qu'elle avait entendu par la fenêtre de mon atelier, quai Voltaire.



En avril, nous étions à Rouen. Je m'y attardais après notre conférence de Sotteville, ayant un livre à écrire, *Rouen*, pour lequel il me fallait sur place me documenter.

Enfin ce fut le 4 mai que j'allai moi-même me rendre compte de ce qu'était *Le Stage B*, cabaret nouvellement ouvert, où l'on conseillait à Germaine de chanter.

Le gentil Jean Dars avait bien voulu, ce soir-là, m'accompagner. Je ne savais pas trop où j'allais. J'avais positivement l'âme d'une mère d'actrice qui cherche des engagements pour sa fille, sensation qui me manquait encore après toutes celles, multiformes, de ma vie.

Le directeur, Marcel Ralley, sa courtoisie, le bon ton de son cabaret, nous firent si bonne impression, à Jean Dars et à moi, que, le 11 du même mois, commençaient les vingt-sept jours ou plutôt les vingt-sept nuits pendant lesquelles y chanta, tout étonnée de se voir là mais bien vite adaptée, celle qui n'avait jusque là paru que sur la scène austère des concerts de musique classique.

Le Stage B..., mieux que n'importe quelle autre initiation, la pré-

paraît au music-hall. Professionnelle exigeante, il lui fallait s'arranger d'un pianiste fantaisiste, d'un public indiscipliné.

Combien de notes et de croquis n'ai-je pas pris pendant ces nuits jamais les mêmes où tant d'amis nous auront tenu compagnie !

C'est là qu'un soir je retrouvai, ne l'ayant plus vu depuis six ou sept ans, M^e Jacques Brulé, l'avocat, qui fut, à ce moment, est resté notre fidèle camarade, et dont je découvrais, sous ces airs de grave magistrat qu'il a parfois malgré sa grande jeunesse, qu'il était le plus sensitif, le plus nuancé des poètes.



Cependant les vacances approchaient. Un grand dîner à Montmartre, parmi les bastringues de la vieille place, réunissait la compagnie dite des Fous-fous, soit, sans parler de Germaine et de moi, Sarrabezolles le sculpteur, et sa femme, M. et Mme Tournon-Branly, M. et Mme Marcel Cruppi, le professeur et Mme Paul Fauchet, le docteur Mardrus, Jacques Brulé, le compositeur Pierre Revel, — gai dîner d'adieu qui marquait la fin de la saison parisienne.



Le 15 juillet je partais en auto pour Honfleur, emmenant la Maine et Berthe, et non sans redouter ce que seraient ces vacances assombries de nuages de par les deux maisons ennemies dont s'entourait désormais le Pavillon de la Reine (le Pavillon de la Haine, pensais-je, sans le dire).

Outre le livre que j'écrivais sur Eve Lavallière, j'avais à travailler mon harmonie, commencée à Paris avec le professeur Paul Fauchet, tâche rébarbative qui me rappelait les grimoires de ma première jeunesse. La Maine, elle, écrivait un livre de cuisine !

Décidées à ne presque jamais sortir pour ne pas risquer de nous trouver nez à nez avec de mauvaises figures, nous restions sagement à la maison, loin des thés, qui, partout ailleurs, continuaient à sévir furieusement.

C'est en me promenant avec la Maine sur l'avenue, Gamin tourbillonnant autour de nous, que j'ai imaginé mon roman *L'Amour Attend*, publié par *l'Illustration* avant de paraître en librairie, pure invention où le chien seul est un portrait pris sur nature.

Ainsi cantonnée chez moi par peur de fâcheuses rencontres, je savourais l'ironie de cette éclipse totale, rendue nécessaire par la présence de horzains amenés par moi dans mon pays, présentés par moi chez tous les gens intéressants de mon pays, et qui continuaient à prendre possession de mon pays tout en racontant qui sait quoi sur

mon compte, pendant que je me tenais soigneusement à l'écart des cancans.

Il est vrai, ma propre sœur ne manquait pas d'y ajouter son mot. Ce n'en était que plus amer. « Ta maison ne veut plus de toi !... » La prophétie de Suzy Doyen, de plus en plus, se réalisait.

Dès le mois de septembre nous reprenions une auto pour rentrer à Paris.



Je puis avouer que je fus très fière d'être admise à la *Société des Auteurs et Compositeurs de Musique* et de voir publier ma chanson *Tes yeux*, par la maison Enoch, et six autres de mes chansons par les éditions *Arlequin*. Je continuais à composer, à travailler l'harmonie, je terminais mon livre sur Eve Lavallière... Les heures galo-paient.

Le 3 novembre, date anniversaire de ma naissance, j'étais à Epinal pour une conférence, voyage rapide que je faisais seule, et pendant lequel mes aimables hôtes d'un jour voulurent bien me mener dans leur voiture jusqu'à Thuillières, où je tenais à visiter la maison d'Eve Lavallière, sa compagne Léona, sa tombe, enfin, plus éloquente que bien des paroles.



Je venais de finir mon livre quand me parvinrent coup sur coup, que rien n'avait fait prévoir, les deux dépêches où l'hôpital Mustapha, d'Alger, m'annonçait d'abord sœur Agnès gravement malade, puis sœur Agnès morte.

Je ne sus qu'un peu plus tard, par les lettres de la Supérieure, ce qu'avait été cette fin.

Toujours semblable à elle-même, ma sœur Georgina, dans le jardin de la communauté, s'obstinait près de ses compagnes, leur demandant pour un de ses malades un livre de prières qu'elles ne pouvaient lui donner, ne le possédant pas. Au plus fort de son insistance, on la vit tomber à la renverse, frappée de congestion cérébrale.

Portée sur son lit, elle mourut quelques heures plus tard, probablement inconsciente. Comme, prévenue par les médecins, elle s'attendait à cette sorte de mort, au point de vue religieux, elle était prête.

Son enterrement dut être quelque chose comme celui d'un séraphin. Les sœurs elles-mêmes, tant était léger son cercueil couvert de lis, la portèrent en terre, dans le cimetière qu'elle m'avait fait visiter, où j'imagine la palpitation de leurs ailes de toile sur le fond d'azur de la Méditerranée.

Très aimée, elle fut suivie par une grande foule — où personne des siens ne se trouvait.

Elle avait choisi sa vie loin de nous. Elle était sœur Agnès. Elle n'était plus Georgina Delarue.



Seule dans mon atelier, venant de lire le récit de sa fin, je ne sentais pas qu'elle était morte. Je ne le sentirais qu'à la longue, quand le facteur cesserait de m'apporter régulièrement ses lettres, lettres dans lesquelles, seule, cette religieuse s'inquiétait de mon destin littéraire et de ma fatigue.

Du reste, le peu d'argent qu'elle possédait, c'était à moi qu'elle le laissait en héritage, à condition que je fisse dire chaque année toutes les messes dont elle indiquait les dates, pour notre père, pour notre mère et pour elle-même.

Son testament portait, écrit de sa main : « Je les lègue à ma sœur chérie, Lucie Delarue-Mardrus, qui lutte toute seule contre les difficultés pécuniaires de la vie. »

Les poèmes écrits sur elle, je les envoyai tout de suite à ma sœur Suzanne. Je savais avec quelle amertume, elle aussi, pleurerait Sœur Agnès, alors qu'elle ne pouvait déjà pas se consoler de la mort de son mari.

Elle me répondit, et, par la suite, deux ou trois fois, je la revis, mais toujours avec un visage contracté par sa rancune tenace contre ma maison.

Le deuil continuait dans ma famille — où je n'avais plus personne à voir. Il me restait la correspondance affectueuse que j'entretenais avec notre aînée à toutes. Mais comme elle était loin !

Margot et Georgina, deux mortes. Alice, une absente. Suzanne, une boudeuse. Charlotte, une ennemie.



Il me fallait bien continuer à conduire toute seule ma vie, à m'attacher plus que jamais à qui me donnait tendresse et bon accueil, confiance et sourire, à qui réchauffait mon cœur glacé.

Entre Berthe à la maison et Germaine chez elle, je pouvais respirer autre chose que l'encre d'imprimerie, m'intéresser à autre chose qu'à moi-même et à mon travail.

L'intérêt passionné que je prenais à la nouvelle carrière de ma musicienne me tenait lieu de fraternité, de maternité.

A la fin de l'année 1934, après des démarches compliquées, j'obtenais enfin ce que j'avais tant désiré.

Le 12 décembre nous voyait débiter à l'*Européen*, accueillies avec tant d'enthousiasme que la chanteuse devait distribuer aux gens qui l'attendaient à la sortie les roses du bouquet qu'on venait de lui jeter sur la scène.

Et le 25, sûre de ne plus rencontrer aucune grimace à Honfleur, je décidais d'aller passer la Noël au *Cheval Blanc*, heureuse de respirer l'air du port, pour un moment purifié de l'haleine des étrangers.



Avais-je prévu cette espèce de petit miracle qui nous y attendait, le dernier charme qu'aura bien voulu m'offrir ma ville avant l'obligation de la quitter pour toujours ?

Comme nous étions assises dans le salon de l'hôtel dont les fenêtres donnent sur la Lieutenance et les bassins, la porte s'ouvrit, et ce fut d'abord l'apparition du père Louvet, le seul vieux marin de Honfleur qui portât encore des boucles d'oreille, bonhomme couleur de cuivre aux yeux opalins de sirène. Il venait me voir, ayant appris que j'étais là. J'avais fait plusieurs fois son portrait, l'avais reçu bien souvent au Pavillon.

Il ne savait pas lire. La fraîcheur que cela représente, et la sagesse aussi ! J'aimais les belles histoires de naufrage qu'il racontait, souvenirs de sa jeunesse, sans se douter de la saveur de son langage, du rude parfum qu'avaient ces récits qui sentaient la caque et l'embrun. Le père Louvet, c'était l'âme même du cher Honfleur de mon enfance.

Juste comme il levait à notre santé le verre que je venais de lui faire apporter, la porte se rouvrit. Au lieu d'une personne on vit entrer, cette fois, couvert de faveurs de toutes les couleurs, considérable, tout en or, le coq du clocher de Sainte-Catherine.

Les hommes qui le portaient disparaissaient derrière. On l'avait descendu, très rare événement, parce que le clocher était en réparation. Et, par toute la ville et toute la campagne, il se promenait depuis le matin, voyant enfin de près ce qu'il avait l'habitude de dominer de si haut, tout au bout de son vieux clocher d'ardoises.

Comme à tous ceux auxquels, pour quelques sous, ils le présentaient, les hommes nous dirent de couper chacune un bout de ses rubans, ce qui nous porterait bonheur. Le père Louvet riait, vieux loup de mer en vareuse de laine bleue; le coq d'or brillait, frissonnant comme d'algues multicolores. Dehors, la marée montante faisait clapoter les bassins, sous un ciel de décembre en fuite vers l'estuaire.

Je respirais largement. Pour quelques instants, une minute à peine, sans doute, ma ville tout entière était à moi de nouveau, et moi, de nouveau, j'étais tout entière à elle.



Que dirais-je de 1935 ? De janvier aux premiers jours de juin je ne vécus que de mes émotions au music-hall.

Que ce fût sur une scène ou sur l'autre, assise au piano, je ne parvenais qu'avec peine à maîtriser le tremblement de mes mains. Tant que je suis seule, j'arrive à n'avoir plus aucune espèce de gêne, quel que soit le public devant lequel je me trouve. Mais au *Petit Casino*, aux *Capucines*, à *Bobino*, à l'*A.B.C.*, de même qu'à l'*Européen*, où nous avons fait nos débuts, le sentiment de ma responsabilité m'épouvantait. Le moindre impair de ma part pouvait troubler mon interprète, compromettre son numéro. Pas plus que ma poésie, je ne puis retenir par cœur ma propre composition. Il me fallait donc la musique sous les yeux, ce qui compliquait fâcheusement les choses. Je craignais toujours, en tournant la page, que ma nervosité ne fit glisser le papier par terre. J'avais renoncé très tôt aux lunettes indispensables, et je voyais mal les notes, bien que ma musique fût très lisiblement calligraphiée en gros caractères par cette gentille copiste bienveillante, jeune fille des P.T.T., lectrice exaltée, qui ne demandait qu'à me rendre service. Et pourtant il fallait me montrer dégagée et souriante, avec tous ces yeux braqués sur la curiosité que je représentais : une femme de lettre connue devenue compositeur, et présentant au public, en chair et en os, l'héroïne de son roman le plus populaire.

Beaucoup de gens qui ne m'ont jamais vue que de loin et en public sont persuadés, je le sais, que je suis *poseuse*. Ceux-là devaient le croire plus que jamais, devaient se demander pourquoi j'éprouvais le besoin, ayant déjà tout le reste, de m'exhiber au music-hall. Ils ne pouvaient savoir que j'essayais, à mes risques et périls, et souffrant ce que je souffrais deux fois par jour et pendant des semaines, de faire rendre justice à une grande artiste, de lui permettre, en plein chômage de l'art, de gagner sa vie avec son art.

Le 17 juin, libérées de cette haletante saison sur les planches, nous partions ensemble pour l'Angleterre, invitées à *Grosvenor Court* par nos amis Max Lefèvre et Billy Shield, les directeurs, à nous reposer pour quinze jours dans le plus confortable et délicieux hôtel de Londres.

C'est à Londres que je revis Régina Régis, avec laquelle nous passâmes de douces heures, confiance, amitié, musique. Germaine chantait. Même les hommes, tous les Anglo-Saxons qui l'écoutaient, exactement comme mon beau-frère, avaient des larmes dans les yeux. Une dame américaine, après chaque mélodie, s'écriait, comme outrée :

« Pourquoi ne va-t-elle pas en Amérique ? On se battrait pour aller l'entendre ! »

**

Revenus en juillet à Paris, parce que Victoria comprend tout, elle me laissa volontiers partir sans elle pour le Pavillon où j'avais besoin, après tant de tourbillons, de passer un mois complètement seule.

Peut-être était-ce instinct d'y retrouver mon âme des anciennes années depuis si longtemps dispersée par autrui, peut-être dernière tentative de lutte contre les maléfices qui s'acharnaient à me chasser de chez moi.

Je fis un peu de peinture, un peu de sculpture, un peu de composition, un peu d'harmonie, un peu de bicyclette, enveloppée de mauvais fluides, déconcertée par les figures encore nouvelles de mes fermiers, écrasée d'humidité par mes tilleuls poussés trop haut.

Je n'eus de plaisir qu'à revoir Mme de Clermont-Tonnerre qui venait d'acheter une maison du côté de la Côte de Grâce, qu'à faire, chez lui, le portrait d'Albert Emile-Sorel, retrouvant en sa fraternelle compagnie, pendant que je cherchais sa ressemblance, tous les souvenirs qui nous attachaient à notre commun pays.

**

Vers le milieu d'août, Victoria venait me rejoindre. J'avais composé pour elle six chansons nouvelles qui furent la dernière flamme de mon inspiration de chansonnière, laquelle devait après cela s'éteindre, puisqu'elle n'était plus nécessaire. La vague « chanson » avait déferlé; j'en attendais une autre, sans prévoir de quel nouvel art il pourrait bien s'agir, à présent. Je calculais avoir composé plus de cinquante chansons. Désormais je n'écrirais plus que pour piano ou violon, ou bien des mélodies.

**

Victoria ne voulait plus que je parusse sur les scènes du music-hall. « Notre démonstration est faite, disait-elle. Ce n'est pas ta place de m'accompagner au piano. » Désormais, au music-hall ou ailleurs, elle chanterait accompagnée par des professionnels.

Retournée à Paris au commencement de septembre, je la trouvai, quand j'y revins moi-même, enfiévrée, comme je m'y attendais, par la nouveauté dont elle me parlait sans cesse dans ses lettres.

Associée avec le directeur du Lloyds, un restaurant de style londonien, rue Treilhard, elle revenait à son ancienne idée du *Rossignol en Cage*. Seulement elle renonçait à faire elle-même la cuisine.

La rue Treilhard ! Encore une phase inattendue de mon existence.

J'y donnais rendez-vous à tous mes amis, que je n'aurai jamais tant vus que pendant cette période.

Ce petit restaurant d'un « old fashioned » très séduisant, était vite devenu le dernier club musical et littéraire de Paris. Les admirateurs de Victoria savaient l'y trouver à partir de sept heures du soir et pouvoir lui demander les mélodies qu'ils aimaient, accompagnées par elle-même au piano.

Fauré, Schumann, Chausson alternaient, selon les goûts, avec des chansons de music-hall. Les propres miennes figuraient souvent au programme.

Certaines soirées brillaient d'auditeurs de grand style; certaines autres, tout à coup, ne voyaient paraître nulle figure connue. Il m'arriva même, une fois, d'être seule à écouter chanter la voix. Le lendemain on se bousculait pour trouver une place. Et nous nous amusions de cette versatilité du hasard capricant.



Jusqu'à ce que la vogue de la rue Treilhارد se terminât par les deux joyeux réveillons de 1935, la Noël et la Saint-Sylvestre, que n'y ai-je vu passer et repasser ?

Voici les éditeurs : Fasquelle, Férenczi, chacun amenant toute une compagnie; les éditeurs de musique : Enoch, Cécile Sartoris; voici la danseuse Madika et sa belle élève Charlotte qui, certain soir, dansa sur les improvisations au piano d'Eugène Fasquelle, surprise sensationnelle; voici le directeur du *Petit Casino* (où Victoria, tous les ans, chante encore), Radisse, que j'appelle le plus chevaleresque des directeurs; voici André de Fouquières, dictateur de l'élégance masculine; voici le docteur Mardrus, la duchesse de Clermont-Tonnerre, Natalie Barney; voici, fraîcheur de rose, Mrs. Deane Reece, son mari, l'homme le plus gai du monde; voici Jacques Brûlé, « notre petit frère », voici la princesse de Polignac, Honorable Mrs. Fellowes, les enfants Leygues aux longs yeux noirs, Mme Alexandre Israël, son sourire spirituel et sa voix musicale, M. et Mme de Traz, « le couple le plus cultivé du monde », Marcel Chartraire, commerçant bibliophile et musicien, Robert Brousse au rire inouï; et voici tous les fou-fous; et voici tous les journalistes; et voici la littérature représentée par Huguette Garnier, Blanche Vogt, Régina Régis, Germaine Beaumont, Ida Faubert, Magdeleine Chaumont, André Fraigneau, Albert Emile-Sorel, Jacques Carton, Lucien Farnoux-Reynaud et d'autres; voici la peinture et la sculpture sous les espèces de Georges Bernheim, Jasmy, Féga, Sarrabezolles, Poncin; voici le théâtre nous envoyant Marcelle Maurette et Germaine Lefrancq, auteurs dramatiques, Eve

Francis, Renée Garcia, Marc de la Roche et Jacques Catelain, interprètes; voici, pour la musique, le bien-proche-du-génie Jean Tranchant, Magdeleine Grovlez qui se transfigure au piano; voici Mary Mantelin, mélomane si folle de la voix de Victoria qu'elle revient sans cesse l'entendre, Olga Sarmento, protectrice des artistes; voici le docteur Dufourmantel, réparateur adroit de la statue féminine, le docteur Saulnier, inventeur du téléphone S.V.P.; voici la grande avocate Yvonne Netter, la belle Suzanne Delaval, la pétrie d'esprit Amy Nicolet, sans parler d'Odette Arnaud, exploratrice, journaliste, homme politique, de Simone Chevallier, poétique romancière à tête de jeune garçon, ni du pauvre petit André de Nicolai, poète qui, sous son animation, couvrait une tristesse de mort, — et qui en mourut, — ni de l'écrivain égyptien Askar Nahas, qui fêta par un banquet rue Treilhard la parution de ses poèmes écrits en français...
Si je voulais complet le palmarès, je n'en finirais plus.



Ce restaurant fut sans doute la dernière fantaisie qui réunit mes destins et ceux de Victoria sous les yeux changeants et intéressés du public. Elle, absorbée par ses émissions radiophoniques, moi, retournée à ma seule littérature, notre attelage d'un moment n'avait plus de raison d'être. Il nous restait, moins voyante et plus profonde, la mieux accordée, la plus fidèle des amitiés.



Dès le mois de janvier 1936, nouveauté, terrible nouveauté !
Un matin pareil aux autres, je me réveille gainée, des chevilles à la nuque, dans l'étau du rhumatisme articulaire.

Se doute-t-on de ce que c'est que d'avoir les deux mains en bandoulière devant un travail pressé, de ne pouvoir faire un pas sans gémir, un mouvement sans la sensation d'être criblé de balles, de ne pouvoir ni se lever ni se coucher seul, de sentir ses épaules broyées et jusqu'à ses mâchoires contractées ?

Un premier médecin, réputé pour son traitement des rhumatismes, me donne à prendre des remèdes que je ne supporte pas. Un second, homéopathe, me rend en huit jours la possibilité de reprendre ma plume et de rattraper le temps perdu. Le mieux s'accroît au point de me permettre d'aller à Honfleur, où, mon fermier vient de me l'écrire, le talus, à la suite des pluies, s'est éboulé derrière la maison.

Boitant, geignant, je pars avec Victoria. Rejointes par Odette Arnaud, nous constatons que le *dégât* est proprement un *désastre*. Des tonnes de terre sont descendues sur le Pavillon de la Reine. L'entre-

preneur, appelé, me demande dix mille francs pour remettre les choses en état.

Je rentre à Paris atterrée. Joint au rhumatisme qui m'interdit l'estuaire, ce talus effondré, c'est le dernier coup porté par la lente coalition des gens et des choses pour obtenir enfin ma décision : vendre.

Vendre ? Et qui donc va m'acheter une folie du XVIII^e siècle située dans des herbages en pente, inaccessible en automobile, difficile à desservir, belle demeure de poète qui n'a rien de pratique, alors que personne ne cherche plus que le confort et la commodité ?

Yvonne Debès, par hasard, me téléphone. Elle m'est mitoyenne à Honfleur. Je lui raconte ce qui m'arrive, le désir que j'ai de me défaire du Pavillon.

— Comment ! Mais j'ai un acheteur tout de suite, si vous voulez !

Ce sont de ses amis, depuis longtemps à la recherche d'une propriété d'été qui serait justement située comme la mienne. Ils habitent Alger. Il faut leur télégraphier à l'instant.

**

Dès avril, ils étaient en France, avides de visiter le Pavillon. C'était un beau couple à voir. Tous deux, grands, bien balancés, de traits réguliers, le mari brun, la femme d'un ardent blond naturel. Ils avaient des enfants. Il faudrait agrandir.

Emmenée en auto, je pus, une fois de plus, grimper mes marches. Ils examinèrent avec soin, parlèrent de projets, firent des restrictions, enfin proposèrent un prix que je refusai, tout en leur laissant l'option en cas de proposition supérieure à la leur.

Non ! Je ne voulais pas, pour cette somme, donner le Pavillon, mon Pavillon ! Et, même pour beaucoup plus, est-ce que j'allais le vendre, mon Pavillon ? Et pourtant je ne pouvais plus faire autrement que de le vendre...

Ce sont des heures où l'on a ce qu'on appelle *la mort dans l'âme*.

**

Mes rhumatismes allaient décidément beaucoup mieux. Une petite joie me vint, qui fut la bienvenue.

Le Salon de la Nationale, pour la première fois, acceptait des figurines. M. Madrassi, le subtil peintre de la nuance et de la délicatesse, avec toute la bienveillance qu'y eût mis un ancien ami, prit trois groupes de mes poupées pour sa section décorative.

J'eus le plaisir de les installer moi-même dans les vitrines prêtées

par le sculpteur Berthoud, tout de suite un camarade, grand artiste qui sent encore la bohème et la bonhomie.

Piere Lagarde, toujours fraternel, vint m'aider à draper les velours qui feraient le fond des petits tableaux que je composais avec mes poupées. Quelle cordialité dans tout cela !

La suite devait avoir de quoi me satisfaire. Je garde la charmante collection d'articles suscités dans toute la presse par mes enfants de fil de laiton, d'ouate et de bas de soie. En outre, je reçus un prix pour cette exposition, accepté de grand cœur, celui-là ! Enfin je fus nommée sociétaire de la Nationale.

*
**

C'est à ce moment que Victoria commença de chanter régulièrement à la T. S. F. où nous avions ensemble donné, non seulement une conférence sur la musique orientale influençant l'europpéenne, mais encore une suite de causeries sur l'histoire de la musique.

C'est à ce moment aussi qu'un drame arriva dans l'un des ateliers du 17 quai Voltaire où une jeune femme, à deux pas de mon appartement, fut trouvée morte chez elle après avoir pris un soporifique et ouvert les robinets du gaz, suicide d'une créature que je n'avais jamais vue mais dont on parlait beaucoup dans la maison, suicide qui m'empêcha de dormir pendant plusieurs nuits et me fit, plus que jamais, désirer de quitter mon appartement comme j'avais désiré quitter le Pavillon.

Déjà les manifestations diurnes et nocturnes du nouveau locataire exactement logé sous mon atelier m'avaient, bien des fois, fait songer à partir. Car celui-là, ni de jour, ni de nuit, ne pouvait souffrir de m'entendre vivre au-dessus de lui.

Je ne faisais pourtant pas grand bruit, toujours assise à ma table de travail, et mon plancher ayant double tapis. Et même, sachant que, peintre, il travaillait, j'étais allée jusqu'à renoncer à mon violon plutôt que de subir ses continuelles récriminations.

Mais, plus je me gênais pour lui, plus il exagérait ses exigences. Si Berthe m'apportait mon goûter à quatre heures et demie, il tapait à son plafond. Si je passais de ma table de travail à ma bibliothèque, il tapait à son plafond. Quand venait l'heure de me coucher, vers trois heures du matin, je retirais mêmes mes pantoufles pour que mon pas fût encore plus muet, et, sur la pointe des pieds, franchissais avec des ruses de cambrioleur l'étroit espace qui me séparait de ma chambre. Là-dessus, non seulement j'entendais les coups ordinaires mais encore des cris de possédé qui me faisaient froid dans le dos,

des portes claquées à démolir les murs, un vacarme prolongé jusqu'à l'aube.

Un jour que, logée au même étage que lui, sa voisine jouait, et dans un style parfait, quelque suite de Bach, il prit une casserole et tapa dessus en se promenant chez lui, bastringue qui dura plus d'une heure à ma pendulette.

Ce silence qu'il voulait imposer autour de lui ne l'empêchait pas, certains jours, de battre sa femme au point qu'aux hurlements qu'elle poussait on avait l'impression qu'il l'assassinait. Ce tyran, du reste allemand, terrorisait tout son voisinage.

Le suicide de l'autre, en outre, c'était trop. Je ne pouvais plus rester dans cette maison. Par ailleurs, tout comme à Honfleur, j'y risquais des rencontres que, justement, je tenais à éviter. Mon loyer, jusque-là très raisonnable, signe d'amitié des propriétaires (alors des amis), m'avait été brusquement augmenté depuis que j'avais cessé de les voir. Je pouvais, pour le même prix, trouver dans Paris un appartement où respirer en liberté.

« Dès que j'aurai le temps, me disais-je, je commencerai des recherches dans un autre quartier. »

**

En mai, mes rhumatismes mal calmés, recommencèrent leur étreinte affreuse. Un nouveau traitement, imposé par un troisième médecin, salicylate à haute dose, semblait m'empoisonner lentement. Horreur! mes jambes enflaient, et moi je tenais si particulièrement à mes chevilles de biche! Je luttais contre la neurasthénie. Victoria, consternée, essayait de me cacher son angoisse.

**

Une relation d'Odette Arnaud vint me trouver, un après-midi, marchand de biens muni d'un acquéreur pour le Pavillon de la Reine. La somme avantageuse qu'il me proposait, je la télégraphiai de suite à Alger. La réponse ne tarda pas. Tout comme en 1907, le Pavillon de la Reine était vendu par dépêche.

**

Pour signer le contrat de vente, il fallait attendre la venue en France des nouveaux acquéreurs. Je voulais bien attendre. J'étais abasourdie par le coup de bistouri qui me séparait brutalement de vingt-neuf ans d'existence.

Et les sombres méditations commençaient. Où passerais-je l'été, maintenant? Je savais bien que je ne pouvais pas vivre arrachée

de la terre, racines flottantes, et que jamais je ne m'accommoderais des hôtels où l'on passe un mois, des villas qu'on loue meublées pour une saison.

Et qu'allais-je faire de l'argent que je recevais, puisque plus rien n'était sûr, puisque tout périssait ?

Et cette tristesse nouvelle : le 23 mai, Henri de Régnier mourait. L'une de ses dernières lettres me parlait du *prix Renée Vivien* qu'il désirait me voir attribuer, pour lequel mes amies se dépensaient si généreusement.

*

**

Le 1^{er} juin, Berthe partait pour le Pavillon, afin d'en rapporter les objets précieux qui le garnissaient. Les revoir me fut un déchirement dont je ne parlai pas. Je parlais plutôt de projets incertains. Acheter quelque chose du côté de Rouen... Louer une maison dans les environs de Paris...

Des grèves, à Alger, retenaient mon acquéreur, ingénieur en chef du port. Attendre encore...

Tout, dans ma vie, devenait vague, et d'une tristesse incommensurable. Je ne voulais rien en dire à personne. Mais Victoria, mais Berthe voyaient bien que mon état moral ne valait pas mieux que mon état physique.

*

**

Puisque l'ingénieur ne pouvait décidément pas quitter son port, je partis avec Victoria pour une cure à Aix-en-Provence, qu'on me recommandait, qui nous ferait du bien à toutes les deux.

Mon cahier de 1936 dit :

Cure. Macérer chaque matin à dix heures et demie dans le court-bouillon d'une baignoire romaine, à l'hôtel Sextius. Jolies chambres, beau parc, beau temps. Christian Mardrus, neveu de mon mari, vient un jour se présenter. Sa femme et lui sont de gentils enfants. Ils nous baladent en auto dans ce pays aimable, facile, où tout « fait bien », où les gens ont le sourire, heureuse latinité qui me change de ma Normandie et ne la remplace pas.

Aix, ses fontaines, son café des Deux Garçons, le cours Mirabeau, les platanes, le va-et-vient de la jeunesse estudiantine.

Retrouvé Mahaut, connu jadis en Tunisie, devenu haut magistrat, un type de Normand bien caractérisé, intense, particulier, ne disant jamais une banalité, pourri de littérature, poète, paradoxal, utopique, doux. Sa femme, d'Alger, vivante, pratique, intelligente, présence

solide à côté du compagnon maladif dont le rire asthmatique ajoute un élément de drame à sa physionomie pathétique.

Les libraires découvrant que je suis là. Signature de livres. Le médecin, gentil, cordial, méridional, qui me parle de « mon corps de jeune fille » pendant que je geins dans mon bain, bien fatiguée, bien démolie, bien amochée physiquement et moralement, maigrissant chaque jour, et tous les ressorts cassés.

*
**

Ce fut à Aix que je reçus les dépêches de Natalie, Mme de Clermont-Tonnerre, Hélène Vacaresco. J'avais le *Prix Renée Vivien*. Rentrée à Paris, je trouvai des lettres de félicitation, dont trois magnifiques : celle de Marie de Régnier, celle de Germaine Beaumont, celle de Marcelle Vioux. Pas un mot de ma famille, sauf la charmante carte de ma petite-nièce, fille de ma nièce aînée. Chattie, elle, m'envoyait une facture, pour des rideaux de velours que je lui devais depuis longtemps, que je m'empressai de lui payer.

*
**

Le 15 juillet, je signais mon bail avec le propriétaire de la rue Henner, qui me louait un grand appartement à plafonds hauts, d'où je voyais un bel arbre, où le silence villageois de cet îlot de calme égaré dans l'océan de Montmartre, me promettait une tranquillité perdue pour moi depuis trop longtemps.

La veille, 14 juillet, j'étais allée pour la seconde fois chez le médecin recommandé par Natalie, le docteur Marbaix, dont je voudrais écrire le nom en lettres géantes, car ses piqûres mystérieuses, faites en deux séances et qu'aucun régime n'accompagnait, m'ont, au bout d'un an à peu près, exactement comme il me l'avait annoncé, complètement délivrée de mes rhumatismes, et si bien vivifiée que, depuis, je ne fus jamais si bien portante.

Je savais qu'il avait fait de miraculeuses guérisons, quelle que fût la maladie. Mais ce sont choses auxquelles on ne croit qu'à moitié, même si, de désespoir, on essaie à son tour l'improbable.

Ce rude homme aux profonds yeux veloutés et sombres, aux cheveux blancs, c'est tout juste, quand il vous soigne, s'il ne vous bat pas. Et la désinvolture avec laquelle il vous dit : « Vous reviendrez dans un an ! » a quelque chose qui tient du prodige, et commence par faire peur.

Le résultat est là, pourtant. Je ne proclamerai jamais assez la reconnaissance que je lui garde pour m'avoir sauvée du hideux rhumatisme, c'est-à-dire de la vieillesse.

**

J'en étais encore aux gémissements quand, le 23 juillet, Jacques Brulé voulut bien m'accompagner à Rouen, où j'allais enfin signer le contrat de vente du Pavillon de la Reine.

Le sacrifice était déjà consommé. L'arrachement des racines était chose faite. Ce fut avec un soupir de délivrance que j'apposai ma signature au bas des paperasses notariales, d'une main dont les doigts recroquevillés me faisaient bien souffrir.

**

J'avais l'argent; je n'avais plus la terre. Flottante plus que jamais, je fis avec Berthe et Victoria d'infructueuses incursions du côté de Rouen, aidée par le gentil Paul Leroy qui s'était d'avance informé partout des maisons à vendre. Puis, abandonnant toute idée de jamais trouver où transplanter ma vie, ne sachant que faire de la saison d'été, je décidai d'aller voir le pays de Jacques Brulé, qui nous accompagna.

Sans cesse il parlait de sa Mayenne. Ses parents y habitaient toujours. Il nous conduirait lui-même à Craon, où, dans l'hôtel de la Perle, dont il connaissait depuis l'enfance les propriétaires, nous serions bien logées, bien soignées.

**

Après un pénible voyage, dont la dernière partie en autocar (je reçus là-dedans, trébuchant au départ et tombant sur moi qui hurlai, ce paysan dont le poids écrasait brutalement mes malheureuses douleurs), notre arrivée à Craon me laisse le souvenir d'une femme percluse, et qui n'en pouvait plus.

Jacques Brulé nous avait quittées tout de suite pour gagner sa maison natale. Victoria déballait les valises dans nos chambres. Allongée sur un lit, je me demandais ce que nous faisons toutes deux dans ce pays inconnu.

Peu à peu la vie s'organisa. Nos hôtes, la mère et la fille, ne savaient qu'inventer pour nous faire plaisir. L'hôtel avait le pittoresque de l'ancien relais de diligences qu'il était. Pas un Parisien. Rien que des gens du pays.

Ce pays, des promenades en auto nous le firent connaître. Notre chauffeur, bonne goule paysanne, avait compris à quel genre de choses nous nous intéressions. Vieux château de contes de fées, petites églises, fermes, prairies tachetées de bétail, minces rivières sous des verdure tremblantes, bois solitaires et routes désertes, il nous conduisit à merveille juste où nous trouvions de quoi nous plaire. A

défaut de Normandie, c'était l'ouest retrouvé, ses nuances, ses images, sa verdure dont je ne pourrai jamais me passer.

*

**

Un jour, Jacques Brûlé vient nous chercher. « Si vous voulez, nous irons, aujourd'hui, visiter Château-Gontier. »

Je me mis à rire. *Château-Gontier*, ce mot, pendant des années, j'en avais fait une scie. Je me souvenais de *Jeanne Doré*, la pièce de Tristan Bernard, où le provincial qui dépose en faveur de l'assassin ne parvient pas à retrouver le nom de la ville dont il voulait parler, ne le retrouve que beaucoup plus tard, et se précipite à la barre au plus tragique du procès en criant : « Château-Gontier ! Château-Gontier !... »

Chaque fois que quelqu'un hésitait sur un mot, je criais aussi : « Château-Gontier ! »

— Je ne demande pas mieux que d'y aller ! Depuis le temps que je prononce ce mot !...

*

**

Ce fut une promenade languissante. Il faisait chaud. J'étais fatiguée et souffrante.

— Allons chez le notaire, dit Jacques Brûlé. Il y a peut-être quelque chose à vendre qui vous conviendrait...

— Allons-y ! répondis-je mollement.

On nous donna le principal clerc. Cette nouvelle incursion qui serait encore plus vaine que celles de Rouen, je l'acceptais à contre-cœur.

Tout au bout de la ville, sous les magnifiques platanes de l'avenue d'Angers, la maison qu'on nous proposait, je ne voulus même pas la visiter. Sur le point de remonter en voiture :

— Et celle-ci ?

— Celle-ci est à vendre également, madame !

*

**

Au coup de sonnette vint une servante en noir, correcte, bien stylée. Je montai la première les cinq marches du portail.

— Oh ! une avenue de tilleuls !

Cette maison un peu rose, rectangulaire, solide, bien campée dans son parc, loin de la route, pourquoi ce battement de cœur en la voyant ? Par quel mystère me donnait-elle l'impression de retrouver un souvenir d'enfance ?

La visite de l'intérieur puis du parc, où nous escortait un vieux

jardinier sympathique, achevèrent l'accomplissement du coup de foudre. « C'est cette maison-là qu'il me faut ! »

*

**

Et je l'ai eue. Le contrat signé dès septembre, en octobre je prenais possession de ma nouvelle propriété.

Si, dans ces mémoires, je m'arrête brusquement en octobre 1936, c'est que, bifurcation soudaine, cette date est celle où je suis repartie comme pour une nouvelle destinée.

Une nouvelle destinée qui commence à soixante-deux ans d'âge ne peut être, on veut croire, que courte, encore qu'une belle Martiniquaise m'ait dernièrement affirmé, d'après mes mains, que je vivrais plus de cent ans.

Quelle aventure pour quelqu'un qui, toute sa vie, eut la curiosité de la mort !

Quel que soit le nombre d'années, ou de mois, ou de jours, ou d'heures qui me restent à respirer, avoir arraché mes racines de la terre natale, changé de quartier à Paris, veut dire qu'il s'agit pour moi de changer d'histoire.

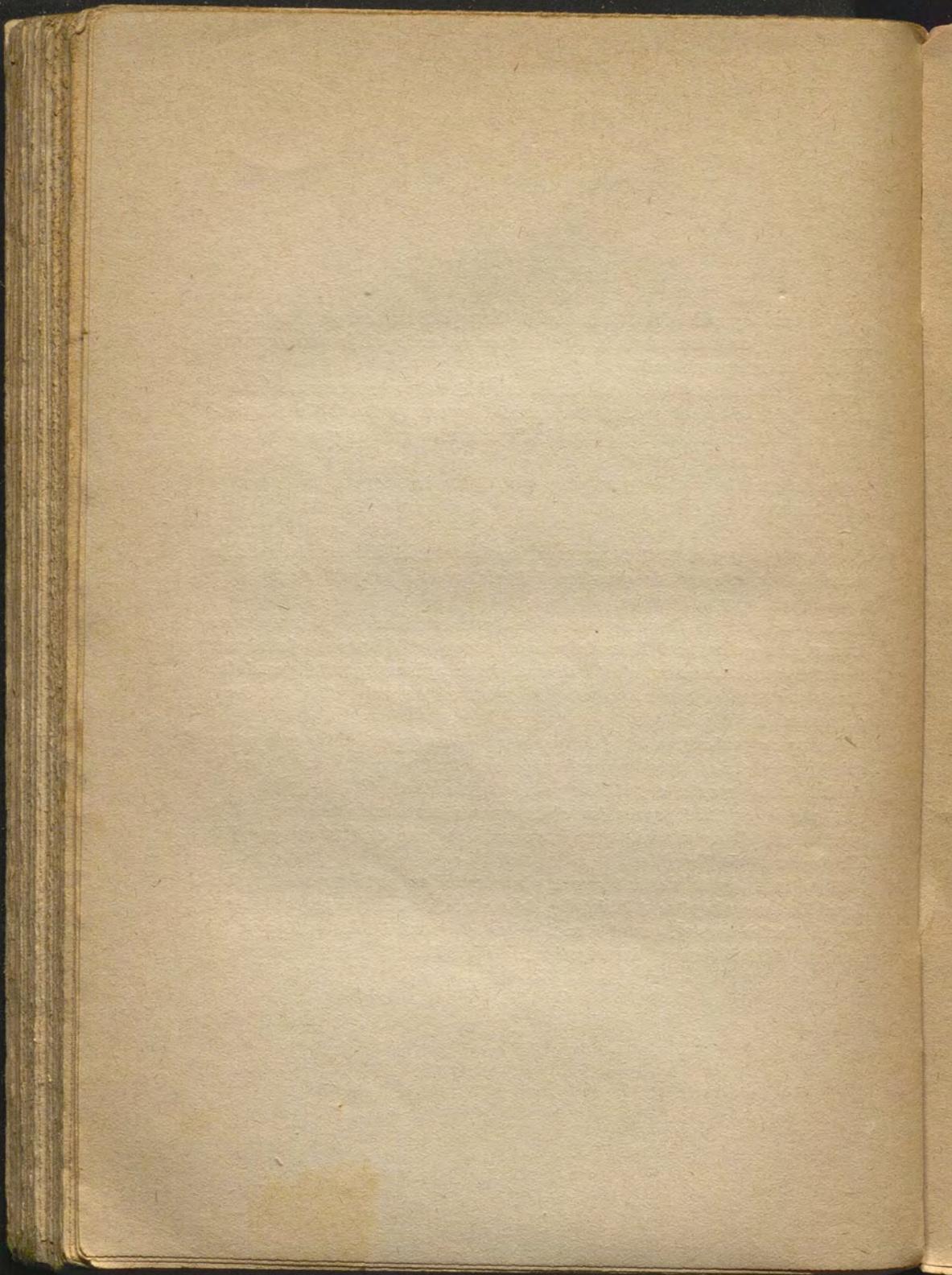
Tout ce que je viens de raconter d'une existence déjà longue ne forme plus qu'un seul bloc de passé. Il me faut désormais fabriquer de nouveaux souvenirs, c'est-à-dire vivre le présent, quelle que doive être pour moi sa durée, jusqu'au moment où ce présent, à son tour, deviendra du passé.

Parler de moi-même, et si longuement, je n'ai pu le faire que parce que la porte s'est toujours refermée sur tout cela, de sorte que je parlais d'une morte, ou, si l'on veut, d'une autre.

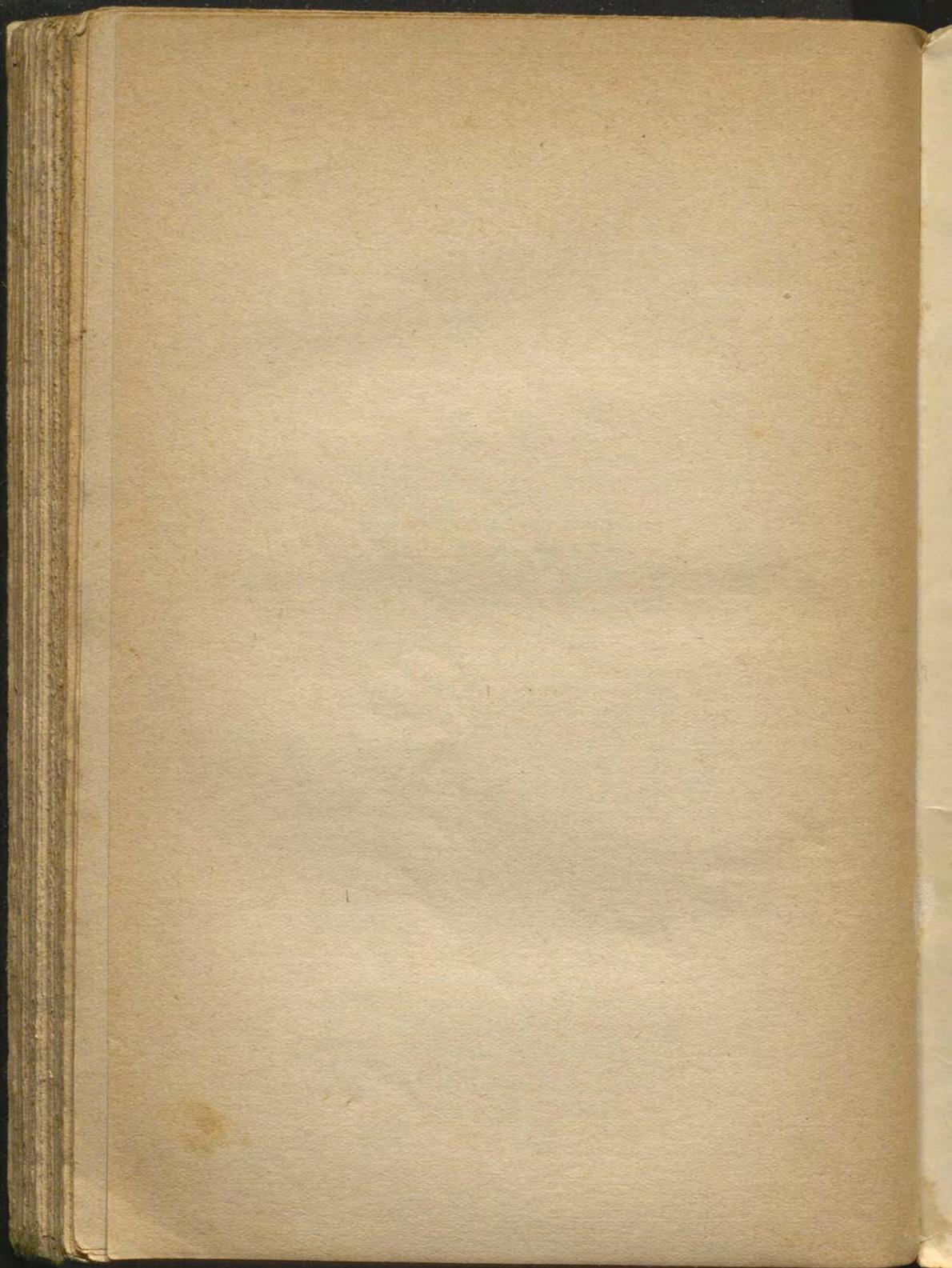
A partir de 1936, après les changements survenus, ce serait, si je continuais, d'une vivante que je devrais parler : et tout ce que j'en dirais serait indiscretion.

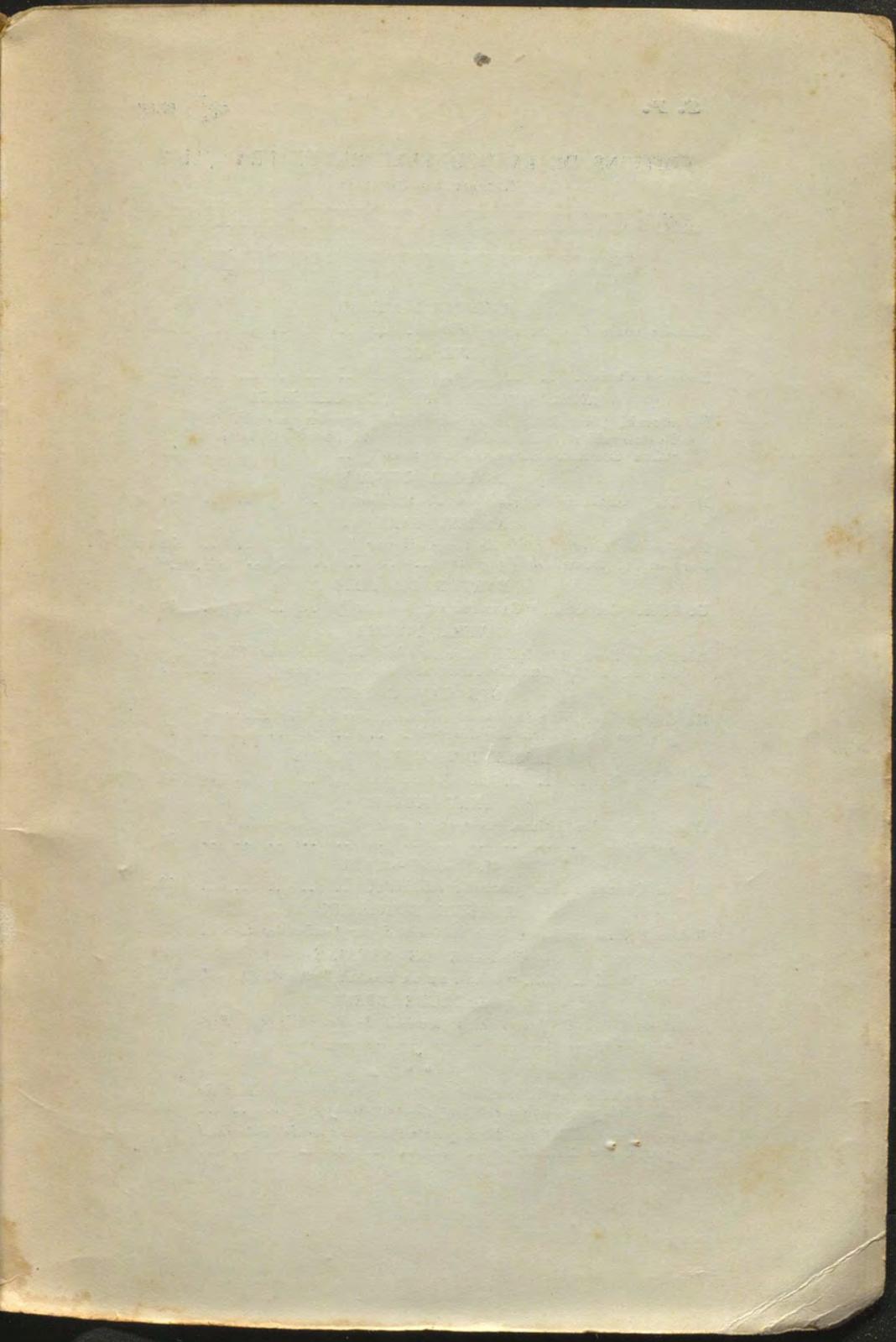
Plus tard, en admettant que « plus tard » existe pour moi, j'ajouterai l'ultime chapitre à l'histoire de ma vie. Je veux espérer que ces pages finales seront, quant à moi-même et quant à l'époque où je les écrirai, définitivement imprégnées de sérénité.

FIN



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}.
MESNIL (EURE). — 1938.





ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**MÉMOIRES, SOUVENIRS,
CORRESPONDANCES**

RAYMONDE ALLAIN	
Histoire vraie d'un Prix de Beauté..	10 »
EVE CURIE	
Madame Curie..	25 »
ANNA GRIGORIEVNA DOSTOIEVSKAIA	
Dostoïevski (<i>traduit du russe par André Beucler</i>) précédé de Dostoïevski et le Parricide par Sigmund Freud (Collection "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS")	18 »
ISADORA DUNCAN	
Ma Vie (<i>traduit de l'anglais par Jean Allary</i>).	24 »
AMELIA EARHART	
Plaisirs des Ailes (<i>traduit de l'anglais par R. Brua</i>).	12 »
Dernier Vol (<i>traduit de l'anglais</i>) (<i>en prépar.</i>)	
MARTHE DE FELS	
U. S. A. (Collection "CARNETS DE VOYAGE")	10 »
VERA FIGNER	
Mémoires d'une Révolutionnaire (<i>traduit du russe par Victor Serge</i>). (Coll. "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS")	15 »
EVE LAVALLIÈRE	
Ma Conversion. (<i>Introduction et commentaires de Per Skansen, préface de Francis de Croisset</i>).	18 »
LUCIE DELARUE-MARDRUS	
Mes Mémoires	28 »
MAY REEVES	
Charlie Chaplin intime. (<i>Souvenirs recueillis et traduits par Claire Goll</i>).	12 »
M. SAINT-CLAIR	
Il y a Quarante Ans (<i>nouvelle édition</i>)..	13.50
EUGÉNIE SCHUMANN	
Robert Schumann (<i>traduit de l'allemand par Louise Servicen</i>)..	20 »
MADAME DE SÉVIGNÉ	
Lettres Choisies. (Coll. "GÉNIE DE LA FRANCE") 2 vol. Ch. vol.	6 »
GERTRUDE STEIN	
Autobiographie d'Alice Toklas (<i>traduit de l'anglais par Ber- nard Fay</i>)..	15 »
* * *	
*** Journal d'une Infirmière sur le Front russe (<i>traduit de l'anglais par Adrienne Ségur et Jean Sidney</i>).	15 »
Journal psychanalytique d'une petite Fille (<i>adapté de l'allemand par Clàra Malraux</i>).	12 »

LUCIE
DELARUE-
MARDRUS

MES
MÉMOIRES

nr

GALLIMARD